BIBLIOTECA NAZ.
111
G
33
NAPOLI
83
C
37
111
G.
33.
Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

LE THÉATRE
DES GRECS,
PAR LE P. BRUMOY.

TOME IX.

Digitized by Google

Imprimerie de C. J. Trouvé, rue Neuve-Saint-Augustin, N. 17.

LE THÉATRE
DES GRECS,
PAR LE P. BRUMOY.

SECONDE ÉDITION COMPLÈTE,

Revue, corrigée et augmentée de la traduction d'un choix de fragmens de poëtes grecs, tragiques et comiques.

Par M. Raoul-Rochette,

MEMBRE DE L'INSTITUT DE FRANCE, ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES.

A PARIS.

CHEZ Mme Ve CUSSAC.

M. DCCC. XXI.

Digitized by Google

EXPLICATION DES FIGURES

DE CE VOLUME.

La première représente Rhésus, tué par Ulysse et Diomède; elle se rapporte à la page 69. Cette gravure est tirée d'un monument rapporté dans le *Musæum Florentinum*.

La seconde, relative à la tragédie des *Troyennes*, représente Andromaque ayant Astyanax sur ses genoux. Hécube est derrière elle; d'autres Troyennes mêlent leurs pleurs à ceux de leur reine et de l'épouse d'Hector; elle se rapporte à la page 168. C'est la copie d'un bas-relief antique, rapporté dans les *Monum. ant. inedit.* de Winckelmann, n. 137.

Digitized by Google

Digitized by Google

RHÉSUS,

TRAGÉDIE D'EURIPIDE.

PÉNÉLOPE écrit ainsi à Ulysse chez Ovide :

Retulit et ferro Rhesumque Dolonaque cæsos,
Utque sit hic somno proditus, ille dolo.
Ausus es, ô nimium nimiumque oblite tuorum,
Thracia nocturno tangere castra dolo ;
Totque simul mactare viros, adjutus ab uno :
At bene cautus eras, et memor ante mei.
Usque metu micuere sinus ; dum victor amicum
Dictus es Ismariis isse per agmen equis.

OVID. *Heroïd.* Epist. I.

« Télémaque a su de Nestor, et moi de ce cher » fils, l'histoire de Rhésus et de Dolon immolés » par vos coups, et comment l'un fut la victime » du sommeil, et l'autre d'une surprise. Quoi ! » Ulysse, vous aviez perdu le souvenir de Péné- » lope, jusqu'à oser pénétrer de nuit dans le camp » des Thraces, et vous mettre tant d'ennemis sur » les bras, sans autre secours que celui de Dio- » mède ! Mais non ; sans doute que l'idée d'une » épouse vous avait fait prendre de justes mesures

» pour votre sûreté. J'ai tremblé toutefois, et mon
» effroi n'a cessé que quand, en me racontant cet
» exploit, on a fini par votre retour au camp des
» Grecs, où vous arrivâtes sur les coursiers des
» vaincus. »

Ces beaux vers, dont une traduction ne saurait rendre toute la délicatesse, sont le véritable sujet du *Rhésus* d'Euripide. Je ne pourrais en exposer le plan plus heureusement, outre que la tragédie même le fera aisément connaître en se développant. Il suffit, pour la scène, de se fixer au camp des Troyens, devant les murs de Troie, et de savoir que les personnages sont Hector, Énée, Pâris, Dolon, Rhésus, roi de Thrace, et son écuyer, du côté des Troyens; et de la part des Grecs, Ulysse avec Diomède. Minerve et la muse Terpsichore, mère de Rhésus, y jouent aussi leur rôle, et le chœur est composé des officiers, et surtout des sentinelles du camp troyen. Le sujet n'est donc autre chose que le stratagème nocturne d'Ulysse et de Diomède qui tuent Rhésus dans sa tente.

Je dois encore avertir d'une chose, que le lecteur n'aurait pas laissé de sentir même dans cet extrait, c'est que le tour et le style du *Rhésus* paraissent si différens du génie d'Euripide, qu'on a douté depuis fort long-temps si cette tragédie était de lui, et si elle n'appartenait pas plutôt à Sopho-

cle[1]. On n'y reconnaît en effet, ni les prologues du premier[2], ni ses mouvemens de tendresse; et l'on y voit, au contraire, la justesse et l'art du dialogue si bien employés par le second. Cependant, malgré le jeu qui y règne, ce n'est pas la plus belle pièce de ce recueil. D'ailleurs, le *Rhésus* ayant toujours été sur la liste des tragédies d'Euripide, l'on ne saurait, sur de simples conjectures, entreprendre de la lui enlever; et il est assez indifférent pour notre objet, qu'elle soit de l'un ou de l'autre auteur, ou même d'un plus ancien, comme le veut Scaliger, sans aucune lueur de vraisemblance; ou enfin, si l'on veut, de quelque contemporain, ce qu'il me serait plus aisé de prouver par conjecture; car Iophon succéda au génie de son père Sophocle, et composa dans son goût[3].

[1] C'est ce qu'indique l'argument grec qu'on lit à la tête de cette tragédie.

[2] La raison tirée du défaut de prologue n'est d'aucun poids. Le prologue de *Rhèsus* est perdu; les manuscrits de cette tragédie en font mention. On voit même qu'il y avait autrefois deux différens prologues, dont l'un avait été probablement substitué par les comédiens à celui de l'auteur.

[3] Walckenaër croit aussi que cette pièce n'est ni de Sophocle, ni d'Euripide. Les raisons sur lesquelles il se fonde sont de différens genres, et exigeraient une longue discussion. Quelques-unes tiennent à une délicatesse de goût et à une finesse de tact qui, dans une langue éteinte depuis plusieurs siècles, peut aisément manquer de certitude. M. Carméli a remarqué au contraire beaucoup d'affinité entre le style de cette tragédie et celui des autres pièces d'Euripide; mais j'avoue que l'opinion de Walckenaër me paraît d'un bien plus grand poids que celle de Carméli. R.-R.

ACTE PREMIER.

On voit le camp des Troyens sous les murs de leur ville, apparemment à l'un des côtés du théâtre; et du côté opposé, dans le lointain, une mer, des vaisseaux, et le camp des Grecs assiégeans. Le chœur, c'est-à-dire un des guerriers qui le forment, dit à un autre : Allez éveiller Hector, ce qui marque le temps où commence l'action. C'est sans doute sur le minuit. On l'appelle; il répond; il paraît incontinent en général, toujours actif, toujours alerte, et incapable de prendre du repos. Il s'informe avec impatience du sujet pour lequel on le réveille. La sentinelle, sans lui dire encore de quoi il est question, le presse de s'armer et de mettre tout le camp sous les armes, comme s'il s'agissait d'une surprise. Hector, qui voit tout paisible, le croit frappé d'une terreur panique. Enfin, le soldat dit la raison de ses frayeurs. C'est que le camp des Grecs, aussi bien que leurs vaisseaux, paraissent éclairés d'une lumière extraordinaire. Il ajoute qu'il croit les ennemis assemblés dans le quartier d'Agamemnon; qu'en un mot, toute l'armée grecque semble être en mouvement.

Hector, loin d'être effrayé de cette nouvelle, juge qu'après l'avantage qu'il a remporté ce jour-

là même sur les Grecs, ils veulent dérober leur fuite aux Troyens à la faveur de la nuit. Il adresse en soupirant la parole à Jupiter : « O dieu! s'é-» crie-t-il, vous m'enlevez la victoire et ma proie ! » Il voudrait poursuivre les Grecs et brûler les vaisseaux ; mais il dit que les prêtres lui ont défendu de hasarder des combats nocturnes ; que cependant pour ne pas donner lieu aux ennemis de profiter de ces timides conseils, il est résolu de passer outre, et d'ensanglanter la fuite de l'armée grecque.

Le chœur lui représente que rien n'est moins assuré que cette prétendue fuite, et que sans doute ces feux trop justement suspects couvrent quelqu'autre dessein ; cela ne se trouve que trop vrai dans la suite. Mais Hector, qui ignore ce que c'est que la crainte, ne se peut persuader que des ennemis qu'il a battus le jour même, puissent penser à autre chose qu'à fuir. Rien ne développe mieux le caractère d'Hector que cette exposition, qui est d'ailleurs naturelle, intéressante et vive. Le prince troyen conclut à mettre tous ses soldats sous les armes, lorsqu'Énée survient à pas précipités.

Énée s'informe de la cause du bruit qu'on commence à entendre dans le camp. « Armez-vous, » répond simplement Hector.—Pourquoi? reprend » le premier. Quelle embuscade nous ont préparée » les Grecs? — Ils fuyent, dit le général. » L'autre en demande des preuves ; et on ne lui en apporte

point d'autres que les feux qui brillent dans leur camp. Sur cela, Énée blâme la pensée et le dessein d'Hector. « Il n'y a nulle apparence de fuite, » et l'on risque tout, si l'on attaque les Grecs. Si » les Troyens ont le dessous, comment se réfugier » sous les murs? comment passer de nuit avec la » cavalerie sur les palissades, et traverser des » ponts? Si l'on a quelque avantage, Achille, » quoiqu'irrité, souffrira-t-il qu'on mette impu- » nément le feu aux vaisseaux? » Énée avance donc que le dessein d'Hector est dangereux, et qu'il part beaucoup plus de la fougue martiale qui fait son caractère, que de la prudence d'un général. Ainsi parlait-on *bonnement au bon vieux temps*, dont la sincérité ne subsiste plus. Énée est d'avis qu'on envoie reconnaître le camp ennemi, pour savoir la cause de ce mouvement, et ce qu'il y a à craindre ou à espérer, si c'est une fuite ou une embûche, afin de prendre ensuite un parti sensé. Le chœur se range au sentiment d'Énée; et comme c'est là un conseil de guerre fait à la hâte, Hector se voit contraint d'y acquiescer. Il ordonne qu'on tranquillise l'esprit des soldats; et il prend sur lui le soin d'envoyer un espion en campagne, résolu du reste de poursuivre les Grecs, si leur fuite est vérifiée. Il demande ensuite à haute voix qui des officiers veut servir la patrie, et se charge de la dangereuse,

mais honorable commission de découvrir par ses yeux les desseins des ennemis.

Dolon s'offre sans délai. C'est un des principaux officiers. Il saisit avec joie cette occasion de se signaler. Mais il met une condition : « Quelle sera, » dit-il, la récompense de mon heureuse audace? » Demandez tout, dit Hector, excepté mon rang. »

DOLON.

Je ne vous envie point cet honneur suprême.

HECTOR.

Eh! bien, vous serez mon allié. Devenez gendre de Priam.

DOLON.

Je ne porte point mon ambition jusqu'à m'allier à des souverains, et je mets mon bonheur dans une alliance moins disproportionnée.

HECTOR.

Si vous êtes sensible à l'éclat de l'or, vous pouvez choisir.

DOLON.

Les richesses ne me manquent pas. Ma modération a borné mes besoins.

HECTOR.

Que pouvez-vous donc souhaiter dans Ilion? Parlez.

DOLON.

Quand vous reviendrez vainqueur, et chargé

des dépouilles des Grecs, promettez-moi ce que j'oserai vous demander.

HECTOR.

Je promets tout, et je n'excepte que les généraux ennemis.

DOLON.

Immolez-les, seigneur. Je ne demande point de grâce pour Ménélas.

HECTOR.

Est-ce le fils d'Oïlée que vous souhaitez?

DOLON.

Non; la mollesse de l'éducation des Grecs ne produit pas des cœurs amateurs du travail. Leurs mains n'y sont point endurcies.

HECTOR.

Qui donc des officiers ennemis choisissez-vous pour prix?

DOLON.

Je vous l'ai déjà dit. L'appât de l'or me touche peu; je puis me passer d'eux.

HECTOR.

Eh! bien, vous serez le maître de choisir parmi les dépouilles.

DOLON.

Elles sont dues aux dieux, faites-leur en l'hommage, et suspendez-les dans les temples.

HECTOR.

Que désirez-vous donc de plus considérable que ce que je vous offre?

DOLON.

Les coursiers d'Achille. Voilà l'unique récompense qui réponde à la grandeur de mon entreprise.

HECTOR.

Vos vœux concourent avec les miens. Je portais mes vues sur ces coursiers immortels. Neptune les donna à Pélée. C'est un présent d'un dieu. Mais enfin, je sacrifie mon inclination au bien public, et je vous cède généreusement le char d'Achille.

DOLON.

Je pars à ce prix. Content de ce partage, je me croirai le plus heureux des Phrygiens; et vous ne devez pas m'envier cet objet de tous mes désirs. Roi de cette contrée, vous êtes le maître de tout. Tout s'empresse à seconder vos souhaits.

C'est cette noble ambition de l'officier troyen que Virgile a exprimée en ces vers :

Qui quondam castra ut Danaûm speculator adiret,
Ausus Pelidæ pretium sibi poscere currus.
Illum Tydides alio pro talibus ausis
Affecit pretio; nec equis aspirat Achillis.

Æneid. l. XII, v. 351.

« Ce fut ce Dolon qui, pour s'exposer à reconnaître

» de nuit le camp des Grecs, osa porter son ambi-
» tion jusqu'à demander le char d'Achille pour
» récompense de son audace. Mais Diomède lui
» donna un tout autre prix, et le mit hors d'état
» d'aspirer aux coursiers du fils de Pélée. »

Je cite ces vers pour montrer l'estime où ce prix était chez les anciens, et comment l'idée s'en était perpétuée jusque chez les Romains. C'est par cette même estime que le chœur d'Euripide félicite Dolon, en lui disant qu'à la vérité son courage est grand, mais que le prix ne l'est pas moins. C'est pour cela qu'après avoir tout balancé, il paraît le mettre au-dessus même de l'alliance royale qu'Hector avait proposée à Dolon, et que Dolon (mauvais courtisan comme on l'était alors), n'avait pas balancé à refuser, sans craindre de blesser le fils de Priam, l'héritier présomptif du trône, et déjà roi, en préférant des chevaux à une de ses sœurs. Tel est le préjugé de la fable qu'il faut bien admettre, et dont l'absurdité même produit de véritables beautés, témoin la scène que nous venons de voir.

Dolon prêt à partir, dit au chœur qu'il va se déguiser; et le déguisement qu'il choisit est une peau de loup. Arrivé près des retranchemens des Grecs, il imitera la façon de marcher des bêtes, pour n'être point suspect; c'est-à-dire, à parler selon nos manières, qu'il fera le loup-garou. Cet

artifice sent trop l'ignorance des ruses de guerre où était l'antiquité comparée à nos temps, pour ne pas nous choquer. Le chœur applaudit pourtant à ce beau stratagème, et fait des vœux pour la réussite. Il souhaite que Dolon tue Ménélas ou Agamemnon, et cet entretien mis en chant termine l'acte.

ACTE II.

Un berger du mont Ida salue Hector, et lui dit qu'il vient lui annoncer une heureuse nouvelle. Hector, tout plein de ses projets guerriers, rebute le berger, comme s'il venait l'entretenir de quelque affaire domestique. Il veut l'envoyer au palais pour y rendre compte de ce qui concerne ses troupeaux; et il trouve mauvais qu'il s'adresse à un général occupé d'affaires beaucoup plus sérieuses. Le berger le tire d'erreur. « C'est aussi de » guerre, dit-il, que je viens vous parler. » C'est qu'il a vu passer par la forêt d'Ida un corps de troupes sous la conduite d'un chef thrace. Hector devine que c'est Rhésus; et le berger fait un récit très-naïf. Il peint la frayeur et l'embarras des pasteurs à la vue de ces troupes inconnues, la fuite des troupeaux sur la croupe des montagnes, la manière dont il a été rassuré par les coureurs de

Rhésus, l'air majestueux de ce roi de Thrace, qui ressemblait, dit-il, à un dieu ; la magnificence de ces armes toutes d'or, la richesse de ses équipages, le grand nombre de ses soldats, tant cavalerie qu'infanterie, archers, et autres armés à la légère. Il ne voit pas d'apparence qu'Achille lui-même pût tenir contre un tel renfort. Mais Hector n'est point dupe de ces secours tardifs. Il a eu tant d'avantages sur les Grecs, qu'il se croit assez fort pour se passer de Rhésus. « Ce sont, dit-il, de ces amis » de la prospérité qui viennent cueillir les fruits » de la victoire, sans avoir eu part aux travaux de » la guerre. »

Le chœur conseille toutefois au général troyen d'accepter ce renfort. Mais, fier de sa supériorité sur les Grecs, il croit se suffire. Le chœur insiste, et allègue l'incertitude des armes, qui sont souvent journalières. Il prie Hector de respecter du moins l'hospitalité, et de recevoir Rhésus, sinon comme un allié, au moins comme un étranger. Le prince troyen se rend à cette prière. Cependant, ceux qui composent le chœur se réjouissent de l'arrivée d'un chef aussi belliqueux que l'est Rhésus. Ils élèvent jusqu'aux cieux sa valeur, et préviennent sa venue par des éloges et des vœux pour le succès de ses entreprises.

ACTE III.

Rhésus s'avance vers Hector, et lui offre son bras et ses troupes ; le Troyen lui dit nettement : « Je suis peu fait à dissimuler, et je ne puis vous » cacher la peine que votre absence nous a causée. » Tant de fois appelé dans un temps où nous avions » besoin de votre bras, allié des Troyens, intéressé comme nous à combattre les Grecs, devenu » roi d'un grand état par mes soins, il n'a pas tenu » à vous que Troie ne fût renversée. Seul de tant » d'alliés dont les uns ont sacrifié leur vie pour » nous, et les autres sont toujours sous les armes » exposés à toutes les injures des saisons, vous avez, » ce me semble, préféré le plaisir et le repos à la » gloire de servir des amis, qui méritaient quelque » reconnaissance. Je vous le répète, seigneur : Hector ne saurait feindre, et il se plaint à vous de » vous-même. »

Le Thrace, loin d'être offensé de ces reproches, dit qu'il va répondre avec la même sincérité : « Contraint de rester dans la Thrace, il a » souffert plus qu'Hector de l'impossibilité où il » s'est vu d'aller défendre Troie. Mais un peuple » voisin de ses frontières lui a suscité des affaires » fâcheuses dont les suites ont rompu ses desseins. » Prêt à s'embarquer pour Ilion, il a trouvé le ri-

» vage rougi du sang de ses sujets. Il a fallu écarter
» la tempête et repousser l'ennemi. Enfin, l'en-
» nemi est réduit et la Thrace tranquille. Il pro-
» fite de sa victoire pour voler au secours de Troie.
» Battu par les vents de l'Hellespont, et fatigué
» d'un long voyage par mer et par terre, il était
» bien éloigné de goûter les plaisirs et le repos dont
» on lui fait un crime. A la vérité, il arrive tard,
» mais à propos. Car enfin, qu'ont fait les Troyens
» depuis dix ans? Souvent vaincus, quelquefois
» vainqueurs, ils semblent essuyer avec les Grecs
» tous les hasards des jeux de Mars. Pour moi,
» ajoute-t-il, je ne veux qu'un jour pour terminer
» la guerre. Aujourd'hui je dompte les Grecs, je
» détruis leurs tours, je brûle leurs vaisseaux, je
» mets tout à feu et à sang, et le jour suivant,
» je pars d'Ilion. Au reste, qu'aucun de vous ne
» combatte. Qu'on me laisse seul tenter l'entre-
» prise : je saurai réparer mes délais. »

Le chœur applaudit à ce discours de Rhésus, et le comble d'éloges. Flatté de ces louanges, il reprend la parole, et dit que ce n'est pas assez de chasser les Grecs de la Phrygie, et qu'il veut, à la tête des Troyens, porter le fer et le feu dans le sein de la Grèce. Mais Hector, à qui dix années d'une pénible et dangereuse guerre ont donné des sentimens plus modérés et une expérience moins ambitieuse, s'écrie incontinent : « Ah! je me croi-

» rais trop heureux, et j'aurais trop de grâces à » rendre au ciel, si je pouvais seulement écarter » l'orage dont Ilion est menacé, et jouir de la » sécurité que nous avons perdue! D'ailleurs, ne » croyez pas, seigneur, que la Grèce soit aussi » facile à ravager que vous le prétendez. »

RHÉSUS.

Tous les princes grecs ne sont-ils pas rassemblés contre Troie?

HECTOR.

Il est vrai; mais loin de les mépriser, j'ai peine même à m'en délivrer.

RHÉSUS.

Eh! bien, nous les passerons au fil de l'épée, et tout sera terminé.

HECTOR.

Hé! seigneur, n'allez point vous perdre en de vains projets; et ne songeons qu'au mal présent.

RHÉSUS.

Quoi! satisfait de repousser les injures, vous bornez là vos prétentions!

HECTOR.

Mon sceptre me suffit; et que puis-je souhaiter de plus? Enfin, seigneur, choisissez un poste dans l'une ou l'autre aîle, ou dans le corps de bataille: je vous laisse le maître.

RHÉSUS.

Non, Hector, je voudrais combattre seul. Mais

si dans la confusion d'avoir si peu avancé, vous êtes jaloux de la gloire de porter la flamme sur les vaisseaux grecs, souffrez du moins que j'aie Achille en tête.

HECTOR.

Vous ne pouvez avoir affaire à ce héros.

RHÉSUS.

N'est-il pas au siège d'Ilion?

HECTOR.

Oui; mais courroucé contre les Grecs, il leur refuse son bras

RHÉSUS.

Quel est le guerrier le plus distingué après lui?

HECTOR.

Ajax et Diomède ne le cèdent à aucun des héros grecs. Ils ont de plus Ulysse, prince aussi propre aux coups de main qu'aux finesses de l'éloquence.

Hector raconte en peu de mots toutes les ruses et tous les stratagêmes d'Ulysse; comment il a trouvé le secret de pénétrer dans le temple de Minerve et d'enlever le Palladium; comment il a paru dans Troie sous divers déguisemens; enfin quel embarras donne aux Troyens la fécondité de son esprit toujours attentif à leur nuire. Cela prépare finement ce qui doit suivre, et caractérise bien les principaux personnages, particulièrement Ulysse, dont la tête est toujours remplie de projets

fins, et Rhésus dont la présomptueuse valeur ne se permet pas moins que de tuer Ulysse et de vaincre Diomède. Hector, sans répondre à ces rodomontades, assigne un quartier à Rhésus et à ses troupes pour y passer le reste de la nuit. Il leur apprend le mot du guet à savoir, *Phébus*. Il ordonne aux sentinelles de bien faire leur devoir et d'attendre Dolon, qui doit être bientôt de retour, dit-il, s'il n'a été intercepté; puis il se retire aussi bien que Rhésus.

Les sentinelles qui font le chœur, s'aperçoivent que le temps de leur garde est passé. Résolus de chercher ceux qui doivent les relever, ils les nomment, ils se mettent en devoir d'aller les réveiller. Pour cela, ils se partagent en deux demi-chœurs, dont l'un va d'un côté pour goûter le sommeil du matin qu'annoncent déjà les oiseaux, et qu'il dit être le plus agréable; l'autre, après quelques soupçons légers sur le délai de Dolon, se retire de son côté pour avertir ceux qui doivent prendre sa place; de façon que le théâtre demeure vide, au moins vers la tente d'Hector, lorsqu'Ulysse et Diomède paraissent. Cette adresse du poëte à laisser son théâtre libre, malgré l'embarras du chœur, est un coup de maître qui n'est pas sans exemple. Sophocle nous en a fourni un dans son *Ajax*.

ACTE IV.

Ulysse et Diomède ne sont point aperçus et ne voient personne. Il est vrai que les ténèbres ne sont pas entièrement dissipées, et qu'ils ne se montrent qu'après de grandes précautions. Cette scène devient par-là tout-à-fait naturelle et semblable à la réalité même, car les deux princes grecs au milieu d'un camp de Troyens, prêtent l'oreille à tout, et portent partout leurs regards inquiets. Ils s'entr'exhortent à ne pas donner dans les sentinelles; et l'on voit, par leur entretien, qu'ils savent le mot du guet, qu'ils ont appris de Dolon en le surprenant. Ulysse va droit à la tente d'Hector, car il la reconnaît aux marques qu'il a sues du même Dolon. Mais Hector ne s'y trouve pas: ainsi leur coup est manqué. Leur dessein était de tuer ce général des Troyens; et le voyant absent, ils se croient d'abord trahis, puis ils s'imaginent que les dieux veillent à sa sûreté. Diomède propose d'aller attaquer Énée ou Pâris. « Mais le moyen, » répond Ulysse, d'errer dans un camp inconnu » à travers mille dangers inévitables? » Il est donc d'avis de retourner aux vaisseaux, content que Diomède ait tué Dolon dont ils ont la dépouille; ce qui fait connaître sur-le-champ au spectateur le

sort de l'espion troyen. Mais Diomède ne peut se résoudre à s'en revenir sans avoir fait quelque exploit éclatant; et sur cela, Minerve leur apparaît de manière qu'elle n'est vue ni entendue que d'eux seuls.

Elle les trouve fort tristes de se voir contraints de retourner sur leurs pas, sans avoir fait ce qu'ils avaient projeté. « Mais quoi! leur dit-elle, si les » dieux dérobent Hector, Énée et Pâris à vos » coups, ignorez-vous que Rhésus est une victime » digne de vous? Si le jour le trouve en vie, ce » sera fait des Grecs. Achille et Ajax ne pourront » tenir en sa présence. Votre salut dépend de sa » perte. » Ulysse, en remerciant sa divinité, lui demande où est la tente du prince thrace. Elle la lui montre, et l'avertit sur-tout de prendre ses coursiers comme un butin très-rare.

Ulysse donne le choix à Diomède d'enlever le char, ou de tuer Rhésus et ses soldats. Mais le fils de Tydée, naturellement héros, prend sur lui ce dernier exploit sans balancer, et charge Ulysse de l'autre, comme plus conforme à son caractère industrieux. C'est apparemment sur cela qu'Ajax, dans Ovide, fait ce reproche au roi d'Ithaque [1].

Luce nihil gestum, nihil est Diomede remoto.
Si semel ista datis meritis tam vilibus arma,
Dividite : et major pars sit Diomedis in illis.

[1] Ovid. *Métamorph.* l. XIII, v. 100.

Quò tamen hæc Ithaco, qui clam, qui semper inermis
Rem gerit, et furtis incautum decipit hostem.

« Non, Ulysse n'a rien fait qu'à la faveur des » ténèbres, il n'a rien osé sans le secours de Dio- » mède. Si vous jugez ses prétendus exploits di- » gnes d'un prix tel que les armes d'Achille, par- » tagez-les du moins, et que Diomède en ait la » meilleure part. Mais que peut prétendre ce té- » nébreux héros à qui la surprise et la ruse tien- » nent lieu d'armes et de bravoure? »

Minerve voit tout à coup arriver Pâris. C'est un fâcheux contre-temps pour l'expédition qu'elle a conseillée et qu'elle dirige. Diomède voudrait l'attaquer à main armée; mais les destins ne permettent pas qu'il attente aux jours de ce prince. Au moins Minerve le déclare; et tandis que les deux Grecs se dérobent à la vue de Pâris, la déesse l'amuse sous la forme de Vénus: c'est que les divinités de la fable font sur les sens les impressions qu'il leur plaît de faire. En effet, Minerve parle assez haut pour être entendue de loin, et ne l'est pourtant que d'Ulysse et de Diomède; tantôt elle se montre comme Minerve, tantôt comme Vénus: nous en avons observé déjà un exemple[1] dans l'*Iphigénie en Tauride*. Il faut avoir égard à tout ce merveilleux de la fable ancienne, si l'on veut avoir

[1] Tom. VIII, p. 404.

quelque commerce avec les poëtes grecs. Ce qui nous en choque le plus, c'est que le secours de la déesse diminue beaucoup la gloire d'Ulysse et de Diomède, puisqu'avec son secours ils n'agissent presque plus qu'à coup sûr. C'est le reproche que dans notre siècle on a souvent fait à Homère sans vouloir se payer d'allégorie. Apparemment que les Athéniens y étaient plus faits que nous, eux qui concevaient que Minerve n'était autre chose que la prudence, et Vénus la beauté, sans porter néanmoins le rafinement de l'allégorie aussi loin que le Tasse et d'autres modernes l'ont voulu [1]. Un second inconvénient de ce trait fabuleux, c'est que Minerve trompe Pâris, de dessein prémédité, sous l'apparence de Vénus, déesse favorite de ce prince mou et efféminé. Cela est plus difficile à sauver, malgré l'allégorie. Aussi n'entreprends-je point ici de justifier la fable ancienne : il me suffit de l'exposer, et de tâcher, par une sorte d'enchantement, de rappeler les esprits français aux idées athéniennes, en les substituant, pour un mo-

[1] Plutarque admet des instructions cachées dans les fictions d'Homère; mais il blâme les allégories recherchées qu'on veut quelquefois y voir: « Qui voudra considérer de près les fables et » fictions qui sont les plus blâmées en lui, il y trouvera dedans » une très-utile instruction et spéculation couverte, combien que » quelques-uns les tordent à force, les tirant, comme l'on dit, » par les cheveux en expositions allégoriques. » Plut. d'Amyot, *Traité de la man. de lire les Poëtes.*

ment, aux nôtres, sans trop examiner si ces idées étaient bonnes ou mauvaises, absurdes ou raisonnables, et seulement en admettant qu'elles étaient reçues comme une monnaie qui avait cours alors.

Pâris, inquiet d'un bruit qui s'est répandu dans le camp, qu'on a vu rôder des espions, venait réveiller Hector, et l'avertir d'être sur ses gardes. C'est là que la fausse Vénus l'amuse, et dissipe ses soupçons par un mensonge formel, tandis qu'Ulysse et Diomède à qui elle parle ensuite, quoique de fort loin, s'en retournent par son conseil, après avoir fait leur coup, c'est-à-dire massacré Rhésus, et emmené les coursiers, sans leur avoir donné le temps de goûter les pâturages de Troie et les eaux du Xanthe, comme s'exprime Virgile :

Ardentesque avertit equos in castra, priusquàm
Pabula gustassent Trojæ, Xanthumque bibissent.

Æneid. liv. I, v. 472.

Le bruit de ce massacre et de cette surprise nocturne a réveillé une partie du camp. On voit donc des soldats sortir en confusion à droite et à gauche, en criant : *Tue, tue.* Cette scène est la même que celle de ce beau chœur qui ouvre l'opéra de *Thésée* :

Avançons, avançons, que rien ne nous étonne :
Frappons, perçons, frappons, qu'on n'épargne personne ;

Il faut périr ; il faut périr ;
Il faut vaincre ou mourir.

Un demi-chœur rencontre Ulysse, et lui portant l'épée sur la gorge, il lui demande avec de grands cris, qui il est, d'où il vient, et ce qu'il fait. Ulysse se présente d'assez bonne grâce (à ce qu'il paraît), pour un guerrier accusé chez les poëtes d'être plus rusé que brave. L'autre demi-chœur survient qui prend son parti. On se contente de demander à Ulysse le mot du guet; il le dit, et on le laisse échapper. Ce danger si pressant affaiblit un peu l'objection dont nous avons parlé ci-dessus, puisque Minerve n'a pas garanti Ulysse; ou plutôt ce trait justifie l'allégorie, puisque c'est en effet la présence d'esprit et le sang froid qui sauvent Ulysse d'un pas si délicat.

Cependant les sentinelles, qui ne savent pas encore le malheur qui vient d'arriver dans le quartier de Rhésus, raisonnent entr'eux sur l'audace de ceux des ennemis qui se sont glissés dans le camp. Ils soupçonnent Ulysse, mais trop tard. Tandis qu'ils raisonnent sur cela, fort inquiets de ce que dira Hector, si l'ennemi s'est sauvé du milieu d'eux par leur négligence, on voit paraître un homme blessé qui déplore son sort et celui de Rhésus.

ACTE V.

C'est l'écuyer de ce prince. Il cherche Hector pour l'accabler de reproches sur le meurtre de Rhésus qu'il lui impute. Il déplore la mort de son maître et la honte qui la suit. Un trépas glorieux consolerait sa patrie. L'écuyer raconte ensuite ce qu'il a pu savoir de ce carnage dont il ignore l'auteur. Personne n'était sur ses gardes dans le quartier des Thraces. La fatigue du voyage et la sécurité où l'on devait être, faisaient qu'on croyait pouvoir goûter quelques heures de sommeil en attendant le jour. Cependant l'écuyer se réveille par je ne sais quelle inquiétude sur ses coursiers. Il voit errer deux hommes autour des tentes durant la nuit; il les prend pour des maraudeurs troyens ou alliés. Il crie, il menace; et ceux-ci s'échappent. Il revient à sa tente et s'endort; mais un songe horrible l'effraie : il s'imagine voir deux loups affamés qui se jettent sur ses coursiers, et qui frappent leurs flancs de la queue. Il se réveille derechef, et il entend des gémissemens de mourans; il est même teint du sang de son maître. Il se lève et cherche ses armes. A l'instant il reçoit un coup d'épée et tombe par terre. Il entend alors le bruit de son char qu'emmenaient les

assassins; mais il n'a pu savoir qui ils étaient, et il impute cette noirceur aux Troyens. Le chœur tâche en vain de le détromper; et sur-le-champ arrive Hector, le feu et la colère dans les yeux.

Ce prince s'emporte contre les sentinelles. C'est par leur négligence, dit-il, que des Grecs sont entrés et sortis impunément après cet horrible carnage. Sans doute Ulysse se rit des Troyens et d'Hector, mais les gardes seront punis; et ce général les menace du supplice et de la mort. Le chœur se justifie et tâche de l'apaiser. Mais l'écuyer prend la parole, et accuse Hector lui-même de ce forfait. « Pourquoi les punir? s'écrie-t-il. » Pourquoi, par ce vain artifice, vouloir abuser » un allié? vous êtes l'assassin. C'est votre main » qui a porté de si funestes coups. Nos tentes sont » remplies de morts et de mourans; c'est votre ou- » vrage; tous vos discours ne me séduiront point. » Un vil intérêt qui vous a fait envier le char de » Rhésus, vous a porté à plonger le poignard dans » le sein de vos alliés. Vous les appelez à votre se- » cours; ils y volent: et voilà le prix. Pâris, oui » Pâris est moins coupable que vous. Du moins il » ne viola pas l'hospitalité par le sang répandu. » Ne me dites point qu'un Grec s'est coulé dans le » camp, et que nous en sommes les victimes. » Comment aurait-il pu forcer tant d'impénétra- » bles barrières, ou les franchir à votre insu?

» Vos tentes sont devant les nôtres. Et qui de vous » est blessé? qui des autres alliés? C'est nous mal- » heureux, nous seuls qui périssons, nous seuls » qu'on a trahis. Non, je n'accuse aucun des » Grecs. Il faudrait qu'une divinité leur eût indi- » qué le quartier des Thraces! Et ceux qui y sont » entrés ne le connaissaient que trop. En un mot, » vous êtes le coupable. »

Hector, sans être ému de ces injurieux reproches qu'il pardonne à une vive douleur, se contente de répondre simplement : « Depuis le com- » mencement de la guerre, nos alliés sont parmi » nous, et jamais ils ne m'ont reproché de leur » avoir donné le moindre sujet de plainte. Au- » rais-je commencé par vous? Me préserve le ciel » de rougir mes mains du sang d'un ami par le » vain desir d'un char! Croyez-moi, c'est Ulysse » qui a conduit et commis cet attentat. Je le re- » connais à cette ruse. Eh! qui des Grecs l'aurait » imaginée? Quel autre eût pu l'exécuter? Dolon » ne revient point. Ah! que je crains aussi qu'U- » lysse n'ait surpris ce malheureux guerrier! »

L'écuyer persiste dans sa pensée et dans ses reproches. Mais Hector, plus généreux encore à pardonner, que l'autre n'est hardi à l'offenser, dévore cet affront, et fait emporter ce blessé dans le palais, avec ordre d'en avoir tout le soin possible,

et avec promesse de le garder à Troie et de lui tenir lieu de Rhésus.

Durant que le chœur réfléchit sur ce malheur, il paraît une déesse dans les airs, qui tient un cadavre sanglant entre ses bras. C'est la muse Terpsichore, mère de Rhésus. Elle l'emporte dans son char volant, et le pleure en présence du camp. C'est Ulysse, dit-elle, qui l'a immolé. Mais il en portera la juste punition. Elle lance aussi des imprécations contre Diomède et contre Achille dont elle prédit la mort. Enfin elle entre dans l'histoire de ses propres amours et de la naissance de Rhésus. Thamyris en fut la cause. Il osa défier les Muses en fait de chant. Il fut vaincu. Terpsichore vit le fleuve Strymon au promontoire de Pangée, dans la Thrace. Elle en fut aimée, et mit au monde Rhésus. Mais pour le cacher à ses sœurs, chez qui la virginité était en recommandation, elle le laissa à son père qui le fit élever secrètement par ses nymples. Terpsichore l'a vu devenir un grand roi. Elle ne craignait rien pour lui, tant qu'il restait dans sa patrie. Mais elle lui défendait sur-tout d'aller à Troie, où elle savait qu'il finirait ses jours. Ce malheureux fils a couru au devant de sa destinée. Il n'a pu résister aux empressemens d'Hector. Mais hélas! ajoute-t-elle, ce n'est ni Hector, ni Ulysse, ou Diomède que je dois accuser, c'est Minerve. Elle parle ensuite de la Thrace, comme d'un pays cher aux muses, té-

moins Orphée, Musée, et Thamiris lui-même, tout ingrat qu'il osa être envers les muses. Il en porta la peine : il perdit la vue et la raison. Thamyris est, comme on voit, le premier des poëtes qui soit devenu fou [1].

Hector, après s'être justifié au près de la déesse, du malheur arrivé à Rhésus, veut se charger de la pompe funèbre. Mais Terpsichore l'en dispense. Elle est résolue de faire de Rhésus un demi-dieu, un prêtre de Bacchus, dont la demeure soit une grotte de la Thrace. Proserpine daignera bien lui faire cette grâce, en faveur d'Orphée, fils de Calliope, autre poëte qu'une muse a donné à la Grèce. Il est bon de remarquer que Rhésus, fils de muse, n'était pas poëte, mais qu'en récompense il était fanfaron. Terpsichore finit par des plaintes sur le malheur des mères qui ont à pleurer leurs enfans, et elle s'envole dans les airs avec le corps de Rhésus. Le jour paraît. Hector s'anime de plus en plus, et donne ordre qu'on range l'armée en bataille, dans l'espérance de fondre sur les Grecs, de venger Rhésus, et de brûler leur flotte. Vain projet, qui ne s'exécute au plus que derrière le théâtre. La pièce était faite pour flatter les Grecs, et Euripide avait atteint son but par l'heureuse issue du stratagême d'Ulysse et de Diomède.

[1] Le mot grec ne paraît avoir rapport qu'à la cécité; ce n'est que dans un sens métaphorique qu'on peut supposer qu'Euripide l'emploie ici pour désigner la folie.

RHÉSUS,

TRAGÉDIE D'EURIPIDE.

PERSONNAGES.

RHÉSUS.
HECTOR.
ÉNÉE.
PARIS.
DOLON.
ULYSSE.
DIOMÈDE.
L'ÉCUYER de Rhésus.
UN MESSAGER.
MINERVE.
UNE MUSE.
LE CHOEUR composé des gardiens du camp des Troyens.

La scène est dans le camp des Troyens, devant Troie, à l'entrée de la tente d'Hector.

RHÉSUS,

TRAGÉDIE D'EURIPIDE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE CHOEUR[1].

Que l'un de vous s'approche du lit d'Hector, soldats qui gardez l'armée pendant les veilles[2] de la nuit : sachez si la nouvelle qui nous alarme, est parvenue jusqu'à lui.

[1] Il arrive à la tente d'Hector. Il a quitté le lieu où il était en faction pour venir avertir son général d'un danger qu'il croit menaçant. Le chef de la petite troupe s'adresse à ceux qui la composent.

[2] Pendant les quatre veilles. Chaque veille était de trois heures. Les Romains suivaient le même usage.

SCÈNE II.

LE CHOEUR, HECTOR

LE CHOEUR[1], à Hector.

Soulève ta tête appesantie par le sommeil, ouvre tes paupières, découvre ton œil menaçant, quitte ce lit de feuillage, écoute-moi.

HECTOR.

Qui es-tu? — J'entends la voix d'un ami. As-tu le mot? parle... Qui peut troubler ainsi le silence de la nuit et s'approcher de ma tente? expliquez-vous.

LE CHOEUR.

Nous sommes la garde de l'armée.

HECTOR.

Quel sujet vous alarme?

LE CHOEUR.

Calme-toi.

HECTOR.

Je suis tranquille. Mais, vous-mêmes, qu'avez-vous à m'annoncer? l'ennemi a-t-il formé quelque entreprise nocturne?

LE CHOEUR.

Il n'a tenté encore aucune entreprise alarmante.

[1] Il semble que ces mots, qui s'adressent à Hector, devaient être dits par un autre que le coryphée, par un simple soldat.

HECTOR.

Pourquoi donc abandonner ton poste, et interrompre ainsi le repos de l'armée? Ignores-tu que nos guerriers, si près de l'ennemi, dorment tous sous les armes?

LE CHOEUR.

Arme la troupe des alliés, Hector! vole vers ces guerriers, dissipe leur sommeil; anime leur courage; qu'ils prennent la lance homicide. Envoie tes amis auprès d'eux pour qu'ils se joignent à ta cohorte; que tous se disposent au combat, que les coursiers rongent leurs freins; qu'on avertisse le fils de Panthoüs[1] et le chef des Lyciens[2]. Où sont les devins pour examiner les entrailles des victimes? où sont les chefs de nos troupes légères et les archers des Phrygiens? qu'ils bandent leurs arcs formidables.

HECTOR.

Que signifie ce mélange de terreur et de confiance? Est-ce la fureur de Pan qui t'agite, et qui te fait quitter ton poste pour troubler ainsi l'ar-

[1] Euphorbe, ce même Troyen en qui l'âme de Pythagore se souvenait d'avoir vécu:

Ipse ego (nam memini) Trojani tempore belli
Panthoïdes Euphorbus eram.

Ovid. *Metam.* XV, 3.

[2] Sarpedon, fils d'Europe et de Jupiter.

mée? Réponds : que viens-tu me dire? car je ne puis comprendre tes discours.

LE CHOEUR.

Hector, toute la nuit le camp des Grecs a été éclairé par des feux; leurs vaisseaux brillent de torches allumées; toute l'armée se rend en tumulte dans la tente d'Agamemnon; ils forment quelque dessein nouveau. Jamais encore ils n'ont paru si agités. Mes soupçons et mes craintes m'ont amené vers toi pour te faire part de ce qui se passe, afin de ne point mériter de reproches.

HECTOR.

Que la nouvelle que tu m'apportes m'est agréable, quoique ton air respire l'effroi! Ils cherchent à se dérober par la fuite, à la faveur des ombres de la nuit. Ces feux, ces mouvemens n'ont point un autre objet.... O dieu! qui m'as arrêté au milieu de ma victoire, tel qu'un lion qu'on arrache de dessus sa proie, pourquoi as-tu empêché ce fer de terminer nos maux, en anéantissant l'armée d'Argos? Si l'astre du jour n'avait pas caché son flambeau, ma lance victorieuse ne se fût point livrée au repos avant que j'eusse vu leurs vaisseaux embrasés, et leurs tentes inondées du sang versé par ma main. Je voulais les poursuivre au travers des ténèbres, et profiter des faveurs de la fortune, mais les sages devins, instruits de la volonté des

dieux, m'ont prescrit d'attendre le retour de la lumière, pour achever de purger cette terre des Grecs qui la dévastent. Pour eux, ils n'attendent pas le moment fixé par les devins; la nuit est favorable aux fuyards. Allons : que toute l'armée se range sous les armes, et s'arrache aux bras du sommeil. Surprenons-les à l'instant où ils montent sur leurs vaisseaux, et que leur dos, frappé d'une blessure honteuse, teigne de sang l'échelle chancelante; ou jetons-les dans les liens, et qu'ils apprennent à labourer les campagnes de la Phrygie.

LE CHOEUR.

Hector, avant que d'agir, sais-tu bien ce qui se passe? sommes-nous assurés que les Grecs prennent en effet la fuite?

HECTOR.

Et quelle autre raison pourrait les engager à allumer ces feux?

LE CHOEUR.

Je l'ignore : leur dessein m'est suspect.

HECTOR.

Si tu le redoutes, ton âme est faite pour la crainte.

LE CHOEUR.

Jamais le camp ennemi ne fut ainsi éclairé.

HECTOR.

Jamais aussi leur défaite ne fut si honteuse.

LE CHOEUR.

C'est à toi que nous devons ce triomphe. Songe à en recueillir le fruit.

HECTOR.

Un mot suffit : aux armes!

LE CHOEUR.

Voilà Énée qui s'avance d'un pas précipité, et qui paraît avoir quelque chose d'important à vous dire.

SCÈNE III.

HECTOR, ÉNÉE, LE CHOEUR.

ÉNÉE.

Hector, pourquoi les gardes de la nuit s'approchent-ils de ta tente, et répandent-ils l'alarme dans toute l'armée?

HECTOR.

Énée, revêts-toi de tes armes.

ÉNÉE.

Pourquoi? Les ennemis ont-ils profité des ténèbres pour nous tendre de secrètes embûches?

HECTOR.

Ils fuient, ils remontent sur leurs vaisseaux.

ÉNÉE.

En as-tu des indices bien sûrs?

HECTOR.

Toute la nuit ils allument des feux : certainement ils n'attendront pas le jour; et déjà leurs vaisseaux vont, à la clarté des flambeaux, les emporter loin de cette contrée.

ÉNÉE.

Et toi, dans quel dessein armes-tu ton bras?

HECTOR.

Je vais fondre sur eux, et troubler leur embarquement. Il serait également fâcheux et humiliant pour nous, tandis qu'un dieu met nos ennemis en notre puissance, de souffrir qu'ils s'échappent impunément d'entre nos mains, après avoir porté le ravage dans notre patrie.

ÉNÉE.

Plût au ciel que ta prudence fût égale à ton courage! mais un seul homme ne peut réunir toutes les vertus : tu brilles dans les combats, d'autres dans les conseils. Quoi! la nouvelle de ces feux allumés dans le camp des Grecs est donc ce qui cause tes transports? tu crois poursuivre des fuyards? tu veux que l'armée, au sein des ténèbres, franchisse les fossés et pénètre jusqu'à l'ennemi? Et quand elle aura franchi ces fosses profondes, si, au lieu de trouver les Grecs fuyant en désordre, elle les voit préparés à la recevoir avec vigueur, vaincu, où feras-tu ta retraite? comment

franchiras-tu de nouveau les palissades? comment les chars traverseront-ils les ponts sans briser leurs moyeux, dans la précipitation de la fuite? Vainqueur, tu trouveras le fils de Pélée qui ne souffrira pas que ses vaisseaux deviennent la proie des flammes, et que les Grecs succombent sous ta valeur. Tu connais son bouillant courage et l'impétuosité de son bras. Laisse nos troupes fatiguées réparer, par un sommeil tranquille, leurs forces épuisées. Envoyons quelqu'un des nôtres, que sa propre volonté porte à remplir cette commission, pour observer le camp des Grecs. S'il est vrai qu'ils se disposent à la fuite, précipitons-nous sur leurs pas. Si ces feux allumés sont un piége qu'ils nous tendent, nous agirons suivant les circonstances. Prince, voilà mon avis.

LE CHOEUR.

Sans doute il est le plus sage; Hector, daigne t'y rendre. Un général ne doit pas rechercher les entreprises hasardeuses. Qu'y a-t-il de plus prudent que d'envoyer vers la flotte ennemie un espion diligent, et d'apprendre par son moyen la raison de ces feux qui brillent sur le rivage?

HECTOR.

Vous l'emportez, je cède à votre avis unanime. —Va, fais rentrer nos guerriers dans leurs tentes, de peur que l'armée ne s'ébranle à l'ouïe de ces

assemblées nocturnes. J'enverrai un espion au camp des Grecs : s'ils nous tendent quelques embûches, tu l'apprendras par son récit; s'ils prétendent nous échapper par la fuite, la voix de la trompette guerrière ne tardera pas à t'en instruire. Compte alors sur ma diligence, et crois que cette nuit me verra porter la mort jusque sur leurs vaisseaux.

ÉNÉE.

Envoie promptement. Tu écoutes maintenant la prudence : quand il en sera temps, tu me verras jaloux d'imiter ta bravoure.

SCÈNE IV.

HECTOR, DOLON, LE CHOEUR.

HECTOR.

Lequel de vous, Troyens qui m'écoutez, veut accepter l'emploi d'observateur du camp des Grecs? qui veut devenir le bienfaiteur de sa patrie? Je sens avec regret que je ne puis remplir à-la-fois cette charge et celle que j'occupe.

DOLON.

Je l'accepte avec joie, et m'expose au danger pour servir ma patrie. J'irai au camp des Grecs, et, quand j'aurai pénétré leurs desseins, je reviendrai vous les faire connaître. Telles sont les conditions que je m'impose.

HECTOR.

Héros, ami de ta patrie, Dolon[1], fertile en stratagèmes, fils d'un généreux père, ta maison va recevoir de toi un lustre encore plus grand.

DOLON.

L'entreprise est hardie; la récompense doit y être proportionnée. Le prix attaché au travail en fait supporter la peine.

HECTOR.

Oui, ton désir est juste, et je m'empresse à y souscrire. Demande ce qui peut te plaire, tout, excepté l'empire.

DOLON.

Je n'ambitionne point cet empire superbe.

HECTOR.

Choisis, si tu le veux, ton épouse dans la famille de Priam.

DOLON.

Je ne recherche point une épouse au-dessus de ma condition.

HECTOR.

Si c'est l'or qui fait l'objet de tes vœux, dispose de mes trésors.

DOLON.

Rien ne manque à ma fortune, je ne cherche point à l'accroître.

[1] Littéralement : *Dolon, dont le nom indique le caractère.* — Dolon, qui pratique le dol et la ruse.

HECTOR.

Qu'y a-t-il dans tout Ilion qui te semble digne d'envie?

DOLON.

Quand les Grecs seront vaincus, promets-moi que tu m'accorderas les dons que je désire.

HECTOR.

Je le promets. Dis toi-même ceux que tu te réserves : je n'excepte que les chefs qui commandent leur flotte.

DOLON.

Fais-les périr : je ne demande point la vie de Ménélas.

HECTOR.

Est-ce le fils d'Oïlée que tu veux avoir en ta puissance?

DOLON.

Des mains élevées dans l'opulence sont peu propres à cultiver les champs.

HECTOR.

Lequel d'entre les Grecs veux-tu donc posséder?

DOLON.

Je te l'ai déjà dit, je ne souhaite point d'augmenter mes richesses.

HECTOR.

Toi-même, parmi les dépouilles, tu choisiras celles qui te seront agréables.

DOLON.

Offre les dépouilles aux dieux, et suspends-les dans leurs temples.

HECTOR.

Quel est donc enfin ce haut prix auquel ton cœur aspire?

DOLON.

Ce sont les coursiers d'Achille. Si je commets ma vie au caprice de la fortune, du moins qu'un digne objet excite mon courage.

HECTOR.

Ces coursiers sont un prix que j'ambitionne ainsi que toi. Nés d'un père immortel, ils sont immortels eux-mêmes; le dieu des mers en fit don à Pélée; et maintenant, orgueilleux de leur charge, ils portent dans les combats l'impétueux Achille. Cependant, ne crains point que je te les enlève, et que je manque à ma parole. Je te donnerai le char et les chevaux d'Achille, et tu emmèneras dans ta maison cette magnifique conquête.

DOLON.

A ce prix, je consens à tout entreprendre; et j'obtiendrai de ma valeur la plus superbe récompense. Toi, ne me porte point envie; assez d'autres objets seront le prix de ton courage [1].

[1] Τῇσδ' ἀμυνεῖν χθονός me paraît signifier *combattre vaillamment pour ce pays* et non *régnant sur ce pays*, comme l'entendent les

SCÈNE V.

DOLON, LE CHOEUR.

LE CHOEUR.

Le danger est grand, mais tu attends une grande récompense : si tu réussis, quel sera ton bonheur! La gloire couronnera tes travaux; cependant c'eût été pour toi une haute destinée de t'allier à la maison des rois[1]. Puisse la céleste justice abaisser sur toi ses regards propices! car tu ne peux obtenir des hommes un prix plus glorieux.

DOLON.

Je pars, après m'être couvert de vêtemens favorables à mes desseins; je vole au camp des Grecs.

LE CHOEUR.

Quels vêtemens doivent remplacer ceux que tu portes maintenant?

DOLON.

Je veux prendre un déguisement propre à cacher ma marche insidieuse.

interprètes qu'a suivis le P. Brumoy.—Depuis ces mots de Dolon, qui s'adressent sans doute à Hector, celui-ci ne parle point jusqu'au commencement du second acte : ou il se retire dans sa tente, où il se tient à l'écart, tandis que Dolon s'entretient avec le chœur. Celui-ci revient sans doute à sa place sur le devant du théâtre.

[1] J'ai rapproché ma traduction du sens que le P. Brumoy a indiqué, parce qu'il m'a paru ingénieux, et qu'en ne le suivant pas, les idées semblent manquer de liaison.

LE CHOEUR.

Je n'attends de toi que de prudentes résolutions : achève de t'expliquer.

DOLON.

Je couvrirai mon dos de la peau d'un loup, et ma tête de sa gueule béante ; mes mains fouleront la terre, et j'imiterai la marche d'un quadrupède : sous ce déguisement, les ennemis ne pourront me reconnaître, et je m'approcherai impunément de leurs retranchemens et de leurs vaisseaux ; et dès que je rentrerai dans la plaine déserte, je marcherai sur mes deux pieds. Tel est le stratagême que je veux employer.

LE CHOEUR.

Que le fils de Maïa lui donne une heureuse issue ! puisse ce dieu qui préside à la ruse, te ramener sain et sauf ! Ton plan est sagement tracé, nous n'avons à te souhaiter que la faveur de la fortune.

DOLON.

J'y compte avec confiance : oui, je vais frapper Ulysse, et je t'apporterai sa tête : à ce signe certain tu reconnaîtras que Dolon a visité le camp des Grecs ; ou bien la tête de Diomède. Je ne reviendrai point sans avoir teint cette main de leur sang ; et mon retour devancera la lumière du jour.

SCÈNE VI.

LE CHOEUR, seul [1].

O Apollon! dieu de Thymbre et de Délos, toi qu'on adore dans la Lycie, accours, puissant archer, divinité bienfaisante, conduis ce héros au travers des ténèbres, et prête ton secours aux habitans de la Dardanie [2]; dieu tout-puissant, toi qui as fondé les murs antiques d'Ilion!

Qu'il s'avance jusqu'aux vaisseaux, qu'il pénètre au milieu des ennemis, et qu'après avoir épié leurs desseins, il rentre au sein de sa patrie; et quand les Grecs auront été terrassés, qu'il jouisse du prix de sa vertu, et que les coursiers fougueux [3], dont Neptune jadis a fait don à Pélée, soient attelés à son char et obéissent à sa voix.

Seul entre les guerriers, il s'expose pour sa patrie aux plus affreux dangers. J'admire son courage. Oh! combien la vertu est rare dans un état agité, qui flotte sur une mer orageuse en proie aux vents déchaînés! Il est, il est un Phrygien valeureux,

[1] On a vu plus haut qu'il n'est pas sûr qu'Hector se soit retiré; mais du moins il n'agit pas sur la scène: c'est un entr'acte.

[2] La Troade s'appelait Dardanie, du nom de Dardanus, fils de Jupiter, jusqu'au temps de Tros qui lui donna son nom, et dont le fils Ilus donna celui d'Ilion à sa capitale.

[3] Littéralement: *Les jumens Phthiotes.*

l'audace anime quelquefois les lances des Mysiens, qui déshonorent notre alliance [1].

Quel est celui d'entre les Grecs que ce guerrier va massacrer dans sa tente? Il rampe sur quatre pieds; il imite la démarche d'une bête carnassière. Puisse-t-il égorger Ménélas! puisse-t-il, après cet exploit, apporter aux pieds d'Hélène, pour la punir d'un fol amour, la tête d'Agamemnon, qui, pour conquérir une femme, a conduit contre Troie une armée de mille vaisseaux!

[1] Ce passage est obscur, et peut être interprété diversement. Les Mysiens étaient entre les alliés des Troyens le peuple le plus fameux par sa lâcheté. Toutefois le pronom placé après le mot de *Mysiens*, ne s'y peut rapporter en grec, que par une hardiesse de construction fort étrange.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

HECTOR, UN MESSAGER, LE CHOEUR.

LE MESSAGER.

PRINCE, puissé-je n'avoir jamais à vous annoncer que des nouvelles semblables à celles que je vous apporte!

HECTOR.

Certes, ces rustres ont l'esprit lourd! tu viens parler de tes troupeaux à ton maître, à l'instant qu'il a les armes à la main? Ignores-tu le chemin de ma maison ou celui du palais de mon père? ne peux-tu aller jusque-là exalter avec transport tes troupeaux florissans?

LE MESSAGER.

Oui, j'en conviens, nous autres bergers, nous avons l'esprit lourd; mais cela n'empêche pas que je n'aie à te dire quelque chose digne de toute ton attention.

HECTOR.

Tais-toi, et ne m'excède pas des ennuyeux détails de ta ferme rustique. Ici l'on ne respire que les armes et les combats.

LE MESSAGER.

Et c'est à ce sujet que j'ai à t'entretenir. Un guerrier à la tête d'une puissante armée vient pour t'offrir son secours et son alliance.

HECTOR.

Qui est-il? quelle est sa patrie?

LE MESSAGER.

La Thrace l'a vu naître; le fleuve Strymon est son père.

HECTOR.

Quoi! Rhésus, dis-tu, est entré dans la Troade?

LE MESSAGER.

Tu l'as dit : je n'ai que faire de le répéter.

HECTOR.

Et pourquoi s'avance-t-il vers la forêt d'Ida? pourquoi s'est-il écarté de la route des chars?

LE MESSAGER.

Je l'ignore; mais il est permis de conjecturer que c'est à cause de la difficulté de conduire une armée au travers d'un pays rempli d'ennemis. Sa marche nocturne à travers des forêts remplies de bêtes sauvages, a imprimé la terreur à tous les bergers qui habitent ainsi que moi les antiques vallées de l'Ida. Son armée marchait à grand bruit. Saisis de crainte, nous poussons nos troupeaux sur

les sommets escarpés des montagnes, de peur que les Grecs avides de butin ne les enlèvent, et ne dévastent tes bergeries; mais bientôt nous reconnaissons les accens d'une voix étrangère à la Grèce, qui nous rassure. Aussitôt je descends dans la vallée, et j'interroge les gardes avancées qui précèdent le corps de l'armée; je leur demande en langage thracien, quel est leur chef, et s'il vient pour secourir la ville de Priam [1]? Dès qu'ils ont satisfait par leurs réponses à mon empressement, je m'arrête. En même temps paraît Rhésus, assis sur un char de Thrace, semblable aux dieux immortels. Un joug doré pressait le cou de ses coursiers plus blancs que la neige; son bouclier, resplendissant de figures d'or, brillait sur ses épaules; une gorgone d'airain, semblable à celle qui couvre l'immortelle égide, était placée sur le front des chevaux; et le bruit de mille sonnettes augmentait la terreur qu'imprimait son aspect. Il me serait impossible de vous dire au juste la force de son armée; à l'œil elle semble innombrable. Une cavalerie nombreuse, une multitude infinie d'archers, de cuirassiers et de troupes légères, suivaient vêtus à la manière des Thraces. Tel est le puissant allié qui vient défendre les murs de Troie;

[1] *Quel est leur chef, et de quel père il est nommé le fils.* C'est que les Grecs distinguaient, comme font encore les Russes, chaque individu par son nom joint à celui de son père.

ni la fuite, ni la valeur ne mettront le fils de Pélée à couvert de ses coups.

LE CHOEUR.

Quand les dieux protègent un empire, la fortune fait tourner tous les événemens à son avantage.

HECTOR.

Maintenant que ma lance est victorieuse, et que Jupiter combat pour nous, je ne manquerai point d'amis. Mais qu'ai-je affaire de l'assistance de ceux qui m'ont abandonné, dans le temps où l'impétueux souffle de Mars déchirait les voiles de ma patrie désolée? Rhésus a bien fait voir quelle est son amitié pour Troie : il vient partager le festin, et prendre part à la curée, lui qui n'a point vu la proie mourir sous la main des chasseurs, et n'a point partagé leurs peines et leurs dangers.

LE CHOEUR.

Tes reproches contre un allié sont justes; mais reçois néanmoins les secours qu'il offre à cet État.

HECTOR.

Ceux qui ont sauvé Troie, suffisent bien pour la défendre.

LE CHOEUR.

Penses-tu l'avoir déjà délivrée de ses ennemis?

HECTOR.

Oui, j'ose m'en flatter. Le retour du soleil justifiera ma confiance.

LE CHOEUR.

Porte plus loin ta prévoyance. La fortune se plaît souvent à renverser nos espérances.

HECTOR.

Je hais ces secours tardifs de la part d'un ami.

LE MESSAGER.

Prince, il est dangereux d'éloigner des alliés. Sa vue seule inspirerait de l'effroi aux ennemis.

LE CHOEUR.

Puisqu'il est en ces lieux, si tu refuses de le recevoir comme un allié, reçois-le du moins comme un hôte. Car le service qu'il nous rend est, je le vois, sans mérite aux yeux du fils de Priam.

HECTOR, au messager.

Je me rends à tes conseils..... (*Au chœur*) et j'approuve vos sentimens. Oui, Rhésus, que ce messager nous peint si fier et si brillant, sera reçu au nombre des alliés de Troie.

SCÈNE II.

LE CHOEUR, seul.

O Némésis! fille de Jupiter! écarte de mes propos l'orgueil qui déplaît aux dieux, et qu'il me soit permis de célébrer mes espérances! Fils du Strymon, sois le bien-venu dans cette terre, toi que conduit la muse qui te donna la naissance, et

le fleuve superbe [1], qui roulant dans son sein ses ondes amoureuses, la rendit mère d'un héros !

Tel que le grand Jupiter [2], tu viens porté sur un char attelé de coursiers fougueux. O ma patrie ! ô terre phrygienne ! chante Jupiter libérateur.

Ainsi l'antique Troie pourra revoir ces jours fortunés, où les amours couronnaient les coupes riantes, instrumens des plaisirs et des doux combats des festins. Les chants et la gaieté vont renaître, tandis que fuyant le rivage troyen, les Atrides iront à Sparte cacher leur honte au-delà des mers. Cher prince ! puissent de tels exploits signaler ta valeur, puisses-tu, couronné de gloire, rentrer triomphant au sein de tes foyers !

Viens, paraîs, offre aux yeux du fils de Pélée ton bouclier resplendissant ; effraie ses chevaux, et fais étinceler ta pique meurtrière. A cet aspect qu'il ne peut soutenir, en vain voudra-t-il chercher un asyle à Argos dans le temple sacré de Junon. Il périra de la main d'un Thrace, et cette terre s'abreuvera de son sang !

On voit s'avancer Rhésus.

[1] Littéralement : *Couvert de beaux ponts*.

[2] Jupiter Phanéen : mot dont on ignore la véritable signification.

Le même surnom était donné à *Apollon*, par les habitans de Chios. Hésychius en cite un exemple, tiré d'un poëte peu connu appelé Achœus. Ce surnom signifiait très-probablement *dieu visible, dieu présent*. R.-R.

Grand et auguste monarque ! ô Thrace ! j'admire la majesté de ton roi. Voyez la force de ce corps couvert d'une armure d'or ; entendez le bruit glorieux de ces sonnettes retentissantes qui entourent la poignée des boucliers. C'est un dieu, oui un dieu, c'est Mars lui-même. O Troie ! le fils d'une céleste muse et du divin Strymon vient assurer ton triomphe !

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

HECTOR, RHÉSUS, LE CHOEUR,

RHÉSUS.

VAILLANT Hector! fils d'un valeureux père, je te salue; enfin je jouis du bonheur de t'adresser la parole, de te voir dans la prospérité, et tes ennemis tremblans à ton aspect. Je viens t'aider à renverser leurs tours et à embraser leurs vaisseaux.

HECTOR.

O fils d'une savante muse et du Strymon, dont les eaux arrosent les campagnes de la Thrace! j'ai coutume de parler vrai, et j'ignore l'art de dissimuler mes sentimens. Long-temps, long-temps avant ce jour, il fallait secourir Troie, et ne point la voir avec indifférence succomber sous le fer des Grecs. Tu ne diras pas que c'est parce que tu n'as point été appelé, que tu n'es point accouru pour la défendre. Par combien de hérauts, par combien de députés la Phrygie n'a-t-elle pas imploré ton assistance? Que de riches présens ne t'avons-nous pas offerts? Issu d'un même sang, ennemi comme

nous de la Grèce [1], tu as tout fait pour nous livrer entre ses mains. C'est moi qui t'ai fait roi, quand tu n'étais qu'un petit prince; c'est moi qui, près du mont Pangée et de la terre de Péonie, me jetai avec une audace intrépide sur les Thraces les plus vaillans; et qui, après avoir réduit ce peuple en ma puissance, le soumis à la tienne. Tu foules aux pieds la reconnaissance; des amis malheureux n'obtiennent de toi qu'un secours tardif et inutile. Tandis que ceux que les nœuds de la parenté ne nous unissent pas, se sont donnés à nous dès le commencement; les uns étendus sur la froide poussière, offrent un glorieux monument de vaillance et de fidélité; les autres, couverts de leurs armes, et veillant auprès de leurs chars, supportent sans murmure les ardeurs du soleil et l'intempérie des saisons, et n'ont pas le loisir de demeurer comme toi, couchés le verre à la main, au sein des plaisirs et de la mollesse. Tels sont les reproches que j'ai à te faire, et que je te fais en face, afin que tu saches qu'Hector est libre et sincère.

RHÉSUS.

Tel est aussi mon caractère; j'évite les longs détours et j'ignore comme toi l'art de dissimuler. Je n'ai pas éprouvé une douleur moins vive que toi, en me voyant privé si long-temps de l'hon-

[1] Barbare comme nous.

neur de secourir ta patrie. Mais les peuples de la Scythie, dont les terres confinent à mes états, m'ont retenu par une guerre inévitable, quand je voulais partir pour Ilion. J'étais venu sur les bords de l'Euxin pour y embarquer mon armée : c'est là que le sang des Scythes, mêlé à celui des Thraces, a abreuvé la terre. Voilà l'obstacle qui m'a retenu. Enfin, je suis sorti vainqueur; j'ai pris leurs fils en ôtage, et je les ai soumis à un tribut annuel. Aussitôt j'ai mis à la voile; et après avoir traversé la mer, j'ai fait à pied le reste de la route, non point le verre à la main [1], ni couché mollement dans un somptueux palais, mais exposé au souffle glacé des vents de la Thrace et de la Péonie, sans autre couverture que ces légers vêtemens. Je viens tard, il est vrai, mais il est encore temps. Depuis dix ans tu combats sans un succès décisif; chaque jour voit s'évanouir les espérances de la veille; Mars semble attendre que la fortune fixe la victoire. Moi, je ne veux qu'un jour pour détruire les retranchemens des Grecs, pour brûler leurs vaisseaux, pour dissiper leur armée. Le soleil qui suivra celui où je terminerai vos peines, me verra retourner triomphant vers mes Pénates. Que nul d'entre vous désormais n'arme son bras du bouclier : je contiendrai l'orgueil de ces Grecs

[1] *Des amystides.* C'était une manière de boire d'un trait, qui était familière aux Thraces.

si redoutables, et mon secours, quoique tardif, suffira pour les anéantir.

LE CHOEUR.

O favorable augure! c'est Jupiter qui t'envoie. Oh! puisse sa bonté suprême écarter l'effet des paroles superbes! Jamais les vaisseaux d'Argos n'ont porté un héros qui pût t'égaler en courage. Comment Achille ou Ajax supporteront-ils le choc de ta lance? Vaillant monarque! puissé-je voir cet heureux jour où ta main se baignera dans leur sang!

RHÉSUS.

Voilà comment je prétends te dédommager de ma longue absence. Que Némésis m'écoute avec bonté! Quand j'aurai délivré cette ville de ses fiers ennemis, et que les prémices des dépouilles seront offertes aux dieux, je veux conduire avec toi une armée aux champs d'Argos, ravager la Grèce entière, et rendre à ses habitans tous les maux qu'ils vous ont fait éprouver.

HECTOR.

Ah! si je voyais cesser les maux qui nous affligent, si je pouvais, comme autrefois, gouverner en paix cette cité florissante, que de grâces j'aurais à rendre aux dieux! Mais aller sous les murs d'Argos, au sein des états de la Grèce, porter la guerre et le ravage, crois-moi, ce n'est pas là une entreprise aussi aisée que tu le penses.

RHÉSUS.

Les plus vaillans des Grecs ne sont-ils pas sur ces bords ?

HECTOR.

Il est vrai, et nos forces s'épuisent à les repousser.

RHÉSUS.

S'ils périssent, rien ne peut nous résister.

HECTOR.

Ne t'occupe point de projets éloignés, et songe au péril qui nous presse.

RHÉSUS.

Ainsi donc, content de souffrir, tu ne respires point la vengeance?

HECTOR.

Je suis maître d'un vaste empire, et je n'aspire point à l'étendre. Pour toi, soit que tu veuilles te placer à l'aile gauche, où à la droite, ou au centre, viens ranger ton armée, et choisis la place d'où tu pourras frapper des coups plus assurés.

RHÉSUS.

Hector, je veux combattre seul. Mais si tu crois ta gloire intéressée à porter avec moi la flamme sur leurs vaisseaux, et à laver la honte de tant de combats inutiles, place-moi en face d'Achille et au devant de l'armée.

HECTOR.

Tu ne peux lever contre lui ta lance formidable.

RHÉSUS.

Cependant la renommée publie qu'il a traversé les mers pour détruire Ilion ?

HECTOR.

Il est vrai, il est sur ces bords ; mais irrité contre les chefs, il laisse reposer sa lance.

RHÉSUS.

Quel autre guerrier est l'émule de sa gloire ?

HECTOR.

Ajax, selon moi, ne lui cède point en vaillance, non plus que le fils de Tydée. Il est encore un autre Grec fameux par son éloquence et ses artifices ; son cœur ne manque point d'audace, et cet État a reçu de lui plus d'un sanglant outrage. Ulysse est son nom ; c'est lui qui, se glissant de nuit dans le temple de Minerve, ravit le palladium, et le porta sur les vaisseaux des Grecs. Un jour il s'introduisit dans nos murs, sous l'habit d'un mendiant vagabond ; il prononçait mille imprécations contre les Grecs : mais il épiait tous nos desseins, et sortit après avoir égorgé les gardes et les préfets des portes. Il est présent à toutes les embûches : il se tient près de la ville aux environs du temple de Thymbre ; c'est le fléau des Troyens.

RHÉSUS.

Un homme de courage ne fait point périr ses ennemis par de secrètes ruses, il sait les attaquer de front. Je prendrai vivant ce machinateur de stratagêmes et d'embuches, et je lui percerai le dos à l'entrée de vos portes; je l'offrirai aux vautours comme un festin qui leur est dû. C'est un voleur, un sacrilège; il a pillé le temple des dieux : voilà la fin qui lui est réservée.

HECTOR.

Prenez vos guides dans le camp, car il est nuit. Je vais te marquer une place écartée où tu peux ranger ton armée et lui permettre le repos. Le mot est *Phébus*; qu'il soit présent à ta pensée, pour t'en servir en cas de besoin, et donne-le aux chefs des Thraces. Et vous, allez vous placer au devant de nos bataillons, afin de veiller à leur sûreté et de recevoir Dolon à son retour; car s'il est échappé aux dangers auxquels il s'est volontairement exposé, il doit être déjà près des tentes troyennes [1].

SCÈNE II.

LE CHOEUR seul,

tantôt réuni, tantôt partagé en deux bandes.

LE CHOEUR.

Qui doit faire la garde à cette heure? quel est

[1] Hector va conduire Rhésus à son poste.

celui qui doit me remplacer? déjà les premières constellations sont couchées; les sept pléiades commencent à briller sur l'horizon, et l'aigle plane au milieu du ciel. Éveillez-vous; pourquoi tarder ainsi? quittez vos lits, sortez; éveillez-vous pour faire la garde. Ne distinguez-vous pas la lumière argentine de la lune? L'aurore vient, l'aurore est proche : déjà je vois l'étoile qui l'annonce.

PREMIER DEMI-CHOEUR.

A qui a-t-on confié la première garde?

SECOND DEMI-CHOEUR.

A Corymbe, fils de Mygdon.

PREMIER DEMI-CHOEUR.

Et à qui, après lui?

SECOND DEMI-CHOEUR.

Les Ciliciens ont fait place à l'armée péonienne.

PREMIER DEMI-CHOEUR.

Et nous avons relevé les Mysiens.

SECOND DEMI-CHOEUR.

Il est temps d'éveiller les Lyciens à qui le sort a assigné la cinquième garde [1].

PREMIER DEMI-CHOEUR.

Écoutez; ces accens sont ceux de Philomèle, qui sur mille tons variés déplore ses malheurs et

[1] Puisque la nuit était divisée en quatre veilles, la cinquième garde devait être la première du jour.

sa propre vengeance : les rives sanglantes du Simoïs répètent ses accens plaintifs. J'entends la voix de la cornemuse : c'est l'heure où les bergers de l'Ida sortent pour mener paître leurs troupeaux dans les rians vallons. Un nuage se répand sur mes paupières appesanties : une douce langueur s'empare de mes sens : le sommeil versé par l'aurore est le plus délicieux.

SECOND DEMI-CHOEUR.

Mais pourquoi ne voyons-nous point revenir le guerrier envoyé par Hector pour observer les vaisseaux ennemis ?

PREMIER DEMI-CHOEUR.

Je tremble : il tarde trop.

SECOND DEMI-CHOEUR.

O dieux! s'il a été surpris, s'il est mort..... je frémis.

PREMIER DEMI-CHŒUR.

J'ordonne aux Lyciens d'aller nous relever et faire la cinquième garde, puisque c'est l'office qui leur est échu par le sort [1].

[1] La garde qui est venue éveiller Hector ordonne à celle qui doit la relever de se rendre à son poste; tout le chœur sort pour l'y conduire. Peut-être cependant le premier demi-chœur reste-t-il endormi sur le devant de la scène, où était sa place ordinaire. Cette scène a d'ailleurs tous les caractères d'un intermède.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

ULYSSE, DIOMÈDE.

ULYSSE, bas.

Diomède, as-tu entendu ? ou bien, est-ce un vain son qui a frappé mon oreille? N'est-ce pas le cliquetis des armes?

DIOMÈDE.

Non, c'est le bruit des chaînes qui frottent contre les chars. J'ai tremblé comme toi, avant d'avoir remarqué la cause de ce frémissement.

ULYSSE.

Tâchons dans l'obscurité d'éviter la garde ennemie.

DIOMÈDE.

Je saurai me conduire au travers des ténèbres.

ULYSSE.

Si quelqu'un d'eux nous aperçoit, as-tu le mot de l'ordre ?

DIOMÈDE.

C'est *Phébus*; je le tiens de Dolon.

ULYSSE.

Ah ! voici une tente ennemie qui paraît abandonnée.

DIOMÈDE.

Dolon m'a dit que c'était celle d'Hector, contre qui plus d'une fois j'ai tiré cette épée..

ULYSSE.

Que penser? a-t-il conduit sa cohorte à quelque expédition nocturne?

DIOMÈDE.

Nous aurait-il tendu des embûches?

ULYSSE.

Hector est plein d'audace, et animé par ses succès.

DIOMÈDE.

Ulysse, que faut-il faire? Nous ne l'avons pas trouvé dans les bras du sommeil : nos projets sont avortés.

ULYSSE.

Regagnons promptement nos vaisseaux : un dieu veille sur ses jours; ne faisons point violence à la fortune.

DIOMÈDE.

Allons à la tente d'Énée, ou à celle de Pâris, le plus odieux des Phrygiens : que ce glaive tranchant fasse tomber sa tête.

ULYSSE.

Espères-tu dans la nuit obscure les chercher impunément au milieu de l'armée, pour les frapper du coup mortel?

DIOMÈDE.

Il est honteux de retourner vers les Grecs sans avoir signalé notre zèle par quelque exploit glorieux.

ULYSSE.

N'est-ce donc rien de revenir couvert des dépouilles de Dolon, de celui qui devait épier nos desseins? T'es-tu flatté que seuls nous joncherions ce camp de cadavres? Crois-moi, retournons sur nos pas : et puissions-nous le faire sans danger!

SCÈNE II.

DIOMÈDE, ULYSSE, MINERVE.

MINERVE.

Pourquoi abandonnez-vous le camp des Troyens, le cœur dévoré de chagrin? Si le sort refuse à vos vœux la mort d'Hector ou de Pâris, ignorez-vous qu'un autre guerrier est venu au secours de Troie? Rhésus n'est pas un ennemi méprisable : si le jour qui suivra cette nuit ténébreuse le trouve encore vivant, ni la lance d'Achille, ni celle d'Ajax ne peuvent l'empêcher de porter le ravage dans le camp des Grecs, et, après s'être ouvert un chemin au travers de leurs retranchemens, de les accabler et de les mettre en fuite. Sa mort vous donne la victoire. Quittez la tente d'Hector, et renoncez à vôtre projet : la destinée veut qu'il périsse par une autre main.

ULYSSE.

O Minerve! ma souveraine, je reconnais les accens de ta voix; car dans tous mes travaux, c'est toi qui me soutiens, et qui me défends. Daigne donc nous apprendre où est la tente de ce guerrier. Quelle place occupe-t-il dans le camp des Barbares?

MINERVE.

Il est près de ces lieux : sa tente n'est pas réunie au corps de l'armée. Hector lui a assigné une place hors du camp, jusqu'au retour de la lumière. A son char thracien sont attachés ses superbes coursiers, dont la blancheur brille au travers des ombres, comme les aîles d'un cygne habitant des eaux. Emmenez ces coursiers après avoir égorgé leur maître. Possédez cette riche dépouille : car jamais la terre n'a porté un char traîné par des coursiers si beaux.

ULYSSE.

Diomède, choisis de massacrer le roi des Thraces, ou de me céder cet honneur, et de t'emparer des chevaux.

DIOMÈDE.

J'égorgerai le roi; tu dompteras ses fougueux coursiers. Je connais ton adresse et ta prudence : chacun doit se charger de l'emploi auquel il est le plus propre.

Digitized by Google

MINERVE.

Je vois Pâris qui s'avance de ce côté, éveillé par le bruit confus qui s'est répandu de l'approche de quelque ennemi.

DIOMÈDE.

Vient-il seul, ou accompagné?

MINERVE.

Il est seul, et paraît s'approcher du lit d'Hector, pour l'instruire que quelque espion s'est glissé dans le camp.

DIOMÈDE.

Commencerons-nous par l'immoler?

MINERVE.

Tu ne vaincras pas la destinée. Il ne doit pas périr de ta main. Hâte-toi de terminer des jours qui sont en ta puissance, tandis que, sous la forme de Vénus sa protectrice, je vais tromper cet odieux [1] Troyen par des discours remplis d'illusion : ceux que je vous adresse sont entendus de vous seuls. Celui qui doit en être la victime repose près de nous, mais n'a pu les ouïr : il dort sans défiance.

SCÈNE III.

PARIS, MINERVE.

PARIS.

Hector, mon frère, général des Troyens, tu

[1] Odieux, à cause du jugement du mont Ida.

dors, éveille-toi : des voleurs ou des espions, venant de l'armée ennemie, ont pénétré dans le camp.

MINERVE.

Rassure-toi : Vénus veille sur tes jours et préside à tes entreprises. Le souvenir de tes hommages et de ta préférence vit dans ma mémoire. J'amène aux heureux Troyens un héros qui t'aime, le roi des Thraces, le fils du fleuve Strymon et d'une céleste muse.

PARIS.

Divinité propice! tu donnes sans cesse à cette ville et à moi de nouvelles marques de ta protection et de ta faveur. En prononçant un jugement glorieux pour tes charmes, j'ai acquis à ma patrie un inestimable trésor. Je viens, ô déesse! pour instruire Hector d'un bruit qui s'est répandu parmi les gardes de l'armée : on dit qu'il s'est introduit dans le camp des espions des Grecs; plusieurs l'ont ouï dire[1], personne ne peut affirmer qu'il les a vus.

MINERVE.

Calme ta frayeur : il ne se passe rien de nou-

[1] C'était une superstition commune chez les anciens, de croire que le bruit de certaines nouvelles se répandait sans qu'aucun homme vînt l'annoncer, et par une sorte d'inspiration divine. On en voit divers exemples dans Plutarque. Voyez entr'autres le tom. III, p. 58, édit. de Paris, chez Cussac, 1784.

veau dans le camp. Hector est sorti pour assigner à l'armée des Thraces le lieu où elle doit se fixer.

PARIS.

Ta parole me rassure, et je retourne sans crainte à mon poste.

MINERVE.

Va : j'aurai soin de tout, et je n'abandonnerai point mes amis. Tu ressentiras les effets de mon zèle infatigable.

SCÈNE IV.

MINERVE seule.

O vous, que je chéris par-dessus tous les mortels! fils de Laërte! Diomède! cachez vos glaives acérés : le chef des Thraces a succombé sous vos coups, ses coursiers sont en votre pouvoir. Les ennemis vous poursuivent; fuyez vers vos vaisseaux, hâtez-vous de dérober vos vies à l'orage impétueux qui va fondre sur vous.

SCÈNE V.

ULYSSE, DIOMÈDE, LE CHOEUR réuni et partagé.

LE CHOEUR[1].

Holà!.... frappe, frappe! tue, tue! — Qui est cet homme? Voyez : cet homme-là? Ce sont des

[1] Ce chœur, qui arrive subitement en poussant des cris d'alarme est certainement celui qui était à la garde avancée, et qui poursuit les deux princes grecs sans les connaître et sans savoir

voleurs qui troublent ainsi la tranquillité de la nuit. A moi! à moi! tous, à moi! je les tiens; je les ai pris. — Parle; d'où viens-tu? qui es-tu?

ULYSSE[1].

Il ne t'appartient pas de le savoir. Crains qu'un prompt châtiment ne soit le prix de ton audace.

LE CHOEUR.

Si tu ne prononces le mot, cette lance va te percer le sein.

ULYSSE.

Je t'attends sans frayeur.

LE CHOEUR.

Approchez, approchez, frappez tous, frappez.

PREMIER DEMI-CHOEUR, placé à quelque distance et prenant Ulysse pour Rhésus, à cause de ses chevaux blancs qu'il emmène.

Arrête; veux-tu tuer Rhésus?

ce qui vient de se passer; il a entendu du bruit et marcher de ce côté avec trouble et précipitation. Il paraît donc que ces deux guerriers, après avoir tué Rhésus dans sa tente, repassent devant celle d'Hector, qui est le lieu de la scène, pour retourner à leur vaisseaux. Le chœur se partage. Cela peut être l'effet du désordre de sa marche. Cependant, je préférerais de supposer que le premier demi-chœur est le même ici que celui de la dernière scène de l'acte précédent. Il est peut-être resté endormi sur le devant de la scène, comme je l'ai fait remarquer; il se réveille subitement, et ne distinguant que les chevaux de Rhésus, il prend la défense de leur conducteur.

[1] Le reste de la scène est en vers trochaïques.

SECOND DEMI-CHOEUR, placé près d'Ulysse, et voyant qu'il n'est pas Rhésus.

Je veux immoler un traître[1].

ULYSSE.

Malheureux! suspendez vos coups.

LE CHOEUR.

Frappons.

PREMIER DEMI-CHOEUR.

Ah! épargnez un ami.

LE CHOEUR, à Ulysse.

Fais-toi connaître. Parle : quel est l'ordre?

ULYSSE

Phébus.

LE CHOEUR.

Il est vrai. Compagnons, baissez vos lances. — Mais toi, sais-tu où sont allés ces hommes qui se sont introduits dans le camp?

[1] Littéralement : *Mais quelqu'un qui te tuera.* J'ai supposé que ces mots étaient prononcés par un deuxième demi-chœur. Dans le texte des manuscrits ; ils sont placés à la suite de la phrase précédente, sans indiquer un nouvel interlocuteur. On pourrait peut-être traduire conformément à cette distribution : *Veux-tu tuer Rhésus? c'est bien plutôt lui qui te tuera.* Quoi qu'il en soit, il me paraît qu'un demi-chœur qui ne distingue que les chevaux, s'oppose au dessein de celui qui poursuit Ulysse et veut le frapper. Cette raison, jointe à la fermeté qu'Ulysse fait voir, fléchit le courage de la garde troyenne, qui, à l'ouïe du mot d'ordre, laisse enfin échapper sa proie. On a proposé d'autres conjectures sur ce passage, qu'il serait inutile de rapporter ici.

ULYSSSE.

C'est de ce côté qu'il m'a semblé les apercevoir.

LE CHOEUR.

Volez tous sur leurs traces.

PREMIER DEMI-CHOEUR.

Appellerons-nous du secours?

SECOND DEMI-CHOEUR.

Dans les ténèbres de la nuit, il ne faut pas risquer d'éveiller en vain toute l'armée.

SCÈNE VI.

LE CHOEUR, seul[1].

Quel homme est donc venu en ces lieux? qui est-il celui qui a échappé à ma vigilance, et qui se vante de son audace? Où le trouver? où l'atteindre? Quel est ce mortel intrépide qui a franchi la garde et pénétré au travers de nos formidables bataillons? est-ce un Thessalien? est-ce un habitant de la ville maritime des Locriens? est-ce quelqu'un des insulaires qui mènent une vie errante et vagabonde? Qui est-il? d'où vient-il? et quelle est sa patrie? quel est le dieu suprême qu'il adore?

[1] Cette scène, où le chœur chante tantôt réuni et tantôt partagé, est un intermède écrit par strophes et antistrophes.

PREMIER DEMI-CHOEUR.

Ulysse n'est-il point l'auteur de cette entreprise hardie ?

SECOND DEMI-CHOEUR.

D'après tout ce qu'il a déjà fait, elle est digne de lui.

PREMIER DEMI-CHOEUR.

Peux-tu le croire?

SECOND DEMI-CHOEUR.

Tout me le persuade.

PREMIER DEMI-CHOEUR.

Dieux! quelle audace!

SECOND DEMI-CHOEUR.

Quoi! de qui donc relèves-tu le courage?

PREMIER DEMI-CHOEUR.

D'Ulysse.

SECOND DEMI-CHOEUR.

Un brigand! dont la fourbe et la ruse sont l'unique valeur. Cesse d'admirer ses exploits.

LE CHOEUR.

C'est ainsi qu'autrefois il se glissa dans Troie; il avait le visage sale et défiguré; sous l'habit déchiré d'un mendiant, il cachait un poignard; errant de place en place, il sollicitait les secours charitables des âmes compatissantes : il maudissait

la race des Atrides, et se disait leur éternel ennemi. Plût au ciel qu'il fût mort, plût au ciel qu'un juste supplice eût terminé ses jours, avant qu'il portât ses pas dans la terre des Phrygiens!

PREMIER DEMI-CHOEUR.

Quel que soit le mortel qui a trompé notre vigilance, soit qu'Ulysse ait trempé dans cette entreprise, ou qu'il n'y ait point eu part, je n'en suis pas moins saisi de frayeur : je crains qu'Hector n'accuse notre négligence.

SECOND DEMI-CHOEUR.

Quel reproche peut-il nous faire?

PREMIER DEMI-CHOEUR.

Il peut soupçonner.....

SECOND DEMI-CHOEUR.

Que dis-tu? pourquoi trembles-tu?

PREMIER DEMI-CHOEUR.

Que nous ayons donné passage.....

SECOND DEMI-CHOEUR.

A qui?

PREMIER DEMI-CHOEUR.

A ceux qui ont pénétré cette nuit dans le camp phrygien.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE V.

SCÈNE PREMIÈRE.

L'ÉCUYER DE RHÉSUS, LE CHOEUR partagé et réuni.

L'ÉCUYER.

FUNESTE coup du sort! — Hélas! hélas!

PREMIER DEMI-CHOEUR.

Chut! que tous fassent silence.

SECOND DEMI-CHOEUR.

Attention! Peut-être il vient tomber dans nos filets.

L'ÉCUYER.

Cruelle destinée des Thraces alliés de Troie!

DEMI-CHOEUR.

Quelle est cette voix gémissante?

L'ÉCUYER.

Hélas! malheureux que je suis! Et toi, infortuné roi des Thraces! pourquoi, pourquoi as-tu visité cette ville ingrate et détestée? Quelle fin a terminé ta glorieuse vie!

LE CHOEUR.

Qui es-tu parmi nos alliés? Au travers des ténèbres, mes yeux ne peuvent te reconnaître.

L'ÉCUYER.

Où trouverai-je quelqu'un des princes troyens? Où est Hector? en quel lieu se livre-t-il tout armé aux douceurs du sommeil? A qui raconterai-je mes infortunes? à qui dévoilerai-je les secrets attentats commis contre les Thraces? devant qui ferai-je éclater ma trop juste douleur?

LE CHOEUR.

L'armée des Thraces a-t-elle été frappée de quelque coup imprévu?

L'ÉCUYER.

L'armée est dissipée, son chef n'est plus; une main perfide lui a ravi le jour. Oh! quelle douleur aiguë me cause cette cruelle blessure! Qui me délivrera de la vie? O Rhésus! c'est ici que la mort nous attendait : voilà la récompense de ton zèle et de ton secours.

LE CHOEUR.

Le sujet de son désespoir n'est que trop éclairci. Il a vu périr nos braves alliés.

L'ÉCUYER.

Ils ne sont plus; et pour comble d'horreur, ils ont péri sans gloire! Une mort honorable, puisqu'enfin il faut mourir [1], est triste à celui qui

[1] L'écuyer sent la mort qui s'approche, et ne peut la trouver belle. C'était d'ailleurs un barbare.

l'endure : (car peut-on voir la mort sans frémir?) Mais pour ceux qui lui survivent, c'est une couronne immortelle, c'est la gloire d'une maison entière. Mais nous, nous périssons honteusement, victimes de notre imprudence.

Après qu'Hector nous eut placés de sa main, et qu'il nous eut donné le mot, succombant à la fatigue, nous dormions étendus sur la plaine ; les gardes nocturnes ne veillaient point autour de l'armée, les armes n'étaient point placées dans nos rangs, les jougs des chevaux étaient détachés ; car notre roi savait que vous étiez victorieux, et que vous menaciez déjà les poupes ennemies : ainsi nous nous livrions au sommeil sans défiance. Mais moi, sans cesse occupé des soins de mon emploi, je m'arrache à ce doux repos pour donner aux chevaux une large portion de nourriture, m'attendant à les atteler pour le combat au lever de l'aurore. J'aperçois au travers des ombres épaisses deux hommes qui errent autour de nous. A mon premier mouvement, ils paraissent effrayés, et se retirent avec précipitation : je leur crie de s'éloigner, s'ils ne veulent porter la peine de leur témérité, pensant que c'étaient des voleurs sortis du camp des alliés. Ils ne répondent rien. Ce qui s'est passé depuis cet instant, je l'ignore ; car aussitôt je rentre dans mon lit, et je m'endors. A peine ai-je fermé les yeux, qu'un songe in-

quiétant m'obsède; ces chevaux que je nourris et que je gouverne assis à côté de Rhésus, je les vois assaillis par des loups, qui grimpent sur leur dos et les animent à coups de queue. Je les entends frémir et souffler la colère par leurs narines [1], je vois leur crinière hérissée. L'ardeur de les délivrer de ces bêtes féroces m'éveille; une terreur nocturne avait glacé mes sens : je soulève ma tête, et je n'entends autour de moi que les gémissemens des mourans. Des flots du sang qui sortait fumant de la blessure de mon maître impitoyablement égorgé, jaillissent sur ma tête. Je me jette hors du lit, la main désarmée; et, tandis que je cherche de tous côtés ma lance, comme un chasseur sa proie, je me sens frapper au défaut des côtes d'un coup d'épée, porté par un bras nerveux : j'en puis juger par la profondeur de la plaie. Mon corps tombe en avant. Les meurtriers s'emparent du char et des chevaux, et prennent la fuite..... O dieux! quelles douleurs aigües!... je ne puis plus me soutenir..... Ah! malheureux! Mes yeux ont vu notre infortune, mais je ne sais point de quelle manière ont péri ceux qui sont l'objet de mes respects, ni quelle main les a frap-

[1] Le mot grec que je traduis par celui de *narines*, signifie proprement une sorte de voûte, arc boutant, fenêtre : l'ancien interprête latin entend par-là les branches du frein; Musgrave corrige le texte.

pés. Faut-il soupçonner des amis d'un crime abominable?

LE CHOEUR.

Écuyer de l'infortuné roi des Thraces! garde-toi d'accuser de ce forfait quelqu'autre que nos communs ennemis. Hector vient ici lui-même; instruit sans doute de ces tragiques événemens, il paraît partager la douleur qui t'accable.

SCÈNE II.

HECTOR, L'ÉCUYER DE RHÉSUS, LE CHOEUR.

HECTOR.

Répondez, auteurs de nos maux, comment ces espions qui pénètrent au milieu du camp, échappent-ils à vos regards? Comment l'armée est-elle honteusement égorgée sans que vous songiez à repousser l'ennemi lorsqu'il s'approche, ou à le poursuivre dans sa retraite? Qui doit porter la peine d'un tel attentat, si ce n'est toi? C'est à toi que j'ai confié la garde de l'armée. Et maintenant ces ennemis sortent impunis de nos mains, ils rient avec orgueil de la lâcheté des Phrygiens et de l'imprudence de leur chef. Mais écoutez à votre tour un arrêt qui ne sera point révoqué. Oui, que Jupiter reçoive mes sermens; les verges ou la mort vont servir mon courroux, ou qu'on dise qu'Hector est un lâche.

LE CHOEUR.

O dieux! que vais-je devenir? O mon maître! ô mon souverain! ils sont entrés sans doute pendant que j'ai été vers toi pour t'annoncer que l'armée des Grecs brillait de feux allumés autour de leurs vaisseaux; car mon œil vigilant ne s'est point fermé de toute la nuit, et n'a point cédé au doux sommeil[1]. J'en jure par les sources sacrées du Simoïs. O mon prince! apaise ta colère: je suis innocent du crime qui s'est commis. Si jamais, dans tout le reste de ma vie, il m'échappe une action ou une parole qui te puisse déplaire, ensevelis-moi vivant sous la terre; je ne demande point de grâce.

L'ÉCUYER.

A quoi bon ces vaines menaces? pourquoi cherches-tu à tromper ton allié, un ennemi des Grecs, par des discours pleins d'artifice? C'est toi qui as commis cet horrible attentat: les morts et les vivans n'accuseront que toi seul. Il te faut plus d'adresse et plus d'éloquence pour te justifier à mes yeux: oui, c'est toi qui as porté sur tes amis une main parricide, c'est toi qui as attiré

[1] Ceci me paraît confirmer la conjecture que j'ai hasardée à la scène quatrième de l'acte IV. Le chœur, qui s'était endormi sur le devant de la scène, jure par le Simoïs qu'il n'a pas fermé les yeux. Les Grecs aimaient à voir présenter les Phrygiens sous des traits ridicules et odieux.

notre roi à force de sollicitations et de prières, c'est toi qui l'as massacré, pour posséder ses superbes coursiers. Il est venu, il est mort. Quand Pâris viola les droits sacrés de l'hospitalité, son crime fut moins atroce. Et ne dis pas que les Grecs sont les auteurs du crime. Comment, sans être aperçus, auraient-ils pu pénétrer jusqu'à nous au travers des bataillons troyens? Ta tente et celles des Phrygiens étaient avant la nôtre [1]; où sont vos morts et vos blessés? lequel de tes soldats les Grecs ont-ils immolé? Vois couler notre sang, vois ces larges blessures, vois la terre jonchée des corps de nos guerriers. Non, ce ne sont pas les Grecs que nous devons accuser. Lequel des ennemis a pu trouver dans les ténèbres la tente de Rhésus, à moins qu'un dieu n'ait conduit ses pas[2]? Ils ignoraient jusqu'à son arrivée : non, l'artifice est trop grossier.

HECTOR.

Depuis tout le temps que les Grecs sont devant Troie, j'ai de fidèles alliés; jamais jusqu'à ce jour je n'en reçus aucun reproche, et tu es le premier qui m'accuse. Non, l'envie de posséder

[1] En effet, on a vu qu'Ulysse et Diomède, en fuyant pour regagner leur camp, et venant de la tente de Rhésus, ont passé devant celle d'Hector. Acte IV, sc. 1.

[2] Il y a sans doute quelqu'adresse à justifier par cette insinuation, l'emploi que le poëte a fait d'un personnage surnaturel.

ces superbes coursiers ne m'a point fait commettre un lâche assassinat. Ulysse en est l'auteur. Quel autre entre les Grecs a pu le méditer et l'entreprendre? Je redoute ses artifices : mon cœur se trouble à la pensée qu'il a pu rencontrer Dolon. Ah! sans doute il l'a fait périr : un long temps s'est écoulé depuis son départ, et il ne revient point.

L'ÉCUYER.

J'ignore qui sont ces Ulysses dont tu me parles; mais je sais bien que ce ne sont pas des Grecs qui ont porté ces corps.

HECTOR.

Puisqu'enfin mes paroles ne peuvent te convaincre, persiste, j'y consens, dans tes injurieux soupçons.

L'ÉCUYER.

O ma patrie! ô ma terre natale! que ne m'est-il permis d'aller mourir dans ton sein!

HECTOR.

Non, tu ne mourras point. Puissé-je avec ta vie rendre à tes vœux celle de tes compagnons massacrés!

L'ÉCUYER.

Sans maître, sans appui, où chercher un asyle?

HECTOR.

Ma maison t'est ouverte : elle t'offrira les secours propres à te guérir et à soulager ta douleur.

L'ÉCUYER.

La main des meurtriers peut-elle me guérir?

HECTOR.

Cet homme ne cessera-t-il point de m'outrager par ses soupçons?

L'ÉCUYER.

Périsse l'auteur du crime! Ce n'est pas toi que je maudis, c'est celui que voit l'œil de la Justice.

HECTOR.

Conduisez-le dans le palais, et que vos soins officieux imposent silence à ses plaintes; et vous, allez à Troie annoncer à Priam et aux sénateurs ces tragiques nouvelles, et chargez-les du soin d'ensevelir ces corps dans les lieux consacrés [1].

LE CHOEUR.

Pourquoi les dieux ont-ils changé de nouveau la prospérité de cette ville en deuil et en désolation?... Mais que vois-je! O roi! quelle est cette divinité qui s'élève dans les airs, et qui tient dans ses mains un corps ensanglanté? je frissonne à la vue de cet étrange prodige.

[1] Au Tournant des grands chemins.

SCÈNE III.

UNE MUSE, HECTOR, LE CHOEUR.

La Muse tient un corps dans ses bras ou posé sur son char.

LA MUSE.

Troyens! vous voyez une muse adorée des sages, qui vient déplorer la mort cruelle de son fils. C'est Ulysse qui l'a fait périr; mais le temps vengera sa ruse détestable.... Mon fils! reçois mes larmes: ô douleur de ta mère! ô funeste voyage entrepris malgré moi, malgré les ordres de ton père! Malheureuse que je suis! objet de ma tendresse et de mon désespoir! ô mon fils!

LE CHOEUR.

Quoiqu'étranger à sa famille, je n'en suis pas moins touché de ta douleur.

LA MUSE.

Périsse le fils de Tydée! périsse le fils de Laërte, qui m'a ravi ma plus douce espérance! périsse l'épouse infidèle qui a quitté la maison de son époux, pour suivre à Troie un amant phrygien! C'est elle, ô mon cher fils! c'est elle qui a causé ta mort, c'est elle qui a dépeuplé les villes florissantes des héros qui en faisaient l'ornement et l'appui.

O fils de Philammon[1]! que ta vie et ta mort

[1] Thamyris.

m'ont causé de douleur! car sans ton arrogance qui te devint funeste à toi-même, sans ta querelle avec les Muses, je n'aurais point donné le jour à ce fils infortuné. J'allais avec mes sœurs sur les côteaux du mont Pangée, fertile en mines d'or; mille instrumens mélodieux célébraient la marche des Muses, et annonçaient le fameux combat où succomba l'orgueilleux Thamyris[1] : il fut puni de son audace et des injures faites à notre art, par la privation de la lumière. Je traversai le superbe Strymon, et m'avançai trop près de la couche du dieu. Ainsi je te mis au monde, et je courus cacher ma honte dans les eaux du fleuve qui m'avait rendue mère. Il te déroba aux regards de mes sœurs, et dédaignant pour son fils l'éducation d'un simple mortel, il te confia aux soins des nymphes des fontaines. Nourri dans la vertu par ces vierges célestes, ô mon fils! tu devins le premier des mortels! tu régnas sur les Thraces belliqueux. Tant que ton bras s'est signalé pour ta patrie, je n'ai pas tremblé pour tes jours, mais je te détournais de marcher au secours de Troie, où je savais le sort qui t'était réservé. Les prières d'Hector, ses ambassades réitérées l'ont emporté : la voix de tes amis, à laquelle tu n'as pu résister, t'a entraîné à ta perte. — Minerve, unique auteur des maux qui font couler mes larmes! (car Ulysse

[1] Il est caractérisé par l'épithète du sophiste thrace.

et Diomède n'ont fait qu'exécuter tes ordres), as-tu pu te flatter d'éviter mes regards? Ta ville est sous la protection des Muses : nous habitons les lieux que tu chéris; Orphée, que les nœuds du sang unissaient à Rhésus, y montra les révélations des ineffables mystères, et tu triomphes de sa mort! Musée [1], ton respectable citoyen, a été instruit par Apollon et par nous, à surpasser tous ses rivaux..... Le corps sanglant de mon fils, que je porte entre mes bras, voilà ma récompense.— Je veux borner ici de trop justes reproches.

LE CHOEUR.

Hector! ainsi le Thrace voit expirer ses vains outrages.

HECTOR.

J'en étais assuré. Il n'était pas besoin que les dieux m'apprissent que ce meurtre secret était l'ouvrage d'Ulysse. Quant à moi, voyant les Grecs menacer ma patrie, pouvais-je m'empêcher d'appeler du secours? Je l'ai fait; et ce prince a servi comme il le devait la cause d'un ami : sa mort m'accable de douleur; je suis prêt à lui rendre les honneurs de la sépulture, et à brûler sur son bûcher de riches vêtemens. Il venait nous offrir

[1] Musée était un poëte thrace d'origine, mais qui avait passé sa vie à Athènes.

les secours de l'amitié; une mort funeste en a prévenu les effets.

LA MUSE.

Mon fils ne verra point le sombre empire des morts. La fille de la déesse, qui préside aux moissons dorées, ne fermera pas son âme à mon ardente prière; elle ne voudra pas qu'on pense qu'elle méprise les amis d'Orphée [1]. Hélas! il n'en sera pas moins mort pour moi; car jamais il ne pourra s'approcher de moi, et jouir de la vue d'une mère. Caché dans les grottes souterraines où l'argent brille de toutes parts, il vivra de la vie des demi-dieux, et sera consacré au service de Bacchus et du dieu [2] qu'on adore sur les rochers du Pangée, dieu respecté par ceux qui le connaissent. L'exemple de la déesse des mers me fera supporter ma douleur sans murmure; car la mort va bientôt lui ravir un fils. Mes sœurs et moi nous chanterons avant tout tes vertus; ensuite, dans le deuil de Thétis, nous chanterons les vertus d'Achille. Pallas, qui t'a fait périr, ne préviendra pas l'atteinte de l'inévitable trait lancé par Apollon. O coup affreux qui frappe un objet si cher!

[1] Orphée avait le premier célébré les mystères de Cérès et de Proserpine.

[2] M. Musgrave entend cela de Lycurgue, roi des Édoniens, mis au nombre des dieux, et adoré sur le mont Pangée, au rapport d'Apollodore.

amour! déchiremens! supplice des mortels! qui peut juger de ta violence, frémira de se voir renaître; il ne s'exposera pas au risque affreux d'ensevelir de ses propres mains ceux auxquels il donna la vie.

LE CHOEUR.

La mère de ce guerrier prendra soin de sa sépulture. Hector, si tu veux agir, il est temps; le jour commence à paraître.

HECTOR.

Allez; que nos guerriers revêtent promptement leurs armes; que les coursiers soumettent au joug leurs têtes obéissantes; et que tous nos soldats, livrés à d'utiles travaux, attendent le signal de la trompette tyrrhénienne: car nous allons franchir les retranchemens des Grecs, renverser leurs bataillons et brûler leurs vaisseaux. Ce jour éclairera de nouveaux triomphes, et les feux brillans du soleil apportent aux Troyens une glorieuse délivrance.

LE CHOEUR.

Obéissons à notre roi; allons, couverts de nos armes, porter ses ordres à nos guerriers: le dieu puissant qui nous protège, mettra peut-être en nos mains la victoire.

FIN DE RHÉSUS.

EXAMEN
DE LA TRAGÉDIE
DE RHÉSUS.

Cette pièce, qu'on pourrait appeler une tragédie militaire, offre une intrigue très-simple et une action qui ne l'est pas. L'attention, et par conséquent l'intérêt qu'elle inspire, est trop partagé. Les situations ne sont pas préparées et manquent de développement. Tout ce qui concerne Dolon me paraît purement épisodique; ce personnage ne se lie au sujet que par les instructions que Diomède et Ulysse reçoivent de lui : le motif de son entreprise, je veux dire les feux que les Grecs allument dans leur camp, les craintes que le chœur conçoit à ce sujet, les espérances d'Hector, les conseils d'Énée, et par conséquent ce dernier personnage tout entier (car il ne paraît que pour donner ces conseils), tout cela encore est entièrement épisodique. Ainsi, à l'instant du second acte, le spectateur n'est guères plus instruit sur le sujet de la tragédie, qu'il ne l'était aux premiers mots qui ont été prononcés sur la scène. C'est là sans doute un grand défaut, et qui s'op-

pose bien puissamment à l'effet que le poëte veut produire. L'espace d'une représentation n'est pas assez long pour l'exciter; à peine suffit-il aux grands maîtres de la scène pour faire naître dans le cœur des sentimens vifs et passionnés, pour y jeter insensiblement le trouble, pour l'attacher par mille nœuds à l'objet dont ils veulent l'occuper, pour le distraire de tout autre objet, pour le remplir à leur gré de craintes et d'espérances, pour l'entraîner par un charme irrésistible aux lieux où l'imagination les transporte, pour le nourrir enfin de douces illusions, et lui faire sentir des peines qui lui sont étrangères. Aussi, avec quel art les voit-on, ces grands maîtres, employer tous les momens que l'attention du spectateur leur accorde! Dès l'ouverture d'*Œdipe roi*, avant même que ce prince ait parlé, on sait que la désolation règne dans Thèbes, qu'on implore Œdipe et les dieux; dès la seconde scène, on sait que tout l'intérêt de la pièce roulera sur cette question : « Qui » a tué Laïus? » Tel est dans le genre dramatique le trait auquel on reconnaît un grand esprit, qui saisit son sujet avec force et le manie avec facilité. C'est précisément la même vertu qui donne au poëte épique assez de hardiesse et de confiance en ses forces pour se jeter dès l'entrée dans le milieu de son sujet, comme s'il était connu de ceux qui l'écoutent. Tel est encore le début de

Philoctète. A peine Ulysse a-t-il ouvert la bouche, qu'on sait qu'il n'est question que de Philoctète. Le nom seul de Lemnos fait deviner au spectateur instruit ce que le poëte explique complètement pour tous les spectateurs dès la première scène, et annonce dès les premiers vers. Il en est de même de l'exposition d'*Iphigénie en Aulide :* et certainement, plus une tragédie s'éloignera de tels modèles, moins elle inspirera d'intérêt.

Le second et le troisième actes de *Rhésus* ne permettent point encore de deviner l'action ; ils ne font que la préparer. Rhésus arrive et inspire aux Troyens beaucoup de confiance; c'est un intérêt que le poëte fait naître en faveur du personnage qui doit être sacrifié; il dispose le spectateur à voir sa mort avec quelqu'inquiétude ; mais il n'y a encore aucune action commencée. C'est seulement au quatrième acte qu'on voit qu'il s'agit d'une entreprise de Diomède et d'Ulysse. Ces deux héros ont formé le dessein de porter quelque coup funeste aux Troyens, en se glissant de nuit dans leur camp; quel sera le succès de cette entreprise? C'est bien là l'objet que le poëte a en vue; mais le but de l'entreprise a quelque chose de vague : car c'était Hector qu'ils cherchaient; et c'est précisément parce que le poëte, faute de méditer son plan, y a laissé cette indécision, qu'il s'est vu forcé ensuite d'intro-

duire un personnage surnaturel qui détruit toute vraisemblance : la scène de Minerve et d'Ulysse est du moins excusée par cette espèce de nécessité; mais celle de Minerve et de Pâris est un épisode inutile, et il en faut dire autant de tout le personnage de la mère de Rhésus. Ce personnage ne serait point épisodique, s'il s'agissait, dans la tragédie, du sort de Rhésus : car sa sépulture exigerait un acte de manière ou d'autre, et le poëte pourrait justifier celle qu'il a préférée; mais comme il n'est point question de cela, il ne reste rien à dire pour sa défense.

Je hasarderai de mettre ici sous les yeux du lecteur une autre manière d'envisager le plan de la tragédie de *Rhésus*, qui pourrait le rendre plus excusable peut-être, mais ne le mettrait point à l'abri de tout reproche. Hector a vaincu les Grecs hier, aujourd'hui sera-t-il encore victorieux? Ou bien, Hector entreprend de poursuivre sa victoire, quels seront ses succès? Dès-lors le premier acte a du mouvement et de l'intérêt. L'arrivée de Rhésus est un épisode lié au sujet. L'entreprise d'Ulysse et de Diomède forme le nœud; le dénoûment est funeste aux Troyens, c'est la mort de leur allié : mais l'épisode de la Muse est encore oisif et inutile, et l'action n'est pas complète, il y manque la fin : car le spectateur qui laisse Hector dans la même situation où

il l'a vu au commencement de la pièce, ne peut prévoir le succès du combat.

Peut-être enfin se rapprocherait-on de l'intention de l'auteur en envisageant, comme son sujet, l'entreprise de Rhésus qui vient secourir Troie. Le premier acte serait une espèce d'exposition mêlée d'épisodes. L'entreprise des deux guerriers grecs formerait le nœud, et la mort de Rhésus le dénoûment. Mais pour que cette action pût être le sujet de la tragédie, il faudrait qu'elle eût plus d'intérêt : car, ou le sort de Troie dépend de Rhésus, ou il n'en dépend point. Dans le premier cas, le poëte serait inexcusable de laisser ignorer cette circonstance essentielle; dans le second, il le serait encore plus d'avoir choisi pour nous émouvoir un sujet aussi dépourvu d'intérêt. Voilà les raisons qui m'ont fait chercher dans cette tragédie une action indépendante du héros dont elle porte le nom.

N'y aurait-il pas quelqu'avantage à méditer les sujets des tragédies sous le point de vue de l'unité, à les analyser pour les réduire à une question simple? Et puisque les Grecs aimaient la simplicité des plans, cette étude n'est-elle pas à la fois plus utile et plus sûre dans leurs ouvrages que dans les ouvrages modernes? Si les jeunes poëtes se faisaient à eux-mêmes des questions de ce genre, s'ils examinaient leurs propres ouvrages

avec la même sévérité, n'est-il pas probable qu'ils se rapprocheraient davantage de ces grands modèles? Y a-t-il beaucoup de tragédies modernes qui soutinssent un rigoureux examen? Je présente ces réflexions comme un motif d'indulgence pour le travail de critique que j'ai osé entreprendre sur les ouvrages d'Euripide, et en même temps comme une raison d'équité en faveur de ce poëte, pour pardonner quelques négligences. Si *Rhésus* est son ouvrage, il est certain que c'est un des plus imparfaits, du moins quant à la conduite de l'action. Il est cependant remarquable que l'unité de temps et de lieu y est scrupuleusement observée. Voulant représenter le meurtre de Rhésus, l'auteur a choisi l'entrée de la tente d'Hector pour le lieu de la scène, et ce choix me paraît heureux; il a fallu de l'art pour que tout parût se passer en ce lieu d'une manière naturelle. Toute la tragédie n'occupe que l'intervalle d'une nuit. Comment représentait-on la nuit sur des théâtres découverts? Quand le chœur montrait les étoiles, si les spectateurs avaient vu le soleil, toute illusion n'eût-elle pas été détruite? Représentait-on en effet cette tragédie la nuit? Mais il en est d'autres, comme l'*Iphigénie en Aulide*, qui commencent de nuit et finissent de jour.

Je me bornerai à dire, sur les caractères de cette tragédie, que celui d'Hector ne doit pas être en-

visagé comme le portrait d'un bon général, mais bien du plus vaillant des Troyens; les Grecs réservaient aux Grecs les caractères vraiment grands. Celui d'Hector est un courage bouillant, mais aveugle, comme Énée le lui reproche assez clairement : c'est le courage d'un barbare, et non la valeur d'un héros né parmi les Grecs.

Au reste, toute cette tragédie n'est que le dixième livre de l'*Iliade* mis en action. L'auteur a extrait du récit d'Homère tout ce qui lui a paru dramatique, et a développé assez heureusement les parties de cet épisode qui en étaient le plus susceptibles. C'est cela même qui paraît l'avoir égaré. En quittant les traces de son maître, il a perdu de vue l'objet qui devait le diriger. Il a jugé nécessaire de peindre en détail les mouvemens et les projets des Troyens, l'arrivée et le courage de Rhésus, qu'Homère ne fait qu'effleurer; et il s'est vu obligé de supprimer les détails de la mort du roi des Thraces, que l'écuyer qui dormait ne peut point raconter.

Ces détails sont précieux, et il me semble que l'auteur s'excuse de les retrancher, en faisant dire à l'écuyer qu'il ne sait point comment ont péri ses compagnons. Il ne sait pas que Diomède en avait tué douze; qu'Ulysse rangeait leurs corps avec soin, pour que les chevaux pussent passer sans les fouler; qu'il conduisait ces chevaux de son arc

avec autant d'adresse que de prudence, en retenant Diomède qu'entraînait l'ardeur du carnage.

Le personnage de l'écuyer, le songe qui l'agite, et tous les discours qu'il tient, sont de l'invention du poëte tragique. Presque tous les discours de Dolon, de Minerve, d'Ulysse et de Diomède, sont empruntés d'Homère.

En examinant cette pièce dans les détails, on y trouve des beautés qui ne le cèdent point à celles des ouvrages les plus estimés, un ton véhément et guerrier, des descriptions vives et animées, et quelques images champêtres, pleines de grâce et de fraîcheur, qui contrastent heureusement avec le bruit des armes et tout l'appareil militaire.

FIN DE L'EXAMEN DE RHÉSUS.

LES TROYENNES,

TRAGÉDIE D'EURIPIDE.

Cette pièce, où Hécube joue un des principaux rôles, ainsi que dans la première tragédie du même auteur[1], en est pourtant si différente, qu'elle devrait la précéder dans l'ordre de la lecture. En effet, l'*Hécube* n'est, à proprement parler, qu'une suite des *Troyennes*[2]. Dans la première, l'héroïne est une princesse, la plus malheureuse qui fut jamais, comme reine et comme mère, puisque, privée de la couronne et réduite à l'esclavage, elle a encore la douleur de voir égorger son fils Polydore par un perfide allié, et sa fille Polyxène par le fils d'Achille, dans un pays étranger. Ici ce n'est pas seulement la reine des Troyens et la mère de tant de héros, qui pleure ses

[1] Voyez l'*Hécube* d'Euripide, dans le vol. V, p. 185—321.

[2] Une seule circonstance peut faire dire qu'*Hécube* est la suite des *Troyennes*. C'est le lieu de la scène. Dans la seconde de ces tragédies, les Grecs sont encore à Troie; dans la première, ils sont déjà dans la Chersonnèse. Mais cette circonstance est peu importante. L'action des *Troyennes* précède l'action d'*Hécube*. Dès le premier discours de Neptune, on voit que Polyxène est immolée.

infortunes, c'est une troupe de dames troyennes que les Grecs vainqueurs regardent comme la partie la plus considérable de leur butin, et qu'ils partagent entr'eux au sort, pour les faire passer à l'instant de Troie dans leurs vaisseaux. Il est vrai qu'on immole aussi dans cette pièce Polyxène, et de plus Astyanax, ce qui rend Hécube la plus à plaindre des Troyennes. Mais enfin, il ne s'agit pas uniquement d'elle. A l'égard du sacrifice de Polyxène, fait en différens lieux, dans l'une et l'autre tragédie, et de quelques autres circonstances qui varient, ce sont des libertés que diverses traditions donnaient aux tragiques grecs, et dont Euripide n'a pas fait difficulté de se servir plus d'une fois.

La scène de ce poème est le camp des Grecs, sous les murs de Troie. La tente d'Agamemnon, leur général, est le principal objet du spectateur. C'est de-là que partent les destinées des Troyennes qu'on tire au sort; et la place qui est devant, sert à la représentation des événemens réglés dans la tente par le caprice des Grecs, ou par le sort. Au reste, Euripide n'a pas eu peur de se répéter un peu lui-même, quant au sujet, tant l'Iliade lui a paru une source intéressante et féconde en spectacles tragiques.

Neptune et Minerve font le prologue. Hécube, Cassandre sa fille, Andromaque veuve d'Hector,

Hélène, Ménélas, Talthybius, un chœur de Troyennes captives, sont les personnages de la tragédie.

ACTE PREMIER.

Neptune paraît seul. L'intérêt qu'il prend à la ville de Troie qu'il a bâtie avec Apollon, le rappelle vers elle par un retour de pitié sur l'état affreux où les Grecs l'ont réduite. Il retrace en peu de mots l'image de Troie en cendres, et de ce cheval funeste, qui, dit il :

S'en va devenir
L'éternel entretien des siècles à venir.
Racine, *Iphigénie*, act. I, sc. 5.

Il expose, en passant, quelques traits du sujet; à savoir l'assemblée des Grecs et le partage du butin. Il raconte ce qui précède l'action; que Polyxène est déjà immolée sur le tombeau d'Achille, et qu'Agamemnon, foulant aux pieds le respect dû au dieu Apollon, dont Cassandre était la prêtresse, n'a pas rougi d'épouser cette princesse, malgré elle. Il dit, en soupirant, les derniers adieux à cette ville si heureuse autrefois, et renversée de fond en comble par la colère de Junon et de Pallas.

Minerve s'entendant nommer, survient, arrête Neptune, et par des civilités, elle l'engage à souffrir un moment d'entretien. Contente de sa vangeance sur Troie, elle en prend à présent les intérêts; ou plutôt, piquée de la négligence des Grecs, qui n'ont pas puni le crime d'Ajax, lorsqu'il traîna inhumainement Cassandre du sanctuaire même de Pallas, où elle s'était réfugiée, la déesse veut les sacrifier à son ressentiment, et rendre leur retour funeste. Elle a déjà obtenu des orages et des foudres de Jupiter. Elle demande à Neptune qu'il soulève les flots, à peu près comme Junon le demande à Éole dans Virgile :

Incute vim ventis, submersasque obrue puppes;
Aut age diversas, et disjice corpora ponto.

Æneid. I, v. 73.

« Animez le courroux des vents; engloutissez » la flotte sous les eaux, ou dispersez-la, et ense- » velissez les Grecs dans le sein de la mer. » Neptune promet son secours à Minerve : l'un et l'autre se retirent pour préparer aux Grecs d'horribles tempêtes. Cette punition anticipée des Grecs, est plus artificieuse qu'on ne se l'imagine d'abord. Elle prévient déjà le spectateur en faveur de la malheureuse Troie, et elle le laisse content à la fin du spectacle, dans l'espoir que les inhumanités qu'il a vues ne resteront pas impunies.

On voit paraître à l'instant une troupe de femmes autour d'Hécube, qui est couchée proche de la tente d'Agamemnon, comme une personne accablée de douleur. Telle on l'a vue dans une scène de la pièce qui porte son nom[1]. Les femmes troyennes[2] l'exhortent à se lever; mais ayant besoin elles-mêmes de consolations, elles soupirent en la consolant, et ne peuvent s'empêcher de dire, comme Virgile l'a dit depuis :

> Fuimus Troes, fuit Ilium, et ingens
> Gloria Teucrorum.
> *Æneid.* l. II, v. 235.

« Ilion n'est plus, et la gloire immense de Troie s'est » évanouie. » Hécube, en gémissant, saisit cette triste pensée, et en fait l'aliment de sa douleur. L'accablement où elle est, lui ôte la force de se lever. Relevée cependant par le secours des femmes, elle fait en vers lugubres, le récit de tous ses maux : « Épouse de Priam, mère de tant de[3] » princes, reine d'un grand État, il ne lui reste » de tout cela, qu'une triste vie qu'elle va traîner

[1] *Hécube*, acte I, sc. 6, tom. V, p. 243.

[2] Suivant les meilleurs manuscrits, ces paroles, attribuées aux femmes troyennes dans les anciennes éditions, sont prononcées par Hécube elle-même : voyez la traduction.

[3] Ils étaient au nombre de cinquante :

> « Quinquaginta illi thalami, spes tanta nepotum! »
> VIRG. *Æneid.* l. II, v. 503.

»dans la captivité. La vue du rivage d'où la flotte »se dispose à partir, redouble ses plaintes. Où sera-»t-elle conduite, et pour quelle région quittera-»t-elle sa chère patrie ? » Le chœur entre dans ses sentimens. Il faut remarquer qu'il n'est pas composé de femmes du premier rang. L'on entend d'un autre côté de grands cris. Ce sont ceux des autres femmes troyennes qui sont enfermées dans une tente, et qui voient que l'on précipite leur départ et leur esclavage. Tout le reste de l'acte ne roule que sur leur inquiétude touchant leur destinée. C'est un deuil de femmes effrayées, sans nulle ressource d'espoir, et une suite de plaintes plus naturelles que faciles à exprimer. Le tout fait comprendre nettement que leur arrêt va être prononcé, et que les sorts se tirent dans la tente du général.

ACTE II.

Talthybius vient annoncer l'issue de cette opération. Chaque mot que dit ce hérault est un coup de foudre pour Hécube; car il lui apprend qu'Agamemnon s'était réservé Cassandre en qualité de seconde épouse. Il la trompe sur la destinée de Polyxène, comme si elle devait être prêtresse des mânes d'Achille : terme énigmatique, qui si-

gnifie obscurément qu'elle a été sacrifiée sur le tombeau de ce héros. Mais l'infortunée mère l'ignore, et ne comprend point cette énigme. « L'ai-je » mise au monde, s'écrie-t-elle, pour devenir la » prêtresse des morts ? » C'est par de pareilles exclamations qu'elle interrompt Talthybius à chaque nouvelle qu'il lui apprend. Enfin, après avoir dit qu'Andromaque est échue comme captive à Néoptolème, fils d'Achille, il lui déclare qu'elle-même doit être l'esclave d'Ulysse. Ce dernier coup, sur-tout, est foudroyant pour Hécube. Elle hait et méprise Ulysse; elle l'a vu ramper à ses pieds. Une pareille destination est le comble du malheur pour elle : aussi jette-t-elle de grands cris, en versant des torrens de larmes. Le chœur, de son côté, livré encore à l'incertitude sur sa destinée, n'est pas plus tranquille. Enfin Talthybius se dispose à emmener Cassandre sur les vaisseaux.

Cependant on voit briller des feux dans la tente où cette princesse est renfermée. Talthybius craint que ce ne soit le désespoir qui engage les Troyennes à se brûler elles-mêmes. Il court épouvanté, et fait ouvrir les portes. Il se trompait. C'est Cassandre qui sort, une torche à la main, comme une Pythonisse animée de l'esprit d'Apollon. Elle croit être devant l'autel de l'hyménée, et elle chante une espèce d'épithalame pour célébrer son mariage avec Aga-

memnon; mais c'est un chant plein de transports fatidiques : « Pleurez, dit-elle, ô ma mère! pleurez » votre époux et votre patrie. Pour moi, je ne songe » aujourd'hui qu'à invoquer l'hymen et Hécate. » C'est la déesse de la justice et de la vengeance.

Vainement le chœur et la reine tâchent de rappeler Cassandre à elle-même. Remplie de son démon prophétique, elle continue : « Ce » n'est plus Apollon, dit-elle, c'est Agamemnon » qui m'épouse. J'accepte sa main ; mais sa mort[1] » et le renversement de sa maison, seront le prix » de cet hyménée. Je vengerai mon père et mes » frères morts. » En un mot, elle prédit tous les malheurs des Grecs, autre punition anticipée. Puis revenant de son enthousiasme extatique, elle console Hécube sa mère, par la comparaison qu'elle fait du sort de la Grèce avec celui de Troie. A l'en croire, les vainqueurs sont plus malheureux que les vaincus, sans compter les maux affreux que va leur attirer l'hymen sacrilége d'Agamemnon. Cette douce vengeance console Cassandre, et lui rend même ce mariage précieux. Il lui importe peu de mourir, pourvu que Troie soit vengée.

Talthybius, qui est présent, traite de rêveries

[1] On a vu en diverses tragédies grecques l'accomplissement de cette prophétie, sur-tout dans l'*Agamemnon* d'Eschyle, tome II, où l'on trouve aussi ce même caractère de Cassandre.

les prédictions de Cassandre, et la presse de le suivre sur les vaisseaux, en disant à Hécube qu'elle-même va bientôt suivre Ulysse : « Non, » répond Cassandre, elle ne le suivra pas. Et que » deviendraient mes oracles? Elle mourra dans » Troie[1]; et toi, malheureux Ulysse, tu ignores » la cruelle destinée qui t'attend. Errant de mers » en mers pendant dix années, exposé aux bar- » baries du Cyclope[2], aux enchantemens de Circé, » aux fureurs de Charybde, revenu seul en ta » patrie, où tu trouveras tout dans le désordre et » la confusion, alors tu regarderas nos infortunes » comme de véritables biens en comparaison de » tes maux. Je me tais. Allons; que l'on me con- » duise, qu'on presse l'hymen que je dois faire » aux enfers. Oui, fier Agamemnon, tu as beau » t'énorgueillir de ta conquête, tu n'auras pour » fruit que d'horribles funérailles à ton retour; » et ta Cassandre elle-même sera la proie des » bêtes féroces auprès de ton cercueil. Couronnes » sacrées, ornemens prophétiques, marques si » chèrs de ma virginité, je vous dis un éternel » adieu[3]. Zéphyre, portez-les au dieu Apollon.

[1] Voyez la tragédie d'*Hécube*, acte V, et le sort différent de cette princesse, qui fut métamorphosée en chienne furieuse, après avoir suivi quelque temps Ulysse.

[2] Voyez le *Cyclope* d'Euripide, à la fin du théâtre tragique.

[3] Cet adieu ressemble fort à celui de la *Cassandre* d'Eschyle, tome II. Euripide avait bien lu l'*Agamemnon* de ce poëte.

» Où est le vaisseau d'Agamemnon ? Est-ce ici qu'il » faut monter ? J'y vole, et vous n'attendrez pas » long-temps le souffle des vents favorables, puis- » que, dans ma personne, vous emmenez une fu- » rie avec vous. Adieu, madame; chère patrie, » adieu ; et vous, mânes de mes frères et de mon » père, vous me reverrez bientôt; mais vous me » reverrez triomphante et ensevelie sous les débris » de la maison des Atrides, nos bourreaux. »

Hécube, frappée de cet adieu, se pâme : on la rappelle à la vie; mais elle ne revoit la lumière que pour se peindre plus vivement l'excès de son infortune. Ce sont les plus grands traits; et c'est toujours le même objet, la grandeur de sa fortune passée, l'ancienne gloire de Troie, ses murs renversés, ses palais en cendres, Priam tombant à l'autel de Jupiter, ses fils et ses filles ou morts ou esclaves, elle-même enfin réduite à la plus dure captivité. Euripide entre dans le détail, et ne fait pas de difficulté de dire en quoi consiste cet esclavage : savoir, à remplir les plus bas offices des domestiques. Cette peinture que fait Hécube renouvelle la douleur des Troyennes, qui toutes font un intermède en chant lugubre, et tout rempli des mêmes idées, sous des tours différens.

ACTE III.

Un char passe. C'est Andromaque qu'on enlève avec son fils Astyanax, et que l'on conduit aux vaisseaux. Cette rencontre réveille la tendresse d'Hécube et d'Andromaque. L'une et l'autre versent des pleurs comme une mère et une fille que l'on conduirait à la mort. Après quelques plaintes entrecoupées, et des larmes où le chœur prend part en y mêlant les siennes, Hécube apprend à Andromaque le sort de Cassandre, et Andromaque apprend à Hécube la mort de Polyxène, que les Grecs ont égorgée sur le tombeau d'Achille. Pour consoler une mère, frappée coup sur coup de tant d'affreuses nouvelles, la veuve d'Hector lui fait entendre que la condition des morts est plus heureuse que leur propre situation. Elle se donne pour exemple, et se regarde comme plus infortunée que Polyxène, puisqu'on la contraint d'épouser le meurtrier de tout ce qu'elle eut de plus cher. Elle se peint avec des traits qui font véritablement reconnaître la veuve d'Hector. Appliquée uniquement à plaire à cet illustre époux, elle sut faire son bonheur, et cette vertu même l'a perdue. Pyrrhus en est épris, l'aime et l'épouse : « Cher

» Hector, s'écrie-t-elle, vous mourez, et je me » vois condamnée à devenir l'épouse de votre en- » nemi. Que le destin de Polyxène est heureux ! » Andromaque ignorait encore qu'un plus grand malheur la menaçait.

Hécube inconsolable, mais un peu affermie par la vue d'Astyanax, son petit-fils, entreprend à son tour de consoler Andromaque. Elle l'exhorte à souffrir la vie, du moins pour son fils, reste unique de tant de grands rois. « Oubliez Hector, » dit-elle; votre désespoir ne lui rendra pas le » jour. Cultivez Pyrrhus, et songez que c'est le » seul moyen de sauver un fils qui peut rétablir » Troie, et nous venger. »

Talthybius arrive à l'instant pour annoncer de nouveaux malheurs. Il n'ose parler, tant ce qu'il va dire est effrayant. Il commence; il s'interrompt lui-même. Enfin il laisse échapper le mot fatal. Les Grecs demandent la mort d'Astyanax. Il faut qu'il soit précipité du haut des murs. C'était le dernier coup qu'on réservait à Troie. Rien n'est mieux ménagé pour faire croître l'intérêt du théâtre. Talthybius ajoute à Andromaque, qu'il est inutile d'employer les prières, que c'est un parti pris; que les Grecs sont inexorables; qu'il faut obéir sur-le-champ; et que, s'il lui échappe un mot contre l'armée, son fils demeurera sans sépulture.

« Quoi ! cher enfant, s'écrie-t-elle, on t'arrache » à une mère ! tu meurs ! et le nom d'Hector, de- » venu si salutaire pour tant d'autres, te devient » funeste ! D'où vient, es-tu fils d'Hector, et » pourquoi suis-je son épouse ? Je t'ai mis au » monde pour régner sur l'Asie, non pour être la » victime des Grecs. Tu pleures, cher enfant ; ah ! » tu sembles pressentir tes maux. Que te sert d'em- » brasser une faible mère, et de te réfugier dans » mon sein [1] ? Ce n'est plus un asyle pour toi. Il » n'est plus d'Hector. Non, il ne sortira point du » tombeau pour te dérober au trépas. Privé de » parens, d'amis et d'appui, tu vas périr. Les » cruels ! ils vont te précipiter impitoyablement ! » Doux objet de tant d'inquiétudes maternelles ! » c'était donc pour ce triste sort que mon sein t'a- » vait allaité ? Embrasse une mère pour la dernière » fois ! que je reçoive ici tes derniers soupirs ! » Inhumains ! que vous a fait cet enfant ? Son » innocence n'adoucit-elle pas votre rage ? O Hé- » lène ! furie de la Grèce et de Troie ! ce n'est » pas Jupiter qui fut l'auteur de ton origine ! » ce sont les démons, l'envie, le carnage, la » mort, et tout ce qu'il y a d'horreurs dans l'u- » nivers ! Puisses-tu payer les maux que tu nous as » faits ! Eh ! bien, barbares, prenez cet enfant, le » voilà, précipitez-le, dévorez-le, rassasiez-vous

[1] Le grec ajoute : *Comme un oiseau sous les ailes de sa mère.*

» de son sang. Vainement tenterais-je de le sau-
» ver. Adieu, cachez dans le vaisseau la plus in-
» fortunée des mères. Quel gage de l'hymen qu'on
» me prépare, que le trépas de mon fils ! » Elle se voile le visage; puis, par un retour sur Astyanax qu'on lui arrache : « Allez, dit-elle, Astyanax,
» allez mourir sur le lieu même où vous deviez ré-
» gner. » On l'enlève, Hécube le poursuit encore par d'inutiles cris; et le chœur termine cette scène, en continuant ses premiers chants de deuil sur le renversement de Troie que l'amour a perdue, et que la protection des Dieux favorables aux Troyens n'a pu sauver.

ACTE IV.

Ménélas sort à son tour de la tente, et déclare qu'il est au comble de ses vœux, puisqu'il s'est vengé de Pâris, et qu'il peut se venger de l'infidèle Hélène, dont les Grecs lui ont remis la destinée entre les mains. Il est déterminé, dit-il, à à la conduire dans la Grèce, pour l'immoler à son ressentiment, et aux mânes de ceux qui ont péri dans la guerre de Troie. Hécube élève les mains au ciel, et bénit Jupiter de son équité à punir les forfaits. Sa prière est remarquable en ce qu'elle

invoque ce dieu en ces termes : « Puissant moteur » de l'univers, vous, dont la terre même est le » trône ! Être impénétrable à nos lumières ! qui » que vous soyez, soit une nature nécessaire, soit » l'esprit des mortels, je vous adore. C'est vous » dont l'équité, par des routes secrètes, conduit » les choses humaines à ses fins. » Cela montre bien que les idées des anciens sur la divinité, quoique nobles et grandes, n'étaient ni uniformes ni précises. L'on sent ici qu'Euripide était disciple de Socrate.

On amène aussitôt Hélène, qu'on tire violemment de la tente, par ordre de Ménélas. Elle demande s'il lui est permis de parler pour sa défense. Son époux ne veut pas l'écouter. Mais Hécube le prie de lui permettre d'exposer ses raisons, et se charge de la confondre, en faisant retomber sur elle tout ce qu'elle alléguera de spécieux pour sa défense, ce qui fait naître une de ces contestations si propres au théâtre antique, et si fort du goût d'Athènes, qu'il n'y a presque point de tragédies où nous n'en trouvions une ou même plusieurs.

Hélène commence : son discours est artificieux; car elle déclare d'abord que ce n'est point à son époux qu'elle parle, puisqu'aussi bien il ne se rendrait pas à ses raisons; mais qu'étant attaquée par Hécube, elle se sent assez de force pour lui

répondre. Elle dit que c'est Hécube et Priam qui sont coupables de tous les maux qu'a causés la guerre, l'une pour avoir mis au monde Pâris, et l'autre pour n'avoir pas étouffé ce monstre naissant. Elle raconte en peu de mots la dispute des trois déesses sur leur beauté, et le jugement de Pâris en faveur de Vénus. Hélène en fut le prix. Qu'aurait-ce été, si Pâris eût rendu Junon victorieuse? Cette déesse lui offrait la domination de l'Europe et de l'Asie. Que devenaient les Grecs? C'est Hélène sacrifiée à la passion de Pâris, qui a sauvé la Grèce, et qui a rendu les Grecs vainqueurs des Troyens, dont, sans elle, ils auraient été les esclaves. La mort sera-t-elle donc la récompense de ce bienfait?

Il est vrai qu'on pourrait faire à Hélène une objection fâcheuse : c'est d'avoir connivé à son enlèvement. Elle en sent toute la force : aussi tâche-t-elle de la prévenir et de l'éluder. Elle dit que « Pâris était venu à Sparte sous les auspices d'une » grande divinité; que Ménélas doit donc s'en » prendre à Vénus, non à elle. Hé! le moyen de » résister à une déesse à qui Jupiter même obéit?» La raison, comme on le voit assez, n'est pas trop légitime, puisque les Grecs eux-mêmes ne s'en payaient pas. Elle en allègue une plus plausible, quand elle reproche à son époux de s'être absenté fort à contre-temps de son palais, après y avoir

reçu Pâris. C'est sur cette absence imprudente qu'Ovide s'est cru en droit de fonder l'artificieuse lettre qu'il suppose qu'Hélène écrivit à Pâris.

Il est aisé de juger quel fond Ménélas pouvait faire sur Hélène, et de quel poids doit être la prétendue justification de cette princesse, que l'antiquité nous a laissé regarder comme le modèle des fléaux de l'Etat, tant de fois renouvelés depuis Hélène.

Elle continue son apologie à peu près en ces termes : « Je puis paraître coupable de n'avoir pas » quitté Troie pour retourner à Mycènes, quand » les dieux semblaient me rendre à mon premier » époux, en m'ôtant Pâris ; mais ils me sont té- » moins que je l'ai tenté vainement. Combien de » fois les gardes m'ont-ils surprise sur le point que » j'étais de m'échapper de Troie, en franchissant » les murs par le secours des cordes attachées aux » créneaux? Hélas ! ils m'ont livrée malgré moi et » malgré les Phrygiens, à la passion de Déïpho- » be! » Elle laisse alors couler quelques larmes feintes, et elle demande aussi à Ménélas pour quel crime il osera lui donner la mort, et s'il prétend braver les dieux qu'elle fait auteurs de tout ce qu'on lui reproche. Le chœur est ébloui de ce discours, mais il n'est pas persuadé ; et il exhorte Hécube à venger ses enfans et sa patrie par un discours qui renverse toutes les fausses subtilités d'Hélène.

Cela montre combien on donnait d'avantage aux raisonnemens et à l'éloquence chez les Athéniens.

Hécube justifie d'abord Junon et Pallas: « Est-» il croyable que la première ait voulu trahir l'Ar-» golide qu'elle chérit, et la livrer aux Troyens? » Minerve a bien moins encore prétendu leur sou-» mettre sa chère Athènes. La contestation de ces » déesses sur la beauté, n'est qu'une fable inventée » à plaisir. Quelle eût été la prétention de Junon? » Et celle de Pallas, quelle? Un mariage? Eh! » ne le fuyait-elle pas? Cessez, dit-elle à Hélène, » de rendre ces déités complices de vos crimes, ou » plutôt de les avilir pour vous justifier. Vous ne » trouverez nulle créance dans les esprits sensés. » Quelle folie de croire que Vénus ait quitté le » ciel pour accompagner Pâris, et pour favoriser » un ravisseur! Eh! ne pouvait-elle pas, sans » sortir du séjour céleste, enlever Hélène avec » toute sa cour et son palais [1]? C'est le fol amour » de Pâris, c'est votre propre faiblesse qui vous a » tenu lieu de Vénus. Tout devient divinité pour » les coupables mortels. » Elle ajoute un jeu de mots tel que ceux qui sont souvent usités chez les Grecs, et dont on a vu des exemples dans cet ouvrage; c'est que ce n'est pas sans raison que les noms grecs de *Vénus* et de *Folie* se ressemblent[2].

[1] D'Amycles, ville lacédémonienne.

[2] Ἀφροδίτη, Vénus, Ἀφροσυνη, Stultitia. Tout ce discours d'Hé-

Ici Hécube pousse Hélène par des reproches très-expressifs sur la honte de ses déréglemens. Elle alléguait la violence : « Mais qui des Lacé-
» démoniens, reprend Hécube, vous a entendu
» appeler Castor et Pollux à votre secours? Non,
» non, c'est l'éclat de la fortune qui a toujours
» guidé votre cœur. Vous arrivez à Troie, on
» combat. Ménélas est-il vainqueur? il devient
» un héros pour vous, et Pâris n'est plus rien. Les
» Troyens avaient-ils le dessus? Ménélas vous de-
» venait méprisable. Le succès, non la vertu, dé-
» terminait vos penchans et vos inclinations. Ve-
» nons à ces évasions dont vous osez parer votre
» vertu prétendue. Vous n'avez pu fuir, dites-
» vous? Eh bien! il fallait mourir. Toute autre que
» vous aurait-elle balancé à sacrifier sa vie à son
» époux légitime? C'est moi qui cent fois vous ai
» dit: Fuyez, ma fille, dérobez-vous à votre amant;
» je trouverai le moyen de vous renvoyer aux
» Grecs; délivrez-nous d'une guerre cruelle. Mais
» comment avez-vous reçu ces avis maternels? Ils
» excitaient votre courroux. Fière de régner dans
» le palais de Pâris, vous ne cherchiez qu'à nourrir

cube est remarquable. Il confirme mon système sur la distinction de la fable et de la religion réelle des païens. Voyez la conclusion générale.

Ce jeu de mots est d'autant plus misérable, que la ressemblance en grec des noms de *Vénus* et de *Folie* est entièrement fortuite : ces mots ont une racine toute différente. R.-R.

» votre orgueil de l'encens et des adorations des
» Phrygiens. Tout cela vous était précieux, et
» vous osiez vous montrer avec des parures faites
» pour rehausser l'éclat de votre beauté, vous,
» qui auriez dû rougir de respirer le même air
» que Pâris. »

Hécube finit en exhortant Ménélas à venger la Grèce et la pudeur violée, en faisant mourir Hélène. Le chœur seconde cette demande, et Ménélas y souscrit. Hélène a beau le supplier, il ne veut plus rien entendre, et il l'envoie sur le rivage pour être transportée en Grèce, mais non sur le même vaisseau que lui, suivant son premier dessein, dont Hécube l'a détourné. C'est qu'elle craignait avec raison que l'adroite Hélène ne vînt à regagner, par ses pleurs et ses charmes, le cœur de Ménélas, comme il arriva en effet.

Le chœur, pour intermède, continue ses chants lugubres. Les Troyennes imputent à Jupiter les sacrifices abolis, les autels profanés et les temples abattus. Elles pleurent leurs maris privés de sépulture, et leurs enfans orphelins, dont les Grecs vont les séparer. Dans la crainte du sort qui les menace, elles souhaitent de périr sous les flots, et sur-tout elles font des imprécations contre Hélène, afin qu'elle n'arrive pas dans la Grèce. Cet intermède paraît plus touchant que les autres.

ACTE V.

Talthybius apporte à Hécube deux affreuses nouvelles : l'une est celle du départ précipité d'Andromaque, qui a été obligée de suivre Néoptolème sur le même vaisseau, où il emportait les cendres de son père Achille. La seconde s'explique assez par le présent qu'il lui fait. C'est le corps d'Astyanax qu'il lui remet entre les mains pour l'ensevelir. Il peint la douleur d'Andromaque, qui vient d'arroser de ses larmes le corps de son malheureux fils, en faisant retentir tout le rivage de ses adieux à sa patrie expirante et au tombeau d'Hector. Talthybius confesse qu'il en a été extrêmement touché : aussi est-ce à lui qu'elle a confié ce cher dépôt pour être remis entre les mains d'Hécube. On le lui présente sur le bouclier d'Hector, qui doit lui servir de cercueil : heureuse idée, et digne d'Euripide. Andromaque n'a pas cru devoir faire un autre usage de ce bouclier, qui lui aurait rappelé sans cesse le souvenir cruel de son époux et de son fils massacrés.

Ce spectacle intéressant fournit à Hécube la matière d'un beau monologue qu'elle fait, tandis que Talthybius va tout préparer pour les fu-

nérailles du jeune prince. « Mettez bas, dit-elle » à ceux qui portent son petit-fils, mettez bas ce » bouclier si capable de renouveler mes douleurs. » Fière Grèce, que ton orgueil est timide et cruel! » Quoi! la crainte d'un enfant t'a portée à immoler » cette tendre victime! Mon Hector, secondé de » son courage et de tant d'alliés, a succombé sous » tes coups; et cet enfant t'a fait trembler dans le » sein même de tes triomphes! Cher Astyanax, » quelle destinée est la tienne! Ah! si du moins, » arrivé à un âge plus avancé, tu étais mort pour » ta patrie; si, possesseur de la couronne, tu avais » laissé des héritiers d'un royaume florissant, tu » serais heureux, si l'on peut appeler un bonheur » des biens trop peu durables. Mais hélas! né pour » tant de grandeur, tu n'as fait que l'entrevoir. Que » nos barbares murs ont défiguré cette tête char- » mante, qui fit les délices d'une mère! O mains! » ô lèvres! où nous reconnaissions les traits d'un » père, qu'est devenu votre éclat? quelle était » ton erreur, cher enfant, quand attaché à ma » robe, tu me promettais, en bégayant, l'hom- » mage de ta chevelure et de pieux devoirs, pour » apaiser mon ombre! Courbée sous le poids des » ans, privée de tous mes fils, esclave enfin, c'est » moi qui suis contrainte de te rendre ce triste » office. Est-ce là le fruit de mes soucis, et » de tant de nuits inquiètes? Tendres caresses,

» était-ce là le terme fatal où vous deviez aboutir ?
» Que puis-je graver sur ton sépulchre[1] ? *Astya-*
» *nax fut la victime des craintes de la Grèce.*
» Que cet éloge sera glorieux aux Grecs! Tu n'as
» point joui du sceptre ni des biens paternels;
» mais le bouclier qui te sert de tombeau est le
» plus précieux de ces biens. Bouclier fidèle, tu
» as perdu le héros qui t'illustra; mais le fardeau
» que tu portes saura te dédommager; etc. »

Les femmes du chœur apportent à Hécube le peu d'ornemens qu'elles ont pu recueillir de leurs anciennes richesses, pour les ensevelir avec le corps

[1] « Quelle épitaphe l'interprète des Muses inscrira-t-il sur » ton tombeau ? » Ceci montre qu'il y avait des poëtes dès avant la prise de Troie, Μουσοποιοί, et qu'une de leurs principales occupations était de composer des épitaphes.

(Note de l'ancien éditeur.)

L'une et l'autre de ces inductions me paraissent certaines, même à défaut du témoignage qu'on allègue ici. Les poésies d'Homère suffisent seules pour attester l'existence des poëtes avant et durant le siège de Troie, et les divers usages auxquels était dès-lors consacré le talent poëtique. Les noms de Phémius et de Démodocus, qui prêtaient les charmes de leurs voix, l'un aux banquets licencieux des amans de Pénélope, l'autre aux plaisirs innocens de la cour d'Alcinoüs, sont familiers aux lecteurs de l'*Odyssée*. Voy. ch. I, v. 154; VIII, v. 44; XXII, v. 347; et c'est encore Homère qui nous apprend, qu'avant de partir pour son expédition de Troie, Agamemnon avait laissé auprès de son épouse un poëte chargé de veiller sur sa conduite, et de la retenir dans le sentier de la vertu, par la douce autorité de son génie. *Odyss.* ch. III, v. 267. R.-R.

d'Astyanax, suivant l'usage. Là commencent les cris et les lamentations funèbres, si fréquentes chez Euripide. Hécube et les femmes troyennes font retentir tour-à-tour le théâtre de leurs plaintes; mais Hécube dit une chose assez remarquable pour le temps où elle vivait. C'est au sujet d'une pompe si peu digne du fils de tant de rois : « Que » font, après tout, aux morts de si riches funé- » railles? ce n'est qu'un vain éclat imaginé pour » satisfaire la vanité des vivans. » Cette pensée marque au moins que les païens n'étaient pas tout-à-fait dupes de leurs coutumes superstitieuses, telle qu'était celle d'envoyer dans l'autre monde leurs morts richement parés.

Ce concert lugubre est interrompu par la vue des flammes qui paraissent sur les tours, et aux toits des maisons qui restaient encore sur pied dans Troie. Le chœur aperçoit des hommes, la torche à la main, courir çà et là comme des furieux, et porter partout la désolation et l'incendie. Talthybius paraît lui-même, et annonce nettement ce que le chœur n'a fait qu'entrevoir; je veux dire, qu'il donne ordre aux incendiaires de faire leur office, et d'achever de livrer Ilion aux flammes. Il avertit en même temps les Troyennes de se tenir prêtes à partir, et il dit à Hécube qu'il lui faut sur-le-champ suivre Ulysse : « Malheu- » reuse! s'écrie-t-elle, voici donc le comble de

» mes maux, et le dernier coup qui m'était ré-
» servé! Je quitte ma patrie, et je la vois en cen-
» dres! Allons, disons-lui au moins les derniers
» adieux. Chère cité, jadis la merveille des na-
» tions, voilà donc ta gloire évanouie! Tu deviens
» la proie des flammes, et nous devenons esclaves!
» Ah! dieux! Mais que sert de les implorer? Tant
» de fois invoqués, ils se sont rendus sourds à ma
» voix. C'en est fait, ma gloire le veut, je m'en
» vais me précipiter dans cet incendie. Troie me
» servira de bûcher. » Talthybius l'arrête. Elle et le chœur se retranchent sur les larmes et sur les cris pour déplorer Ilion et tous les maux qui ont précédé. Cela produit des peintures très-vives; car il semble qu'on voie périr et expirer, pour ainsi dire, cette ville sous ses dernières ruines; qu'on entende les palais s'écrouler, et que Troie elle-même serve de bûcher au cadavre de Troie. Talthybius, tout Grec qu'il est, se sent touché de ce spectacle; mais il obéit en soupirant à son roi, et il emmène les captives aux vaisseaux.

La gradation qui règne dans cette pièce est admirable. Le renversement d'Ilion produit l'assemblée des Grecs dans la tente d'Agamemnon, pour la destination des Troyennes, reste unique de Troie. C'est de-là que le sort aveugle, ou le caprice orgueilleux des vainqueurs, lance tous ses traits sur ces femmes infortunées, en sorte qu'ils

retombent tous sur Hécube, leur reine : la mort de sa fille Polyxène en est le premier essai; encore en cache-t-on quelque temps la nouvelle, pour tourmenter davantage Hécube et ses compagnes, par une incertitude pire encore que les maux qui les menacent. Les sorts et les délibérations ne se dévoilent que peu-à-peu, comme pour leur faire goûter à longs traits toute l'amertume de leurs maux. Agamemnon se destine Cassandre pour esclave. Andromaque est donnée à Néoptolème, Hécube elle-même à Ulysse; Cassandre est traînée aux vaisseaux, Andromaque est emmenée avec son fils qu'on lui a laissé; Hécube apprend la mort de sa fille Polyxène; mais Astyanax, ce cher gage, suspend un peu la douleur commune. Vaine consolation! On vient l'arracher d'entre les bras de sa mère pour le faire mourir. Il ne restait qu'Hélène. Les Grecs l'abandonnent à la fureur de Ménélas, autre sujet de consolation pour les Troyennes; mais on les replonge bientôt dans une plus profonde tristesse, en apportant sur le bouclier d'Hector, le corps brisé d'Astyanax, que le départ précipité d'Andromaque ne lui a pas permis d'inhumer. Ce triste emploi, dont Hécube est chargée, réveille toute sa sensibilité et lui retrace tous ses malheurs, comme si ses cinquante fils, son époux et toute sa maison se trouvaient réunis sur ce bouclier dans Astyanax qui en est

le reste. Pour surcroît de désespoir, on brûle à ses yeux jusqu'aux ruines de Troie, et on la conduit elle-même à Ulysse, son plus cruel ennemi. Tant de sujets différens, mais si habilement liés, n'en forment qu'un, et frappent tous au même but.

PERSONNAGES.

NEPTUNE.

MINERVE.

HÉCUBE.

CHOEUR de Troyennes captives, d'un rang distingué.

TALTHYBIUS, héraut des Grecs.

CASSANDRE, fille d'Hécube et de Priam.

ANDROMAQUE, veuve d'Hector.

MÉNÉLAS.

HÉLÈNE.

La scène est près des murs de Troie, dans le camp des Grecs, devant la tente d'Agamemnon, où sont renfermées les captives.

LES TROYENNES,

TRAGÉDIE D'EURIPIDE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

NEPTUNE seul.

Je suis Neptune; je sors des abymes profonds de la mer Égée, où le chœur des Néréïdes déploie avec grâce des pas brillans et variés. Dès le jour où Phébus et moi nous élevâmes en ces lieux les hautes murailles de Troie, en assemblant des rochers avec art, la bienveillance envers mes Phrygiens n'est jamais sortie de mon cœur. Maintenant ces murs sont fumans, la ville entière, ravagée par la lance des Argiens, est tombée dans la poussière. Un habitant du Parnasse, un citoyen de la Phocide, Épéus, instruit par Pallas elle-même, a fait paraître un cheval énorme, prêt à enfanter des soldats; il a fait entrer dans les murs ce funeste fardeau de la terre, et la mémoire de cet événe-

ment sera consacrée à jamais par le coursier de Minerve, qui recèle des lances en son sein [1]. Les bois sacrés sont déserts; les temples sont souillés de sang; Jupiter hercéen [2] a vu tomber Priam au pied de ses autels; les vaisseaux du vainqueur sont chargés des trésors et des dépouilles de la Phrygie, après dix ans d'une pénible absence; ils attendent impatiemment le souffle d'un vent favorable qui les ramène aux rivages de la Grèce, et les rende aux embrassemens de leurs enfans et de leurs épouses.

Je cède au pouvoir de Junon et de Minerve, qui ont renversé Troie; je quitte ces lieux chéris, et j'abandonne mes autels : car le culte des dieux est enseveli sous les ruines d'une cité déserte et saccagée. Le Scamandre retentit des gémissemens des captives qui déplorent leur esclavage. Les unes sont distribuées aux différens peuples de la Grèce; l'Arcadien, le Thessalien, les héros issus de Thésée qui commandent aux Athéniens, ont pris leur part du butin. Celles de qui le sort n'a pas encore nommé les maîtres, sont enfermées dans cette tente, et réservées aux chefs de l'armée. La fille de Tyndare, Hélène, est avec

[1] Le *cheval duréen*, c'est-à-dire, qui contient des lances. C'était un monument consacré à Minerve dans la citadelle d'Athènes : Euripide y fait ici allusion.

[2] Le *Jupiter hercéen*, divinité particulière aux Athéniens, était, suivant l'étymologie que donne Hésychius, le dieu qui présidait à l'intérieur des maisons, et, comme nous dirions, le *Jupiter domestique*. R.-R.

elles, et c'est avec justice qu'on la compte parmi les captives. Là, Hécube, cette infortunée reine d'Ilion, s'offre à tous les regards; prosternée à l'entrée de la tente, elle verse des pleurs sur la perte de tout ce qui lui fut cher. Sa fille Polyxène vient d'être immolée sur le tombeau d'Achille. Priam n'est plus; ses enfans ne sont plus. Cassandre, qu'Apollon inspire, est forcée de céder aux désirs d'Agamemnon, de s'unir à lui par une alliance obscure et sacrilège. Adieu, ville jadis florissante; adieu, superbes tours, qui maintenant tombez en ruines : si la fille de Jupiter n'eût armé son bras contre vous, vous seriez encore inébranlables.

SCÈNE II.

MINERVE, NEPTUNE.

MINERVE.

Dieu puissant et respectable, uni si étroitement à mon père, faisons taire une ancienne haine : daigne m'écouter sans colère.

NEPTUNE.

Parle, auguste Minerve : les nœuds du sang ont sur les cœurs une puissance irrésistible.

MINERVE.

J'applaudis à des sentimens si doux et si modérés. Sache donc, roi des mers, que le sujet dont

je dois t'entretenir nous intéresse également l'un et l'autre.

NEPTUNE.

Viens-tu de la part de Jupiter ou de quelqu'un des dieux?

MINERVE.

Non, c'est Troie qui m'attire; je viens m'unir à toi pour y exercer notre commun pouvoir.

NEPTUNE.

En voyant s'élever les flammes qui la consument, un mouvement de compassion aurait-il touché ton cœur?

MINERVE.

Permets qu'avant de te répondre, je m'assure que tu te joindras à moi pour exécuter mes desseins.

NEPTUNE.

Je m'y engage; toi de ton côté, daigne m'apprendre lesquels des Grecs ou des Phrygiens exigent ici ta présence.

MINERVE.

Je veux consoler mes anciens ennemis, et rendre amer le retour des Grecs.

NEPTUNE.

Quoi! ton cœur peut-il passer si promptement de l'excès de l'amour à l'excès de la haine?

MINERVE.

Ignores-tu qu'ils m'ont outragée, qu'ils ont profané mon temple?

NEPTUNE.

Je sais qu'Ajax arracha Cassandre de ton sanctuaire.

MINERVE.

Les Grecs n'ont point vengé ce sacrilége.

NEPTUNE.

Mais c'est par ton secours qu'ils ont ravagé Troie.

MINERVE.

Et c'est pour cela même que je veux m'unir à toi pour les accabler.

NEPTUNE.

Je suis prêt à faire tout ce qui est en mon pouvoir. Quel est ton projet ?

MINERVE.

Je veux que ce retour leur devienne funeste.

NEPTUNE.

La terre ou les flots seront-ils le théâtre de ta vengeance ?

MINERVE.

Je saisirai l'instant où leurs vaisseaux s'éloigneront d'Ilion. Jupiter, du haut des cieux, entouré de sombres nuées, fera tomber sur eux des torrens de grêle et de pluie; il fera gronder la tempête, et me prêtera ses traits enflammés pour foudroyer les Grecs. Soulève en même-temps les flots de la

mer Égée, qu'elle frémisse au loin du bruit des gouffres et de l'orage, que le golfe d'Eubée regorge de cadavres, afin que désormais mes temples soient respectés, et que la Grèce apprenne à rendre hommage aux dieux.

NEPTUNE.

Déesse, tes vœux seront remplis. Il m'est aisé de te satisfaire : je troublerai jusqu'en ses abymes, la mer qui baigne les rivages de Mycone, les rochers de Délos, et Scyros, et Lemnos, et les écueils Capharéens seront couverts de morts. Remonte dans l'Olympe ; reçois de la main de ton père ses carreaux foudroyans, et lance-les sur cette flotte odieuse, dès qu'elle s'éloignera du rivage. Malheur à l'insensé qui détruit les cités florissantes, et les temples des dieux, et les tombeaux, sanctuaires des morts ; qui change en affreux déserts, les demeures plaisibles des mortels : sa mort expiera ses forfaits.

SCÈNE III.

HÉCUBE, PREMIER DEMI-CHOEUR.

HÉCUBE.

Infortunée! soulève ta tête appesantie par l'âge et par la douleur. Troie n'est plus en ces lieux ; tu n'es plus la reine d'Ilion ; la fortune a changé ; il faut te soumettre à ses lois. Suis le courant qui

t'entraîne ; que le gouvernail de la vie cède à la fureur de l'orage. Hélas! qui a droit de gémir, si ce n'est une infortunée qui voit périr sa patrie, ses enfans, son époux? O gloire de mes ancêtres, qu'êtes-vous devenue! quel malheur faut-il déplorer? ou plutôt quelle infortune m'est étrangère? Cruel excès de misère! la terre est donc la couche où doit reposer ma vieillesse? Mon corps froissé, ma tête meurtrie s'agitent en vain pour trouver quelque situation moins douloureuse; les larmes et les cris sont tout ce qui me reste : les cris des malheureux ont pour eux quelque douceur.

O vaisseaux insensés [1] ! qui sortîtes des beaux ports de la Grèce, accompagnés d'un funeste chant de joie, et de la voix sonore des flûtes guerrières, qui traversâtes les flots pourprés de la mer, et vintes attacher aux rivages troyens les cordages d'Égypte [2], pour réclamer l'odieuse épouse de Ménélas, l'opprobre de Castor, la honte de l'Eurotas.

O cher Priam! toi qui me rendis mère d'une postérité nombreuse et florissante, c'est elle qui t'a fait périr, c'est par elle que la malheureuse Hécube est précipitée dans cet abyme. O cruelle

[1] J'ai substitué, d'après Musgrave, l'épithète d'*insensé* à celle de *rapides*, que présente le texte ordinaire.

[2] En grec : *Invention* ou *éducation d'Égypte* : soit que l'Égypte ait la première inventé les cordages, soit peut-être qu'on les fît de lin ou de papyrus d'Égypte.

demeure! j'habite la tente d'Agamemnon : esclave et chargée d'ans, je suis entraînée loin de ma maison, la tête impitoyablement ravagée par un fer tranchant, ministre du deuil et de la douleur[1]. Épouses infortunées des valeureux Troyens! et vous, jeunes et déplorables captives, pleurez ; Troie est en cendres. Ma voix, semblable à celle d'une fauvette plaintive, que ses petits répètent en gémissant, ma voix guidera vos chants lugubres : non telle qu'autrefois cette voix précédait les vôtres, quand, par des hymnes religieux, nous faisions retentir les temples; lorsque le sceptre de Priam ornait ma main débile, et que les sublimes accords du mode phrygien prêtaient à vos saints cantiques leur éclat et leur magnificence.

PREMIER DEMI-CHOEUR.

Hécube, pourquoi ces pleurs et ces nouveaux gémissemens? Nous avons entendu vos cris plaintifs du fond de notre retraite. La frayeur s'empare de l'âme des Troyennes renfermées dans cette tente, où elles déplorent leur captivité.

HÉCUBE.

O mes enfans! déjà les Grecs font mouvoir les rames.... Malheureuse que je suis! quel est leur

[1] On rasait la tête des esclaves, et l'on coupait aussi ses cheveux dans le deuil.

dessein ? Est-ce donc enfin l'instant funeste où ils vont m'entraîner loin de ma terre natale ?

PREMIER DEMI-CHOEUR.

Je l'ignore, et ne puis que conjecturer notre malheur.... Hélas! apprenez votre triste sort. Sortez, Troyennes infortunées; les Grecs se disposent à partir.

HÉCUBE.

Ah! que Cassandre n'expose pas à leurs yeux les transports dont un dieu l'agite; elle ajouterait à mes douleurs[1] !

O Troie ! ô Troie ! ville infortunée ! tu n'es plus! Malheureux ceux qui t'abandonnent, soit qu'ils respirent encore, ou qu'ils soient la proie de la mort !

SCÈNE IV.

HÉCUBE, LE CHOEUR.

SECOND DEMI-CHOEUR [2].

O reine d'Ilion! je sors tremblante de la tente d'Agamemnon, afin d'apprendre de vous si les Argiens ont résolu notre mort, ou si déjà leurs matelots s'empressent de mouvoir les rames.

[1] Cassandre était dans la tente des captives. Hécube les prie de ne point permettre qu'elle en sorte avec elles.

[2] Ce second demi-chœur sort de la tente des captives dès qu'il entend que le premier demi-chœur l'appelle; et à l'instant ils se réunissent.

HÉCUBE.

O mes enfans! la douleur qui bannit le sommeil de mes paupières m'a fait venir en ces lieux; une horreur soudaine s'est emparée de mon cœur. Un héraut a été envoyé par les Grecs, pour nous annoncer notre sort.... A quel maître dois-je me voir soumise?

LE CHOEUR.

Le sort va en décider.

HÉCUBE.

Hélas!

LE CHOEUR.

Lequel des Argiens ou des Phthiotes, lequel des habitans des régions insulaires m'entraînera loin d'Ilion? O malheureuse! ô dieux!

HÉCUBE.

Et moi, infortunée! en quels lieux ma vieillesse languira-t-elle dans la servitude? inutile fardeau de la terre [1], cadavre animé, ombre qu'un soufle peut dissiper, serai-je réduite à garder une porte, ou à soigner les enfans d'une autre [2], moi qui régnai sur toute la Phrygie?

[1] Littéralement: Où servirai-je caduque, comme un frêlon, misérable, de la forme d'un mort.

[2] C'étaient ordinairement de vieilles femmes qui faisaient l'office de portières chez les Grecs. On en voit un exemple dans la tragédie d'*Hélène*.

LE CHOEUR [1].

Hélas! les larmes peuvent-elles suffire à tant de douleur? Il faut donc renoncer à mes occupations chéries, aux soins si doux de mes enfans, pour des travaux pénibles et rebutans, ou pour partager le lit d'un Grec odieux! Périsse cette nuit malheureuse!.... Esclave infortunée! je puiserai l'eau de Pirène [2] pour les cérémonies sacrées.

HÉCUBE.

Oh! puisse au moins le pays fortuné où jadis régna Thésée, être le lieu de notre exil! puissions-nous ne point voir les bords détestés de l'Eurotas, où mes yeux rencontreraient Hélène, où je servirais Ménélas, le destructeur de Troie!

[1] Depuis ces mots, « il faut donc renoncer, » etc., jusqu'à la fin de la scène, l'accent est le même que celui des intermèdes lyriques. On peut sur-tout comparer ce morceau au chœur du second acte d'*Hécube*, avec lequel il a le plus grand rapport. On pourrait peut-être y découvrir quelque division antistrophique. Il serait naturel de penser qu'il est prononcé en entier par le chœur ou par d'autres captives de la suite d'Hécube, et qu'Hécube même ne se mêle pas à leurs chants. On pourrait donc conjecturer que la syllabe *αιχ*, qui indiquerait les captives, a été changée par les copistes en celle de *ικ*, qui a à peu près le même son, et indique le personnage d'Hécube. Quoi qu'il en soit, ceci paraît un entr'acte; et, comme la distribution des personnages offrait quelque incertitude, j'ai suivi, en général, celle que Musgrave a préférée.

[2] Pirène, était le nom d'une fontaine voisine de Corinthe; voy. Pausan. *Corinth.* l. II, c. 3. Tout cet endroit d'Euripide, est imité d'Homère, *Iliad.* liv. VI, v. 457. R.-R.

LE CHOEUR.

La renommée célèbre la richesse et la fertilité des campagnes qu'arrose le Pénée, qui serpente au pied de l'Olympe.

HÉCUBE.

S'il nous faut renoncer à la divine Athènes, c'est là que je voudrais vivre. On dit aussi que l'Etna de Vulcain, la [1] reine des montagnes que la Sicile oppose à la Phénicie [2], étale en ses rians coteaux les plus beaux dons de la nature, et des monumens de vertu. Les rivages que baignent les flots de la mer Ionienne [3], touchent à cet heureux climat. C'est là que le beau Crathis, fier de sa chevelure dorée [4], promène ses eaux bienfaisantes, et fait jaillir les sources fécondes.

[1] Littéralement : *La mère.*

[2] Comme Carthage était une colonie phénicienne, située vis-à-vis de la Sicile, et qui avait été en guerre avec elle, c'est peut-être par allusion à cette circonstance que le poëte dit que la Sicile est opposée à la Phénicie.

[3] Elle désigne la Grande-Grèce, où était Thurium, colonie athénienne sur le golfe de Tarente, entre les fleuves Crathis et Sybaris.

[4] Le Crathis passait dans l'antiquité pour avoir la propriété de dorer les cheveux. Théophraste et Pline le disent :

Crathis et hinc Sybaris, vestris conterminus oris,
Electro similes faciunt auroque capillos.
Ovid. *Met.* XV, 18.

Mais Euripide, si je ne me trompe, ne fait ici aucune allusion à cette propriété des eaux du Crathis; il parle seulement de sa chevelure brillante de l'éclat de l'or.

LE CHOEUR.

Je vois le héraut des Grecs qui s'avance, et qui s'empresse de nous porter leurs ordres ; que va-t-il nous annoncer ? Sommes-nous donc condamnées à porter le joug de l'esclavage dans la terre des Doriens [1] ?

[1] Ce qu'elles craignent le plus, c'est de servir à Sparte. Je pense donc qu'elles désignent la Laconie par la Doride, sa métropole. En voyant s'approcher le héraut, leur effroi redouble, et ce qui leur paraît le plus affreux, est aussi ce qu'en cet instant elles trouvent le plus vraisemblable.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

TALTHYBIUS, HÉCUBE, LE CHOEUR.

TALTHYBIUS.

Hécube, dès long-temps vous connaissez Talthybius; plus d'une fois vous le vîtes à Troie porter les paroles des Grecs : il vient en cet instant vous déclarer votre sort et celui des captives.

HÉCUBE.

Chères Troyennes, voici l'heure fatale et redoutée.

TALTHYBIUS.

Si l'objet de vos craintes est d'entendre nommer vos maîtres,... le sort en est jeté.

HÉCUBE.

Hélas! quel sera le lieu de mon exil? Sera-ce la Thessalie, ou la Phthiotide, ou la terre de Cadmus?

TALTHYBIUS.

Vous ne serez pas réunies sous un seul maître.

HÉCUBE.

Daigne nommer ceux que le sort nous assigne :

que je sache du moins si, dans leur infortune, les captives troyennes peuvent espérer quelque soulagement à leur peine ?

TALTHYBIUS.

Interrogez-moi sur le sort de celles qui vous intéressent : je suis prêt à vous satisfaire.

HÉCUBE.

Dis-moi d'abord à qui ma fille, l'infortunée Cassandre, est échue en partage ?

TALTHYBIUS.

Agamemnon se l'est réservée.

HÉCUBE.

Ah ! faut-il qu'elle serve une femme lacédémonienne ?... O dieux !

TALTHYBIUS.

Non, madame, son sort sera de partager en secret le lit de son maître.

HÉCUBE.

Une vierge sainte et pure qu'Apollon affranchit des lois de l'hyménée !

TALTHYBIUS.

L'amour s'est emparé du cœur de ce guerrier.

HÉCUBE.

O ma fille ! repousse loin de toi ces ornemens sa-

crés, ces clés[1] et ces couronnes, emblêmes du dieu qui t'inspire!

TALTHYBIUS.

Ne doit-elle pas se trouver honorée d'entrer dans la couche royale?

HÉCUBE.

Mais où est ma fille chérie? Pourquoi a-t-elle disparu? Pourquoi l'a-t-on enlevée de dessous l'aile maternelle?

TALTHYBIUS.

Vos yeux cherchent Polyxène?

HÉCUBE.

Tu l'as dit. A qui le sort a-t-il uni sa destinée?

TALTHYBIUS.

C'est au tombeau d'Achille qu'est dévoué son ministère.

HÉCUBE.

Hélas! quand je la mis au monde, était-ce pour servir les morts?... Mais quel est donc cet usage des Grecs? Apprends-moi, je t'en conjure, quelle loi l'autorise?

TALTHYBIUS.

Félicitez votre fille : son sort est glorieux.

HÉCUBE.

Explique-toi. Assure-moi qu'elle jouit de la lumière.

[1] Le mot grec, qui est ici rendu par *clés*, peut se traduire par *bandelettes*, qui fait un sens meilleur. Voyez Hesychius, *au mot* κλῃδῶς. R.-R.

TALTHYBIUS.

Le destin la protège : elle est à l'abri des revers.

HÉCUBE.

L'épouse du[1] vaillant Hector, l'infortunée Andromaque, à quels nouveaux malheurs est-elle réservée ?

TALTHYBIUS.

Le fils d'Achille a exigé qu'elle lui fût cédée.

HÉCUBE.

Et moi, de qui suis-je l'esclave ? moi, dont le faible corps ne peut se soutenir sans appui, sous qui courberai-je ma tête blanchie par les ans ?

TALTHYBIUS.

Le roi d'Ithaque, Ulysse, est votre maître : vous lui êtes échue par le sort.

HÉCUBE.

Ah ! frappe, infortunée ! frappe ta tête dépouillée, et que tes ongles ensanglantés déchirent ton visage. Hélas ! fallait-il que le sort me fît

[1] Grec : *Hector au front ceint d'une mître d'airain.* Winckelmann *Hist. de l'Art*, tom. II, p. 48, a remarqué que le diadême a dû quelquefois être de bronze, et qu'on en voit des indices dans les monumens de l'art. Ce savant accuse Barnès, commentateur d'Euripide, d'avoir voulu, mal à propos, changer ici ce mot, faute d'avoir connu cet usage de l'antiquité ; mais Barnès a seulement voulu écarter du texte un mot d'une dureté insupportable, que Musgrave a plus heureusement rétabli.

esclave de l'homme le plus fourbe et le plus détesté; ennemi de la justice, transgresseur des lois; serpent, dont la langue venimeuse se fait un jeu de la perfidie, et se plaît à semer le trouble et la discorde! Troyennes, pleurez mon sort. Hélas! je suis perdue; je meurs, je succombe à la rigueur du destin.

LE CHOEUR.

Vous savez votre sort, ô vénérable Hécube! Ah! quel est celui qui m'attend? Auquel des Grecs, auquel des Achéens dois-je me voir livrée?

TALTHYBIUS, aux serviteurs qui gardent la tente des captives.

Esclaves, engagez Cassandre à se rendre en ces lieux, pour que je la remette aux mains d'Agamemnon. Ensuite je conduirai les autres captives, à ceux auxquels elles sont échues... Mais que vois-je? d'où vient cet éclat de lumière qui remplit tout-à-coup la tente d'Agamemnon? Serait-elle embrâsée par la main des Troyennes désespérées? Prêtes à partir pour Argos, chercheraient-elles à se dérober à la servitude, en livrant leurs corps aux flammes? Les âmes nées pour la liberté, plient difficilement la tête au joug de l'esclavage. —Ouvrez.—Je saurai prévenir vos desseins: c'est m'opposer à votre délivrance; mais les Grecs, je le sais, m'en rendraient responsable.

HÉCUBE.

Non, Talthybius, les Troyennes ne livrent pas le palais aux flammes. Ma fille a causé ton erreur; c'est elle, c'est Cassandre qui, telle qu'une bacchante agitée par le dieu qui l'inspire, s'avance vers nous d'un pas précipité.

SCÈNE II.

LES MÊMES, CASSANDRE.

CASSANDRE.

Faites place; qu'on se retire : ces flambeaux sont le feu sacré; je le porte avec respect, et je l'entretiens avec zèle. O hymen! ô roi hyménée!

Heureux l'époux! heureuse aussi l'épouse! Argos m'unit au sang des rois. O hymen! ô roi hyménée!

Tandis que vous pleurez sur la cendre de mon père; tandis que vous gémissez sur les ruines de notre patrie, ô reine! votre fille fait briller au loin l'éclat des torches nuptiales [1]! O hyménée!

Hécube [2], joignez-vous à cette fête solennelle;

[1] C'était le soir, à la clarté des flambeaux, qu'on conduisait la jeune épouse. On peut voir dans les *lettres* de M. Guys le rapport qu'il y a entre les cérémonies que pratiquent les Grecs modernes, à l'occasion des noces, et celles des Grecs anciens.

[2] Le texte porte *Hécate*. J'ai adopté la correction de plusieurs bons critiques, qui croient que ce nom a été substitué à celui d'*Hécube* par une erreur des copistes.

que vos mains s'arment de flambeaux pour célébrer, suivant l'usage, les noces d'une vierge pure, et que vos pieds frappent la terre en cadence.

Conduisez le chœur (Évan! Évoé[1]!) comme au temps de la prospérité de mon père. Et toi-même, ô Phébus! en l'honneur de ta prêtresse, conduis ce chœur sacré dans les bosquets[2] de laurier qui entourent ton temple. Hymen! ô hymen! hymen!

Ma mère, menez les danses solennelles; suivez les mouvemens que ma main vous prescrit. Que vos voix réunies célèbrent Hyménée : que vos hymnes, que vos cris exaltent une heureuse épouse! O jeunes Phrygiennes! venez parées avec élégance, venez chanter l'hymen qui m'engage, et l'époux que m'a choisi la destinée.

LE CHOEUR.

O reine! opposez-vous à son égarement, et craignez que votre fille ne s'expose en cet état aux yeux de l'armée.

HÉCUBE.

O Vulcain! tu éclaires de tes flambeaux les noces des mortels; mais maintenant tu fais briller

[1] Cri des Bacchantes.

[2] C'est dans ces bosquets qu'Oreste se met en embuscade dans la tragédie d'*Andromaque*, acte V, scène 2. Il en est aussi fait mention dans la tragédie d'*Ion*.

de funestes feux au sein du désespoir. Ah! ma fille, je ne m'attendais pas à te voir célébrer un tel hymen sous le tranchant de l'épée et sous le joug qu'Argos nous impose. Rends-moi ces torches funèbres : ô Ménade égarée! ce feu ne doit pas briller dans tes mains. Tant de malheurs n'ont point fait d'impression sur ton âme, et tes fureurs n'ont point de terme. Emportez ces flambeaux, Troyennes; répondez par vos larmes à ces chants d'hyménée.

CASSANDRE.

Ma mère, ornez ma tête victorieuse, et réjouissez-vous de ce royal hyménée; livrez-moi vous-même à mon époux; et si mon empressement ne répond pas à votre attente, contraignez votre fille à cette union fortunée; repoussez-la d'entre vos bras; car s'il est vrai qu'Apollon soit un dieu, je serai pour Agamemnon une épouse plus funeste qu'Hélène : je lui donnerai la mort, je ravagerai son palais à mon tour, et je lui ferai porter la peine de ses cruautés envers mes frères et mon père; ma bouche n'achevera point de développer l'avenir; la hache suspendue sur ma tête[1], et qui menace une tête auguste; des combats parricides; la ruine de la maison d'Atrée..... voilà les suites d'un hymen qui doit faire envier aux Grecs le

[1] Cassandre fut tuée dans le même festin où Agamemnon périt de la main de Clytemnestre.

destin de la ville qu'ils ont réduite en cendres. Les barbares! (le dieu qui m'agite suspend un instant ses fureurs) pour une femme, combien ont-ils immolé de héros! Un chef qui vanté sa sagesse, sacrifie à ses ennemis l'objet de son amour le plus tendre; il livre ses enfans à son frère, pour une infidèle qui n'a point été ravie par force, mais s'est abandonnée elle-même à son amant. Arrivés aux bords du Seamandre, ils y trouvent la mort, sans que rien les eût forcés à se priver de leur patrie, sans qu'ils fussent appelés à s'immoler pour la défendre! Ceux que Mars désigne pour ses victimes ne jouissent point de la consolation de revoir leurs enfans, d'être couverts du vêtement mortuaire par la main pieuse d'une tendre épouse; couchés sur une terre étrangère, ils laissent dans leurs maisons des veuves éplorées, des pères sans appui, qui déplorent les soins inutiles qu'ils prodiguèrent à leur enfance. Nul n'immole sur leur tombe de sanglantes victimes. O sort digne, en effet, d'envie! exploits dignes qu'on les admire! Ah! que jamais ma bouche ne s'abaisse à les célébrer! Les Troyens, au contraire, sont morts de la manière la plus glorieuse, en combattant pour leur patrie; ceux que le fer a fait périr ont été transportés dans leurs maisons par la main de leurs amis; ils ont été ensevelis dans la terre de leurs pères; ceux qui le devaient, ont accompli à leur égard les

cérémonies funèbres. Cependant tous les Phrygiens que les combats ont épargnés, tranquilles au sein de leurs enfans et de leurs épouses, jouissaient d'un bonheur ignoré des Grecs. Hector vous semble infortuné; reine, cessez de le plaindre : il est mort en héros[1]. C'est aux Grecs qu'il en doit la gloire. S'ils n'eussent assiégé Troie, sa valeur fût demeurée obscure. Pâris a épousé la fille de Jupiter, et son nom sera transmis à la postérité avec la gloire de cette alliance. Fuir la guerre est la première loi de la sagesse et de la vertu; mais s'il faut enfin en courir les hasards, périr avec honneur est une couronne aux empires, et non une chûte honteuse : la honte est dans la lâcheté. Cessez donc, ô ma mère! cessez de déplorer le sort de votre patrie et l'hymen de votre fille; car cet hymen va nous venger de ceux à qui votre cœur et le mien ont voué une haine immortelle.

LE CHOEUR.

Hélas! vous riez des maux trop réels où votre famille est plongée, et vous chantez vos espérances que le destin, peut-être, a refusé d'accomplir[2].

[1] Hectora quis nosset felix si Troja fuisset?
Publica virtutis per mala facta via est.
OVID. *Trist.* IV, 13.

[2] On sait que Cassandre, en prédisant l'avenir avec vérité, n'était cependant jamais crue.

TALTHYBIUS.

Si Apollon n'égarait vos sens, vous n'outrageriez pas impunément mes maîtres, et je ne souffrirais pas que leur départ fût troublé par des imprécations sinistres. Je vois trop que les plus sages en apparence, et les plus révérés des mortels, le cèdent aux moins illustres : le chef de tous les Grecs, le grand et glorieux fils d'Atrée est épris d'amour pour une Ménade insensée, dont moi, pauvre et obscur, je ne voudrais pas partager la couche. Pour vous, dont la raison est troublée, je livre aux vents les injures dont vous avez chargé les Grecs, et vos éloges des Phrygiens; mais suivez-moi sur les vaisseaux; que je remette entre les mains d'Agamemnon le digne objet de ses désirs. — (*A Hécube.*) — Vous, soyez prête à partir dès qu'Ulysse vous l'ordonnera : votre sort est de servir une femme dont la vertu est fameuse dans toute la Grèce.

CASSANDRE.

Cet esclave veut qu'on l'admire! Pourquoi donner un nom honorable à ces vils messagers des cités et des rois, odieux à tous les mortels? — Quoi! ma mère, dis-tu, doit servir au palais d'Ulysse! Détruiras-tu l'oracle qu'Apollon m'a fait entendre? Il déclare que c'est ici qu'Hécube doit terminer sa vie : je supprime de tristes détails....

Mais Ulysse ne prévoit pas tous les maux qui l'attendent, et qui lui feront trouver doux[1] les miens et ceux de la Phrygie. Dix années ajoutées à celles qu'il a déjà consumées sur ces bords, le rendront seul à sa patrie, s'il voit impunément le dangereux détroit de la redoutable Charybde, le Cyclope, habitant des montagnes, nourri de sang et de chair humaine, l'enchanteresse[2] Circé, qui change en brutes les mortels, et la rage des flots et les horreurs du naufrage, et le fruit séduisant du lotos, et les bœufs sacrés du soleil, dont la chair mugissante[3] le remplira d'un juste effroi; enfin, vivant, il descendra dans l'empire des morts, et n'échappera à tant de périls que pour voir sa maison en proie aux plus funestes calamités[4]. — Mais pourquoi m'arrêter à développer l'avenir?..... Pars, je te suis pour accomplir dans les enfers ce funeste hyménée; la nuit couvrira de son voile ta sépulture. Chef injuste, tu exiges des hommages, mais tu mourras sans honneur, tandis que les vallées où les torrens se précipitent, verront mon corps sans vie, couché près du tombeau nuptial,

[1] Ils lui sembleront de l'or.

[2] Ligurienne.

[3] Homère se sert d'une expression semblable en racontant ce prodige; toutes ces aventures sont décrites dans l'*Odyssée*.

[4] Le mouvement change. Ici commence le mètre trochaïque, qui dure jusqu'à la fin de la scène.

et la prêtresse d'Apollon servir de pâture aux bêtes carnacières. Adieu, couronnes d'une divinité chérie! adieu, bandelettes sacrées! j'abandonne à jamais les fêtes qui faisaient mes plaisirs : ornemens désormais inutiles, fuyez, arrachez-vous d'un corps pur et sans tache[1], avant qu'il soit souillé, avant qu'il soit indigne de toi, ô roi devin! reçois-les dans les airs. — Où est le vaisseau du chef de l'armée? où est celui qui doit me recevoir? Les vents vont enfler les voiles. Pars, et entraîne avec toi celle qui sera ta furie. — O ma mère! recevez mes adieux et suspendez vos larmes. O patrie! ô mon père! frères chéris! habitans des enfers! je ne tarderai pas à vous suivre. Vous me verrez parmi les morts arriver victorieuse, après avoir détruit la maison des Atrides, auteurs de tous nos maux. (Elle sort, conduite par Talthybius.)

SCÈNE III.

HÉCUBE, LE CHOEUR.

LE CHOEUR.

Gardiennes d'Hécube[2], voyez votre maîtresse

[1] Ajax, suivant Philostrate et Tzetzès, avait ravi Cassandre, mais n'avait pas consommé son crime : ainsi elle était pure et sans tache, quoiqu'elle eût éprouvé cette violence qui est rappelée dans le prologue même de la tragédie.

[2] On peut supposer que le chœur s'adresse à ces captives de la suite d'Hécube, qui sont désignées par le nom de premier demi-

affaissée sous le poids des années et de l'infortune; elle tombe à terre sans voix : volez, volez à son secours! Ah! malheureuses, laisserez-vous périr votre reine?

HÉCUBE.

Laissez-moi, jeunes Troyennes, vos soins me sont à charge; laissez-moi reposer prosternée sur la terre; c'est l'état qui convient aux maux que j'éprouve et que je dois souffrir encore. O dieux!... C'est bien en vain que j'invoque ces dieux lents à nous secourir; mais il sied aux mortels de les nommer dans l'infortune. Je me plais à retracer le souvenir de mon ancienne prospérité : hélas! elle doit augmenter la compassion pour ma misère. Née reine, je deviens l'épouse d'un monarque et mère d'enfans vertueux, non d'une vertu commune et vulgaire, mais les premiers des Phrygiens, et tels qu'aucune femme troyenne, grecque ou barbare, n'a pu se glorifier d'en posséder de pareils. Je les ai vus périr par la lance des Grecs, et mes cheveux ont été coupés sur leur tombe. Et Priam, mon époux... je n'en crois point un tragique récit; mes yeux, mes yeux l'ont vu tomber aux pieds des autels, et souiller de son sang ses propres foyers! Avec lui j'ai vu tomber son em-

chœur à la scène 3 de l'acte I. Ces captives étaient probablement plus jeunes et d'un rang moins distingué que le reste du chœur. Elles servaient Hécube : les autres la consolaient.

pire ; et mes filles, destinées à faire le bonheur des plus illustres époux, c'est pour d'autres que je les élevai ; on les arrache d'entre mes bras : elles ne verront plus leur mère ! moi-même je ne les verrai plus ! Enfin, pour que rien ne manque à mon malheur, je deviens dans ma vieillesse esclave des ennemis de ma patrie ; ils m'imposeront les services les plus humilians pour mon âge ! La porte d'un Grec sera gardée par la mère d'Hector ! Ces mains prépareront le pain qui doit les nourrir ! ce corps, courbé par les années, au lieu de la couche royale, aura la terre pour lit ! et ces membres déchirés seront couverts des tristes lambeaux de la pauvreté ! Ah ! malheureuse ! que de calamités l'amour d'une femme a-t-il attirées sur ta tête !

O ma fille ! ô Cassandre, toi qu'inspire une divinité ! faut-il donc voir flétrir ainsi ta gloire et ton innocence ?... Où es-tu, infortunée Polyxène ? Les fils que j'ai mis au monde, mes filles si tendrement chéries, hélas ! tout m'abandonne à-la-fois.... Pourquoi soulever mon corps ?.... Quelle espérance osez-vous m'offrir ? Conduisez plutôt une infortunée accoutumée à un sort plus doux, sur la terre qui désormais doit lui servir de couche, vers la pierre où elle doit reposer sa tête, afin qu'elle y tombe et qu'elle y meure, consumée par ses larmes. Et apprenez par mon exemple, qu'avant la mort, nul ne mérite le nom d'heureux.

SCÈNE IV.

LE CHOEUR seul[1].

Muse! au milieu de ma douleur, dicte-moi un nouvel hymne pour célébrer les malheurs d'Ilion. Je veux, dans mes lugubres chants, retracer les calamités qui viennent de fondre sur Troie : ce funeste colosse, porté sur quatre jambes énormes, a causé la ruine de ma patrie, et m'a soumise au pouvoir des Grecs. Dès que le cheval frémissant, superbement enharnaché, rempli d'armes et de guerriers, est abandonné par les Grecs, un cri s'élève du haut des murs, et les Troyens s'excitent à l'envi : « Suspendons nos » travaux, courons, et hâtons-nous de recevoir » dans nos murs l'offrande sacrée faite à la fille de » Jupiter. » Lequel de nos jeunes guerriers, lequel de nos vieillards n'y travaille pas avec zèle? On entendait de tous côtés retentir des chants d'allégresse, pour célébrer l'artifice qui devait nous perdre.

Les citoyens se précipitaient aux portes, pour offrir à la déesse ce monument d'un art perfide[2],

[1] Peut-être Hécube reste-t-elle couchée à terre ou entre les bras des captives qui forment sa suite.

[2] *Construit avec le bois des pins des montagnes.* Barnès entend autrement ce passage. M. Carmeli, qui a adopté son interprétation, traduit ainsi :

Corse alle porte tutto
Il popol Frigio in mano

fléau de la Dardanie, qui devait nous mériter la protection de la vierge immortelle. Aussitôt des cordages l'entourent comme un vaisseau qu'on répare après la tempête ; on le traîne jusqu'au temple de Pallas, place funeste à la patrie. Tandis qu'on s'occupe à cet ouvrage, et que chacun se livre à la joie, la nuit nous couvre de ses ombres ; on voyait les jeunes Troyennes qui frappaient la terre en cadence, au son des flûtes de Lybie et des chants phrygiens, et dont les voix mélodieuses exprimaient la vive allégresse. Le feu dans les maisons ne répandait qu'une pâle lueur qui perçait à peine au travers de l'obscurité.

Au sein de ma famille, je célébrais par mes danses et par mes chants l'auguste fille de Jupiter, Diane qui habite les montagnes. Tout-à-coup une clameur homicide remplit la ville alarmée ; l'enfant timide s'attache de ses mains tremblantes à la robe de sa tendre mère. Mars, aidé de Pallas,

Portando accese faci
Giuso dal monte prese,
Onde recare all' alma
Diva le ben mentite
Insidie degli Argivi,
E la fatal rovina
Della Dardania gente,
Il dono del cavallo
Da man divina fatto
Che mai cocchio non trasse.

se montre à découvert; les Phrygiens immolés aux pieds des autels; les jeunes filles éperdues fuyant leur couche désolée!... Voilà les exploits dont la Grèce triomphe, et qui nous plongent dans le deuil.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE III.

SCÈNE PREMIERE.

LE CHOEUR, HÉCUBE, ANDROMAQUE.

LE CHOEUR.

Hécube, voyez-vous Andromaque qui s'avance sur un char étranger? Son fils, le fils d'Hector, le jeune Astyanax, suit le sein maternel.

HÉCUBE.

O femme infortunée! en quel lieu êtes-vous conduite, entourée des armes d'Hector et des dépouilles de la Phrygie, dont les temples de la Pthiotide vont être couronnés par la main du fils d'Achille?

ANDROMAQUE.

Les Grecs, nos maîtres, m'entraînent à leur suite.

HÉCUBE.

Hélas!

ANDROMAQUE.

Pourquoi gémissez-vous sur des maux que je dois seule déplorer?

HÉCUBE.

Ah!

ANDROMAQUE.

O douleurs !

HÉCUBE.

Hélas !

ANDROMAQUE.

O calamités !

HÉCUBE.

Mes enfans !....

ANDROMAQUE.

Nous fûmes autrefois...

HÉCUBE.

Tous nos biens ne sont plus ! Troie n'est plus !

ANDROMAQUE.

Infortunée !

HÉCUBE.

Et mes enfans !... mon bonheur et ma gloire !

ANDROMAQUE.

Hélas !

HÉCUBE.

Funeste hymen !

ANDROMAQUE.

Ah ! funeste mille fois !

HÉCUBE.

Sort digne de pitié !

ANDROMAQUE.

Sort déplorable de ma patrie !

Digitized by Google

HÉCUBE.

De ma patrie réduite en cendres!

ANDROMAQUE.

Accours, ô mon époux!

HÉCUBE.

Jusqu'au fond des enfers, votre voix invoque mon fils.

ANDROMAQUE.

Accours, protège ton épouse!

HÉCUBE.

Oui, viens, fléau des Grecs! O le premier de mes enfans! rends à Priam dans les enfers, celle qui sur la terre lui fut si tendrement unie.

LE CHOEUR.

Il ne nous reste que nos regrets; il ne nous reste que les larmes que nous versons sur ces ruines. Les douleurs ont succédé aux douleurs, par l'effet du courroux des dieux, dès l'instant où votre fils fut dérobé au trépas, ce fils, qui pour un odieux hymen, a renversé l'empire des Troyens: bientôt, pour satisfaire la haine de Pallas, la campagne a été couverte des corps sanglans de nos guerriers, devenus la pâture des vautours; Troie a subi le joug de l'esclavage.

HÉCUBE.

O sort trop rigoureux! ô patrie que j'abandonne! reçois l'hommage de mes pleurs.

LE CHOEUR.

Telle est donc sa fin déplorable!

HÉCUBE.

Ainsi je vois s'anéantir le palais où je devins mère!

LE CHOEUR.

O mes enfans [1]! votre patrie est changée en désert; votre mère [2] est délaissée.

HÉCUBE.

Les cris, le deuil et les larmes, tel est le partage de ceux qui vivent encore. Heureux ceux qui sont morts, et qui ne sentent pas nos maux!

LE CHOEUR.

Que les larmes sont douces aux malheureux! et les accens plaintifs, et les chants lamentables!

ANDROMAQUE.

O mère du vaillant Hector! dont la lance formidable fut la terreur des Grecs, contemplez ce funeste spectacle!

[1] C'est à ses propres enfans que le chœur s'adresse, et non à Andromaque et à Hécube, comme le suppose Musgrave.

[2] Soit *votre patrie* métaphoriquement, soit *votre mère* naturelle, moi-même.

HÉCUBE.

O dieux! c'est donc ainsi qu'au gré de vos caprices vous faites sortir l'éclat du sein de l'obscurité, et rentrer dans le néant la gloire la plus brillante!

ANDROMAQUE.

Captive avec mon fils! des âmes nées pour la liberté sont condamnées aux fers!

HÉCUBE.

Dure et inflexible loi de la nécessité!... Hélas! c'est ainsi que Cassandre vient de m'être arrachée!

ANDROMAQUE.

Que dites-vous? Un autre Ajax a-t-il commis cet attentat? Hélas! plût au ciel que ce fût le plus affreux de vos malheurs!

HÉCUBE.

Mes malheurs sont sans bornes : les maux semblent se disputer le droit de déchirer ce triste cœur!

ANDROMAQUE.

Votre fille Polyxène vient d'être immolée sur le tombeau d'Achille.

HÉCUBE.

Ah! malheureuse!... c'est donc là ce sacerdoce aux enfers, que m'annonçait Talthybius!

ANDROMAQUE.

Aussitôt que ce triste spectacle s'est offert à ma vue, je suis descendue du char, j'ai enveloppé son corps avec soin, et j'ai offert à ses mânes l'hommage de mes pleurs.

HÉCUBE.

Ma chère Polyxène! O sacrifice impie! ô fin déplorable!

ANDROMAQUE.

Vos larmes ne peuvent l'arracher à la mort. Que dis-je? son destin me semble digne d'envie.

HÉCUBE.

Cessez de comparer la vie à la mort, l'espérance au néant.

ANDROMAQUE.

O ma mère! ce titre vous appartient, quoique vous ne m'ayez pas donné la naissance [1], daignez entendre par ma bouche une vérité consolante. Mourir ou ne naître point, c'est une commune destinée; mais il vaut mieux mourir que de vivre dans la douleur. Privés de sentimens, les morts sont exempts de souffrance. Mais celui qui, après avoir joui des douceurs de la prospérité, tombe dans le malheur, éprouve de cruels

[1] Cette manière de s'adresser à Hécube est tendre et naturelle : le vers qui l'exprime est rétabli d'après un manuscrit : il manque aux autres. M. Musgrave y a fait une correction que j'ai suivie.

tourmens au souvenir des biens qu'il a perdus. En s'enfonçant dans l'éternelle nuit, Polyxène oublie ses maux, et moi, jadis heureuse et hononorée, je vis pour être en butte aux coups du sort. Tout ce qui peut faire chérir une femme modeste et vertueuse, Hector le trouvait en moi. Celle qui sort souvent du sein de sa famille, lors même qu'elle est innocente, s'expose à la médisance; je vécus retirée, et n'eus pas même le désir de quitter la maison de mon époux. Jamais il ne me vit faire étalage de beaux discours; mes sentimens et ma conduite étaient ma seule éloquence; un œil soumis, une bouche silencieuse étaient mes seules armes, et je sus toujours distinguer quand il fallait céder ou disputer la victoire. Les louanges que je me suis attirées sont devenues la cause de ma perte. Dès que j'ai été captive, le fils d'Achille a résolu de m'unir à lui; ainsi je vais servir les meurtriers de mon époux. Si je l'oublie, ce cher époux, et que je me livre à de nouvelles amours, j'offenserai ses mânes sacrés; et si je rejette cette nouvelle alliance, je serai l'objet de l'aversion de mes maîtres. Mais une nuit, dit-on, apaise une femme irritée... Non, je méprise celle qui, perdant un premier époux, peut donner son cœur à un autre. Lorsque deux mules agiles sont attelées au même char, si l'une vient à perdre sa compagne, on la voit triste et

découragée ; et cependant, privés de la parole et de l'intelligence, combien ces animaux sont inférieurs à notre nature! O mon Hector! en toi je trouvai réunis la prudence, l'illustration, l'opulence, l'éclat de toutes les vertus ; tu me reçus innocente et pure des mains de mon père. Tu meurs, et je deviens la proie des Grecs, et l'on m'emmène au-delà des mers, pour subir le joug honteux de l'esclavage. Ah! Polyxène... Polyxène qui fait couler vos larmes, n'est-elle pas mille fois moins malheureuse? L'espérance, ce dernier bien des mortels, hélas! je l'ai perdue avec tous les autres biens ; et l'imagination même ne m'offre dans l'avenir aucun tableau moins sombre, où je puisse porter ma vue, pour distraire quelques instans ma pensée des maux auxquels je succombe.

LE CHOEUR.

Vos malheurs sont les nôtres, et vous nous faites sentir, en les déplorant, l'étendue de notre misère.

HÉCUBE.

Lorsque [1] l'orage gronde sans déployer toute sa violence, les nautonniers alarmés ne négligent

[1] Hécube commence ce discours par deux vers que j'ai cru devoir supprimer, en voici le sens : « Je ne suis à la vérité jamais » entrée dans un vaisseau ; mais je suis instruite par les tableaux » où j'en ai vu représentés, et par ce que j'en ai ouï dire. » Ces deux vers me paraissent avoir été faits et placés là par quelque

rien pour prévenir le danger qui les menace : l'un court au gouvernail, l'autre aux voiles, un autre s'empresse de jeter hors du navire l'eau qu'y lance le flot courroucé ; mais si la mer furieuse s'émeut jusque dans ses abymes, ils cèdent à leur destinée, et s'abandonnent à la merci des flots..... Ainsi je succombe à la douleur, ainsi je demeure sans voix, et la plainte amère expire sur mes lèvres : vaincue par la tempête de l'adversité, je cède aux dieux qui l'ont fait naître. Mais toi, ma fille, chère Andromaque ! que les malheurs d'Hector ne fassent point couler tes larmes, larmes inutiles à sa cendre! Honore ton nouveau maître : tâche de rendre son cœur sensible aux doux appas de tes vertus. Par-là, tu charmeras les maux de ceux qui te sont chers, le fils chéri du fils que je pleure sera élevé par tes soins, pour devenir un jour l'espérance de Troie; une nouvelle postérité, sortie de ton sein, relèvera les murs d'Ilion..... Mais quels ordres les Grecs veulent-ils nous donner encore ? Je vois leur héraut qui s'avance.

critique d'Euripide, afin de faire sentir que la longue comparaison que ce poëte met dans la bouche d'Hécube est déplacée. Elle avait été blâmée par les anciens, et en particulier par Théon. Je regarde donc ces deux vers comme une parodie qu'on ne peut, sans injustice, attribuer à l'auteur même de la tragédie.

SCÈNE II.

LES MÊMES, TALTHYBIUS.

TALTHYBIUS.

Illustre épouse d'Hector, le plus vaillant des Phrygiens! ne m'imputez point les malheurs que je suis chargé de vous annoncer. Je frémis de vous apprendre ce que les Grecs ont résolu.

ANDROMAQUE.

Dieux! à quels maux faut-il m'attendre?

TALTHYBIUS.

Votre fils.... je ne puis achever.

ANDROMAQUE.

Ah! dois-je en être séparée, et vivre sous un autre maître?

TALTHYBIUS.

Aucun des Grecs n'exercera sur lui son empire.

ANDROMAQUE.

Eh quoi! veulent-ils abandonner en ces lieux le dernier reste des Phrygiens!

TALTHYBIUS.

Je ne sais comment vous annoncer de tels malheurs.

ANDROMAQUE.

Honnête retenue..... Mais, explique-toi sans craindre de te rendre toi-même coupable [1].

TALTHYBIUS.

Votre fils doit être immolé. Tel est le coup affreux qu'il faut que je vous annonce.

ANDROMAQUE.

O dieux! ô horreur! ô crime plus exécrable qu'un détestable hymen!

TALTHYBIUS.

L'éloquence d'Ulysse a captivé tous les suffrages.

ANDROMAQUE.

Ah!.. ... Quoi! n'est-il point de bornes à l'infortune?

TALTHYBIUS.

Il a fait sentir le danger de laisser croître le fils d'un héros.

ANDROMAQUE.

Puisse-t-il voir les siens frappés du même coup!

TALTHYBIUS.

Il faut qu'Astyanax soit précipité du haut des tours d'Ilion. Mettez votre sagesse à vous soumettre

[1] *Je loue ta pudeur; mais si tu parles, ce sera bien.* C'est ainsi que j'entends littéralement ce vers.

sans résistance, et à supporter avec dignité les coups du sort. Ne vous flattez pas de pouvoir vous opposer aux volontés des Grecs, songez à votre faiblesse : sans époux, sans patrie, vouée à la servitude, quelles sont les armes avec lesquelles vous pourriez vous défendre? Il vous convient d'éviter un combat trop inégal qui vous rendrait odieuse, et dont vous ne recueilleriez que de la honte. Je vous exhorte même à contenir votre colère, et à ne pas prononcer d'imprécations contre les Grecs; car si vous les irritez, on refusera à votre propre fils les pleurs et la sépulture, au lieu que si vous supportez vos maux en silence, on lui rendra les derniers devoirs, et vous éprouverez vous-même un traitement plus doux.

ANDROMAQUE.

O mon fils! ô doux objet de ma tendresse! tu vas périr par une main ennemie, tu vas abandonner ta mère désolée! La vertu de ton père est ta mort, cette vertu qui fut le salut de tant d'autres! C'est donc un malheur pour toi d'être né d'un héros! Funeste hymen!..... O sainte couche nuptiale! Lorsque j'entrai dans le palais d'Hector, aurais-je pu penser qu'en lui donnant un fils, j'offrais aux Grecs une victime, et non un maître à l'opulente Asie! Mon fils, je vois couler tes pleurs: tu sens les maux qu'on te prépare. Pourquoi tes

mains m'embrassent-elles? pourquoi t'attacher à ma robe, et te réfugier, comme un oiseau jeune et timide, sous l'aîle de ta mère tremblante? Hector ne sortira point de la terre, armé de sa glorieuse lance, pour être ton libérateur. Ses parens, ses amis, la puissance de la Phrygie, tout est anéanti. Tu vas être précipité par une main cruelle, et perdre la vie dans les tourmens : cher fils! que je presse entre mes bras, dont je respire la douce haleine, c'est donc en vain que ce sein t'a nourri de son lait? En vain ce cœur a senti pour toi les peines et les inquiétudes maternelles.... Pour la dernière fois, dis adieu à ta mère, précipite-toi dans ses bras, que je me sente presser des tiens, et que ta bouche s'unisse à la mienne! O Grecs, plus féroces que les Barbares! de quel droit faites-vous périr cette victime innocente? Race odieuse de Tyndare! non tu n'es pas la fille de Jupiter, une furie fut ta mère : la discorde, le meurtre et la mort, tous les monstres qu'enfante la terre.... voilà quels furent tes ancêtres. Jupiter n'a pu produire ce fléau destructeur des Grecs et des Troyens. Péris, femme abhorrée, dont les funestes appas ont ravagé la Phrygie!

Cruels! prenez mon fils, je le livre à votre fureur, emportez-le, précipitez-le, dévorez ses chairs palpitantes..... puisque les dieux ont résolu sa perte, et que mes faibles mains ne peuvent le dé-

fendre. Cachez dans votre vaisseau une mère éperdue : ensevelissez dans les ténèbres son désespoir et vos forfaits..... Heureux auspices pour un hymen souillé du sang d'un fils!

SCÈNE III.

HÉCUBE, TALTHYBIUS, LE CHOEUR.

LE CHOEUR.

O Troie! ô ville malheureuse! à combien d'infortunés l'amour d'une femme odieuse a-t-il été funeste!

TALTHYBIUS[1].

Va, jeune enfant, arrache-toi aux embrassemens d'une mère désespérée, monte au sommet de ces remparts qui furent l'héritage de tes pères : c'est là qu'un arrêt te condamne à finir tes tristes jours. (*Aux gardes qui l'accompagnent.*) Qu'on le saisisse. (*A part.*) Ah! pour porter des ordres si cruels, il faudrait faire choix d'un cœur sans pitié et insensible à la honte!

Il sort, et on emmène Astyanax au supplice.

[1] Les manuscrits attribuent ces paroles à Andromaque; mais il paraît qu'elle est sortie à la fin de la scène précédente, et d'ailleurs un tel discours serait déplacé dans sa bouche. J'ai donc cru devoir suivre la conjecture de deux habiles critiques qui l'attribuent à Talthybius. Pour justifier cette hardiesse, il faut se rappeler que les personnages ne sont indiqués dans les manuscrits grecs, que par deux ou trois lettres initiales, ce qui donne plus aisément lieu à l'équivoque.

SCÈNE IV.

HÉCUBE, LE CHOEUR.

HÉCUBE.

Mon fils! enfant chéri d'un père infortuné, tu es enlevé à ta mère et à moi par le coup le plus cruel et le plus imprévu. Hélas! que vais-je devenir? que puis-je faire pour te secourir? Les coups dont je frappe ma tête et ma poitrine, sont les seuls biens que je puisse t'offrir. O ma patrie! ô mon fils! est-il quelque tourment auquel mon cœur ne soit point en proie? N'ai-je pas reçu l'atteinte mortelle? O tombeau! qu'attends-tu pour me couvrir de tes ombres?

SCÈNE V.

LE CHOEUR.

O Télamon! roi de la belle Salamine, dont les vallons chéris des abeilles touchent aux rivages sacrés où l'olivier poussa ses premiers rameaux, céleste couronne de la blonde Minerve, ornement de l'opulente Athènes; jadis, avec le fils d'Alcmène, armé de son arc homicide, tu sortis de la Grèce pour signaler ta valeur, en renversant Ilion, ma patrie; alors qu'affligée de la perte de ses coursiers, ce héros se montra suivi des guerriers de la Grèce.

Le vaisseau, accoutumé à traverser les mers, s'arrête à l'embouchure du large Simoïs, et des cordages assujétissent sa pouppe : le héros retire du vaisseau ses traits qui doivent porter la mort dans le cœur de Laomédon[1]. Il livre aux flammes dévorantes ces murs dont Apollon fut le divin architecte, et la Troade est ravagée. Deux fois les tours de Dardanie ont cédé à l'effort des armes meurtrières, et se sont écroulées avec un bruit affreux.

C'est donc en vain, ô fils de Laomédon! que ta main verse le nectar dans la coupe du maître des dieux, et que tu t'acquittes de cet emploi glorieux avec tant d'adresse et de grâce. La terre qui t'a vu naître, Troie est en cendre. Les rivages retentissent de cris et de gémissemens, semblables à ceux d'une fauvette plaintive qui déplore la perte de sa famille naissante. Les unes pleurent leurs époux, les autres leur fils ou leur mère. Ces bains

[1] Laomédon, roi de Troie, avait promis à Hercule ses superbes coursiers, s'il délivrait Hésione et tuait le monstre marin qui devait la dévorer ; mais il paya son bienfaiteur d'ingratitude, et lui refusa le prix de ses services. Celui-ci vint avec Télamon mettre le siège devant Troie, qu'il prit et rasa :

. . . . . Regis quoque filia monstro
Poscitur æquoreo; quam dura ad saxa revinctam
Vindicat Alcides, promissaque munera dictos
Poscit equos ; tantique operis mercede negata,
Bis peritura capit perjuræ mænia Trojæ.

Ovid. *Met.* II, 6.

si frais, ces jeux de la course qui t'étaient si chers, ne sont plus. Tes grâces et ta douceur dissipent les ennuis qui assiègent le trône de Jupiter; et cependant l'empire de Priam tombe sous le fer des Grecs!

Amour! amour! qui vins jadis te reposer sur les palais de la Dardanie, d'où tu lanças des traits qui atteignirent les immortels, à quel comble de gloire élevas-tu cet empire par tant d'augustes alliances? Je ne veux plus reprocher à Jupiter un honteux oubli. Mais l'aurore aux aîles brillantes peut-elle voir et éclairer de sa lumière, chérie des mortels, la ruine de Pergame, la désolation de cette terre où elle choisit l'époux qui la rendit mère? Lorsque son char doré enleva cet époux [1] dans les cieux, sa patrie conçut d'orgueilleuses espérances; mais les amours des dieux s'évanouissent avec Troie.

[1] Tithon.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

MÉNÉLAS, HÉCUBE, LE CHOEUR.

MÉNÉLAS.

O jour brillant auquel je redeviens maître d'une infidèle épouse! C'est pour moi que les Grecs ont supporté tant de travaux. Qu'on ne pense pas que c'est pour l'amour d'une femme que Ménélas a marché contre Troie; non.... mais je dus poursuivre l'hôte perfide qui me l'avait ravie: les dieux ont secondé ma vengeance, il est tombé sous nos coups, et dans sa chute il a entraîné sa patrie. Je viens chercher cette Lacédémonienne coupable, à qui je ne veux plus donner le nom d'épouse, pour l'emmener avec moi; car elle est dans cette tente, enfermée avec les Troyennes captives. Ceux entre les mains desquels la victoire l'a fait tomber, m'ont cédé tous leurs droits sur elle: je puis ici la faire mourir, ou la conduire de nouveau dans la terre d'Argos; mais Troie ne doit point être le lieu de son supplice; c'est en Grèce, où nos vaisseaux vont la transporter, qu'elle doit expier, par sa mort, celle de nos amis. Allez, serviteurs pleins de zèle;

entrez dans cette tente; traînez l'infidèle en ces lieux; et que vos mains n'épargnent point les beaux cheveux dont elle est si vaine : dès que les vents seconderont nos vœux, elle nous suivra dans la Grèce.

HÉCUBE.

Puissant mobile de l'univers, toi, dont le trône est sur la terre, ô Jupiter! quelle que soit ta divine essence, impénétrable aux yeux des mortels, nécessité de la nature ou intelligence des hommes, reçois mes humbles hommages! C'est toi qui, par des voies secrètes et invisibles, diriges avec justice toutes les choses humaines!

MÉNÉLAS.

Quel transport soudain vous fait invoquer les dieux?

HÉCUBE.

O Ménélas! j'approuve votre courroux, si vous faites périr votre perfide épouse; mais fuyez, de peur qu'à sa vue vous ne sentiez votre cœur s'émouvoir : tel est l'empire de ses charmes, que l'homme en vain pense leur résister; ils renversent les villes, ils embrâsent les maisons; hélas! j'ai trop appris à les connaître! Vous-même, et tous les Grecs, devez-vous oublier qui fut l'auteur de vos infortunes?

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENS, HÉLÈNE.

HÉLÈNE.

O Ménélas! que ces premiers traitemens m'annoncent des suites effrayantes! Je me vois traînée avec violence hors de la tente, par la main de vos serviteurs : quoique je sente, hélas! que je vous suis odieuse, je crois pouvoir du moins m'informer auprès de vous du sort qui m'est réservé. Quel est l'arrêt que les Grecs et vous, avez prononcé contre moi?

MÉNÉLAS.

Les Grecs n'ont pas déterminé votre supplice, mais ils m'ont laissé le soin de les venger par votre mort.

HÉLÈNE.

Ne puis-je au moins parler pour ma défense? et, s'il faut enfin que je meure, prouver que c'est injustement?

MÉNÉLAS.

Je ne viens pas pour vous entendre, mais pour faire exécuter une juste sentence.

HÉCUBE.

Ménélas, permettez qu'elle parle; avant la mort, accordez-lui cette grâce, et laissez-moi le soin de lui répondre, puisque d'ailleurs à Troie

vous n'avez pu voir sa conduite criminelle. Rien ne pourra la dérober à l'évidence de mes preuves, et le récit des faits va seul dicter l'arrêt de sa mort.

MÉNÉLAS.

C'est perdre en vain le temps, que de céder à votre désir; mais enfin j'y consens pour vous, et non pour elle, et je lui permets de s'expliquer.

HÉLÈNE.

Quelle que soit la force de mes raisons, peut-être êtes-vous déterminé à ne pas me répondre, et à me traiter en ennemie; mais j'irai au-devant de vos reproches, et je me justifierai en prévenant vos accusations, et en leur opposant celles que j'ai droit d'intenter. Portez d'abord les yeux sur la première cause de tous nos maux : n'est-ce pas celle qui mit Pâris au monde? A qui faut-il, après elle, imputer la ruine de Troie et mes infortunes, si ce n'est au vieillard [1] qui laissa vivre cet enfant, semblable au flambeau des furies? Voyez la suite des événemens : Alexandre [2] est nommé juge entre trois immortelles; Pallas lui offre, pour lui plaire, de détruire les Grecs par la main des Phrygiens; Junon lui fait espérer l'empire de l'Asie et l'Europe; Vénus exalte mes charmes,

[1] Priam.

[2] Le même que Pâris.

et me promet à lui, s'il fait triompher sa beauté. Considérez les effets de son choix : Vénus est victorieuse ; et, telle est l'influence de mon hymen sur la félicité de la Grèce, que c'est par lui qu'elle est soustraite à la domination des Barbares et au joug de la tyrannie. Hélas! autant la Grèce éprouve de bonheur, autant je suis infortunée! vendue au prix de la beauté, je me vois couverte d'outrages, au lieu de me voir couronnée. Mais, direz-vous, je ne me défends point du crime qu'on m'impute, celui d'avoir quitté en secret la maison de mon époux. Une déesse trop puissante accompagnait le funeste génie que cette femme a fait sortir de son sein, cet Alexandre, ce Pâris, de quelque nom que tu l'appelles, ô lâche époux! ce Troyen, à qui tu livras ton palais en quittant Sparte, pour aller dans l'île de Crète [1]. Mais je veux m'interroger moi-même, et non te forcer à me répondre. Quel sentiment put me porter à abandonner ainsi ma patrie et ma famille, pour suivre un étranger? Ah! punis une divinité, et sois moins faible que Jupiter : il exerce un empire absolu sur tous les habitans de l'Olympe ; mais pour Vénus, il est son esclave. Ne mérité-je point

[1] Ménélas était allé dans l'île de Crète pour y régler la succession d'Atrée. Pâris, dans Ovide, rappelle cette circonstance :

Non habuit tempus quo Cressia regna videret
Aptius? O mira calliditate virum!

Ovid. *Heroid Epist.* XVI, v. 299 — 300.

d'indulgence? Le reste de ma conduite pourrait-il offrir quelque prétexte contre moi? Lorsque Alexandre n'était plus, et que la terre eut couvert sa cendre, il convenait sans doute, dès que l'hymen ordonné par les dieux était ainsi dissous, de quitter sa maison, et de me retirer chez les Grecs : aussi me suis-je empressée de le faire. J'en prends à témoin les gardiens des portes, et les soldats placés sur les murs, qui m'ont surprise plus d'une fois, tandis que, du haut des remparts, je suspendais une corde pour me dérober à leur vigilance. Enfin Déiphobe[1] devient mon époux malgré moi-même et malgré tous les Phrygiens. O mon époux! lorsqu'on me livre à toi, se peut-il, après ma défense, que ma mort te paraisse juste, pour avoir cédé à la force et à la violence, ou pour avoir été le prix d'une malheureuse victoire, et une victime dévouée à la servitude! Prétendrais-tu vaincre les dieux? Abjure un vœu insensé.

LE CHOEUR.

Reine, défends tes fils et ta patrie; confonds sa perfide éloquence, puisque, par un art détes-

[1] Quand Pâris eut été tué par Philoctète, Priam proposa Hélène pour prix d'un combat : Déïphobe en sortit victorieux, et épousa la veuve de son frère. Elle eut ainsi successivement quatre maris illustres; Thésée, qui ne respecta point son extrême jeunesse; Ménélas, Alexandre, qui est le même que Pâris, et Déïphobe.

table, elle colore, par de beaux discours, des actions infâmes.

HÉCUBE.

C'est la cause des déesses mêmes que j'entreprends de défendre, en prouvant la fausseté et l'injustice de ses paroles. Non, je ne crois point que Junon, que la chaste Pallas aient poussé la fureur, l'une jusqu'à vouloir vendre Argos aux Barbares, l'autre jusqu'à soumettre Athènes au joug des Phrygiens [1], pour le vain triomphe de la beauté, lorsque les plaisirs et les jeux les attiraient sur le mont Ida. Et qui pouvait inspirer à Junon cette ardeur de paraître belle? Ambitionnait-elle un époux plus grand que Jupiter? Minerve recherchait-elle l'alliance de quelqu'un des dieux, elle qui, fuyant l'hyménée, n'a demandé à son père qu'une éternelle virginité? Cesse, pour pallier tes vices, de priver de sens les déesses : tu ne persuaderas pas les sages. Quand tu dis que Vénus suivit mon fils dans la maison de Ménélas, ne crains-tu pas que ce prétexte ne paraisse trop ridicule? Tranquille au sommet de l'Olympe, la déesse ne pouvait-elle pas à son gré te transporter dans Ilion, et avec toi la ville où tu reçus le jour [1]? C'est la beauté de mon fils qui le rendit

[1] On sait qu'Argos n'était pas moins chère à Junon, qu'Athènes l'était à Minerve.

[1] Amycles, ville de Laconie, où résidait Tyndare, père d'Hélène, et où ses frères, Castor et Pollux, étaient nés.

si redoutable, et ton cœur fut le dieu dont tu ne sus pas te défendre. Toutes les folles passions des hommes sont la Vénus qu'ils adorent; et c'est avec raison que cette déesse porte un nom semblable au nom de la folie [1]. Dès que Pâris s'offrit à ta vue, brillant de l'éclat de l'or, de tout le luxe des Barbares, ton âme, en proie aux désirs, ne fut plus maîtresse d'elle-même. Tu vivais dans Argos avec trop de simplicité, et tu te flattais, en renonçant à Sparte, que la capitale de la Phrygie, où l'or coulait à grands flots, fournirait à tous tes besoins, à tes fastueuses dépenses. Le palais de Ménélas n'était pas suffisant pour toi : il ne pouvait satisfaire ton goût effréné pour le luxe et pour les plaisirs. Mais non, dis-tu, mon fils t'enleva par force : lequel des Spartiates fut témoin de ta résistance? Tes cris invoquèrent-ils le secours de Castor ou de Pollux, tes frères, qui n'habitaient pas alors le séjour des dieux? Arrivée à Troie, lorsque les Grecs, marchant sur tes pas, firent naître les affreux combats, si Ménélas avait quelques succès, ton cœur était pour lui, et mon fils s'affligeait de voir que son amour avait un rival redoutable. Si les Troyens étaient heureux, cet époux n'était plus rien pour toi; tes vœux suivaient la fortune : ton cœur était pour elle, et non pour

[1] *Aphrodite*, Vénus; *Aphrosyne*, folie. Voyez ci-dessus, pag. 18, une note sur ce passage. R.-R.

la vertu ; et tu voudrais nous faire croire que tu restais dans Troie malgré toi? Tu te vantes de tes efforts pour te dérober par la fuite! Mais quand te surprit-on aiguisant le poignard, ou serrant le le lacet qui devait terminer ta honte? Voilà ce qu'aurait fait une femme généreuse, qui eût regretté son époux. Combien de fois ne t'ai-je pas adressé ces exhortations maternelles : « Ma fille, » éloigne-toi, laisse mes fils contracter d'autres » alliances; je t'enverrai en secret sur les vais- » seaux des Grecs : ah! termine une guerre fu- » neste; fais finir leurs maux et les nôtres. » Mais cet avis te semblait dur : tu t'enorgueillissais d'être l'épouse d'Alexandre, et tu voulais être adorée à la manière des Barbares; c'était-là ce que tu voyais de plus grand et de plus noble. Et tu oses, après cela, songer encore à t'embellir, et tu respires ici le même air que ton époux [1] ! O femme abominable! qui devrais bien plutôt paraître humble et tremblante, couverte de vêtemens déchirés, la tête rasée et meurtrie [2], et racheter tes fautes à force de sagesse et de modestie, et non

[1] Le P. Brumoy traduit: « Vous qui auriez dû rougir de respi- » rer le même air que Pâris. » Mais c'est de son époux actuel, et non de Pâris qu'il s'agit; et telle est la force de l'aoriste, qu'il doit en ce cas être traduit par le présent.

[2] Grec: *A la manière des Scythes.* Ceux-ci, comme les sauvages du Canada; enlevaient en certaines occasions la chevelure avec la peau qui recouvre le crâne. On prétend qu'ils en usaient ainsi dans le deuil.

les aggraver par ton imprudence. O Ménélas! rends toi à mes justes désirs. Couronne les Grecs, en frappant un coup digne de toi; qu'elle meure, et que son exemple serve de loi à toutes les femmes; qu'elle sache qu'on ne trahit pas impunément un époux.

LE CHOEUR.

Ménélas, punis une femme coupable, et montre-toi le digne successeur de tes glorieux ancêtres; efface une tache honteuse, dont l'opprobre rejaillit sur les Grecs, et que tes ennemis connaissent ta vertu.

MÉNÉLAS.

Ce que vous dites, je le pense : non, ce n'est pas malgré elle que l'infidèle a quitté mon palais pour se livrer à un jeune étranger, et ce n'est que pour couvrir sa faute, qu'elle l'attribue à Vénus. Marche à la mort [1], perfide, et qu'un instant au moins expie les longs travaux que les Grecs ont endurés pour toi : connais enfin celui que tu osas outrager.

HÉLÈNE.

O Ménélas! j'embrasse tes genoux; n'impute point à une infortunée des maux qui sont l'ouvrage des dieux; pardonne mes erreurs, n'ordonne pas ma mort.

[1] Littéralement : *Va aux lapidateurs.*

HÉCUBE.

Ne trahis pas les amis qui furent ses victimes : c'est pour eux, c'est pour mes fils que j'implore ta vengeance.

MÉNÉLAS.

Cessez, Hécube : je ne l'écoute plus. Esclaves, qu'on l'entraîne, et qu'on la porte sur mon vaisseau.

HÉCUBE.

Ah! prince, garde qu'elle monte sur le même vaisseau que toi.

MÉNÉLAS.

Quoi! pensez-vous qu'elle ait jamais quelque empire sur moi?

HÉCUBE.

Quels que soient les torts d'un objet aimé, il peut aisément rallumer les feux qu'il a fait naître.

MÉNÉLAS.

Je me rends à vos conseils, et j'en sens la prudence; je ne partirai pas sur le même vaisseau : elle ne reverra Argos que pour y trouver la mort; et son exemple instruira les autres femmes à respecter la vertu : [1] s'il est difficile de rappeler au devoir celles qui s'oublient, la crainte peut les contenir, et le souvenir de ma vengeance fera frémir les plus insensibles.

[1] Littéralement : « *Cela n'est pas facile;* mais la mort de celle-ci » jetera dans la terreur leur démence, lors même qu'elles seraient » pires. »

SCÈNE III.

LE CHOEUR, seul.

Ainsi donc, ô Jupiter! tu livres aux Grecs le temple où les Troyens t'adoraient, l'autel où ils faisaient brûler l'encens, où brillait la flamme des sacrifices, où s'élevait la fumée de la myrrhe odoriférante! tu abandonnes la sainte Pergame, les forêts de l'Ida, ces bois couronnés de lierre, qu'arrosent des sources glacées, ce sommet merveilleux que le soleil éclaire de ses premiers rayons, et qui répand une clarté divine [1]!

Tes sacrifices ne sont plus, ni les chants propices des chœurs sacrés, ni les fêtes nocturnes des dieux, ni les traits révérés des simulacres d'or; l'astre de la nuit ne verra plus de Phry-

[1] Le mont Ida, dit Pomponius Méla, fait voir le lever du soleil sous un aspect différent de celui qu'il offre en d'autres lieux; lorsqu'on l'observe de son sommet, on voit presque dès le milieu de la nuit des feux se répandre et briller çà et là; et à mesure que la lumière approche, ces feux semblent s'unir et se joindre; L. II, ch. 18.

On conjecture avec vraisemblance que c'est à cette espèce de merveille que le chœur fait allusion. Le mont Olympe offrait un phénomène semblable, et on a cru que ces apparitions lumineuses avaient donné lieu aux Grecs d'imaginer que les dieux habitaient cette montagne. Le même météore se fait voir à l'extrémité de la Calabre, et peut servir à expliquer d'autres visions; il porte le nom de *Fée Morgane*. Il paraît que ce n'est autre chose que l'extrémité des aurores boréales.

giens rassemblés, chanter ses douze révolutions. O roi des hommes et des dieux! assis sur le trône céleste, dans les vastes plaines de l'air, dédaignes-tu d'abaisser tes regards sur une ville infortunée, qui est devenue la proie des flammes!

O cher et malheureux époux! ton corps, privé de sépulture et des libations mortuaires, n'offre aucun sanctuaire à tes mânes errans. Et moi, infortunée! je vais au-delà des mers, et l'on m'entraîne dans Argos, dont les murs qui s'élèvent jusqu'aux cieux, furent fondés par les Cyclopes. Nos fils, rassemblés en foule sur les portes, nous appellent par leurs cris, et prononcent le nom de leur mère. Ah! dieux! les Grecs vont m'éloigner de toi pour jamais. Est-ce la sainte [1] Salamine où je suis transportée, ou le sommet de l'isthme qui domine sur les deux mers, et qui ouvre l'entrée du royaume de Pélops?

Puisse au milieu de la mer Égée, le feu consumant de la foudre, lancé [2] par la main d'un dieu, tomber sur ce fatal vaisseau qui m'arrache à ma patrie pour me porter dans des lieux d'esclavage, sur ce vaisseau chargé du vain attirail

[1] Presque toutes les îles ont passé pour sacrées dans l'antiquité D'ailleurs, il y avait à Salamine un temple de Diane.

[2] Grec: *Lancé à deux mains*. On voit sur quelques médailles et pierres gravées, un Jupiter foudroyant, tenant les mains élevées, toutes deux armées des carreaux célestes.

de luxe et de parure qui suit la fille de Jupiter! Que jamais elle ne revoie la terre de Lacédémone, son lit et ses foyers domestiques, la ville de Pitane [1], et les portes d'airain du peuple de Minerve! Périsse celle dont le funeste hymen a fait l'opprobre de la Grèce, et l'infortune des Troyens!

Mais que vois-je? chères compagnes, cette terre offre à chaque instant de nouveaux sujets de douleur : voyez, épouses infortunées! le corps d'Astyanax que les Grecs viennent de précipiter du haut des murailles!

[1] Il y avait plusieurs villes de ce nom. Il s'agit ici de celle qui était située en Laconie, sur les bords de l'Eurotas.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

TALTHYBIUS, HÉCUBE, LE CHOEUR.

On apporte le corps d'Astyanax.

TALTHYBIUS.

HÉCUBE, le fils d'Achille a laissé sur ces bords un vaisseau chargé de conduire les dépouilles dans la Phthiotide. Instruit que Pélée venait d'être chassé de ses états par Acaste[1], il est parti plus tôt qu'il ne se l'était proposé, et a emmené Andromaque avec lui. Ses pleurs ont fait couler les miens, lorsqu'elle a dit à sa patrie un éternel adieu, en invoquant les mânes d'Hector. Elle vous charge de rendre les derniers devoirs au fils de ce héros, que les Grecs ont précipité du haut des murs, et d'ensevelir avec lui ce bouclier d'airain, la terreur des Grecs, dont Hector armait son bras, afin qu'elle ne le porte point dans la maison de Pélée, et qu'il ne soit pas témoin du déplorable hymen que va former la mère de cet infortuné.

[1] Acaste, fils de Pélias; suivant Apollodore, Acaste et sa femme furent, au contraire, mis à mort par Pélée.

Que ce bouclier lui tienne lieu d'un cercueil de cèdre et d'un monument de marbre! Elle vous livre ce corps, et désire que vous le couvriez de tapis et de couronnes, autant que les circonstances et votre indigence pourront vous le permettre; car elle part, et l'empressement de son maître la prive du bonheur de s'acquitter elle-même de ces sacrés devoirs. Dès que vous aurez pris ce soin, nous creuserons la terre qui doit l'enfermer dans son sein. Hâtez-vous d'exécuter ses ordres : j'ai déjà prévenu vos désirs; en traversant les eaux du Scamandre, j'en ai répandu sur le corps, et j'ai lavé ses blessures; je cours préparer sa tombe, afin que par le concours de vos soins et des miens, nous ne tardions pas d'être prêts à mettre à la voile, pour retourner dans notre patrie.

SCÈNE II.

HÉCUBE, LE CHOEUR.

HÉCUBE.

Posez à terre le bouclier d'Hector[1], triste spectacle, et trop affreux pour une mère[2]. O Grèce! fière de ta valeur, que ton orgueil est pusillanime! Quelle frayeur t'a fait immoler cette tendre vic-

[1] Tourné et arrondi.

[2] J'ai emprunté ici la traduction du P. Brumoy avec de légers changemens.

time? Tu as craint que son bras ne relevât les murs de Troie. Mon Hector, secondé de son courage et de tant d'alliés, a succombé sous tes coups, et cet enfant t'a fait trembler dans le sein même de tes triomphes! Qui peut justifier la terreur que n'éclaire point la raison? Cher Astyanax! quelle destinée est la tienne! Ah! si du moins arrivé à un âge plus avancé, tu étais mort pour ta patrie; si, possesseur de la couronne, tu avais laissé des héritiers d'un royaume florissant, tu serais heureux, si l'on peut appeler un bonheur des biens trop peu durables; mais, hélas! né pour tant de grandeur, tu n'as fait que l'entrevoir. Que nos barbares murs ont défiguré cette tête charmante qui fit les délices d'une mère! Voyez ces os fracassés, d'où découle le sang!... Le mien se glace d'horreur[1]. O mains! dont les mouvemens me retraçaient l'image vivante de son père, quel spectacle offrez-vous à ma vue! Bouche chérie, dont les paroles enfantines avaient tant de charmes pour moi, qu'est devenu ton éclat? que sont devenues tes promesses? Cher enfant! quelle était

1 Littéralement: *D'où s'échappe par la rupture des os le sang... afin de ne pas dire une chose honteuse.* Hécube a dans l'esprit l'image des cervelles répandues, et n'ose l'exprimer, tant elle la trouve affreuse. Athénée cite ce passage et un autre de Sophocle, pour montrer la délicatesse des anciens, qui les empêchait de nommer le cerveau, de peur d'offrir un tableau dégoûtant à l'imagination: on a cru même que ce mot leur paraissait obscène.

ton erreur, lorsqu'attaché à ma robe, tu me disais : « Ah! ma mère! combien je vous regrette-» rai! j'arracherai mes cheveux sur votre tombe, » et j'y mènerai mes jeunes amis pour y pleurer » avec moi. » Hélas! c'est moi qui te pleure dans un âge si tendre; courbée sous le poids des ans, sans enfans, sans patrie, c'est moi qui dois te rendre ces tristes et derniers devoirs. Est-ce là le fruit de mes soins, et de tant de nuits inquiètes? Tendres caresses, était-ce là le terme fatal où vous deviez aboutir? Quelle épitaphe l'interprète des Muses gravera-t-il sur son tombeau? « Ici repose » un enfant, objet d'effroi pour les Grecs, et vic-» time de leur cruauté[1]. » Quel ignominieux trophée! O jeune enfant! tu perds l'héritage de tes pères, mais du moins le bouclier d'Hector sera ta sépulture. Bouclier, qui, dans les combats, couvrais le corps de ce héros, tu as perdu ton brave défenseur. Je vois autour de cet anneau l'empreinte de son bras chéri; je vois les traces de la sueur qui ruisselait de son front généreux, lorsque dans ses glorieux travaux il t'approchait de son visage. Allez, Troyennes, apportez ce qui

[1] Flos Asiæ, tantaque unus de gente superstes
Parvulus, Argivis sed jam de parte timendus
Hac jaceo, Astyanax, Scæis dejectus ab altis.
Proh dolor! Iliaci, Neptunia mœnia, muri
Viderunt aliquid crudelius Hectore rapto.
AUSON.

nous reste des débris de notre fortune, pour honorer ses funérailles; le sort ne permet pas qu'elles soient dignes de sa naissance, du moins ce qu'il me laisse y sera consacré. Oh! qu'insensé est le mortel qui croit sa prospérité constante, et se livre à la joie avec sécurité! La fortune se plaît aux révolutions violentes; elle s'élance au hasard, telle qu'un homme en fureur : le bonheur ne se repose nulle part.

LE CHOEUR.

Les Phrygiennes captives vous apportent les restes de leur fortune pour parer le corps d'Astyanax.

HÉCUBE.

Hélas! mon fils, tu n'as pu, avant de mourir, signaler ton adresse aux exercices des Phrygiens, et vaincre tes rivaux en maniant un fier coursier, ou en décochant de ton arc une flèche inévitable. Ta mère ne peut décorer ta tombe des ornemens de ton père, qui devaient t'appartenir; l'odieuse Hélène te les ravit : c'est elle qui t'arrache la vie; c'est elle qui renverse ta maison.

LE CHOEUR.

Ah! vos plaintes me déchirent le cœur. O prince! qui fûtes jadis le défenseur de ma patrie!

HÉCUBE.

Ces ornemens, dont tu devais te parer en épou-

sant une princesse illustre, j'en couvre ton corps privé de vie. Et toi, arme invincible, mère d'innombrables trophées, bouclier chéri d'Hector, reçois cette couronne : inaccessible à la mort, tu l'accompagneras dans le tombeau, plus digne d'être honoré que les armes du perfide Ulysse.

LE CHOEUR.

Ah! cher enfant! la terre te reçoit arrosée de larmes amères. Pleurez, mère infortunée!

HÉCUBE.

Ah!

LE CHOEUR.

Poussez des cris funèbres.

HÉCUBE.

Ah! dieux!

LE CHOEUR.

Ah! je ressens votre douleur.

HÉCUBE.

Je vais bander ces plaies, hélas! que je ne puis guérir. Ton père te recevra chez les morts.

LE CHOEUR.

Frappez, frappez votre tête : donnez l'essor à vos gémissemens. Hélas!

HÉCUBE.

Chères Troyennes!

LE CHOEUR.

Expliquez-vous, Hécube; pourquoi nous appeler par vos cris?

HÉCUBE.

Les dieux se plaisent à nos malheurs. Quelle ville a été comme Ilion l'objet de leur haine? O inutiles sacrifices! Mais si du haut des cieux ces dieux ne l'eussent renversée, ensevelis dans la poussière, nous serions tombés dans l'oubli, et les Muses n'auraient point chanté d'âge en âge notre gloire et notre infortune. Marchons, enfermons ce corps dans la tombe. Les couronnes funéraires sont préparées, les rites sacrés sont accomplis : qu'importe aux morts le faste et la richesse des funérailles, et toute cette pompe vaine qui flatte l'orgueil des vivans?

LE CHOEUR.

O mère infortunée! qui fondiez sur cet enfant vos espérances les plus chères! O jeune enfant! né de parens illustres et fortunés, voilà donc la mort qui t'était destinée!

HÉCUBE.

Que vois-je? qui sont ces guerriers qui agitent dans leurs mains des torches ardentes sur le sommet des remparts d'Ilion? Hélas! un nouveau malheur va fondre sur Troie.

SCENE III.

HÉCUBE, TALTHYBIUS, LE CHOEUR.

TALTHYBIUS.

Chefs des cohortes, embrâsez la ville de Priam! que rien n'arrête votre bras : qu'elle devienne la proie des flammes, afin qu'après l'avoir saccagée jusque dans ses fondemens, nous retournions pleins de joie dans notre patrie. — Vous, Troyennes, dès que vous entendrez le son perçant du clairon, rendez-vous aux vaisseaux qui vont vous transporter en Grèce. Et vous, infortunée Hécube, suivez ces soldats envoyés par Ulysse, à qui le sort vous a soumise.

HÉCUBE.

O dieux! me voilà donc arrivée au dernier terme de la douleur! En quittant ma patrie, je la vois réduite en cendres. Soutenez-moi, pieds infirmes et chancelans, soutenez-moi quelques instans encore, que je salue ma terre natale. O Troie! dont la puissance et la gloire brillaient chez les nations barbares, ton nom bientôt ne sera plus. La flamme dévore tes murs, et l'on m'emmène en esclavage. O dieux!.... Mais pourquoi les invoquer encore, ces dieux, dès long-temps sourds à ma voix? Courage, infortunée! précipite-toi dans l'ardent bu-

cher, afin que, par un glorieux destin, ta cendre soit mêlée aux cendres de ta patrie.

TALTHYBIUS.

Arrêtez! le malheur vous égare. Gardes, saisissez-la, n'épargnez point sa vieillesse : il faut qu'elle soit remise entre les mains d'Ulysse, comme le prix de la victoire.

HÉCUBE.

Oh[1] !.. fils puissant de Saturne! père des Phrygiens! vois, auteur de ma famille, vois ces cruels traitemens, indignes du sang de Dardanus.

LE CHOEUR.

Il les voit, hélas! et ses regards se promènent sur les ruines d'Ilion.

HÉCUBE.

Ah!.... la flamme brille dans ses murs. Les tours, les forteresses de Pergame ne seront bientôt plus qu'une froide cendre.

LE CHOEUR.

Comme la fumée s'élève sur l'aîle légère des vents, ainsi cette ville superbe, ces palais somptueux disparaissent à nos yeux et sont la proie du fer et des flammes.

[1] Hécube pousse des cris inarticulés de douleur.

HÉCUBE.

O terre, qui nourris mes enfans!

LE CHOEUR.

Hélas!

HÉCUBE.

Chers enfans! entendez la voix de votre déplorable mère!

LE CHOEUR.

Vos cris invoquent les morts. Que vois-je? votre corps, accablé par les ans, s'affaisse et couvre la terre qui retentit sous vos coups. Je tombe moi-même à genoux, et j'embrasse cette terre avec vous. Invoquons nos époux qui reposent au sein de la terre.

HÉCUBE.

On m'emmène, on m'entraîne....

LE CHOEUR.

O douleur!

HÉCUBE.

Au palais de la servitude.

LE CHOEUR.

Loin de ma patrie.

HÉCUBE.

O Priam! ô Priam! tu n'es plus; ton corps n'est pas enseveli; tes amis ne l'ont pas arrosé de

leurs larmes. Hélas! tu ignores mes infortunes; la mort ténébreuse couvre tes yeux de son voile sombre : victime pure d'un sacrifice abominable! O temple! ô palais! ô murs de ma patrie!

LE CHOEUR.

Hélas! vous êtes la proie de la flamme et du fer; bientôt vous tomberez sans nom, et vous couvrirez la terre de vos ruines; la poussière qui s'élèvera dans les airs, portée sur l'aîle des vents, semblable à un tourbillon de fumée, m'empêchera de distinguer la maison même que j'habitais. Le nom de cet empire va tomber dans l'oubli. Tout périt, tout disparaît tour-à-tour; déjà l'infortunée Troie n'est plus.

HÉCUBE.

Entendez-vous le bruit affreux de ces murs qui s'écroulent? La terre s'ébranle sous le poids d'une ville entière.... Je frissonne. Éloignez, entraînez une infortunée.

TALTHYBIUS.

Allez, soumettez-vous au joug de l'esclavage. O ville malheureuse!.... Allez, vous dis-je; ne tardez plus à vous rendre sur nos vaisseaux.

FIN DES TROYENNES.

EXAMEN
DE LA TRAGÉDIE
DES TROYENNES.

La préférence que le P. Brumoy donne à cette pièce, en la comparant à celle de Sénèque, est fondée sur des raisons claires et bien développées. Il eût été à souhaiter peut-être que ce savant critique, en appréciant la tragédie grecque, en elle-même et sans aucune comparaison propre à en relever le mérite, se fût rendu plus difficile sur le plan et sur la marche de l'action dramatique : les Grecs méritent d'être jugés sévèrement.

Les *Troyennes* offrent sans doute un riche tableau. On ne peut en présenter en deux mots une image plus noble qu'en employant l'expression même du P. Brumoy. Il semble que Troie elle-même y serve de bucher au cadavre de Troie. Rien n'est plus touchant que les larmes d'Hécube et d'Andromaque; rien de plus grand que le cercueil d'Astyanax : la poésie de cette pièce est soignée, le style en est pompeux et tragique, le spectacle imposant, magnifique. Il semble que l'auteur n'ait rien négligé de ce qui pouvait faire

pardonner un défaut. Mais quelle est l'action qui fait le sujet de cette pièce? Où est l'entreprise dont le spectateur doit suivre le développement? Un tableau frappe quelques instans, mais il ne peut occuper pendant la durée d'une représentation théâtrale. C'est en vain qu'on nous dit que tant de sujets frappent au même but. Il ne suffit point pour cela de frapper la même personne, bien moins encore diverses personnes unies par de communs intérêts. Que sert de porter plusieurs atteintes légères? Il faut faire au cœur une seule blessure et enfoncer le poignard.

Quel sera le sort des captives troyennes? C'est la seule question à laquelle cette tragédie paraisse répondre. Mais il est évident que cette question en renferme plusieurs, et que les réponses à ces questions particulières peuvent être enlevées ou transposées sans désordonner le tout. Otez Cassandre, ôtez Polyxène, ôtez Andromaque, ôtez Hélène, ôtez Hécube de la pièce, ou troublez l'ordre de leurs jugemens, les parties que vous laisserez subsister paraîtront n'avoir point souffert. Elles ne forment donc pas un tout. C'est un tableau tragique, une histoire dramatique, une poésie élégiaque, et non une véritable tragédie. Ce n'est point au mot que j'attache du prix; je veux dire qu'une tragédie de cette espèce n'est point faite pour produire son effet au théâtre. Les

sentimens et les situations n'y sont point assez développés pour entretenir dans le cœur une émotion douce et constante, pour inspirer un intérêt pressant et soutenu. La mort de Polyxène ne fait point sur Hécube et sur le spectateur l'impression qu'elle devrait faire, parce que cette impression n'est pas préparée, et que d'autres événemens s'emparent de l'attention, et dissipent en quelque sorte la sensibilité. Hécube commence à-peine à donner l'essor à sa douleur, lorsqu'une douleur nouvelle vient l'arracher au sentiment qui l'occupe, et qui ne devrait peut-être laisser place à aucun autre. L'acte de Cassandre est très-brillant de poésie; mais cette action particulière n'offrant aucun nœud, aucun obstacle à vaincre, n'inspire qu'un faible intérêt. Il n'en est pas de même de l'acte d'Andromaque, ou plutôt d'Astyanax. La tendresse maternelle est un obstacle, et un grand obstacle; sans doute Euripide n'eût pas manqué d'en tirer parti, s'il eût traité ce sujet seul; mais son plan exigeait qu'Hélène fût jugée avec les captives, et qu'Andromaque ne fît point perdre de vue les ruines de Troie; ainsi, pressé d'accumuler les douleurs sur la tête d'Hécube, et d'offrir le tableau d'un empire renversé, il n'a fait presque qu'effleurer l'objet le plus intéressant pour la scène, et dont Sénèque après lui a fait un meilleur emploi.

Comme l'action n'offre point de nœud, ou plutôt, comme il n'y a point une seule action qui fasse le sujet de la pièce, aussi n'y a-t-il point de dénoûment; mais la fin du drame en est la partie la plus pathétique; si l'on ne peut pas dire que l'intérêt y devient plus grand, il faut avouer du moins que le spectacle y devient plus touchant.

LA TROADE,

TRAGÉDIE DE SÉNÈQUE.

Le nom de cette pièce, imitée des *Troyennes* d'Euripide, a fait quelque peine aux savans, surtout à Daniel Heinsius, et avant lui à Joseph Scaliger. La raison, en effet, en saute aux yeux : car, outre que quelques auteurs, comme Valerius Probus, la citent sous le nom d'*Hécube*, faute d'un meilleur titre, il n'est pas naturel de penser qu'elle ait eu celui qu'on lui donne universellement. *Troas* signifie ou la région troyenne, ou un poème qui concerne Troie, ou une femme troyenne. Ainsi dit-on, eu égard aux pays différens, *Thebaïs*, *Ilias*, etc. C'est le même défaut que Daniel Heinsius a trouvé dans la *Thébaïde* de Sénèque. Ces sortes de titres, tirés du nom des pays, sont trop généraux; et les anciens, sur-tout les Grecs, étaient trop judicieux pour les admettre, eux qui tiraient plusieurs tragédies d'une même histoire, partagée en divers événemens, afin d'en faire leur *Trilogie*, à laquelle ils donnaient un nom commun; par exemple, celui d'*Orestée* aux trois pièces qui roulaient sur Oreste. C'est le nom

qu'on donnait à l'*Agamemnon*, aux *Choéphores* et aux *Euménides*, toutes trois d'Eschyle; et en y joignant le *Protée*, pièce satyrique, ces quatre poèmes s'appelaient une *Tétralogie*. De plus, nul titre tiré des trois poëtes grecs ne justifie celui de Sénèque; d'où il est nécessaire de conclure qu'on appelait, et qu'on devait appeler sa tragédie les *Troyennes* (*Troades*) du nom du chœur, comme celle d'Euripide, dont elle est une imitation. Tel est le sentiment raisonnable de Joseph Scaliger et de Daniel Heinsius : et c'est en partie ce qui a déterminé ce dernier à rejeter la *Thébaïde*[1] de Sénèque, et à la dégrader du rang que lui donnait Juste-Lipse parmi les bons ouvrages romains, jusqu'à la condition d'une misérable rapsodie de quelque déclamateur : ce qui est véritablement une pure chicane, ainsi que nous l'avons dit, d'autant plus que Heinsius avait assez d'autres bonnes raisons qu'il n'a pas alléguées toutes, sans avoir recours à celle-là.

Mais ce qu'il y a de surprenant, c'est que, pour contrarier en tout le sentiment de Juste-Lipse[1], Daniel Heinsius foudroie la *Thébaïde* et met la *Troade* au rang de *Médée*, c'est-à-dire de la tragédie qu'on ne balance point d'attribuer au grand

[1] Voyez la *Thébaïde*, vol. VI, pag. 60 et suiv.

[2] Voy. les sentimens de ces deux savans sur la *Thébaïde*, p. 79--80 du tom. VI.

Sénèque le philosophe, sur l'autorité de Quintilien, qui cite un vers de *Médée*, en l'attribuant à Sénèque, sans dire lequel : ce qu'il eût fait, dit-on, si c'eût été d'un autre que le philosophe. Écoutons encore une fois Juste-Lipse et Daniel Heinsius, car Joseph Scaliger mérite qu'on oublie qu'il a préféré les tragédies latines aux grecques ; et à l'égard des autres critiques, ils ont suivi les trois dont je parle, ou n'ont point dit leurs sentimens particuliers.

« Les tragédies latines, dit Juste-Lipse[1], sont » de différentes mains, et il ne faut point écouter » nos critiques qui pensent autrement. Quiconque examine sérieusement le style et l'élocution, » pense comme moi. Si l'on ne sent pas cette différence, on ne sent rien : elle est trop manifeste. Qui peut dire qu'*Octavie* et *Médée* partent » du même génie et du même pinceau ? Que la » *Thébaïde* et la *Troade* soient du même auteur ? » Nul connaisseur, sans doute, pour peu qu'il » ait d'oreille. »

Heinsius[2] crie à son tour que les *Troyennes* sont une tragédie divine et divinement latine : *Troades divina nec latina minus*. Il se perd dans l'éloge qu'il continue d'en faire, tant il y voit

[1] Justi Lipsii *Animadvers.* in Trag. quæ Annæo Senecæ tribuuntur.

[2] Dan. Heinsii in L. et M. Ann. Senecæ. etc. Tragæd. *Animadv. et Notæ.*

de rapport avec les Grecs, et sur-tout avec Homère. Il la met à la seconde place des trois qu'il donne à Sénèque le philosophe, entre *Hippolyte* et *Médée*. Enfin, il en fait une critique si douce qu'il n'y reprend que de prétendus défauts ou d'Euripide, ou puisés d'une trop fidèle imitation de la manière d'Euripide.

Sans avoir égard à des jugemens si contradictoires de personnes d'ailleurs si respectables par leur érudition, je vais examiner, ou plutôt exposer ce poème ainsi que les autres à la critique des lecteurs qui sont au fait du théâtre, et suivant les règles de la nature et du bon sens, avec les égards dûs aux caractères ingénieux qui règnent dans les pièces de Sénèque.

Ce poëte, ou philosophe, ou autre, introduit pour acteurs Andromaque, Astyanax, Hécube, Talthybius, Hélène et un chœur de Troyennes, comme Euripide. Il y a ajouté Calchas, Pyrrhus, Ulysse, un vieillard et un envoyé; enfin il fait paraître Agamemnon, et non point Ménélas. Le lieu de la scène qu'il ne détermine point d'abord, comme le font si sagement les Grecs, est Troie en cendres.

ACTE PREMIER.

Hécube paraît la première et commence par cette sentence : « Quiconque croit que le trône » est un appui inébranlable, et livre son cœur à » l'ivresse de la prospérité, comme si elle devait » durer toujours, qu'il jette ses regards sur moi » et sur Troie. » Elle décrit avec beaucoup d'éloquence, et plus d'esprit que n'en souffre la douleur, le renversement de ce royaume naguères si florissant. « Le vainqueur même respecte encore » ses débris, et il est étonné de sa conquête. »

Horret afflictam quoque,
Victamque quamvis videat, haud credit sibi
Potuisse vinci.

Elle s'impute à elle-même, c'est-à-dire à Pâris qu'elle a mis au monde, toutes les horreurs qu'elle éprouve. Elle les avait prédites avant Cassandre. « C'est moi, dit-elle, ô ma patrie! qui ai porté des » torches allumées dans ton sein. Pourquoi s'en » prendre à Ulysse et à Sinon? »

Prior Hecuba vidi gravida, nec tacui metus;
Et vana vates ante Cassandram fui.
Non cautus ignes Ithacus, aut Ithaci comes
Nocturnus in vos sparsit, aut fallax Sinon:
Meus ignis iste est; facibus ardetis meis.

« Mais pourquoi pleurer Troie? »

Troja jam vetus est malum.

« C'est un mal que d'autres maux ont dû faire » oublier. »

Elle se rappelle Priam égorgé aux autels et ses fils massacrés. « Ce père de tant de rois, dit-elle, » manque de tombeau ; et tandis que Troie est en » cendres, il n'a point de bucher. »

Ille tot Regum parens
Caret sepulchro Priamus, et flamma indiget,
Ardente Troja.

Pensée froide qu'on a admirée, et qui n'est pourtant rien moins qu'admirable. Elle est du même goût qu'un morceau du commencement qui a servi à Despréaux pour marquer le caractère de toute la pièce, et en général du génie de Sénèque. Le voici. « La colonne de l'Asie est ren- » versée, cet ouvrage des dieux, cette Troie, au » secours de laquelle étaient accourus et ceux qui » boivent les froides eaux du Tanaïs aux sept » embouchures, et ceux qui, prosternés à l'aspect » des rayons du soleil naissant, voient le Tigre » mêler ses tièdes flots à ceux de la mer, etc. »

Columen eversum occidit
Pollentis Asiæ : Cælitum egregius labor :
Ad cujus arma venit, et qui frigidum
Septena Tanaïn ora pandentem bibit ;

Et qui renatum prorsus excipiens diem
Tepidum rubenti Tigrin immiscet freto, etc.

Il serait ennuyeux de rapporter le reste. C'est au sujet de ces vers que Boileau a si bien dit :

Que devant Troie en cendre Hécube désolée
Ne vienne pas pousser une plainte ampoulée,
Ni sans raison décrire en quels affreux pays
Par sept bouches l'Euxin reçoit le Tanaïs.
Tous ces pompeux amas d'expressions frivoles
Sont d'un déclamateur amoureux de paroles.
Il faut dans la douleur que vous vous abaissiez :
Pour me tirer des pleurs, il faut que vous pleuriez.
Ces grands mots dont alors l'acteur emplit sa bouche,
Ne partent point d'un cœur que sa misère touche.

Art. poét., chant III.

Enfin Hécube tourne ses inquiétudes sur les princesses troyennes, que chacun des vainqueurs va tirer au sort :

Dominum ecce Priami nuribus et natis legens
Sortitur urna. Præda quem vilis sequar?
Hic Hectoris conjugia despondet sibi,
Hic optat Heleni conjugem; hic Antenoris :
Nec deest tuos, Cassandra, qui thalamos petat.
Mea sors timetur. Sola sum Danaïs metus.

« L'urne fatale va donner des maîtres aux brus et » aux enfans de Priam. Vil butin de Troie, quel » tyran suivrai-je? L'un se promet l'épouse d'Hec- » tor, l'autre souhaite celle d'Hélénus, celui-ci

» celle d'Anténor. Cassandre même, quoique dé-
» vouée aux autels, a des amans grecs. Seule, on
» craint de m'obtenir. Je leur suis devenue redou-
» table. » On n'entend pas trop ce que veut dire ici Hécube. Voudrait-elle des amans? non, sans doute. Se glorifie-t-elle de n'en point avoir? C'est apparemment sa pensée [1]. Elle se réjouit qu'on redoute le malheur attaché à sa destinée. Quoi qu'il en soit, il n'y a dans cet acte que ces vers qui marquent le sujet, si pourtant c'est là le véritable sujet de Sénèque. La suite de la pièce en donne deux autres, à savoir, l'arrêt prononcé contre Polyxène et Astyanax; c'est-à-dire, la mort de la fille et du petit-fils d'Hécube. Le sort des Troyennes ne se développe qu'à la fin, et en si peu de mots, qu'il ne fait point d'impression après ce qui s'est passé. Ce changement et cette duplicité de sujet montrent combien peu Sénèque a suivi l'esprit et le plan de son modèle. Euripide prend pour sujet le sort des Troyennes; et ce sort se développe peu à peu, depuis le commencement de la pièce jusqu'à la fin, par un enchaînement qui lie toutes les parties pour n'en faire qu'un tout. Ici rien de tout cela. On annonce le même sujet. Le spectateur

[1] C'est la même pensée qu'Ovide a exprimée dans ses *Métamorphoses*:

....Dominum matri vix repperit Hector.

Elle est inutile à toute espèce d'emploi : la reine d'Ilion est une esclave dédaignée.

s'y attend, et il voit par la suite qu'il n'en est plus question; qu'il ne s'agit d'abord que de Polyxène, et qu'il y a apparence qu'on ne parlera que d'elle. Puis on lui met sous les yeux un autre objet, je veux dire Astyanax; et cela sans liaison, sans préparation, sans autre fondement que le caprice du poëte, qui attache ensemble des scènes qui n'ont aucun rapport essentiel. C'est cet art tragique qui manque à Sénèque, et qu'il n'a pas plû aux critiques d'examiner à fond, pour juger du prix des tragédies latines en elles-mêmes, ou par rapport aux grecques : reprenons la suite de cette pièce.

Hécube, sans autre transition qui unisse ce qu'elle va dire avec ce qu'elle a dit, s'avise tout-à-coup de s'écrier : « *Lamenta cessant?* Quoi! nous » différons notre deuil! Compagnes de ma cap- » tivité, frappez votre sein, faites tout retentir de » vos gémissemens, et célébrez les funérailles de » Troie : *et justa Trojæ facite.* »

Le chœur obéit. « Celles, dit-il, dont vous » exigez des pleurs sont faites depuis long-temps » à pleurer. » Ce commencement qui est dans la nature, contre l'ordinaire de Sénèque, et quelques autres morceaux, sont sans doute ce qui a déterminé Heinsius à préférer hautement les chœurs de Sénèque à ceux d'Euripide. Il aurait raison de les comparer, si tout était aussi naturel et aussi bien placé que le mot qu'on vient de lire;

mais on trouverait bien du mécompte dans le détail. Ici Hécube commence le deuil en cérémonie : elle donne aux autres femmes l'exemple et le signal. Toutes, de concert, laissent flotter leurs cheveux, se les arrachent, se couvrent de poussière, déchirent leurs vêtemens, et se frappent la poitrine : le tout en cadence, et avec toutes les marques du désespoir. Aussi est-ce un deuil général, un deuil pour la patrie entière, et sans exemple dans les tragédies grecques. Il en devait coûter aux acteurs qui jouaient de pareils rôles, si on les jouait. Tantôt c'est pour Hector, tantôt c'est pour Priam; enfin, c'est sur elles-mêmes que les femmes pleurent. « Car enfin, » disent-elles, Priam est heureux, et heureux » quiconque ne survit pas à tant de maux! » Hécube s'en va, l'on ne sait pourquoi.

ACTE II.

Talthybius vient dire au chœur que les vaisseaux des Grecs sont arrêtés au port, faute des vents favorables. C'est l'ombre d'Achille qui les empêche de souffler. Talthybius raconte ici l'apparition de ce héros qui demande que Pyrrhus lui immole Polyxène, qui lui avait été promise en mariage. Cette narration se fait à la façon de

Sénèque. Ce sont des vers magnifiques, à l'enflure près. A tout prendre, elle est belle, et commencerait bien l'exposition de l'action, si elle était au premier acte, et s'il ne s'agissait dans la pièce que de Polyxène.

Pyrrhus et Agamemnon paraissent à l'instant. Le fils d'Achille commence. « Chacun des Grecs, » dit-il, a eu sa part des dépouilles et des captives » de Troie : n'est-il pas juste de donner la sienne » à Achille? » Il relève le mérite et les exploits de ce héros, et conclut de cette manière, en adressant la parole à Agamemnon : « Balancerez-» vous à satisfaire Achille? Quoi! il sera cruel » d'immoler la fille de Priam au fils de Pélée, et » tout père que vous êtes, vous avez sacrifié votre » sang à Hélène! »

Agamemnon répond : « L'impétuosité est un » défaut pardonnable à la jeunesse. Dans les » hommes ordinaires, c'est l'effet d'un âge bouil-» lant; dans Pyrrhus, c'est l'esprit de son père » qui l'anime. J'ai supporté l'impatiente ardeur » d'Achille. Plus on est élevé, plus on doit être » indulgent. Mais pourquoi voulez-vous déshonorer par le carnage l'ombre d'un héros si ré-» véré? Il faut, croyez-moi, discerner ce qu'il » convient aux vainqueurs de faire, et aux vaincus » de souffrir. La modération seule rend un gou-» vernement durable. La violence le perd. Plus

« la fortune est favorable, plus on doit la craindre.
» Mes victoires m'ont appris qu'il est d'affreux
» revers qui écrasent en un instant les plus puis-
» sans États. Troie renversée nous a trop énor-
» gueillis. Songeons que nous sommes au même
» point dont les Troyens sont déchus à nos yeux.
» Moi-même, je l'avouerai, j'ai quelquefois passé
» les bornes d'un légitime empire. La fierté m'em-
» portait; mais cette même prospérité qui enivre
» les autres a brisé mon orgueil. Priam m'a rendu
» fier et modéré [1]. Puis-je regarder autrement le
» sceptre et la couronne, que comme un vain
» éclat qu'un revers peut anéantir, sans y em-
» ployer ni mille vaisseaux, ni dix années? L'adver-
» sité ne vient pas toujours si lentement. J'ai
» voulu, j'en conviens, dompter et humilier
» Troie. Mais pardonne, chère Grèce; j'aurais
» empêché la ruine de ta rivale, si la fureur d'un
» assaut et une victoire nocturne avaient pu re-
» cevoir un frein. Tout ce qui s'est passé d'hor-
» rible et d'inhumain, c'est la fortune, ce sont
» les ténèbres si capables d'animer la fureur mi-
» litaire, qui l'ont exécuté. Revenus à nous-
» mêmes, épargnons le peu qui reste de Troie.

[1] Le sens le plus naturel, en lisant *tumidum*, que donnent quelques manuscrits, au lieu de *timidum*, serait celui-ci : « Est-ce toi, Priam, qui peux me rendre orgueilleux et vain ? »

[2] Tu me superbum, Priame, tu tumidum facis?

R.-R.

» Assez et trop nous avons assouvi notre vengeance.
» Non, je ne permettrai point un crime. Quoi!
» qu'une fille de roi périsse! qu'on l'immole de
» sang-froid sur un tombeau! que son sang arrose
» des cendres insensibles! qu'on ose nommer hy-
» ménée une barbarie pareille! non, encore une
» fois, je ne le souffrirai pas : l'attentat de l'armée
» retomberait sur moi; et quiconque n'arrête pas
» l'exécution d'un forfait, quand il le peut, est
» censé l'ordonner. »

Voilà une excellente veine. Si Sénèque s'exprimait toujours ainsi, il cesserait d'être lui-même. C'est dans ces sortes de morceaux que Racine, qui les sentait si bien, a su habilement l'imiter. Il le traduit ainsi dans la scène d'*Andromaque*, où Pyrrhus refuse Astyanax à Oreste:

Tout était juste alors; la vieillesse et l'enfance
En vain sur leur faiblesse appuyaient leur défense;
La victoire et la nuit, plus cruelles que nous,
Nous excitaient au meurtre et confondaient nos coups.
Mon courroux aux vaincus ne fut que trop sévère!
Mais que ma cruauté survive à ma colère;
Que, malgré la pitié dont je me sens saisir,
Dans le sang d'un enfant je me baigne à loisir!
Non, seigneur, que les Grecs cherchent une autre proie;
Qu'ils poursuivent ailleurs ce qui reste de Troie.
De mes inimitiés le cours est achevé;
L'Épire sauvera ce que Troie a sauvé.

Andromaque, acte I, sc. 2.

» — Quel prix aura donc Achille? dit Pyrrhus. — » La gloire, répond Agamemnon. » Il s'étend sur l'inhumanité des sacrifices de sang humain; de sorte que Pyrrhus s'emporte jusqu'à menacer le général, vrai caractère du fils d'Achille. La contestation s'allume; elle produit des reproches très-piquans, et presque des injures grecques en beau latin. A cela près, cette scène est bien faite, et assez conforme à nos manières. Pyrrhus et Agamemnon y jettent des maximes fort opposées. Mais il est assez étonnant de voir que cette querelle si vive se termine, de la part d'Agamemnon, ce roi des rois, par appeler Calchas pour lui remettre le jugement de ce différend.

Calchas consulté, prononce l'arrêt de mort contre Polyxène. Il faut qu'elle soit immolée de la main de Pyrrhus. Les dieux veulent même qu'on précipite du haut d'une tour Astyanax, fils d'Hector. Ce n'est qu'à ce prix que la flotte obtiendra les vents. A cet oracle, Agamemnon ne réplique rien, et se retire.

A la vérité, on met ici Astyanax sur les rangs. Mais cela ne sauve pas la duplicité d'action. La mort d'Astyanax chez Euripide, vient du conseil assemblé dans la tente du général, aussi bien que tous les autres événemens. Ici elle est prononcée par Calchas, sans qu'on sache pourquoi, et sans qu'on ait aucun lieu de s'y attendre.

Le chœur, pour intermède, fait une espèce d'ode également impie, et bien versifiée, sur la mort, pour montrer que tout meurt, âme et corps. A quoi cela va-t-il ? sinon à contredire l'action du théâtre, et à traiter l'ombre d'Achille de chimère.

L'épicuréisme étalé par Sénèque avec tant de hardiesse et de hauteur, n'a-t-il pas donné lieu aux impiétés couvertes, quand elles osent se glisser sur le théâtre moderne? Je ne parle pas du nôtre, puisque le théâtre est de toutes les nations. Mais sans faire ici le prédicateur, n'est-il pas scandaleux que des chrétiens, épris de l'orgueilleux prestige d'un déclamateur esprit-fort, soient tentés de prendre le même ton, et de dégrader la scène, en insinuant des maximes réprouvées, non-seulement par le christianisme, mais par les plus simples lumières de la raison et de la vraie philosophie ?

ACTE III.

Andromaque entre sur la scène en tenant son fils Astyanax, qui seul, dit-elle, l'empêche de suivre son époux au tombeau. C'est au trépas d'Hector qu'elle fixe l'époque du renversement de Troie. Elle raconte à un vieillard le songe qu'elle a eu la nuit dernière. Hector lui a apparu:

Quantùm mutatus ab illo
Hectore, qui redit exuvias indutus Achillis.
Aeneid. l. II, v. 274.

« Combien différent de cet Hector qui revint » chargé des dépouilles d'Achille! » Sénèque imite ce tour de Virgile; mais il le farde. Hector avertit son épouse en songe de sauver Astyanax. Voilà le souci qui tourmente Andromaque. Apparemment quelque malheur affreux menace son fils. Elle l'embrasse, et se souvient d'Hector. « Voilà l'air et les yeux de mon époux, dit-elle. » C'est encore Virgile après Euripide :

Sic oculos, sic ille manus, sic ora ferebat.
Aeneid. l. III, v. 490.

Racine s'est contenté de traduire Virgile, lors même qu'il a imité cet endroit de Sénèque :

C'est Hector, disait-elle, en l'embrassant toujours :
Voilà ses yeux, sa bouche, et déjà son audace;
C'est lui-même, c'est toi, cher époux, que j'embrasse.
Andromaque, acte II, sc. 5.

Sénèque outre le coloris, suivant sa manière. Pour revenir à Andromaque, il vient d'abord dans l'esprit de demander pourquoi le chœur ne lui dit pas nettement que Calchas a ordonné la mort de son fils, puisque ce chœur a été présent à tout, qu'il l'est encore, et qu'Andromaque lui a d'abord adressé la parole. A cela, je ne vois aucune ré-

ponse, sinon qu'il a plû à Sénèque de ne faire presque parler ses chœurs que dans les intermèdes, pour remplir les intervalles des actes, sans s'embarrasser si leur présence, dans le cours du spectacle, blesse le bon sens ou non.

Du reste, Andromaque, effrayée sur le sort de son fils, fait ici une des plus belles et des plus neuves situations qui ait jamais paru sur le théâtre. Cet acte seul, qui n'a nul rapport aux autres, serait la matière d'une tragédie digne du théâtre français; et je ne doute pas que Racine n'ait regretté plus d'une fois la nécessité où le mettait son sujet d'Andromaque en Épire, de ne pouvoir y faire entrer un acte si heureusement imaginé.

L'idée d'Astyanax mort, qu'Euripide fait présenter à Andromaque sur le bouclier d'Hector, a fait naître à Sénèque l'idée de cacher Astyanax vivant dans le tombeau de son père. « Entrez dans ce tombeau, cher enfant, lui dit » sa mère. Pourquoi frémir, pourquoi dédaigner » ce triste asyle? Je reconnais le fils d'Hector. Il » rougit de craindre ses ennemis. Mets bas cette » ancienne fierté qui ne nous sied plus. Prends » des sentimens plus conformes à ta fortune. Vois » ce qui reste de notre grandeur passée, un tom- » beau, un enfant, une mère esclave! Il faut » céder à tant de maux. Ose entrer dans le sanc- » tuaire des mânes de mon Hector. Si les destins

» nous favorisent, il te servira d'asyle; s'ils ont » résolu ta mort, ce sera ton sépulcre. » Le vieillard ferme l'entrée du tombeau, et il écarte Andromaque, dans la crainte que la douleur de la mère ne décèle la retraite du fils. Tandis qu'ils sont dans cette inquiétude, Ulysse paraît. Andromaque à part, prie son époux de cacher son fils dans le sein de la terre : retour très-naturel et très-fin. Ulysse déclare à cette princesse que les Grecs demandent Astyanax; que la politique veut qu'ils se délivrent de la crainte que pourrait un jour leur causer ce jeune prince; qu'enfin sa mort est la suite d'un parti pris par l'assemblée des Grecs, et autorisé par les dieux.

Andromaque feint qu'on lui a ravi ce cher fils. Ulysse aperçoit aisément la ruse. « Il n'est point » question de dissimuler, dit-il : où est Astyanax ? » Et moi, je vous demande, répond-elle, où est » Hector, où est Priam, où sont tous les Troyens; » vous n'en demandez qu'un, et moi j'en rede- » mande mille. » Ulysse, moins artificieux, et plus cruel ici qu'il ne l'est dans l'*Hécube* d'Euripide[1], menace Andromaque des tourmens et de la mort. Elle réplique par de belles sentences fort éloignées de la simplicité du poëte grec : « Qui peut mourir, qui le doit, et qui le veut,

[1] Voyez l'*Hécube*, d'où cette scène est tirée en partie.

» ne craint rien, dit-elle. Si tu veux m'épouvan-
» ter, menace-moi de me laisser vivre. La mort
» est l'objet de mes vœux. » Ce style, fièrement sententicux, a ses beautés, on ne saurait le nier; mais ce n'est point le langage de la nature, c'est celui de l'art.

Pour délivrer Ulysse de la crainte que lui et la Grèce témoignent avoir d'un enfant, Andromaque a recours à une autre feinte. Elle dit qu'Astyanax est mort. Elle jure même qu'il est parmi les morts, et dans le tombeau; équivoque assez heureuse, si elle était moins poussée. Ulysse feint à son tour d'aller annoncer cette nouvelle aux Grecs; mais il s'aperçoit qu'Andromaque montre plus de crainte et d'inquiétude que de douleur. Ceci consiste dans un jeu de théâtre fort délicat. Il revient sur ses pas, et la félicite d'une mort qui lui épargne un plus grand deuil, puisqu'Astyanax devait être précipité de l'unique tour qui subsistait encore à Troie. La veuve d'Hector frémit à ce discours. Ulysse examine son air, et reconnaît la frayeur de cette princesse; il ordonne qu'on cherche Astyanax, qu'il croit être caché aux environs. Il ajoute que Calchas veut qu'on détruise le tombeau d'Hector, et qu'on jette ses cendres dans la mer. Andromaque, surprise par cette ruse qu'elle n'a pas prévue, donne dans le piége. Elle balance entre le fils et la cendre d'Hec-

tor. Livrera-t-elle l'un ou l'autre? Sa délibération serait bien dans le goût français, si elle n'était plus ingénieuse que naturelle. Enfin, elle se résout à sauver son fils, parce qu'il pourra un jour venger Troie et son père. Elle revient donc à Ulysse, qui ne cesse de la presser. Après avoir deviné sa peine, il donne ordre à sa suite d'ouvrir le tombeau. Andromaque se met en devoir de le défendre. Elle invoque à grands cris l'ombre de son époux, mais en vain. Comme elle voit que son fils est près d'être écrasé sous les ruines du monument, elle met bas la feinte, elle a recours aux larmes et aux supplications, elle se jette aux pieds d'Ulysse. Ce prince, avant que d'écouter ses prières, demande d'abord qu'on lui livre Astyanax. Elle l'appelle. Il sort du tombeau, et elle lui ordonne d'embrasser les genoux d'Ulysse. Cette scène mérite d'être lue toute entière. La voici :

ANDROMAQUE, apercevant Ulysse [1].

O terre! ouvre ton sein : et toi, ombre de mon époux, creuse ton sépulcre jusqu'au Styx, et cache mon dépôt dans sa plus sombre profondeur. Voici Ulysse : sa démarche et son air, tout m'annonce des pièges cruels.

[1] Quoiqu'on traduise cette scène, on ne prétend pas l'approuver en tout. Le lecteur verra bien l'affectation et les autres défauts qu'il faudrait en retrancher, pour la rendre conforme à notre goût. Il ne s'agit ici que de rappeler à l'esprit cette situation qui est très-belle.

ULYSSE.

Ministre involontaire du sort inhumain, je vous conjure d'abord, madame, de ne pas regarder mes paroles comme les miennes. C'est la Grèce assemblée, ce sont vingt rois qui vous parlent par ma bouche. Le fils d'Hector s'oppose à leur retour. Les destins demandent qu'il soit livré. Vainement Troie n'est plus; la conquête des Grecs n'est pas affermie. La crainte leur rendra toujours suspecte une paix incertaine. Ils seront toujours en défiance et en armes, tant que l'espoir des Phrygiens abattus subsistera.

ANDROMAQUE.

Sont-ce les oracles de votre augure Calchas?

ULYSSE.

Quand il se tairait, ce sont ceux d'Hector. Je redoute jusqu'à sa race. Les fils des héros sont nés pour l'être eux-mêmes [1]. Tel un taureau naissant paraît être peu considérable; mais bientôt élevant la tête, il fait revivre celui dont il a reçu le jour, et domine sur le troupeau. Telle une branche tendre, qui survit à l'arbre déraciné, en répare bientôt la perte, devient une forêt, et couvre la terre de son ombre. Telle enfin, une cendre mal éteinte, après un grand incendie, est capable de

[1] Mauvais goût, goût de déclamateur. Les Grecs n'auraient pas mis cet allongement, à ce qu'il me paraît.

tout embraser. Je conçois vos douleurs, madame; mais la douleur est un juge intéressé. Pesez toutefois les raisons des Grecs, et vous leur pardonnerez. Dix étés et autant d'hivers d'une guerre cruelle ont appris à des soldats, vieillis dans les travaux d'un si long siége, à redouter Troie, et jusqu'à ses débris. Elle ne peut trop expirer à leur gré. Un Hector à venir est un objet redoutable pour eux. Délivrez-nous d'une inquiétude qui seule arrête nos vaisseaux sur le rivage. C'est Ulysse qui demande à une mère son fils, j'en conviens; mais ne m'imputez point cette barbarie. Le sort a prononcé. J'aurais demandé Oreste, s'il l'eût ordonné. Songez après tout qu'il est juste que les vaincus souffrent à leur tour des maux nécessaires, que les vainqueurs ont soufferts avant eux.

ANDROMAQUE.

O mon fils! que n'es-tu entre mes mains! que n'ai-je du moins connaissance de ton sort! Dussé-je me voir chargée de chaînes, accablée de traits, et environnée de flammes; non, je ne trahirais pas la tendresse maternelle. O mon fils! mon cher fils quelle région te possède? quel est ton destin? Es-tu errant avec les restes échappés de Troie? Les flammes d'Ilion t'ont-elles dévoré? Le barbare vainqueur s'est-il fait un jeu de verser ton sang! Es-tu devenu la proie des vautours? Hélas! je l'ignore.

ULYSSE.

La feinte est inutile, madame; on ne trompe pas Ulysse. Il a su se garantir de la ruse des mères, et même des déesses. Cessez de recourir à de vains détours. Où est votre fils ?

ANDROMAQUE.

Où est mon fils? barbare! Dis-moi où est Hector, où est Priam, où sont tous les Phrygiens? Tu n'en demandes qu'un, et je les redemande tous.

ULYSSE.

Madame, craignez d'être réduite à confesser ce que vous refusez de découvrir volontairement.

ANDROMAQUE, avec feu.

Que craindre quand on peut mourir, quand on doit mourir, quand on brûle de mourir?

ULYSSE.

La mort envisagée de près fait bientôt évanouir ces grands sentimens.

ANDROMAQUE.

Si tu veux étonner Andromaque, menace-la de la vie. La mort est l'objet de ses vœux.

ULYSSE.

Eh! bien, vos vœux seront exaucés; mais les tourmens les plus cruels arracheront ce fatal se-

cret. Il le faut, madame; et la nécessité l'emporte toujours sur la tendresse maternelle. Quelle folie de céler un mystère qu'il faudra bientôt dévoiler!

ANDROMAQUE.

Tu dis trop peu. Propose-moi tout ce que l'ingénieuse fureur peut inventer de supplices, le fer, le feu, la faim, la soif; en un mot, toute la barbarie des tyrans tels que toi.

ULYSSE.

Je le vois, la tendresse d'une mère parle; elle est héroïque; elle brave tout. Mais ce même amour que vous avez pour un fils, madame, croyez-vous qu'il ne porte pas les Grecs à trembler pour leurs enfans? Après tant de maux, après dix ans de guerre, je craindrais moins si je n'avais à appréhender que pour moi. Avouez-le: vous ménagez des guerres à Télémaque.

ANDROMAQUE.

Il faut m'expliquer; j'y consens; oui, je consens malgré moi à dire des choses agréables à Ulysse et aux Grecs. Ma douleur, cesse de te contraindre! Atrides, jouissez de mes larmes! et vous, Ulysse, portez aux Grecs d'heureuses nouvelles! C'est votre usage et votre ambition... Le fils d'Hector n'est plus.

ULYSSE.

Sur quelle foi puis-je en assurer l'armée?

ANDROMAQUE, avec vivacité.

Puisse retomber sur ma tête tout ce que peut contre moi le barbare vainqueur, et que je regarde comme heureux, une mort prompte dans ma patrie, et un doux repos pour mon Hector, si mon fils n'est privé de la lumière, s'il n'est parmi les morts, si, enfermé dans un tombeau, il n'a pas reçu les derniers devoirs!

ULYSSE

Il suffit, madame. Je cours annoncer aux Grecs une paix solide et affermie par l'extinction de la race d'Hector. (*Ulysse s'écarte un peu et dit*[1] :) Ulysse, que vas-tu faire? Les Grecs te croiront-ils? Qui crois-tu, toi-même, une mère!..... Mais quoi! peut-elle feindre, elle qui brave les tourmens et la mort? Ah! l'on ne craint le trépas que quand on n'a rien à redouter.... Mais elle a fait un horrible serment. Eh! si elle est parjure, que peut-elle appréhender de pis, que le sort auquel elle s'est condamnée?.... Rappelons notre industrieuse adresse; montrons tout Ulysse. La vérité se dévoile toujours. Sondons le cœur d'une mère. Je la vois embarrassée. Elle soupire. Elle gémit. Elle pleure. Elle porte çà et là ses pas in-

[1] Monologue mal ménagé, au moins à ce qu'il me semble. Ceux d'Andromaque et d'Ulysse, qu'on va voir encore, feront mieux sentir combien cela est peu naturel.

certains. Elle prête une oreille attentive à mes secrètes paroles. Elle est plus inquiète qu'affligée. Usons d'artifice. (*Il revient vers Andromaque.*) Madame, l'usage veut que l'on console les autres mères de la perte de leurs enfans. Pour vous, je dois vous féliciter; heureuse dans votre malheur, d'avoir perdu un fils qu'un destin cruel attendait. Vous connaissez l'unique tour qui reste de Troie. Il devait être précipité du sommet.

ANDROMAQUE.

Je meurs! . . . mon sang se glace dans mes veines! . . .

ULYSSE, à part.

Elle frémit. La frayeur l'a décelée. Suivons mon projet : redoutons ses craintes. (*Aux soldats.*) Holà! gardes, allez, cherchez le fils d'Hector, qu'une mère a vainement caché. Quelque prix qu'il en coûte, trouvez et produisez à mes yeux cet ennemi de la Grèce. (*A part.*) C'en est fait. Son secret est deviné. (*A un soldat.*) Obéis, dis-je, tire l'enfant de sa retraite.... (*A Andromaque.*) Pourquoi trembler, madame, n'est-il pas mort?

ANDROMAQUE.

Plût aux dieux que j'eusse encore lieu de craindre pour ses jours! mais la frayeur m'est devenue naturelle. On se défait difficilement d'une habitude qui a coûté si cher.

ULYSSE.

J'entends. Eh bien, puisque le fils a prévenu, par une heureuse mort, l'expiation due aux murs de Troie, puisqu'il est hors d'état d'accomplir l'oracle de Calchas, voici ce que Calchas ordonne : « La flotte impatiente sera purifiée, dit-il, en » apaisant la mer par les cendres du père répan- » dues dans les ondes. Qu'on brise le tombeau » d'Hector. » Le fils est échappé à son destin, le sépulcre paternel doit l'accomplir.

ANDROMAQUE, à part et un peu écartée.

Que ferai-je? Deux objets bien chers me déchirent; un fils, et la cendre d'un époux. Lequel doit l'emporter? Oui, cher Hector, j'atteste les dieux cruels, et plus encore tes mânes[1], mes véritables dieux, que je n'aime dans mon fils que toi seul. Qu'il vive pour me rappeler un époux!... Quoi! les froides reliques de mon Hector seront profanées et répandues dans les flots! Ah! périsse plutôt son fils! Mais le verras-tu périr, mère barbare? le verras-tu précipiter? Oui, je le souffrirai, pourvu que mon époux mort soit épargné... Que dis-je? hélas! l'un peut sentir encore son mal-

[1] Ce n'est pas là la seule impiété qui soit dans cette pièce. On y trouve un chœur entier dans l'acte second qui, à force d'être impie, montre une affectation ridicule d'esprit fort dans le Sénèque vrai ou supposé.

heur : le trépas a rendu l'autre insensible. Son destin est en sûreté. Cruelle incertitude! Prenons un parti... Ingrate! tu balances, et voilà ton Hector!... Je me trompe; il faut prononcer entre deux Hectors. L'un vit, et peut venger son père. Il faut sacrifier l'un ou l'autre. Que feras-tu?... Conservons celui que redoutent les Grecs [1].

ULYSSE.

Le temps presse, madame. J'obéis à l'oracle; je détruis ce tombeau.

ANDROMAQUE.

Ce tombeau! Ah! barbares Grecs, vous me l'avez vendu à prix d'argent [2].

ULYSSE.

J'y vole, et je le renverse de fond en comble.

ANDROMAQUE.

Dieux, Achille, Pyrrhus! J'en appelle à vous, fils d'Achille, défendez le bienfait de votre père.

ULYSSE.

Plaintes inutiles! ce monument va remplir ces lieux de ses débris.

ANDROMAQUE.

Grecs inhumains, c'était le seul crime qui vous

[1] Il y a trop d'esprit et d'esprit affecté, ce me semble, dans ce singulier monologue.

[2] Il avait fallu acheter du vainqueur la permission de rendre les derniers devoirs à Hector.

restât à tenter. Temples, autels, dieux, et même favorables, vous avez tout violé. Votre fureur avait épargné les tombeaux. Mais je m'opposerai à vos efforts. Ma faible main bravera vos armes. Un juste courroux me donnera des forces[1]. Vous trouverez en moi une amazone qui renverse des armées entières, une ménade hors d'elle-même qui franchit les forêts, qui frappe, qui blesse sans s'en apercevoir. Oui, je me jeterai au milieu de ces soldats, et du moins j'aurai la gloire de succomber en défendant les cendres de mon époux.

ULYSSE, aux soldats.

Qui vous arrête? Seraient-ce les gémissemens ou la fureur d'une femme? Obéissez.

ANDROMAQUE.

Ah! plongez plutôt le poignard dans mon sein. Hector, cher Hector! repousse l'obstacle des enfers, romps l'ordre des destins, fends la terre, et dompte Ulysse. Ton ombre suffira!... Je te vois; tu prends les armes en main; tu lances des feux. Grecs, voyez Hector et tremblez!... Hélas! suis-je la seule à le voir[2]!

ULYSSE, à un soldat qui brise le monument.

Allons, détruis tout jusqu'aux fondemens.

[1] Autre allongement puéril, à la façon de Sénèque.

[2] Réflexion peu sensée à mon gré.

ANDROMAQUE, un peu écartée, à part.

Que fais-tu, mère insensée? Tu enveloppes dans la même ruine ton fils et ton époux! Peut-être pourras-tu fléchir les Grecs par d'humbles prières!... Ah! le poids du tombeau va écraser mon fils. Qu'il meure de toute autre manière, plutôt que d'être la victime d'un père mort. (*A Ulysse.*) Ulysse, jamais Andromaque n'a embrassé les genoux d'un vainqueur. Vous me voyez tomber aux vôtres. Prenez pitié d'une mère, et ne rebutez pas ses pleurs. Plus les dieux vous ont élevé, moins vous devez accabler les malheureux. Ce qu'on leur accorde, on le donne à la fortune, à soi-même. Qu'ainsi puisse vous recevoir le lit de votre fidèle épouse! Qu'ainsi puisse Laërte prolonger ses jours pour vous embrasser! Qu'ainsi votre Télémaque vous revoie, et allant au-delà de vos vœux, qu'il passe son aïeul en âge, et son père en sagesse! Ayez pitié d'une mère : ce titre est l'unique bien qui me reste.

ULYSSE.

Livrez votre fils; puis priez.

ANDROMAQUE.

Sors de ton asyle souterrain, sors, cher trésor, qu'une mère prétendit en vain dérober à la cruauté de l'ennemi. Voilà donc, ô Ulysse! la ter-

reur de vos mille vaisseaux, un enfant! Rends-toi, mon fils; et prosterné aux pieds de ton maître, embrasse ses genoux. N'estime plus honteux ce que la fortune ordonne. Oublie tes aïeux, et ce qu'ils furent; oublie Priam et l'éclat de son empire; oublie ton père Hector. Te voilà captif, prends-en les sentimens et les manières. Si l'âge t'empêche de sentir l'horreur du trépas qui t'attend, apprends du moins d'une mère à pleurer. Ce n'est pas la première fois que Troie a vu couler les larmes suppliantes d'un roi enfant. Elle vit pleurer le jeune Priam. Il fléchit la férocité d'Alcide[1]. Oui, ce fier dompteur de tant de monstres, ce héros qui brisa les portes de l'enfer, et qui s'ouvrit un chemin inconnu, se laissa attendrir par les larmes d'un ennemi bégayant. Régnez, lui dit-il, je vous rends le sceptre; montez sur le trône de votre père, mais soyez plus fidèle qu'il ne le fut. Heureux Priam, d'être tombé entre les mains d'un ennemi si généreux! Grecs, imitez la modération d'Hercule. N'aimeriez-vous

[1] Hercule saccagea Troie. Laomédon, qui en était roi, avait trompé Neptune et Apollon, en les frustrant du prix dont il était convenu avec eux pour bâtir sa ville. Ces dieux l'accablèrent de tant de maux, que, pour les apaiser, il fut contraint d'exposer sa fille Hésione sur un rocher. Hercule, à qui il promit une récompense, la délivra. Mais ayant été trompé comme Apollon et Neptune, il s'en vengea par le sac de Troie et l'enlèvement d'Hésione, qui épousa Télamon. Mais il rendit le sceptre à Priam. Voyez *Philoctète*, tom. III.

que ses fureurs? Vous voyez un suppliant bien cher. Astyanax n'est pas moindre que Priam, et il ne demande que la vie. Il abandonne la couronne et l'État à la fortune.

Le roi d'Ithaque, touché en apparence, dit toutefois que la crainte de trouver un jour dans Astyanax un ennemi fatal à la Grèce, doit l'emporter sur la pitié. La princesse répond chez Sénèque, à peu de chose près, comme chez Racine, qui l'a rectifié :

Digne objet de leur crainte!
Un enfant malheureux qui ne sait pas encor
Que Pyrrhus est son maître, et qu'il est fils d'Hector.....
Seigneur, tant de grandeurs ne nous touchent plus guère.
Je les lui promettais tant qu'a vécu son père...
Non, vous n'espérez plus de nous revoir encor,
Sacrés murs, que n'a pu conserver mon Hector!
A de moindres faveurs des malheureux prétendent;
Seigneur, c'est un exil que nos pleurs vous demandent.

Andromaque, acte I, sc. 4.

Chez le poëte latin, Andromaque demande aussi l'esclavage pour son fils comme une faveur. Ulysse répond que si des vœux si tendres sont rejetés, c'est à Calchas, non à Ulysse, qu'elle doit s'en prendre. Sur quoi cette mère, poussée à bout, se livre à la fureur et aux invectives; puis elle fait ses adieux à son fils, adieux qui ne sont point du tout dans la nature. Il n'y a que la si-

tuation qui soit touchante. Elle lui dit qu'il ne régnera point, qu'il ne combattra point contre les Grecs, qu'il ne se distinguera ni à la chasse, ni aux tournois, ni aux danses, le tout en vers pompeux, mais hors de propos :

Iliaca non tu sceptra regali potens
Gestabis aula, jura nec populis dabis,
Victasque gentes sub tuum mittes jugum.
Non Græca cædes terga, non Pyrrhum trahes:
Non arma tenera patria tractabis manu,
Sparsasque passim saltibus latis feras
Audax sequeris, nec stato lustri die
Solemne referens Troïci ludi sacrum,
Puer citatus nobilis turmas ages.
Non inter aras mobili velox pede
Revocante flexo concitos cornu modos
Barbarica prisco templa saltatu coles.

Quelles rêveries! Daniel Heinsius les blâme avec raison; mais je ne sais pourquoi il les impute à une imitation affectée d'Euripide, chez qui certainement Andromaque ne dit point de pareilles puérilités. Astyanax jette quelques cris dans cette scène de Sénèque, et sa mère l'arrose de pleurs. « Meurs, lui dit-elle, et, rempli d'Andromaque, » va retrouver Hector. » Elle le dépouille aussitôt de sa robe, parce qu'elle a touché les cendres de son époux, qu'elle veut, dit-elle, recueillir précieusement en la baisant :

Quidquid hic cineris latet
Scrutabor ore.

Ulysse enlève l'enfant, et le chœur finit l'acte en parcourant géographiquement toutes les villes grecques, où il peut être conduit en captivité avec Hécube. C'est la première fois qu'il soit fait mention d'Hécube dans cet acte. On l'a perdue de vue depuis le premier, sans savoir ce qu'elle est devenue : ce qui est un très-grand défaut, et une marque visible de la duplicité d'action; au lieu que dans Euripide, tout roule sur Hécube, qui réunit par-là tous les événemens à un même point de vue.

ACTE IV.

Autre marque du peu d'intelligence qu'avait Sénèque des secrets du théâtre, et de sa négligence à étudier les modèles grecs qu'il a défigurés. Chez eux, tout se développe avec ordre. Hélène même est attendue, et l'on s'intéresse à savoir son sort. Ici Hélène paraît sans être annoncée. Et que vient-elle faire? Un très-ridicule personnage, comme on va le voir. Ce n'est plus Hélène conquise par les armes, et livrée à toute la vengeance d'un époux offensé, comme chez Euripide; c'est Hélène lâche et perfide, que la Grèce assemblée charge de l'exécution d'une perfidie et d'une lâ-

cheté. Elle dit en entrant qu'elle a ordre de tromper Polyxène, fille d'Hécube, et de lui persuader que le sort qu'on a tiré pour les partages des rois grecs, la destine en mariage à Pyrrhus. Polyxène ne dit mot, et se met à pleurer. C'est un personnage muet. Euripide l'avait fait parler si éloquemment dans son *Hécube !* La reine, mère de Polyxène, et Andromaque se trouvent là, l'on ne sait comment. La seconde, loin de donner dans le piége qu'Hélène a tendu, l'accable d'invectives. Hélène se défend, et veut faire croire qu'elle est moins heureuse que les Troyennes, puisqu'elle doit revoir un mari mécontent, et qu'elle pleure un amant bien-aimé. Pour avancer de pareilles raisons, il fallait bien que Sénèque écartât Ménélas. Il aurait été là de trop. Autre bévue encore. Andromaque force Hélène d'avouer qu'en effet Polyxène va épouser Achille aux enfers ; et, par un contraste singulier, Polyxène, qui pleure, reprend un air gai, et se met à sa toilette pour se préparer à ce nouvel hymen. « La main de » Pyrrhus lui paraissait un supplice, et le trépas » est pour elle un hymen véritable. »

Mortem putabat illud, hoc thalamos putat.

Pour Hécube, elle se pâme, puis revient à elle pour exhaler des plaintes d'un caractère bien différent de celles qu'Euripide lui met dans la bou-

che[1]. Ce sont des plaintes tout-à-fait alambiquées. Elle va jusqu'à engager sa fille à se réjouir, en lui disant que Cassandre et Andromaque envient son sort. Aussi Andromaque félicite-t-elle Hécube de ce que sa fille aura l'avantage d'être inhumée dans sa terre natale.

Hélène lui dit : « Vous envierez encore plus » son destin, quand vous saurez le vôtre. » Incontinent elle déclare à Andromaque qu'elle est destinée à Pyrrhus, que Cassandre est échue à Agamemnon, et Hécube à Ulysse. Ce mot met Hécube en fureur. Elle perd le souvenir de sa fille. Pyrrhus se montre. Elle lance contre lui et contre toute la flotte mille imprécations. Le chœur à son tour fait une espèce de paraphrase sur cette pensée : « Que dans le malheur on aime » à voir des misérables ; » et sur celle-ci, qui en est une suite : « On n'est malheureux que par » comparaison :

Est miser nemo nisi comparatus. »

ACTE V.

Un homme annonce à Hécube et à Andromaque qu'on vient d'égorger Polyxène, et que

[1] Voyez l'*Hécube* d'Euripide, tom. V.

Astyanax a été précipité. Andromaque veut qu'il raconte la chose en détail, pour boire, dit-elle, tous les malheurs jusqu'à la lie :

Prosequere. Gaudet animus ærumnas meas
Tractare totas. Ede, et narra omnia.

Voilà une douleur bien fière pour la tendre veuve d'Hector. Cette narration est longue et puérile, sur-tout quand on y peint les spectateurs accourus pour voir mourir Astyanax, les uns qui montent sur des arbres que le poëte nomme en détail, les autres grimpés sur des toits à demi brûlés. Il y a encore des broderies pareilles, entr'autres une longue comparaison d'Astyanax avec un lionceau. Sénèque d'ailleurs, qui veut semer de l'antithèse partout, au lieu de dire simplement que cet enfant est le seul qui ne pleure pas, s'exprime ainsi :

Non flet e turba omnium
Qui fletur.

Enfin Astyanax se précipite lui-même. Le narrateur ajoute qu'il est déchiré en morceaux, et Andromaque dit de l'esprit au lieu de pleurer; car elle répond : « Et en cela même il est semblable à son père ; » parce qu'Hector avait été traîné par les chevaux d'Achille : allusion assez froide, ce semble, pour une mère, dans la situation où elle se voyait.

L'autre partie du récit regarde Polyxène immolée. Le lieu du sacrifice est décrit avec le même soin que la tour d'où s'est précipité Astyanax. A cela près, le reste est bien, si l'on supprime quelques ornemens inutiles. C'est la description d'un hymen funèbre. On y voit les femmes grecques avec Hélène, des torches à la main; on y voit Polyxène que son malheur rend encore plus belle. Mais quand ce vient au sacrifice même, Sénèque oublie la simplicité d'Euripide, et, se livrant à son génie, il dit les choses les plus étranges. Polyxène n'est point fière, elle est féroce; elle ne range point ses vêtemens, comme le dit Euripide, mais elle tombe avec effort, comme pour briser de courroux le tombeau d'Achille : le sang ne tombe plus sur le sépulcre pour l'arroser, mais le sépulcre le boit tout entier. Pour conclusion, Hécube, qui devrait être accablée de douleur, fait ses adieux à la flotte grecque, avec une douleur mêlée de dérision. Elle ne sait qui pleurer d'abord, sa fille, son petit-fils, son époux, sa patrie, elle-même. Le député presse les captives de partir, et toutes se retirent.

LES TROYENNES,

DE

M. DE CHATEAUBRUN.

La première chose qui me frappe dans cette tragédie, c'est le nombre des acteurs secondaires, que j'appellerais volontiers des personnages parasites, entretenus laborieusement par le poëte aux dépens des acteurs principaux, dont ils embarrassent la marche, affaiblissent les traits, et font, pour ainsi dire, pâlir les couleurs. Outre les captives troyennes et Ulysse, on trouve ici Thestor, grand-prêtre des Troyens, et Iphis, confident de Thestor, deux hérauts grecs, Céphise, gouvernante d'Astyanax, etc.

Le lieu de la scène est déterminé avec cette vague précision qu'on doit reprocher à Corneille d'avoir érigée en principe. Ce n'est pas, comme chez Euripide, l'entrée de la tente d'Agamemnon, c'est le camp des Grecs : aussi, pourquoi chaque acteur se trouve-t-il sans cesse en ce lieu particulier du camp? c'est ce qu'il est impossible de deviner, et dont le poëte ne rend pas compt

cela aurait extrêmement choqué les spectateurs athéniens : l'habitude nous a rendus moins sévères. Dans Euripide, Hécube est à la porte de la tente où elle demeure; Talthybius ne paraît en ce lieu que parce qu'il cherche les esclaves à qui il doit annoncer leur destinée. Cassandre ne sort que parce qu'elle est agitée d'un transport divin; Andromaque passe dans un char qui la conduisait au vaisseau de son maître; Ménélas ne paraît que parce qu'il cherche Hélène, que le poëte a eu soin, dès le premier acte, de comprendre au nombre des captives enfermées dans cette tente. Dans la pièce de M. de Châteaubrun, le lieu du camp semble, à la vérité, défini par deux circonstances particulières : il est placé entre les tombeaux de Pâris et d'Hector, et près de la tente où les Grecs sont assemblés. Mais ces circonstances ne laissent pas moins subsister l'indétermination du lieu, puisqu'on ne saurait donner aucune raison pour que chacun des acteurs qui s'y trouve, soit là plutôt qu'ailleurs, ou en d'autres termes, puisque ce lieu change réellement sans que le spectateur en soit averti. Quand on y voit paraître Hécube, on doit se croire dans la tente d'Hécube; quand on y voit Thestor s'entretenir avec son confident, on se croit chez Thestor; enfin, on ne sait jamais avec assurance si l'on est au même lieu, ou si l'on change de place à chaque scène.

ACTE PREMIER.

Thestor, dans la première scène, dit à son confident qu'il est en sûreté au camp des Grecs, à cause de sa qualité de pontife; il lui apprend que les Grecs sont assemblés:

> C'est là qu'avec les chefs le fier Agamemnon
> Va décider du sort des restes d'Ilion.

Hécube vient; elle se reproche comme un crime sa faiblesse maternelle; c'est elle qui arracha à Priam son aveu pour l'hymen de Pâris. Thestor s'efforce de la calmer; Cassandre, Polyxène, Andromaque, Astyanax arrivent sur la scène; un héraut grec, qui a des sentimens d'humanité assez semblables à ceux de Talthybius, remet ces princesses entre les mains d'Hécube, et revient bientôt leur annoncer à toutes le sort auquel elles sont condamnées. Il annonce obscurément celui de Polyxène, dont lui-même n'est pas informé exactement, mais qui se dévoile à la fin de la pièce. Le héraut se retire. Thestor, qui est né à Samos:

> Des états de Priam pays seul indompté,

déclare à Hécube qu'il va donner tous les biens amassés par ses ancêtres pour prix de la rançon

de la reine, des princesses, et sur-tout du jeune Astyanax, qu'il honore comme le dernier rejeton de ses rois.

ACTE II.

Hécube, inquiète du sort de Polyxène, consulte Cassandre, qui dans cet instant n'est point inspirée, et ne lui fait aucune réponse qui puisse la satisfaire. Andromaque accourt pleine d'espérance; elle croit que les Grecs accepteront la rançon offerte par Thestor. Mais le confident de Thestor vient les détromper : on retient Thestor lui-même prisonnier, pour le forcer à livrer ses trésors; Hélène excite les Grecs à la vengeance; c'est le seul rôle qu'on attribue ici à l'épouse de Ménélas, et il paraît que ce n'était pas la peine de la nommer pour lui donner un emploi si odieux : il est aisé de voir que l'idée en a été prise dans Sénèque. Cependant le héraut grec vient chercher Cassandre pour la conduire à Agamemnon. Ici le poëte imite Euripide :

CASSANDRE.

Allez ; à son vaisseau j'aurai soin de me rendre,
Et sa flotte un moment n'attendra pas Cassandre :
Je brûle de me voir dans le palais d'Argos.

Le hérault sort.

HÉCUBE.

Me voici parvenue au comble de mes maux;
Cassandre avec transport va quitter sa famille.

Elle croit que c'est par un mouvement d'horreur qu'elle-même lui inspire; Cassandre repousse cette idée :

C'est mon amour pour vous qui fait naître ma joie.
L'indomptable destin à mes yeux se déploie :
Voici l'heureux moment où m'inspire Apollon.
Mes yeux vont décider du sort d'Agamemnon;
Je vais venger les fers et les pleurs de ma mère....
Sous l'appareil brillant de mes noces perfides,
Je vais ensevelir la maison des Atrides....
Au bruit de mon hymen, la honte et la fureur
Vont saisir Clytemnestre et déchirer son cœur.
A ses cris menaçans, vole, jalouse rage,
Et conduis sur ses pas les larmes, le carnage,
Le fer, la soif du sang, les rapides transports.
Dans son âme orgueilleuse étouffe le remords....
Pour qui sont ces réseaux que sa rage prépare?
Et d'où vient qu'elle aiguise une hache barbare, etc.?
. . . . . Mais toi, perfide Ulysse,
Je vois tout l'univers armé pour ton supplice;
La mer, pour t'engloutir, a soulevé ses eaux,
Et la foudre à tes yeux embrase tes vaisseaux.
Les ombres des enfers, les monstres de la terre,
Conspirent à l'envi pour te faire la guerre.
Sous quel horrible aspect verras-tu ta maison,
Où tu ne trouveras que trouble et trahison; etc.?

Elle adresse à Hécube les mêmes consolations que dans Euripide :

Madame, quel que soit le sort qui nous accable,
Au sort de nos vainqueurs le nôtre est préférable.
Priam et ses enfans, par un noble destin,
Sont morts pour leur pays, les armes à la main :
Leur nom vivra toujours. Et toi, divine Troie,
Jamais du noir oubli tu ne seras la proie !....

HÉCUBE.

Vous soulagez les maux qu'Ulysse me prépare.

CASSANDRE.

Non, vous ne vivrez point sous le joug d'un barbare ;
De mes propres malheurs je vous tairai la fin :
La mort doit me paraître un bienfait du destin....
Quel sort !.... mais épargnons la mère la plus tendre.

Elle sort ; Hécube la suit, pour lui arracher son secret.

ACTE III.

Ici commence la tragédie, ou le roman d'Astyanax ; car l'auteur qui fait usage de l'invention de Sénèque, y ajoute tant d'autres circonstances extraordinaires, qu'on ne peut guère lui donner un autre nom. Andromaque exprime à sa confidente sa vive tendresse pour son fils. Elle se féli-

cite de le voir jouir de la sécurité de son âge, et s'exprime à ce sujet, à-peu-près comme la nourrice de Médée, dans Euripide :

Heureux âge, Céphise, où la réflexion
De ses traits dévorans n'atteint point la raison.

Cependant l'avenir l'inquiète; Céphise la rassure et lui fait entrevoir dans la protection d'Agamemnon une source d'espérances. Andromaque répond que l'amant de Cassandre ne prend intérêt qu'à elle seule, et abandonne la famille de son amante. Il y a peu d'adresse, à ce qu'il me paraît, à avoir présenté cette espèce d'objection à la fable reçue, sans la résoudre mieux. Agamemnon n'avait qu'un pouvoir limité; on a vu dans l'*Hécube* d'Euripide, qu'au Conseil où il s'agit de Polyxène, ce prince embrasse sa défense avec zèle; mais il semble qu'au théâtre français, on craigne de montrer des rois qui ne soient point absolus.

Un héraut grec demande à Andromaque de lui livrer son fils, sans lui dire le motif de cet ordre, dont il est chargé par les Grecs. Andromaque hésite, elle refuse d'obéir. Elle a lu dans les yeux du héraut l'arrêt qu'il n'a point prononcé; elle regarde son fils tendrement :

Dieux! il verse des pleurs; pressent-il son malheur?
Dans ce danger affreux il semble qu'il m'implore....
Nous n'avons plus d'Hector qui puisse nous sauver.

Thestor, instruit de ce qui se passe, amène un jeune enfant à Andromaque, afin de le livrer aux Grecs, au lieu d'Astyanax; on enferme celui-ci dans le tombeau d'Hector. Ulysse vient pour l'enlever; on le trompe en lui livrant, après quelque faible résistance, l'Astyanax supposé : cependant il déclare qu'il est chargé d'un second ordre; il doit détruire le tombeau d'Hector. Andromaque se jette devant les soldats lorsqu'ils veulent renverser ce monument qui sert de retraite à son fils; elle se meurt. Thestor obtient d'Ulysse de suspendre un instant l'exécution de ses ordres, afin qu'Andromaque ait le temps d'invoquer la clémence des Grecs; et, ce qui est plus extraordinaire, Andromaque obtient en se retirant que tous les soldats d'Ulysse s'éloignent du tombeau; Thestor profite de cet instant pour faire sortir Astyanax, et pour disparaître avec lui.

Pendant l'entre-acte, on vient détruire les tombeaux.

ACTE IV.

Andromaque apprend de sa confidente le sort de son fils; mais en même-temps elle apprend que l'artifice est découvert, que le hérant grec a reconnu le faux Astyanax, et que Thestor est

poursuivi; que tous les Grecs et Ulysse sur-tout, ne respirent que la vengeance. Ulysse paraît, il dissimule; Andromaque use des mêmes armes; elle feint que son fils a été enseveli sous les ruines du tombeau d'Hector, où elle avoue l'avoir caché. Ulysse voit qu'on lui en impose. Andromaque ne déguise plus, elle triomphe d'apprendre que son fils vit encore, et s'indigne de penser qu'on ait pu croire qu'il serait livré au supplice par sa propre mère.

Hécube vient annoncer qu'Astyanax a été étouffé dans la flamme; c'est Thestor lui-même qui l'a déclaré. Les Grecs poursuivaient les Troyens fugitifs en les environnant de feux, en embrâsant les forêts voisines; Astyanax avait succombé, et Thestor n'était échappé qu'avec peine. Andromaque tire un poignard de son sein, pour se frapper. Thestor paraît et l'arrête; son récit n'était qu'une feinte. Lorsque les Grecs l'ont arrêté, il revenait déjà de Samos, où il avait mis en sûreté le jeune Astyanax. On emmène Andromaque pour la conduire à Pyrrhus; elle ne peut se séparer d'Hécube, et lui fait de tendres adieux.

La fin de la tragédie est entièrement consacrée au sacrifice de Polyxène.

Thestor reproche à Ulysse l'inhumanité de l'arrêt qui la condamne.

ACTE V.

Les gémissemens d'Hécube, son entretien avec Polyxène, ouvrent ce dernier acte. Le dénoûment paraît suspendu quelques instans : on apprend que Calchas parle en faveur de Polyxène, mais que Pyrrhus :

. . . . . Frémissant de colère,
Réclame sa victime et veut venger son père.

Enfin le sacrifice s'exécute, on vient l'annoncer à Hécube, qui s'écrie en tombant sur le tombeau de Pâris :

Ma fille.... je succombe.... Hélas ! elle n'est plus....
De ruines, de morts, ciel ! quel amas confus !
Je me meurs. Rois, tremblez ; ma peine est légitime ;
J'ai chéri la vertu ; mais j'ai souffert le crime.

Il paraît que l'auteur, dans le cours de sa pièce, a eu en vue cette maxime, qui est énoncée avec quelqu'obscurité, mais qui fait allusion à la faiblesse maternelle qu'Hécube s'est reprochée. Il semble qu'il ait cru que c'était donner une sorte d'unité à son plan, que de le rapporter ainsi à un

On pourrait trouver dans l'épisode d'Astyanax, la matière d'une tragédie; il me semble que l'auteur de celle que j'analyse, eût pu se contenter de le développer en retranchant de sa pièce toutes les parties accessoires qui la surchargent.

LES BACCHANTES,

TRAGÉDIE D'EURIPIDE.

Ovide, [1] dans le troisième livre de ses *Métamorphoses*, a décrit fort en détail l'arrivée de Bacchus à Thèbes, l'aventure de Penthée, et sa mort, causée par sa mère et par sa sœur, qui le mirent en pièces. C'est le sujet de cette tragédie, dont le caractère est fort différent des autres d'Euripide.

Elle tient quelque chose du drame satyrique, si elle n'en est pas un, aussi bien que le *Cyclope*[2]. Il est vrai que dans les *Bacchantes* il n'y a point de *satyre* qui joue; mais cette pièce peut n'en être pas moins ce qu'on appelait autrefois une pièce satyrique, puisque dans l'une et l'autre espèce, le sujet roule également sur l'éloge de Bacchus et du vin, outre que les Bacchantes, animées de la fureur que leur inspire ce dieu, sont des personnages qui suppléent en quelque manière à la liberté des satyres. Les Corybantes ont pu également donner lieu à ces sortes de pièces. D'un autre côté, l'on ne trouvera pas dans les

[1] La Fontaine a imité ce morceau. Voy. *les Filles de Minée.*

[2] Voyez le discours sur le drame satyrique, et la pièce nommée *le Cyclope*, à la fin du *Théâtre tragique.*

Bacchantes les mêmes bouffonneries, ni la même liberté de paroles qui règnent dans le *Cyclope*, et qu'il n'est pas permis d'exposer. Ainsi, quelque nom qu'on veuille donner à cette pièce (car ce serait une pure question de nom), je n'insiste pas sur ma conjecture; et je me borne à dire que le poème des *Bacchantes* se rapproche de ceux qui furent l'origine de la tragédie. En effet, il ne s'agit d'un bout à l'autre que de Bacchus, et les chœurs ne célèbrent que lui. On verra assez que ce poème n'en est pas meilleur, et que la tragédie ne devint bonne, qu'à mesure qu'elle sut s'éloigner de l'objet qui lui avait donné la naissance, pour y substituer de plus nobles sujets. On n'y revenait apparemment que pour célébrer les fêtes de Bacchus; et je crois pouvoir conjecturer plausiblement, que le poème en question fut fait et joué dans cette conjoncture (1), aussi-bien que le *Penthée* d'Eschyle qui est perdu.

Les personnages d'Euripide, sont le nouveau dieu Bacchus, Penthée, roi de Thèbes, le devin Tirésias, Cadmus, père de la reine Agavé, mère de Penthée, Agavé elle-même, deux ou trois officiers, et un chœur de Bacchantes. La scène est dans le vestibule du palais de Penthée.

[1] Cette observation convient à toutes les tragédies, et non pas seulement à ces deux-là. Les représentations scéniques avaient constamment lieu pendant les *dionysiaques*, ou fêtes de Bacchus R-R.

ACTE PREMIER.

Bacchus dit d'abord ce qu'il est, d'où il vient et quel est son dessein. Fils de Sémélé, princesse thébaine, que son amant Jupiter foudroya, il en fait remarquer le sépulcre dans une chapelle voisine du palais, et entourée de vignes. Il a quitté les Lydiens, les Phrygiens, les Perses, les Bactriens[1], les Mèdes[2], l'Arabie[3] heureuse, où il a établi son culte, et arrive pour la première fois dans la Grèce, afin d'y faire reconnaître son pouvoir et sa divinité. Il vient en effet d'y manifester sa puissance par une vengeance bien marquée de l'insulte qu'il a reçue. Les sœurs mêmes de Sémélé lui refusaient l'honneur d'être aimée de Jupiter, et par une raillerie aussi sanglante pour le fils que pour la mère, elles voulaient que leur sœur abusée, eût été le jouet d'un mortel qui s'était dit Jupiter, et que ce dieu en eût puni Sémélé par

[1] L'ancienne Bactriane était une province de Perse, entre la Margiane, la Scythie, l'Inde, et le pays des Massagètes.

[2] Médie, royaume d'Asie, différent de la Perse. Les anciens ne laissaient pas d'appeler les Perses du nom de Mèdes.

[3] Arabie heureuse, grande province de l'Asie, entre la mer Rouge et le golfe Persique. Elle est bornée au midi par l'Océan.

le feu céleste. Bacchus, outré de cet affront, a versé une fureur divine dans le sein des princesses et des femmes thébaines, de manière qu'elles sont sorties de Thèbes couvertes de peaux de bêtes, le thyrse à la main, et la couronne bachique en tête, pour aller célébrer les bacchanales dans les forêts, qu'elles font retentir de leurs hurlemens. Par cette punition, le dieu veut apprendre aux Thébains à le respecter, et particulièrement à Penthée, qui refuse de le reconnaître en qualité de dieu. Pour accomplir sa vengeance, il ordonne à une troupe de femmes étrangères qui l'entourent (ce sont ses prêtresses), de mener des danses phrygiennes, avec leurs tambours de basque, à la porte même du palais, afin d'éprouver quel sera le procédé des Thébains à la vue de ces cérémonies en l'honneur du dieu de la treille. Pour lui, il se retire un moment pour aller trouver les bacchantes thébaines sur le mont Cithéron.

Tout cela annonce une cérémonie sacrée, et confirme mon opinion sur la destination de cette pièce aux fêtes de Bacchus, et de quelques autres à d'autres solennités; car comme le théâtre devait son origine à la religion, la religion rappelait le théâtre à son origine. En effet, la seconde scène d'Euripide, qui est l'intermède du chœur, n'est qu'un hymne plus que pindarique en l'honneur de Bacchus. Le chœur impose un religieux si-

lence aux assistans, écarte les profanes, et déclare qu'il ne veut chanter désormais que Bacchus. Dès la première strophe, on relève le bonheur de quiconque est véritablement initié dans les mystères de ce dieu et de Cybèle; car on les réunit toujours, et ce sont des Phrygiennes qui parlent, c'est-à-dire, des prêtresses de l'une et de l'autre divinité, et par conséquent imitatrices des Corybantes.

« Heureux, disent-elles, ceux qui, sanctifiant » leur vie et se consacrant par un culte si beau, » savent les secrets des orgies sacrées, la manière » d'agiter le thyrse, et l'art de se couronner de » lierre pour honorer Bacchus! » On invite à grands cris les Bacchantes à le conduire de Phrygie dans la Grèce. C'est le but de ce poème, et tout retentit des noms de *Denys*, et de *Bromien*, jadis si chers au bon Ronsard.

Dans la seconde strophe, on remonte jusqu'à la naissance du fils de Sémélé. On y dit qu'elle fut foudroyée par la jalousie de Junon, et que Jupiter sauva son fruit, qu'il enferma dans sa cuisse en la recousant de fil d'or.

Dans la troisième, on enseigne aux femmes thébaines quels sont les ornemens qui conviennent à des Bacchantes. On les anime à s'en revêtir, et à donner un exemple de fureur bachique :

exemple si efficace, ajoute-t-on, que bientôt toute la Grèce sera saisie de cette contagieuse fureur.

Au quatrième, on attribue nettement aux Corybantes l'origine des orgies de Bacchus. C'est à ces prêtres de Cybèle, dit-on, qu'est due l'invention du tambour, nommé depuis tambour de basque, et des airs de la flûte phrygienne. Les cérémonies de Cybèle sont devenues celles de Bacchus.

L'épode, ou la dernière strophe, est une description fort animée de la marche des Bacchantes, ou plutôt de leur course rapide par les montagnes et les forêts; de leur manière de vivre durant cette folie sacrée; des viandes crues et sanglantes dont elles se nourrissent; des acclamations d'Évoé, et de choses pareilles. On y représente la terre par où elles passent à la suite de Bacchus, comme un pays heureux d'où coulent le lait, le vin et le miel. On y peint ce dieu portant en main une torche qu'il agite en courant pour servir de guide à ses prêtresses, qu'il anime du geste et de la voix. Il semble qu'on les voie voler çà et là, les cheveux épars et l'œil enflammé, dès qu'elles ont entendu la voix de leur chef: car on y fait parler Bacchus avec un désordre que Ronsard eût mieux exprimé autrefois qu'on ne peut le faire aujourd'hui. Nous sommes en effet arrivés, ou peu s'en faut, au point où l'antiquité n'est qu'un songe.

Tel est le canevas de cet hymne, sur lequel je me suis un peu étendu, pour montrer le génie de ce poème si différent des autres d'Euripide. A la vérité, c'est une tragédie, et une tragédie conduite comme celles du même auteur; mais son sujet et le tour de plusieurs scènes, me portent de plus en plus à croire que c'est une tragédie sacrée, dont la représentation se faisait dans la joie des fêtes de Bacchus.

Le devin Tirésias, soit le même, soit un autre que celui de l'*OEdipe* et des pièces qui le concernent, arrive et demande à voir Cadmus, fils d'Agénor. Ce Cadmus est le fondateur de Thèbes. Sa vieillesse l'avait déterminé à remettre le timon de l'État entre les mains de Penthée, fils de sa fille. Tirésias et lui, frappés de la même fantaisie pieuse que les Bacchantes, s'étaient donné parole de les imiter, malgré leur grand âge, afin d'autoriser par un exemple fameux le culte de Bacchus dans la Grèce.

Cadmus sort de son palais, déjà tout équipé en buveur, couronné de lierre, et revêtu de peaux de cerf marquetées, pour honorer, dit-il, le fils de sa fille devenu dieu. Tirésias est équipé de la même manière; mais leur embarras est le poids de l'âge, et de plus Tirésias est aveugle. Il faut, à en croire les poëtes, qu'il ait été long-temps aveugle et long-temps vieux, puisqu'il n'est point

de pièce sur Thèbes où il ne joue son personnage sous cette double qualité [1].

Malgré ces obstacles, le vieux devin ne veut point de char. Il lui suffit que Bacchus et Cadmus lui servent de guides, et le nom seul de Bacchus le rajeunit. Cela est traité fort sérieusement et avec un respect très-religieux. Mais il n'est pas possible d'apprivoiser nos idées avec des superstitions qui, malgré tous nos efforts, ne peuvent nous paraître que ridicules, témoins les tournoiemens des derviches turcs. Ceux-ci, pour être nos contemporains, n'en sont pas moins risibles sur nos théâtres, quand on expose leurs cérémonies, comme dans le *Bourgeois-Gentilhomme*. Malgré la ressemblance de mille ans et de mille lieues, également propres à attirer le respect du spectateur, Racine se serait bien gardé de nous peindre les superstitions des mosquées, comme il a représenté les intrigues du sérail. Or, on doit juger des cérémonies grecques, comme des turques, par rapport à nous. L'on passera bien celles qui ont quelque chose d'auguste, comme les sacrifices; mais pour les orgies bachiques, comment les passerions-nous, sur-tout à deux vieillards vénérables

[1] Il est déjà vieux dans cette tragédie, et on le retrouve dans celle des *Phéniciennes*, quatre générations après Cadmus. C'est Euripide lui-même qui compte ces quatre générations au commencement du prologue de cette dernière pièce. Voyez tome VI, pag. 109.

par leur âge et leur rang, qui se disposent d'un grand sérieux à danser et à courir en masque? Eux-mêmes, dans Euripide, aux yeux des Athéniens, sont obligés de prévenir l'objection qu'on leur peut faire sur la disproportion qu'il y a entre la vieillesse et l'ivresse de leurs danses. Mais Bacchus ne mérite pas moins l'hommage des vieillards que des jeunes gens. Voilà leur réponse, et ils croient que l'on doit s'en contenter.

Sur ces entrefaites, arrive Penthée; il s'était absenté de Thèbes depuis quelques jours. Il entre fort courroucé des nouvelles qu'il vient d'apprendre et de l'équipée des dames thébaines. Il en a rencontré une partie à son tour, et il les a jetées dans les prisons. Il assure que sous le pieux prétexte d'honorer Bacchus, il a appris qu'elles se livraient à des excès de vin et de débauche qui l'ont fait frémir d'horreur. Il jure qu'il punira du même traitement sa mère Agavé et les princesses. Enfin, sur les bruits qu'il a entendus, il attribue cette folie universelle à un jeune imposteur (c'est Bacchus) qui a fasciné tous les yeux et enivré tous les esprits du culte de je ne sais quelle divinité dont il emprunte le nom. Il traite ce dieu d'une façon très-cavalière, et il ne se propose rien moins que de le faire pendre [1].

[1] Le dieu paraît sous une forme humaine : en sorte qu'il n'est pas extraordinaire que Penthée le menace d'un traitement rigoureux.

Aussitôt il aperçoit Cadmus, père d'Agavé, et le devin Tirésias dans l'équipage que j'ai dit. Il ne peut s'empêcher de leur reprocher en face une action qui les déshonore à ses yeux. Il l'impute à la faiblesse de l'âge. Il entreprend de leur faire quitter ces ornemens indignes de leur rang. C'est sur-tout contre Tirésias qu'il s'emporte, parce qu'il le regarde comme l'auteur de cette extravagance; auteur intéressé, ajoute-t-il, qui veut tirer parti des fêtes nouvelles qu'il prétend établir en l'honneur d'un nouveau dieu. A ce reproche sanglant il joint même des menaces, et il ne lui épargne les fers et la prison qu'en considération de son âge. La principale raison de Penthée, c'est que ces cérémonies lui paraissent pernicieuses, et que les festins et les débauches de vin qui en font l'âme, sont à son gré des piéges pour l'innocence. Son raisonnement est très-sensé : aussi ne voyait-il pas que tout ce qui se passait alors n'était qu'une punition que Bacchus tirait des mépris de Penthée et des Thébains : c'est pourquoi l'on verra dans la suite que les discours du roi sont regardés comme autant d'impiétés qu'il paiera bien chèrement.

Le chœur en effet se récrie d'abord. Il est effrayé de cette harangue, qui lui semble également injurieuse aux dieux, à Cadmus et à Échion, père du roi. Tirésias prend la chose avec plus de

sang-froid, et commence son discours par des sentences qui tendent à montrer que Penthée a parlé d'une manière spécieuse, mais sans raison. Puis il relève la grandeur du dieu Bacchus, et il prédit combien il sera un jour révéré dans la Grèce. Il fonde sa prédiction sur ce que Cérès et Bacchus sont les deux divinités les plus nécessaires à la vie. L'une fournit du blé, l'autre du vin. Le vieillard fait l'éloge de cette liqueur, comme d'une chose qui ne lui est pas indifférente. « Le vin, dit-il, charme les soucis, et procure » avec le sommeil l'heureux oubli des maux, bien » si doux pour les hommes! »

A l'égard de l'aventure de Bacchus caché dans la cuisse de Jupiter, jusqu'à ce qu'il arrivât au terme de neuf mois, Tirésias explique cette énigme[1] : ce qui montre bien que les païens ne prenaient pas leurs fables à la lettre, mais seulement comme des symboles, qui cachaient toutefois d'autres erreurs, ou du moins une ignorance assez commune des véritables idées de la divinité. Il dit que cela ne signifie autre chose, sinon que Jupiter voulant dérober cet enfant aux fureurs de la jalouse Junon, le plaça dans un nuage d'air, où il le mit comme en ôtage. C'est ici un pur jeu de mots qui ne saurait s'exprimer en français. Il

[1] Voyez la conclusion générale, à la fin du dernier volume.

roule sur les termes de *partie d'air*[1], *d'ôtage* et de *cuisse*, qui ont quelque rapport en grec. Eustathe dit que cette fable tira son origine d'une montagne des Indes, nommée *Méros*, où fut élevé Bacchus. Le devin, pour ne rien omettre de ce qui peut relever les cérémonies des Bacchanales, ajoute que la fureur qu'on y puise est prophétique, et que le vin dévoile l'avenir. Il est beaucoup plus vrai qu'il découvre le présent et le passé, suivant le proverbe : *in vino veritas*. Enfin, à entendre Tirésias, Bacchus a quelque air du dieu Mars. Il met souvent des armées en fuite.

Il n'est pas difficile de voir que tout cela est allégorique, et que les effets du vin étaient regardés comme autant d'attributs du dieu Bacchus. Il est, ce semble, moins aisé de répondre à l'objection de Penthée sur l'abus qu'il craint des fêtes bachiques. Aussi Tirésias n'y répond-il que légèrement. « La chasteté des femmes, dit-il, dé» pend de leur caractère. Les Bacchanales ne le » changeront ni en bien ni en mal. » Cadmus se joint à Tirésias pour gagner Penthée, et pour l'engager à rendre à Bacchus les honneurs qu'il attend de la Grèce. Il le prend par l'intérêt même de l'amour-propre. « Bacchus, dit-il, ne fût-il

[1] Μηρὸς, cuisse; μέρος; part; ὅμηρος, ôtage.

» pas dieu, doit être honoré comme tel par ses » proches. Il nous touche de trop près, pour ne » pas nous intéresser à lui rendre des honneurs » divins. » Cadmus tâche enfin d'intimider le roi par la crainte d'un sort semblable à celui d'Actéon, qui fut dévoré par les chiens de Diane, parce qu'il avait eu la vanité de se dire plus habile qu'elle dans l'art de chasser. Ovide apporte une autre raison du supplice d'Actéon.

Penthée, loin de se rendre aux raisonnemens, aux prières et à la crainte, entre en courroux contre Tirésias; et pour le punir, il donne ordre à ses officiers de pénétrer de force dans la maison du prophète, et de tout renverser, sans épargner les couronnes et les ornemens sacrés. Il ordonne en même temps qu'on cherche avec soin le nouveau venu qui a infecté Thèbes de cette fureur bachique, et de le lui amener lié. Tirésias se contente de plaindre Penthée, sans lui prédire encore le malheur qu'il éprouvera; et il s'en va accompagné de Cadmus, pour prier le dieu d'épargner Thèbes et son aveugle roi.

L'on ne sait pourquoi Penthée, qui s'est si violemment emporté contre son aïeul, contre un prophète et contre l'étranger qu'il n'a point encore vu, ne dit rien à cette troupe de femmes qui composent le chœur, et qui prennent si hautement la défense de Bacchus. Est-ce une faute?

ou plutôt n'ignorait-il point que ces femmes étaient des Bacchantes? Il vaut mieux le croire ainsi, puisqu'en effet le chœur est devenu tranquille[1]. Mais à peine est-il parti, que ces femmes font l'intermède sur les prétendus blasphêmes qu'elles viennent d'entendre. Leur morale est assurément bien moins sévère que celle de Penthée; car elles font consister la sagesse, non à être trop sage, mais à savoir jouir du présent. Elles portent même leurs souhaits vers l'île de Chypre, demeure de Vénus et des Amours, ou vers Paphos, ou vers le mont Olympe, asile de Cupidon et des Grâces. Là, disent-elles, on peut en liberté célébrer le dieu Bacchus. Enfin tous leurs vœux paraissent tendre à unir Bacchus et Cupidon : morale d'opéra, voilée du prétexte de la piété.

ACTE II.

Les officiers de Penthée lui amènent Bacchus. Ils racontent avec étonnement que cet étranger s'est offert de lui-même à eux d'un air tranquille

[1] Dans la première scène de l'acte qui suit, Penthée fait éclater sa colère contre ces femmes, en les vendant comme esclaves. Il paraît qu'ici il ne fait pas attention à elles. Elles sont éloignées de lui et placées à l'orchestre; d'ailleurs, Cadmus et Tirésias attirent seuls son attention.

et serein ; que sa douceur les a désarmés, et qu'ils ont obéi à regret. Ils ajoutent un second prodige ; c'est que les Bacchantes, emprisonnées par l'ordre du roi, ont vu tomber leurs fers et les portes s'ouvrir; qu'elles se sont retirées sans violence; qu'enfin cet étranger est un homme extraordinaire qui remplit Thèbes de merveilles.

Penthée ne laisse pas de lui insulter. Il lui dit avec une raillerie amère, qu'il est venu sans doute à Thèbes à dessein d'y faire des conquêtes; mais qu'à en juger par ses grâces et par son air, il n'est rien moins qu'un héros. Il l'interroge sur sa naissance. Bacchus répond, sans toutefois se découvrir. Il se confesse Lydien, et initié par Bacchus dans ses mystères ; mais il refuse de les dévoiler. A l'égard des orgies, il dit qu'elles sont célébrées par toutes les nations, et qu'il vient les introduire chez les Grecs. Sur le temps de les célébrer, qui est la nuit, temps plus sacré, dit Bacchus, parce que les ténèbres ont quelque chose d'auguste et de propre à répandre dans les cœurs une sainte horreur, Penthée insiste et prétend que c'est un piége pour l'innocence du sexe. Le dieu répond, comme a fait Tirésias, que le jour et la nuit sont indifférens pour des cœurs corrompus. Le roi s'emporte. Bacchus le traite d'impie, et, plein d'une noble assurance, il ne répond à ses menaces qu'en lui déclarant qu'il saura bien échapper de

ses mains et le punir. Le roi ordonne qu'on le lie et qu'on le mette dans un cachot. Il menace même les femmes de sa suite, c'est-à-dire le chœur, d'une pareille destinée ou de l'esclavage. Pourquoi ne leur avait-il rien dit dans l'acte précédent? Le roi se retire aussitôt; et ses officiers emmènent Bacchus comme prisonnier d'État.

Cet acte n'est presque, comme on le voit, qu'une simple scène où Bacchus se joue de la colère et de la curiosité de Penthée. Le chœur, pour intermède, se plaint élégamment des Thébains, en adressant la parole à leur fontaine Dircé. « Pour-» quoi chassez-vous Bacchus? Ah! un jour vien-» dra qu'environnée de vignes, vous rendrez des » honneurs à ce dieu que vous traitez si inhumai-» nement aujourd'hui. » Ces femmes prient les dieux de confondre Penthée. Elles rappellent Bacchus à grands cris, en quelque lieu qu'il puisse être; car elles ignorent que l'étranger emprisonné par Penthée est le véritable Bacchus, qui s'est rendu visible sous une forme humaine.

Leurs chants sont interrompus par une voix céleste. C'est Bacchus qui les appelle sans être vu. Incontinent la terre tremble, le palais de Penthée est ébranlé, et l'on en voit une partie s'écrouler, pour faire connaître la présence du dieu, et pour punir le roi par le même arrêt qu'il avait prononcé contre Tirésias. Le chœur, devenu furieux

par ce spectacle et par les cris de Bacchus, anime ce tumulte. « Brûlez, brûlez, dit-il, le palais d'un » roi impie ! » La flamme brille en effet de toutes parts; et l'on fait remarquer au spectateur qu'elle sort du tombeau de Sémélé, offensée dans la personne de son fils.

ACTE III.

Cependant l'effroi l'avait emporté sur la colère dans le cœur des Bacchantes, et cette épouvante bachique les avait fait tomber presque pâmées. Bacchus reparaît à leurs yeux sous la forme de Lydien. Il les rassure. Surprises de revoir celui qu'elles avaient pris pour un homme ordinaire, elles lui demandent avec une frayeur mêlée de joie, comment il a pu échapper des mains du tyran. « Aisément, répond-il. La fureur lui fas- » cinait les yeux, et l'a trompé. » En effet, suivant le récit de Bacchus, qui se donne toujours au chœur pour un simple mortel ami de ce dieu, Penthée avait lié un taureau qu'il prenait pour lui, tant il était transporté de courroux. Sur cela, le dieu Bacchus s'est emparé du palais, et a ébranlé les colonnes. On a même cru voir un grand incendie. Penthée a volé pour éteindre le feu. Un

spectre s'est présenté à ses yeux. Il l'a poursuivi l'épée à la main, comme si c'eût été Bacchus; et il va revenir, sans doute, avec la rage dans le cœur. Mais je le crains peu, ajoute le dieu déguisé. Incontinent on voit Penthée moins affligé du désordre arrivé dans son palais, que désespéré de la fuite de son captif. Étonné de le revoir, il lui demande comment il s'est échappé. « Ne vous l'avais-» je pas prédit, répond-il, que Bacchus me déli-» vrerait? Environnez-moi de murs et de tours, » ce sera avec aussi peu de succès. Mais non : écou-» tez cet officier qui vient, je ne fuirai pas. »

C'est un berger qui arrive du mont Cithéron, pour raconter à Penthée les merveilles qu'ont opérées les orgies des Bacchantes. Il témoigne toutefois quelque frayeur. Il craint d'irriter un roi facile à s'aigrir et à s'emporter; ce qui marque de plus en plus le caractère du souverain de Thèbes. Penthée l'encourage, et lui permet de parler librement. Il parle; et son récit est un tissu de prodiges incroyables, comme on va le voir. « Il me-» nait ses moutons sur le sommet du mont Cithéron » dès l'aurore. Il aperçoit trois troupes de fem-» mes. Antinoé [1], mère de l'infortuné Actéon,

[1] Lisez *Autonoé* dans *Euripide* et par-tout ailleurs. Elle était fille de Cadmus, aussi bien qu'Agavé, mère de Penthée. Le fameux Aristée, fils d'Apollon et de Cyrène, était son époux.

(Note de l'ancien éditeur.)

» était à la tête de la première. La seconde avait » pour chef Agavé, mère du roi, et la troisième » était conduite par sa sœur Ino. Toutes étaient » endormies aux pieds des arbres, mais avec beau- » coup de modestie, et sans nulle apparence de » débauche de vin, ni rien enfin qui pût justifier » les soupçons de Penthée. Agavé s'éveille la pre- » mière, et, par ses hurlemens, elle dissipe le » sommeil qui arrêtait ses compagnes trop long- » tems après l'aurore. Elles se frottent les yeux ; » elles se lèvent. La bienséance règne dans toutes » leurs manières : c'est ce que le berger fait sur- » tout observer pour détromper le roi. Les plus » jeunes ne le cèdent point en modestie à celles » qu'un âge plus avancé rend plus sévères. » Le berger commence ici à décrire leur toilette, qui est fort singulière. « Ces femmes laissent d'abord » flotter leurs cheveux sur leurs épaules. Elles se » revêtent de peaux de cerf tachetées et nouées » légèrement. Elles s'entourent la tête de serpens » tout vifs. Celles qui étaient en état d'allaiter leur » enfant, portent sur leur sein, les unes des che- » vreaux, d'autres des louveteaux à qui elles pré- » sentent la mamelle. Toutes se couronnent de » lierre mêlé de branches de chêne et de lézéron [1]

[1] On peut douter si le σμίλαξ ou μίλαξ dont on parle ici, est le liseron, autrement l'herbe aux cloches, ou bien l'if. La raison de douter, c'est qu'Euripide, dans le premier acte, dit au même sens :

» fleuri. Une d'elles frappe du thyrse un rocher. » A l'instant il en sort une source d'eau. Une au- » tre donne de sa torche sur la terre, qui s'ouvre » aussitôt pour faire jaillir une fontaine de vin. » Celles qui préfèrent le lait, en font sortir de » terre en la grattant. Les thyrses mêmes devien- » nent féconds entre leurs mains, et le miel en » découle avec abondance. » Ces thyrses, comme on sait, n'étaient que des bâtons entourés de longs rameaux de lierre. Au reste, tous ces prodiges, sur-tout celui de la source d'eau, ont fait croire à bien des savans que le Bacchus des Grecs était Moyse même, dont ils avaient défiguré l'histoire, témoin le rocher frappé par la baguette de ce conducteur du peuple de Dieu. Il n'est pas question de nous arrêter ici à ces sortes de parallèles, qui ne font rien au but que nous nous proposons, et qui n'ont rien de fondé.

Le berger continue, et dit que ses compagnons, étonnés de ces prodiges, se sont rassemblés pour se communiquer leurs pensées ; qu'un d'entr'eux avait proposé de prendre ces Bacchantes et de les amener au roi, parce que ce serait lui rendre un ser-

σμίλακι καλλίκαρπῳ. Le smilax au beau fruit. Or, on sait que le liseron ne donne point de fruit; mais que l'if porte des baies rouges assez semblables aux grains de raisin; σμιλαξ veut dire l'une et l'autre plante. Au moins fallait-il dire liseron et non pas lézéron.

(Note de l'ancien éditeur.)

vice signalé ; que la chose étant résolue dans leur conseil, ils en avaient concerté l'exécution durant les danses bachiques ; que s'étant cachés pour être spectateurs de ce bal, où tout leur paraissait danser, [1] la montagne même et les bêtes féroces, ils s'étaient jetés tout-à-coup sur Agavé, mais qu'elle avait poussé un cri effroyable, et que ses compagnes étaient accourues à son secours avec tant de férocité, que tous les bergers avaient fui ; que les Bacchantes en fureur avaient assouvi leur

[1] Longin, chap. 13 de la *traduction* de Despréaux, dit, au sujet d'un morceau des *Sept chefs à Thèbes*, que nous avons cité dans le tom. I : « Au reste, bien que ce poëte (Eschyle), pour vouloir » trop s'élever, tombe assez souvent dans des pensées rudes, » grossières et mal polies, Euripide néanmoins, par une noble » émulation, s'expose quelquefois aux mêmes périls : par exem- » ple, dans Eschyle, le palais de Lycurgue est ému et entre en » fureur à la vue de Bacchus :

Le palais en fureur mugit à son aspect;

Ou, comme le veut M. Dacier :

Du palais en fureur les combles ébranlés
Tremblent en mugissant.

» Euripide emploie cette même manière, en l'adoucissant néan- » moins :

La montagne à leurs cris répond en mugissant;

Ou, selon M. Dacier :

La montagne s'ébranle et répond à leurs cris. »

Il y a dans le grec d'Euripide ; πᾶν δὲ συνεβάκχευσ' ὄρος ; totus mons bacchabatur simul. Euripide a voulu marquer l'ivresse, qui fait que tout semble tourner ou s'ébranler.

rage sur un troupeau de taureaux. Il décrit ici un prodige plus merveilleux que ceux qu'on a vus; car, à l'en croire, on voyait l'une traîner un taureau, l'autre mettre en pièces un de ces formidables animaux, et en jeter les membres épars. Tout le champ était jonché de leurs corps, et abreuvé de sang; et tout cela se faisait en un clin-d'œil. « Après cet exploit, les Bacchantes, » semblables à une troupe d'oiseaux, volent d'un » pied léger jusque dans une plaine au bas du » mont Cithéron, vers les villes d'Hysia et d'Ery- » thra, où elles mettent tout à feu et à sang. Avi- » des de dépouilles, nul fardeau ne les épouvante, » pas même le fer et l'airain. Elles enlèvent jus- » qu'aux enfans. Leurs têtes paraissent entourées » de flammes qui ne les consument pas. Les ha- » bitans prennent les armes. Leurs traits s'émous- » sent, tandis que les thyrses de celles-ci portent » des coups certains et inévitables. En un mot, » des femmes remportent la victoire sur des hom- » mes, témoignage assuré de la puissance du dieu » qui les protège et qui combat pour elles. Vic- » torieuses, elles retournent aux sources qu'elles » ont fait jaillir du sein de la terre; elles pren- » nent un peu de repos, et lavent le sang dont » elles sont couvertes. Les serpens mêmes qui les » entourent se repaissent de ces gouttes de sang. »

Tout le récit du berger, dont voilà à-peu-près

le tour, le porte à conclure que Penthée ne saurait se dispenser de recevoir dans ses États un dieu si puissant qui opère de si grandes merveilles. « N'eût-il donné aux mortels que le vin, ce pré- » sent seul mérite des autels pour le bienfaiteur; » car, sans le vin, ajoute-t-il, plus d'amour, plus » de joie. » Ce mot scandaleux fait bien voir que la piété grecque n'était pas toujours fort sévère en fait de morale, et que l'impiété de Penthée avait quelque chose de plus vertueux. Cela me ferait presque penser que le caractère de cette tragédie est celui d'un véritable opéra, et qu'il y en a eu apparemment plus d'un modèle dans l'antiquité. En effet, on voit tant de rapport entre nos opéras et cette pièce, que cela seul pourrait servir à justifier ma pensée; et d'ailleurs quel inconvénient y aurait-il à croire que la tragédie et l'opéra eussent pris naissance en même temps dans les hymnes composés en l'honneur de Bacchus? Cette antiquité de l'opéra ne le rendra pas plus innocent à nos yeux, sur-tout tant que le vice paré des plus brillantes couleurs, y triomphera impunément de la vertu [1].

Tout ce que le berger vient de raconter ne sert

[1] On trouvera sans doute que la sévérité de cette critique rappelle l'état de l'auteur. Il aurait eu plus d'indulgence, s'il eût pu être témoin de l'espèce de révolution qu'a éprouvé le spectacle qu'il condamne.

qu'à enflammer davantage le courroux de l'incrédule Penthée. Il est outré de l'insolence des Bacchantes, et il regarde leur audace comme une tache faite au nom thébain, tache qu'il croit nécessaire de laver dans le sang. Son premier mouvement le pousse à arrêter par les supplices un mal si contagieux dès sa naissance. Il donne ordre d'assembler des soldats pour aller châtier cette troupe insensée, et pour couper la racine du mal.

Le berger revient à la charge, et lui montre qu'il va s'armer contre un dieu puissant et implacable. Quoi donc! reprend le roi, deviendrai-je l'esclave du caprice de mes sujets? Non, dit le berger, je me charge, moi, de ramener les Bacchantes sans violence. Penthée paraît surpris de cette proposition. Il croit y entrevoir une trahison couverte, et un concert dans ses sujets à fouler aux pieds son autorité. Enfin, le berger lui propose d'être témoin lui-même de ces orgies.

Le roi accepte ce parti; et l'on voit par-là que sa raison commence à se troubler par le pouvoir secret de Bacchus; [illegible] attaché à cette pensée qu'il a saisie tout-à-coup, il brûle d'un désir insensé de voir ces cérémonies qu'il déteste. On lui dit qu'il faut se déguiser comme les Bacchantes. Cette condition le choque d'abord; mais l'envie de tout voir et de se venger l'emporte. Il part avec le

berger, et Bacchus dit en le voyant partir : « Va, » malheureux, tu cours à ta perte. » Il avertit le chœur que Penthée va être privé de la raison, et Bacchus, qui le réduit en cet état, l'exposera bientôt à la risée de son peuple sous un habit de Bacchante, afin de le punir de ses impiétés et de ses blasphêmes. Il prévient même une partie du dénoûment ; car il dit nettement que Penthée va être la victime de sa mère. « Alors, ajoute-t-il, » il avouera, mais trop tard, que Bacchus est le » plus doux et en même-temps le plus redoutable » des dieux. »

Les Bacchantes du théâtre sont dans l'impatience de célébrer les orgies sacrées et de dompter leurs ennemis, comme l'ont fait les Thébaines. De là, elles passent au souvenir de la punition qui menace Penthée. « Les dieux, disent-elles, » poursuivent les impies ; et le supplice, pour être » lent, n'en est que plus assuré. » Enfin, elles ne regardent comme heureux que ceux qui mènent une vie tranquille et pieuse : c'est l'ode de l'intermède.

ACTE IV.

Penthée reparaît, mais dans un équipage bien différent de celui du roi, et dans une situation d'esprit bien contraire à celle où il était auparavant. Bacchus l'appelle avec dérision, et dit qu'il croit reconnaître en lui une des filles de Cadmus. En effet, le roi de Thèbes est revêtu de la longue robe, avec la ceinture qui l'entoure et la relève. Il a sur la tête une espèce de mitre bachique avec la couronne de lierre. Il porte sur le dos le manteau de peau mouchetée, et le thyrse en main[1] : « Quantùm mutatus ab illo ! » Dans l'égarement d'esprit où il se trouve : « Je crois, s'écrie-t-il, « voir deux soleils et deux Thèbes. » C'est ce bel endroit d'Euripide que Virgile a traduit ainsi presque mot pour mot :

Eumenidum veluti demens videt agmina Pentheus
Et geminum solem et duplices se ostendere Thebas.

Æneid, lib. IV, v. 464.

Il semble même à Penthée que Bacchus est un taureau armé de cornes, et Bacchus lui répond qu'il voit à présent très-juste, et qu'il mérite d'ê-

[1] C'est à-peu-près l'habit d'une suivante de Bacchus, gravée dans la figure jointe au *Cyclope*.

tre associé aux partisans des orgies. C'est que Bacchus avait, suivant la fable, l'ornement des taureaux, comme un symbole de sa force, et non pour un indice d'une certaine raillerie française, absolument inconnue aux Grecs et aux Latins.

PENTHÉE.

Quel air me trouvez-vous? celui d'Ino ou d'Agavé?

BACCHUS.

Je crois les voir elles-mêmes en vous voyant. Mais souffrez que j'arrange ces cheveux. Ce n'est pas ainsi que je les avais mis sous la coiffure qui vous ceint le front.

PENTHÉE.

C'est en m'agitant, comme vous l'avez-vu, dans une danse bachique, que cette boucle s'est dérangée.

BACCHUS.

Eh! bien, c'est à moi de la rétablir dans son lieu, puisque je me suis chargé de votre ajustement. Levez donc la tête.

PENTHÉE.

Prenez ce soin; car je vous suis désormais dévoué.

BACCHUS.

Votre ceinture flotte, et les plis de votre robe ne descendent pas avec grâce jusqu'aux pieds.

PENTHÉE.

Oui, de ce côté-ci. Pour l'autre, cela va bien.

BACCHUS.

Ne me regarderez-vous pas comme ami, lorsqu'heureusement désabusé, vous serez témoin de la modestie des Bacchantes ?

PENTHÉE.

Oui, mais pour les imiter mieux, dois-je tenir le thyrse de la main droite ou de la main gauche?

BACCHUS.

C'est de la droite, en l'élevant en même temps du pied droit. Je vous félicite d'avoir si promptement rappelé votre raison en ma faveur.

Cette scène comique montre trop que Penthée l'a perdue, la raison, et il est assez étonnant qu'un dieu joue sérieusement cette cruelle comédie : je dis cruellement, car la fin en doit être bien sanglante pour un roi déjà déshonoré par l'état où l'a mis Bacchus. Ce dieu a même la barbarie de parer de ses mains sa victime, pour lui ôter en même temps le sceptre, l'honneur et la vie : comment les païens pouvaient-ils soutenir un pareil spectacle? La fable avait pris le dessus [1]; Penthée était cou-

[1] Ils ne considéraient en ceci que la fable, dont ils sentaient mieux l'allégorie que nous. Car il ne faut pas croire que ce détail fabuleux, tel qu'il est exposé dans les *Métamorphoses*, fût l'es-

pable à leurs yeux, et il faut se monter à ces étranges idées, ou dire que les anciens n'avaient pas le sens commun : alternative nécessaire, dont la seconde partie n'est pas soutenable, après les grands traits que nous avons vus d'eux.

Au reste, Penthée dit encore bien d'autres extravagances. Il demande s'il ne pourra pas enlever le mont Cithéron et les Bacchantes, question pantagruélique : et on lui répond qu'il le peut, mais qu'il doit par pitié épargner cette demeure des nymphes et de Pan. Cela détermine Penthée à se contenter d'user d'artifice pour surprendre les Bacchantes, tandis qu'elles seront endormies, ainsi que des oiseaux dans leurs nids. « Oui, » dit malignement Bacchus, vous les prendrez, » si vous-même n'êtes pris. » Penthée porte la folie et l'égarement jusqu'à vouloir passer ainsi équipé au travers de toute la ville, pour faire voir qu'il ose seul entreprendre une si belle action. Il avait oublié qu'avant sa manie, il avait eu honte de se déguiser en femme, et qu'il voulait du moins être conduit secrètement sur le mont Cithéron. Le cruel de cette bizarre cérémonie, c'est que Bacchus a l'inhumanité de lui dire : « qu'il vole à un grand

sence ou l'accessoire de leur religion. Ce n'était là qu'une religion de poésie, comme nous le ferons voir ailleurs. Ce qu'il y a de difficile, c'est d'allier le paganisme réel avec les fables qu'ils se permettaient sur les mêmes dieux qu'ils adoraient.

» combat qui le couvrira d'une immortelle gloire,
» et qu'il reviendra porté sur les bras de sa mère.
» Je veux vous conduire moi-même, ajoute-t-il,
» et nous serons vainqueurs, aussi bien que le
» dieu Bacchus. »

Le chœur congédie Penthée à-peu-près de la même sorte, c'est-à-dire, qu'il prie les furies d'aller en foule animer les filles de Cadmus à massacrer ce malheureux roi, devenu leur espion. Le chœur imagine la chose même d'une manière prophétique, comme s'il la voyait de ses yeux. « Agavé,
» disent ces femmes, apercevra son fils en em-
» buscade. Incontinent elle criera à l'attentat,
» et les Ménades le sacrifieront à leur rage. » Cela est étendu et vivement écrit, aussi bien que les vœux du chœur, qui semble immoler Penthée par ses paroles, tandis que les Bacchantes l'immolent en effet.

L'intervalle entre le projet et l'exécution est court. Un homme vient annoncer la mort de Penthée. Le chœur en triomphe hautement, et relève le pouvoir de Bacchus. L'officier cependant fait en entier son récit, que j'abrège. « Penthée,
» accompagné de ce serviteur et de l'étranger,
» était arrivé au mont Cithéron. Il se glisse dans
» un petit bois, afin de n'être pas aperçu des Bac-
» chantes, qui étaient dans une vallée prochaine.
» Là, elles s'occupaient, les unes à parer leurs

» thyrses de nouvelles branches de lierre, et les
» autres à chanter alternativement des hymnes
» bachiques en dansant. Penthée, qui ne les
» voyait pas assez à son gré, veut monter sur une
» hauteur et grimper sur un arbre; mais l'étranger
» lui épargne une partie de la peine. Il saisit une
» des branches les plus élevées d'un chêne, la plie
» sans effort jusqu'à terre, et ayant placé le roi,
» il l'élève doucement jusqu'en haut. Mais, dit
» l'officier, il est plutôt vu des Bacchantes qu'il
» ne les voit. Pour l'étranger, il disparaît comme
» un éclair. A l'instant, on entend un cri dont le
» son imitait la voix de Bacchus. Chères compa-
» gnes, je vous livre le traître qui se rit de nos or-
» gies. Vengez-moi, vengez-vous. Un feu sacré
» brille aussitôt et s'élève de la terre aux cieux.
» Les vents se taisent; l'air est tranquille; les
» feuilles ne sont plus agitées, et un silence re-
» ligieux règne dans les bois d'alentour. Les Bac-
» chantes, qui n'avaient entendu qu'à demi les
» premiers cris, jettent les yeux de toutes parts,
» et animées par une seconde voix, elles recon-
» naissent le signal de Bacchus, leur maître. Plus
» promptes que le vol des colombes, on les voit
» accourir toutes, Agavé et ses sœurs à leur tête,
» à travers les rochers et les torrens; comme si le
» dieu les eût poussées de son souffle puissant. Au
» milieu de leur course, elles voient Penthée.

» Elles s'arrêtent : leur fureur redouble; les pierres
» volent sur ce malheureux roi. Les thyrses mêmes
» lancés avec force, tiennent lieu d'autres armes;
» mais en vain; Penthée se défendait par sa si-
» tuation. Enfin elles se mettent à déraciner l'ar-
» bre, Agavé les y excite. Prenons, s'écrie-t-elle,
» ce profane témoin de nos mystères secrets, et gar-
» dons qu'il ne les révèle. Toutes mettent la main
» à l'œuvre. L'arbre, après plusieurs secousses, est
» renversé, Penthée tombe avec lui. Il veut se dé-
» rober au sort qui l'attend. Il quitte la mitre qui
» lui couvre le front, pour tâcher de se faire
» reconnaître de sa mère. Il a recours aux supplica-
» tions : O ma mère! reconnaissez votre sang. Mon
» erreur me coûterait-elle la vie, et la perdrais-je
» par vos mains! L'écume coule des lèvres d'Agavé.
» Ses yeux sanglans roulent d'une manière horri-
» ble. Remplie du dieu Bacchus, elle n'entend,
» elle ne voit rien, elle n'est plus mère. Agavé,
» loin de sentir ses entrailles émues, abat Penthée,
» et lui prenant un bras, elle le détache et l'en-
» lève sans presqu'aucun effort. Bacchus lui ins-
» pirait une force secrète. Ino, de son côté, déchire
» cet infortuné prince. Autonoé et toute la troupe
» l'entourent, et s'élancent sur lui avec des cris
» épouvantables. Il a gémi tant qu'il a eu un reste
» de vie; mais son supplice a peu duré. Mis en
» pièces dans un instant, à peine son corps a-t-il

» suffi à la rage de ces furies. Ses membres sont
» dispersés çà et là. Agavé porte la tête attachée à
» son thyrse : gage affreux qui va lui coûter bien
» des larmes ! »

L'officier ajoute qu'elle revient au palais chargée de ce triste trophée, et que pour lui, il va se retirer, pour n'être pas encore témoin de cet horrible spectacle. Il conclut qu'il faut craindre et honorer les dieux; et il s'en va. Pour le chœur, il triomphe de joie en apprenant la victoire de Bacchus et la mort de Penthée.

ACTE V.

Agavé paraît sur la scène avec les restes de son fils, qu'elle prend pour un lion déchiré de ses mains. Elle vante cette victoire aux Bacchantes phrygiennes, qui ont la cruauté de l'en féliciter. Cette princesse, qui n'est pas revenue de son enthousiasme bachique, les invite au festin où elle veut leur servir cette proie. Elle soupire après le moment où elle recevra le compliment de Penthée sur cet exploit, dont elle veut lui faire hommage dans la joie du festin. Ce qu'il y a d'horrible, c'est que cette illusion ne laisse pas de se prolonger; car le chœur prie Agavé de faire voir sa proie aux

citoyens, et Agavé les appelle pour être les spectateurs de son triomphe. Elle appelle en même-temps de rechef Cadmus et Penthée, en montrant de toutes parts la tête du lion qu'elle croit avoir dompté.

Cadmus arrive, suivi de ses officiers, et chargé de quelques restes de son petit-fils, qu'il vient de recueillir lui-même sur le mont Cithéron. Il y était allé, comme on sait, mais dans un autre espoir que celui d'y trouver Penthée déchiré. Il vient de rencontrer ses deux filles Ino et Autonoé, encore furieuses, et il retrouve Agavé leur sœur, dans le même état. « Jouissez, mon père, s'écrie-t-elle, » jouissez du plaisir d'avoir mis au monde des filles » aussi capables que nous de signaler votre nom, » et de quitter le fuseau pour de nobles exploits. » C'est moi sur-tout que vous devez féliciter, en » voyant le prix de mon courage. Je l'apporte à » vos pieds. Recevez cette tête pour la suspendre » dans le palais; et, fier du triomphe de votre fille, » faites un festin pompeux pour vos amis; car en» fin, pouvez-vous ne pas goûter une joie bien » flatteuse, quand vous nous voyez après un si » grand exploit? »

CADMUS.

O douleur sans mesure! O dieux! il manquait à mes malheurs, de voir mes filles coupables de

cet exécrable attentat! Cruelle, à quel sacrifice invitez-vous les dieux? A quel festin m'invitez-vous moi-même avec les Thébains? Malheureuses filles, et plus malheureux père! O Bacchus! que ta vengeance est juste, mais qu'elle est terrible! Tu n'as pas épargné ton propre sang.

AGAVÉ.

La vieillesse est toujours austère. La tristesse est son apanage. Puisse au moins mon fils me ressembler, et marcher sur les traces d'une mère belliqueuse! Mais hélas! il ne sait que braver les dieux. O mon père! avertissons-le sérieusement de donner moins à sa dangereuse philosophie. Mais où est-il? Que ne l'appelle-t-on pour prendre part à ma gloire?

CADMUS

Ah! que vous serez toutes à plaindre, quand vous connaîtrez vos maux! Que ne pouvez-vous demeurer dans l'heureuse erreur où je vous vois!

AGAVÉ.

Quoi donc! quel mal avons-nous fait?

CADMUS.

Levez les yeux au ciel, madame.

AGAVÉ.

Eh! bien!

CADMUS.

Paraît-il le même à vos regards?

AGAVÉ.

Il me paraît plus serein que jamais.

CADMUS.

Ah! vous n'êtes pas encore rendue à vous-même!

AGAVÉ.

Moi? Je ne comprends rien à vos paroles. Je m'aperçois seulement que mes sens se calment peu-à-peu.

CADMUS.

Ecoutez donc, et répondez.

AGAVÉ.

Revenue à moi, il ne me souvient plus de tout ce que je viens de vous dire.

CADMUS.

Qui vous ai-je donné pour époux?

AGAVÉ.

Échion, cet homme né des dents du serpent de Mars.

CADMUS.

Quel gage de votre hymen en avez-vous reçu?

AGAVÉ.

Penthée. Mais à quoi tend ce discours?

CADMUS.

Voyez donc ce que vous portez entre vos bras.

AGAVÉ.

C'est la tête d'un lion redoutable. Croyez-en mes compagnes.

CADMUS.

Encore une fois, jetez les yeux sur cet objet. Un regard ne vous coûtera pas.

AGAVÉ.

Ah! ciel!

CADMUS.

Voilà le lion que vous avez égorgé.

AGAVÉ.

Ah! Penthée!

CADMUS.

Hélas! vous le reconnaissez trop tard!

AGAVÉ.

Qui l'a tué? Comment est-il tombé entre mes mains?

CADMUS.

Affreuse vérité! faut-il porter ton flambeau dans son esprit?

AGAVÉ.

Parlez, mon père. Je frémis : mon cœur est agité. N'importe : expliquez-vous.

CADMUS.

C'est vous et vos sœurs qui l'avez tué.

AGAVÉ.

Dieux! mais où? Est-ce dans le palais? est-ce ailleurs?

CADMUS.

Au lieu fatal où fut déchiré Actéon.

AGAVÉ.

Eh! qui attirait mon malheureux fils sur le mont Cithéron?

CADMUS.

Le désir de braver Bacchus et vos cérémonies.

AGAVÉ.

Et comment nous y sommes-nous transportées nous-mêmes?

CADMUS.

Par une fureur bachique qui a saisi toute la ville aussi-bien que vous.

AGAVÉ.

Ah! Bacchus! c'est donc toi qui m'as perdue!

CADMUS.

Vous l'aviez offensé.

Agavé demande où est le corps de son fils. Cadmus dit qu'il en a avec peine rassemblé tous les restes sanglans. Il blâme l'impiété de Penthée;

il le plaint, il le pleure; il voit les suites funestes de sa mort. Contraint de s'exiler, exposé aux derniers malheurs avec ses filles, il gémit sur le renversement de sa fortune et de son trône. Le chœur même lui donne des pleurs. Enfin, l'on voit paraître le dieu Bacchus qui se déclare l'auteur de tous ces maux. Il annonce à Cadmus sa destinée, c'est-à-dire un bannissement, des courses en Illyrie[1], des conquêtes, et sa métamorphose en serpent; en un mot, ce que décrit élégamment Ovide, au IVe livre des *Métamorphoses*, vers 562 et suivans.

Le père et la fille, à la vue de tant de malheurs, s'abandonnent aux plaintes; et, contraints de se séparer, l'un pour quitter entièrement la Grèce, l'autre pour sortir de Thèbes avec ses sœurs, ils se font les plus tendres adieux. Agavé, incertaine du lieu qu'elle choisira pour son asyle, est du moins résolue d'aller si loin qu'elle puisse perdre de vue le mont impur de Cithéron, qu'elle a arrosé du sang de son déplorable fils.

[1] Illyrie, grand pays de l'Europe, borné anciennement au nord par les deux Pannonies, au couchant par l'Istrie, au midi par la mer Adriatique, et au levant par la haute Mysie et la Macédoine.

PENTHÉE

OU

LES BACCHANTES,

TRAGÉDIE D'EURIPIDE.

PERSONNAGES.

BACCHUS.
CHOEUR DE BACCHANTES.
TIRÉSIAS.
CADMUS, roi de Thèbes.
PENTHÉE, fils d'Agavé.
UN SERVITEUR.
UN MESSAGER.
AUTRE MESSAGER.
AGAVÉ, fille de Cadmus.

La scène est à Thèbes, devant le palais.

PENTHÉE

OU

LES BACCHANTES,

TRAGÉDIE D'EURIPIDE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

BACCHUS seul.

Je suis Bacchus : Jupiter est mon père : Sémélé, fille de Cadmus, me fit naître au milieu des feux du tonnerre. Je prends une forme mortelle pour visiter les bords de l'Ismène et de Dircé. Thèbes offre à mes yeux des monumens qui me sont chers. Je vois près du palais celui d'une mère infortunée, victime des fureurs de l'implacable Junon, et devenue la proie des flammes; flamme céleste qui vit encore au sein de ces ruines fumantes. J'approuve la piété de Cadmus, qui a ordonné

que cette place fût consacrée à la mémoire de sa fille, qu'elle ne fût point foulée par les pieds des profanes, et je l'ai couronnée de pampre vert. J'ai quitté les riches vallons de la Lydie et les champs phrygiens; j'ai traversé les plaines brûlantes de la Perse, franchi les murs de la Bactriane, les frimats de la Médie et les climats fortunés de l'Arabie, l'Asie enfin, dont les rivages sont couverts de cités florissantes, qu'élevèrent à l'envi les Grecs et les Barbares. Après avoir conduit dans ces lieux les danses sacrées, et y avoir célébré mes mystères pour rendre ma divinité respectable à tous les mortels, j'entre pour la première fois dans une ville grecque. C'est Thèbes que je choisis pour faire entendre les hurlemens des Bacchantes, pour les montrer aux yeux des Grecs, couvertes de peaux de cerf, armées du thyrse redoutable; car les sœurs mêmes de celle à qui je dois le jour, refusent de reconnaître ma céleste origine : elles osent accuser Cadmus et Sémélé de rejeter sur Jupiter le crime d'un simple mortel, et disent que c'est pour venger sa gloire outragée que ce dieu la frappa de ses traits embrâsés. Mais leurs outrages ne resteront pas impunis. Dans la fureur que je leur ai inspirée, elles sont sorties du palais pour parcourir les montagnes sauvages; j'ai forcé leur âme égarée à s'occuper de mon culte, et je leur en ai fait

revêtir les attributs. Toutes les femmes thébaines[1] sont livrées aux mêmes transports; et suivent les filles de Cadmus dans l'ombre des forêts; les rochers nus leur servent d'asyle. Il est temps que cette ville apprenne à me connaître, qu'elle sache que jusqu'ici elle fut étrangère à mes fêtes; que je puis protéger celle à qui je dois la naissance, et prouver à tous les mortels que je suis fils de Jupiter. Cadmus a cédé le trône à Penthée dont il est l'aïeul : c'est ce jeune imprudent qui combat ma divinité; contempteur de mon culte, il ne mêle point mon nom au nom des dieux qu'il invoque; mais une expérience funeste le convaincra de ma puissance, et avec lui tous ses sujets. Dès que j'aurai rétabli l'ordre en ces lieux, j'irai dans d'autres climats où ma présence est nécessaire; mais si ce peuple me résiste et veut forcer les Bacchantes à quitter leurs montagnes chéries, je soutiendrai mes Ménades, et combattrai pour leur défense. Voilà le dessein qui m'engage à revêtir les traits d'un mortel.

O vous! ma troupe fidèle, honneur de la Lydie, Bacchantes du Tmolus, qui avez quitté les régions barbares pour me suivre et vous consacrer à mon service, frappez les tymbales sacrées; que ces sons phrygiens de Bacchus et de Rhée rem-

[1] Le grec, suivant la remarque de Musgrave, exprime toutes les personnes nubiles du sexe.

plissent le palais de Penthée, et fassent retentir la ville de Cadmus, tandis que j'irai dans les vallées du Cithéron présider aux chœurs des Bacchantes.

SCÈNE II.

LE CHOEUR seul.

J'ai quitté les régions asiatiques et les sacrés vallons du Tmolus, pour suivre Bromius[1] et lui consacrer mes travaux : c'est une occupation agréable et facile de célébrer le dieu des Bacchantes. Qui s'avance dans ce chemin? qui nous écoute dans le palais.....? Profanes, disparaissez; mortels, faites silence. Je vais chanter les hymnes solennels.

Heureux[2] qui, connaissant les mystères des dieux, leur consacre son cœur, et sanctifie son existence par les purifications sacrées, en célébrant sur les montagnes escarpées les fêtes augustes des Bacchantes! Heureux qui, couronné de lierre, arme sa main du thyrse, en l'honneur de Bacchus et de la mère des dieux! Allez, allez, Bacchantes, suivez ce dieu, fils du maître des dieux; et, des montagnes de la Phrygie, portez

[1] Un des noms de Bacchus.

[2] Ici commence un chœur par strophes et antistrophes. C'est, comme on voit, un hymne en l'honneur de Bacchus.

le culte de Bromius dans les États florissans de la Grèce.

C'est ce dieu, dont la mère, frappée de l'éclat du tonnerre, sentit son sein déchiré par la douleur, et donna la vie à son fils en la perdant au milieu des flammes. Jupiter remplaça pour lui le sein d'une tendre mère, pour cacher aux yeux de Junon le fruit d'un amour secret; il se fit à lui-même une large blessure[1], et l'enferma dans cet asile[2]. Au temps prescrit par la destinée, il mit au jour le dieu portant des cornes menaçantes[3], et le couronna de serpens. Dès-lors, on vit les Ménades saisir, le thyrse en main, leur proie venimeuse, et l'entrelacer à leurs cheveux.

Thèbes! patrie de Sémélé! que le lierre couronne ta tête; que le smilax[4] toujours vert étale de tous côtés ses grappes fleuries; que les sapins et les chênes prêtent leurs rameaux aux Bacchantes. Revêtez la peau tachetée du cerf, et qu'une toison[5] d'une blancheur éclatante la recouvre; armez vos mains des bâtons de férule[6]

[1] A la cuisse.

[2] Avec des agraffes d'or.

[3] Des cornes de taureau.

[4] L'if.

[5] De brebis.

[6] Le bâton de férule que portaient les Bacchantes, leur servait à porter du feu. La férule est une espèce de roseau creux qui croît abondamment dans les îles de l'Archipel. La moelle qu'elle

qui inspirent un orgueil sacré ; accourez tous aux danses de Bacchus : c'est lui qui remplit de fureur les femmes thébaines, qui les arrache à leurs occupations paisibles [1], et les entraîne sur les montagnes sauvages.

Asyle sacré des Curètes ! grottes divines de Crète, qui protégeâtes l'enfance de Jupiter ! c'est dans vos retraites agrestes que les Corybantes guerriers [2] inventèrent le tambour [3] bacchique, et mêlèrent ses sons bruyans aux doux accens des flûtes phrygiennes. Ils déposèrent dans les mains de Rhée cet instrument fait pour s'unir aux chants des Bacchantes. Mais les Satyres transportés l'obtinrent de la déesse, et s'en servirent à célébrer les danses des triétérides [4] auxquelles se plaît notre dieu.

renferme se consume peu-à-peu, et conserve long-temps le feu qu'on y allume, sans brûler le bois qui l'entoure. Prométhée, selon Hésiode, se servit de cet instrument pour dérober le feu du ciel.

La férule d'Italie, qui diffère un peu de celle de Grèce, servait de canne aux vieillards, et de sceptre aux maîtres d'école. Cet usage explique le sens que le mot férule a dans notre langue :

Ferulæque tristes,
Sceptra pædagogorum. Martial, *Epigr.* X.

[1] A la toile et au fuseau.

[2] *Armés d'un triple casque*, c'est-à-dire, suivant la remarque du scholiaste, armés d'un casque très-haut.

[3] Littéralement : *Ce cercle, ou cet instrument rond, tendu de cuir.*

[4] Fêtes de Bacchus, qui se célébraient de trois en trois ans, en mémoire de ses victoires dans l'Inde, auxquelles il employa trois années.

Oh! quel plaisir de s'égarer dans les montagnes! de quitter les danses rapides pour se précipiter sur la terre! de revêtir la peau de cerf! de poursuivre le boue et de verser son sang! de manger sa chair palpitante! de parcourir les monts de la Phrygie et de la Lydie, et d'avoir pour chef Bromius....! Évoé[1]! Le lait, le vin et le nectar des abeilles arrosent la terre; une vapeur pareille à l'encens de Syrie s'élève dans les airs. Bacchus agite la flamme qu'il porte dans sa férule; il excite les chœurs égarés et les anime par ses cris; ses cheveux blonds flottent au gré des vents; il s'écrie : « Courage! courage! Bacchantes, la gloire » du Tmolus, dont l'or enrichit le Pactole[2]! » Chantez Bacchus avec les tymbales bruyantes. » Évoé! Célébrez votre dieu Evius par des cla- » meurs, par des chants phrygiens. » Dès que le chalumeau fait entendre ses accords sacrés qui la remplissent d'un nouveau feu : à la montagne! à la montagne! la Bacchante joyeuse, semblable au jeune coursier qui suit sa mère égarée, s'agite et saute en cadence.

[1] Cri des Bacchantes.

[2] Le Pactole descendait du mont Tmolus.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

TIRÉSIAS, LE CHOEUR.

TIRÉSIAS.

Qu'on appelle le fils d'Agénor[1]; qu'on annonce au fondateur de Thèbes que le devin Tirésias veut le voir. Il sait assez le sujet dont je dois l'entretenir. Sa vieillesse surpasse la mienne; mais il n'a pas rejeté mes avis; il se prépare à manier le thyrse, à revêtir la peau de cerf et à se couronner de lierre.

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENS, CADMUS.

CADMUS.

O cher Tirésias! le son de ta voix a pénétré jusqu'au fond du palais pour réjouir mon cœur, car c'est la voix de la sagesse. Je viens à toi avec les attributs du dieu : ma fille fut sa mère; puis-

[1] « Grec : Lequel de ceux qui sont aux portes appellera Cadmus hors du palais, le fils d'Agénor, qui, quittant la ville de Sidon, fonda cette cité de Thèbes? »

qu'il est au nombre des immortels, qui plus que moi doit célébrer sa gloire? En quels lieux faut-il commencer les danses sacrées? où faut-il que je m'arrête et que ma tête chenue suive les mouvemens en cadence? Vieillard, conduis un vieillard. Tirésias, que ta science m'éclaire : la fatigue ne me rebute pas; je frapperai la terre du thyrse et le jour et la nuit, sans jamais me lasser. Nous oublierons notre âge en célébrant Bacchus.

TIRÉSIAS.

Je suis pressé du même désir; je sens renaître en moi l'ardeur de la jeunesse : volons aux danses religieuses.

CADMUS.

Montons sur un char, et hâtons-nous de nous rendre à la montagne.

TIRÉSIAS.

Non, marchons sans secours; c'est mieux honorer le dieu.

CADMUS.

Ma vieillesse peut-elle servir de guide à la tienne[1]?

TIRÉSIAS.

Bacchus lui-même nous conduira sans peine.

[1] J'ai hasardé ici l'interrogation.

CADMUS.

Serons-nous les seuls dans Thèbes à célébrer sa fête?

TIRÉSIAS.

Oui, nous sommes les seuls dociles à la sagesse.

CADMUS.

La route est longue : je serai ton guide, et nos bras se serviront mutuellement d'appui.

TIRÉSIAS.

Joignons ensemble nos mains amies.

CADMUS.

Mortel, je n'ai pas l'audace de braver les dieux immortels.

TIRÉSIAS.

Laissons les vains discours sur les dieux et sur leur nature; quelle raison pourrait renverser les traditions de nos ancêtres, dont l'origine se perd dans la nuit des temps? Toute la subtilité du génie s'épuise en vains efforts contre elles. Dira-t-on que c'est violer la vieillesse que de la couronner de lierre et de la prostituer aux danses? Mais un dieu distingue-t-il entre elle et la jeunesse lorsqu'il s'agit d'honorer sa fête? Non, il veut que tous les âges la célèbrent à l'envi, et n'exclut de son culte que les mortels que l'on méprise.

CADMUS.

Tirésias, il faut que ma voix supplée à la clarté dont tu ne jouis plus. Je vois s'avancer vers le palais Penthée, fils d'Échion, à qui j'ai confié le soin de cet empire. Je ne sais quel trouble l'agite; écoutons ce qu'il vient nous apprendre.

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENS, PENTHÉE.

PENTHÉE.

J'étais absent de ces lieux, lorsqu'une nouvelle étrange et fâcheuse est venue frapper mes oreilles. On publie que nos femmes, en proie à de feints transports, ont quitté leurs maisons pour imiter les Bacchantes; qu'elles se répandent dans les sombres forêts des montagnes, et célèbrent par leurs danses je ne sais quel dieu nouveau, sous le nom de Bacchus : des coupes remplies sont placées au milieu de leurs assemblées; elles pénètrent ensuite dans des retraites solitaires, pour se livrer à de plus doux mystères. Leur prétexte est de remplir les saints devoirs des Ménades; mais elles préfèrent le culte de Vénus à celui de Bacchus. Toutes celles que j'ai pu surprendre ont été mises dans les liens et confiées à la garde publique; et je suis résolu de poursuivre sur la montagne celles qui

m'ont échappé, sans excepter Ino, ni Agavé, ma propre mère[1], ni Autonoé, mère d'Actéon. Je les jetterai dans les fers, et je saurai calmer cette fureur bachique. On parle aussi d'un étranger nouvellement arrivé en ces lieux, qui nous apporte de Lydie les prestiges et la magie; ses cheveux blonds flottent sur ses épaules, et exhalent les plus doux parfums; son teint fleuri porte l'empreinte de la gaîté; ses yeux respirent la volupté[2] : il suit sans cesse les Bacchantes, et la nuit et le jour, il initie les vierges novices à ces mystères dangereux. Si je puis le saisir lui-même, il cessera de frapper la terre de son thyrse, et de courir les cheveux épars. Je ferai tomber à mes pieds sa tête décolorée. Il nous annonce un dieu sous le nom de Bacchus, que Jupiter a nourri dans ses flancs[3]; tandis que ce dieu du tonnerre a fait périr le fils de Sémélé, et l'a consumé avec elle pour la punir de son imposture. De quel supplice n'est pas digne cet étranger, qui pousse à ce point

[1] Grec : et épouse d'Échion, mon père.

[2] On plutôt : « *ses yeux ont toutes les graces de Vénus.* »

[3] Littéralement : *A cousu dans sa cuisse.*

Il faut remarquer que cette phrase pourrait se traduire autrement que je ne fais. « Il prétend être lui-même ce nouveau dieu » Bacchus : c'est lui qui fut enfermé dans la cuisse de Jupiter. » J'ai évité cette tournure, parce que dans la scène entre Penthée et Bacchus, il ne paraît point que celui-ci se dise dieu, ni que Penthée l'en accuse. Voyez acte III, sc. I.

l'insolence?... Mais, quel prodige nouveau? Est-ce bien le devin Tirésias que je vois, et puis-je le reconnaître sous cet étrange déguisement?... Et pour comble de ridicule, faut-il que le père de celle à qui je dois la vie, marche appuyé sur la férule des Bacchantes?... O mon père! respectez-vous si peu votre âge? je ne puis supporter un si déplorable délire. Jetez ce lierre loin de vous; que votre main laisse tomber ce thyrse qui la déshonore. C'est donc toi, malheureux prophète, qui as égaré sa raison? Tu t'empresses de donner aux hommes un dieu nouveau, qu'ils consultent par ton ministère, auquel ils fassent des offrandes dont tu te flattes de t'enrichir. Ah! si tes cheveux blancs n'étaient ta sauve-garde, je te ferais célébrer dans les chaînes ces fêtes détestables où tu vas suivre les Bacchantes. Eh! comment souffrir ces orgies[1] où le vin rassemble les femmes?

LE CHOEUR.

O impiété! Étranger, respecte les dieux. Fils d'Échion, ne déshonore pas le nom de ton père, ni celui de Cadmus, qui fit sortir les hommes du sein de cette terre.

TIRÉSIAS.

Lorsqu'un esprit élevé trouve un sujet digne de lui, il lui est facile, sans doute, de déployer

[1] Orgies, nom propre des fêtes de Bacchus.

son éloquence. Mais, en cet instant, ta langue s'exprime avec grâce, comme pour défendre la vérité, et tes discours manquent de sens. Un homme audacieux, puissant, et qui connaît l'art de parler, est un citoyen pernicieux, s'il n'a point un jugement sain. Apprends que ce dieu nouveau que tu oses insulter, doit régner sur la Grèce, que rien ne peut limiter sa puissance. Il est deux êtres suprêmes, objets de la vénération des hommes. L'un est Cérès, ou la terre; sous quelque nom qu'on l'adore, c'est elle qui leur fournit les alimens dont ils se nourrissent. L'autre est le fils de Sémélé; c'est lui qui leur a enseigné l'art de tirer de la vigne une liqueur délicieuse, qui charme les ennuis des mortels, qui leur inspire l'oubli des maux, et qui est le souverain remède à leurs peines toujours renaissantes. Aussi cette liqueur divine[1] coule-t-elle sur les autels des dieux, afin que nous obtenions par elle les biens que ces dieux dispensent. Tel est celui que tu méprises, et à qui tu ne crains point de reprocher les mystères de sa naissance. Souffre du moins qu'on te l'explique.

Jupiter avait dérobé son fils aux flammes allumées par sa foudre, et l'emportait dans l'Olympe, lorsque Junon irritée voulut le précipiter du ciel. Mais son auguste époux sut prévenir ce dessein par un heureux artifice. Il détacha une partie de

[1] Littéralement : *ce dieu.*

l'éther, dont la terre est environnée, pour y cacher le jeune dieu, et les hommes, trompés par un mot équivoque, ont inventé l'histoire que tu rejettes avec mépris. Cependant, ce dieu sait lire dans l'avenir. La fureur des Bacchantes est une fureur prophétique, et lorsqu'elle s'empare de nous, notre esprit voit les choses futures. Ce dieu est rival de Mars par ses exploits guerriers. Une armée rangée en bataille a cédé plus d'une fois aux mouvemens d'une secrète terreur dont lui seul était la cause. Enfin, tu le verras toi-même sur la montagne de Delphes, s'élançant du haut des rochers, une torche à la main, et frappant la terre du thyrse; tu seras témoin de sa gloire et des honneurs que la Grèce va lui rendre. O Penthée! laisse-toi fléchir. Crains que la fierté ne t'égare. Oublie ton rang et ta puissance, et ne te confie pas en ta vaine sagesse. Reçois le dieu dans tes états, offre-lui ton encens, participe à ses fêtes, et couronne ta tête de lierre et de pampre vert. N'accuse pas Bacchus des désordres des femmes thébaines, mais leur nature dépravée. Celle qui chérit ses devoirs, les respecte au milieu des fureurs qu'il inspire. Tu te plais à voir ton palais entouré d'un peuple immense qui bénit le nom de Penthée. Pense qu'un dieu se plaît de même à nos hommages. Je cours avec Cadmus m'acquitter d'un si saint devoir; peu touchés de tes railleries, nous dan-

serons et nous couronnerons de lierre nos têtes chenues. Ne crois pas que tes discours m'engagent à combattre un dieu; car je te vois livré à la plus déplorable démence, et nul remède ne peut vaincre les poisons qui l'ont excitée.

LE CHOEUR.

O vieillard! tes discours sont dignes du dieu qui t'inspire[1]; en honorant celui[2] qui mérite nos hommages, tu fais admirer ta sagesse.

CADMUS.

O mon fils! sois docile aux avis de Tirésias; reste avec nous, ne te sépare point de nos coutumes sacrées. Ces écarts ne sont pas ceux de la raison. Eh! quand il serait faux que Bacchus fût un dieu, ne devrais-tu pas l'affirmer encore, et par un honnête mensonge, sauver l'honneur de Sémélé et la gloire de notre maison? Songe au malheur d'Actéon déchiré par les chiens qu'il avait nourris, pour s'être imprudemment vanté de surpasser Diane en adresse. Redoute un sort pareil; approche, que ma main te couronne, et rends au dieu l'honneur qui lui est dû.

PENTHÉE.

Ta main ne touchera point ma tête : va, livre-

[1] De Phébus.

[2] Bacchus.

toi à ces fêtes insensées, et n'espère pas m'y entraîner avec toi. Je saurai punir celui qui est l'auteur de tes égaremens. Qu'on aille incessamment vers le trône où Tirésias consulte le vol des oiseaux; qu'on le renverse, qu'on le détruise, que les attributs de son art soient entraînés dans sa ruine, qu'on livre au vent les bandelettes sacrées : cette vengeance est celle qui lui sera la plus cruelle. Et vous, gardes, cherchez dans Thèbes cet étranger qui vient corrompre nos femmes; et lorsque vous l'aurez saisi, amenez-le chargé de fers, afin qu'un juste et prompt supplice soit le prix de ses attentats.

TIRÉSIAS.

Malheureux! tu ne sens pas que ta raison s'égare; insensé! dès long-temps ton âme est dans le délire. Cadmus, partons, allons invoquer le dieu pour cet infortuné; prions-le d'épargner celui qui nous outrage, et de ne point effrayer Thèbes par un châtiment rigoureux. Prends le thyrse entouré de lierre, suis-moi : soutiens mes pas, je soutiendrai les tiens : si nos corps affaissés succombent à leur propre poids, la volonté d'un dieu doit nous inspirer du courage. O Cadmus! tremble que l'aveuglement de Penthée ne te plonge bientôt dans le deuil; ce n'est point mon art qui l'annonce, mais ses discours téméraires et ses actions insensées.

SCÈNE IV.

LE CHOEUR, seul[1].

Déesse auguste et sainte[2], qui règnes dans les enfers! entends-tu les outrages de Penthée contre le fils de Sémélé? Peux-tu souffrir de tels blasphêmes? Bacchus est le dieu des plaisirs; il règne au milieu des festins, parmi les couronnes de fleurs; il anime les danses joyeuses; au son du chalumeau, il fait naître les ris folâtres et dissipe les noirs soucis; son nectar, en coulant sur la table des dieux, augmente leur félicité, et les mortels puisent dans sa coupe riante le sommeil et l'oubli des maux.

L'insensé qui ne peut contenir sa langue et qui ose mépriser les lois, périt d'une fin malheureuse; mais celui qui, content d'une vie tranquille, cultive en paix la sagesse, demeure inébranlable, et voit prospérer sa maison : car les dieux, bien qu'éloignés, veillent du haut des cieux sur les actions des hommes. Cessons d'appeler sagesse

[1] Peut-être Penthée reste-t-il sur le théâtre; dans la scène suivante, il fait éclater sa colère contre ces femmes.

[2] Le texte est altéré en cet endroit. Il présente ce sens : « Déesse » qui portes sous la terre des ailes d'or. » J'ai cru devoir substituer le mot *Sceptre* au mot *Aile*, et rapporter cette invocation à Proserpine plutôt qu'à la Justice. Peut-être s'adresse-t-elle à Cérès.

une vaine philosophie, et de prétendre nous élever au-dessus des autres mortels. La vie est de courte durée : celui qui poursuit des objets trop élevés perd la jouissance des biens qui sont à sa portée. C'est le caractère d'un insensé, c'est à mes yeux la preuve d'un déplorable égarement.

Puissé-je me voir transportée dans l'île riante de Vénus, dans les bosquets de Chypre, peuplés par les Amours qui se répandent sur la terre pour charmer le cœur des mortels! Puissé-je voir Paphos, qu'arrose un fleuve superbe, dont les eaux[1] remplacent celles des cieux; ou les vallons sacrés de l'Olympe, dont les nymphes de Piérie chérissent les retraites champêtres! O Bacchus! ô dieu des Bacchantes! conduis-nous en ces lieux. C'est là qu'habitent les Graces et le Désir; c'est là que tes prêtresses peuvent en liberté célébrer tes saintes orgies.

Le fils de Jupiter aime la joie des festins; il est ami de la paix, divinité bienfaisante qui peuple et réjouit la terre. Il fait goûter au pauvre, ainsi qu'à l'homme opulent, cette liqueur délicieuse, ennemie de la tristesse; mais il hait ceux qui méprisent ses bienfaits, et qui ne se plaisent point

[1] Vénus avait un autel à Paphos, sur lequel il ne pleuvait jamais. Les pluies, rares dans l'île de Chypre, avaient sans doute donné lieu à cette tradition que le poëte exagère.

à ces fêtes où le jour et la nuit s'écoulent dans les plaisirs. Le sage éloigne son cœur et sa pensée de ces mortels orgueilleux, et suit avec simplicité les sentimens et les coutumes vulgaires.

FIN DU SECOND ACTE.

Digitized by Google

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

PENTHÉE, UN SERVITEUR, BACCHUS.

LE SERVITEUR.

PENTHÉE, tu es obéi. Nous voici maîtres de cette proie qui faisait l'objet de tes vœux, et nos efforts sont couronnés par le succès. Ce tigre féroce, plein de douceur pour nous, loin de chercher à se dérober par la fuite, nous a lui-même tendu les mains sans regret, sans frayeur. Le vif éclat de ses joues n'a point paru s'altérer; il nous a commandé en riant de le charger de chaînes et de l'emmener avec nous; il a attendu que nous eussions rempli ce devoir, qu'il a lui-même rendu facile. Saisi de respect à cette vue : « O étranger! lui ai-je dit, si je vous force à nous » suivre, ce n'est pas de mon propre mouvement » que j'en use ainsi, c'est par l'ordre de Penthée, » c'est lui qui m'a envoyé en ces lieux. » En même temps, les Bacchantes, que tu as fait jeter dans les fers, les brisent et courent dans les forêts, en invoquant Bromius à grands cris. Leurs liens sont

tombés sans effort; les portes des prisons où tu les avais enfermées, se sont ouvertes d'elles-mêmes, sans le secours d'une main mortelle. Cet homme est venu à Thèbes opérer des prodiges. C'est maintenant à toi, prince, d'agir suivant ta prudence.

PENTHÉE.

Qu'on charge ses mains de fers; il est tombe dans les rêts du chasseur : sa vîtesse et sa légèreté ne peuvent l'en faire échapper. Mais en effet, ô étranger! tes traits sont faits pour plaire aux femmes que tu viens séduire. Ces boucles longues et flottantes respirent la mollesse et l'amour; ce n'est pas aux combats de l'arène qu'elles paraissent destinées; cette peau blanche et délicate annonce assez que tu ne t'exposes pas, comme un ardent chasseur, aux traits brûlans de l'astre du jour, et que tu suis à l'ombre une plus douce proie avec l'amorce de la beauté. Qui es-tu? quelle est ton origine?

BACCHUS.

Je n'ai point une vaine fierté, et il m'est aisé de te satisfaire. N'as-tu point entendu décrire les vallons fleuris du Tmolus?

PENTHÉE.

J'ai ouï parler plus d'une fois de cette montagne, qui forme autour de Sardes une superbe enceinte.

BACCHUS.

C'est de ces lieux que je tire mon origine : la Lydie est ma patrie.

PENTHÉE.

Pourquoi apportes-tu dans la Grèce ces mystères nouveaux ?

BACCHUS.

Bacchus, fils de Jupiter, me l'ordonne.

PENTHÉE.

Quel est ce Jupiter, qui met au jour de nouveaux dieux ?

BACCHUS.

L'amant de Sémélé.

PENTHÉE.

Ce dieu t'a-t-il parlé en songe ?

BACCHUS.

Il m'a parlé face à face, et m'a confié les orgies sacrées.

PENTHÉE.

En quoi consistent ces orgies ?

BACCHUS.

C'est un crime de les révéler aux profanes.

PENTHÉE.

Quel avantage en retirent ceux qui y participent ?

BACCHUS.

Il ne t'est pas permis de l'apprendre: Heureux ceux qui peuvent en jouir !

PENTHÉE.

Tu te flattes, par ta réserve, d'exciter ma curiosité.

BACCHUS.

Les mystères du dieu sont voilés aux yeux des impies.

PENTHÉE.

Puisque ce dieu t'est apparu, apprends-moi quelle est sa figure ?

BACCHUS.

Il a pris celle qui convenait à ses desseins, c'est à moi de les respecter.

PENTHÉE.

Avec de tels détours, il est aisé de parler sans rien dire.

BACCHUS.

Révéler à l'insensé les mystères de la sagesse, c'est s'exposer à paraître peu sage.

PENTHÉE.

Es-tu le premier qui apporte en ces lieux le culte de ta divinité?

BACCHUS.

Tous les barbares célèbrent ses saintes orgies.

PENTHÉE.

La Grèce est plus sage qu'eux.

BACCHUS.

Elle leur cède à cet égard. Les coutumes sont différentes.

PENTHÉE.

Est-ce la nuit ou le jour que tu célèbres ces mystères ?

BACCHUS.

La nuit souvent les couvre de ses ombres. L'obscurité les rend augustes.

PENTHÉE.

Et dangereux pour la vertu des femmes.

BACCHUS.

Le jour ne peut-il donc être témoin de leurs faiblesses ?

PENTHÉE.

Tu porteras la peine de tes artificieux mensonges.

BACCHUS.

Et toi, de ta folie et de tes injustes mépris.

PENTHÉE.

Que ce Bacchus est plein d'audace ! Il n'est point étranger à l'art de l'éloquence.

BACCHUS.

Dis-moi quels sont les supplices que tu me prépares. A quels maux cruels dois-je m'attendre ?

PENTHÉE.

D'abord, je commencerai par abattre cette chevelure si belle.

BACCHUS.

Apprends qu'elle est sacrée, et que c'est à Bacchus que j'en ai fait hommage.

PENTHÉE.

Ensuite, ce thyrse dont ta main est armée, il faut que tu me le livres.

BACCHUS.

Ose me l'arracher : c'est le thyrse de Bacchus.

PENTHÉE.

Enfin, je te jetterai dans les fers.

BACCHUS.

Le dieu lui-même me délivrera, dès que j'en aurai le désir [1].

[1] Horace rappelle cette scène dans une épître à Quintius. Il y compare le courage du sage à celui de Bacchus. « Un homme de » bien, dit-il, un homme sage osera dire : — Penthée, roi des » Thébains, quel est le traitement indigne et cruel que tu me » destines ? — Je te dépouillerai de tes biens. — Mes troupeaux, » ma fortune, mes tapis, mes trésors ; prends-les, je te les livre

PENTHÉE.

Quand tu l'invoquerais au milieu des Bacchantes....

BACCHUS.

Que dis-je? il est en ces lieux; il est témoin des maux que je souffre.

PENTHÉE.

Où est-il? mes yeux ne peuvent l'apercevoir.

BACCHUS.

En moi : mais un impie ne peut le reconnaître.

PENTHÉE, à ses gardes.

Qu'on saisisse ce téméraire qui ose m'insulter, et avec moi la ville entière.

BACCHUS.

Insensés! arrêtez, et respectez ma personne.

PENTHÉE.

Obéissez à votre maître, et chargez-le de liens.

» sans regret.—Je te tiendrai dans les fers sous une garde sévère. — » Le dieu lui-même me délivrera, dès que j'en aurai le désir. — » Je mourrai . . . . voilà, je pense, ce qu'il veut dire. » Il ne faut pas prendre à la lettre cette interprétation d'Horace : ce n'est qu'une comparaison ingénieuse, par laquelle il indique au sage le dernier et sûr remède à toutes les adversités :

« Mors ultima linea rerum est. » Hor. *Ep.* I, 16.

BACCHUS.

Malheureux! ta raison s'égare, et tu t'ignores toi-même!

PENTHÉE.

Ignoré-je que je suis Penthée? Échion, Agavé, ne sont-ils plus les auteurs de mes jours?

BACCHUS.

O nom sinistre et de mauvais augure [1]!

PENTHÉE, aux gardes.

Retire-toi. Qu'on l'enchaîne, et qu'on le jette [2] dans un obscur cachot. (*A Bacchus.*) Va danser en ce lieu... Et pour ces femmes insensées que tu traînes à ta suite, et qui sont coupables de tes forfaits, elles seront vendues comme esclaves, ou bien je ferai cesser le bruit de leurs tambours et de leurs cris, pour leur apprendre à filer dans mon palais.

BACCHUS.

J'obéis; je dois me soustraire à des maux que n'ordonne point la destinée. Mais apprends que ce Bacchus dont tu nies l'existence, saura me venger de ton injustice; car, lorsque tu m'outrages, c'est lui que tu jettes dans les fers.

[1] *Pentheus* ou *Penthee* ressemble au mot grec *Penthos*, qui signifie *deuil*.

[2] Près de la crêche des chevaux.

SCÈNE II.

LE CHOEUR, seul.

O fille d'Achéloüs! ô nymphe auguste et fortunée! tu reçus dans ton onde pure le fils du grand Jupiter, lorsque ce roi des dieux ouvrit son propre corps[1] pour dérober aux flammes immortelles celui qu'il avait fait naître; alors il lui adressa ces paroles affectueuses : « Que le corps » de ton père soit pour toi le sein maternel, jeune » Bacchus. J'instruirai les Thébains à t'adorer » sous le nom glorieux de Dithyrambe. » Est-ce toi, heureuse Dircé! est-ce donc toi qui me repousses et qui méprises mes chœurs sacrés? Pourquoi m'outrages-tu? pourquoi te dérobes-tu à mes transports? Ah! j'en jure par le fruit délicieux qu'il fait naître, Bacchus ne sera pas toujours l'objet de tes dédains.

Quelle fureur agite Penthée? Ce fils de la terre a-t-il en partage la férocité des Titans? Le sang du noir dragon circule dans ses veines[2]; il dépouille la nature humaine, il ose combattre les dieux. Sans respect pour Bacchus, à qui je suis dévouée, il me livre à l'esclavage. Déjà notre coryphée est plongé, par ses ordres, dans une prison téné-

[1] Sa cuisse.

[2] Échion, né des dents du dragon semées en terre, était père de Penthée.

breuse. Fils de Jupiter! divin Bacchus! vois tes saintes prêtresses qui luttent contre l'adversité. Descends des cieux[1], armé du thyrse, réprime l'insolence d'un tyran sanguinaire.

En quels lieux, ô Bacchus! conduis-tu les chœurs sacrés? Est-ce dans les forêts de Nissa, sur les sommets de Corycie[2], ou dans les vallons ombreux de l'Olympe, où jadis on vit Orphée toucher, par ses chants divins, les bêtes farouches et les arbres insensibles? Heureuse Piérie! notre dieu[3] te chérit. Ce dieu viendra conduire les danses sacrées de ses Bacchantes. Suivi des Ménades agiles, il franchira le rapide Axius et le superbe Lydias[4], qui roule dans ses flots l'abondance et promène ses eaux transparentes dans les plaines riantes où se jouent mille coursiers belliqueux.

[1] Dieu au visage doré, c'est-à-dire, *blond*. J'ai omis cette épithète.

[2] L'antre de Corycie était sur le mont Parnasse.

[3] *Evius*, surnom de Bacchus, formé, dit-on, des deux mots grecs εὖ ὗε, courage, mon fils, par lesquels Jupiter excitait son ardeur dans le combat des dieux contre les géans..

[4] L'Axius est un fleuve de la Péonie, Lydias un fleuve de la Macédoine.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

BACCHUS, invisible; LE CHOEUR, réuni et partagé.

BACCHUS.

Bacchantes, entendez ma voix. O Bacchantes! Bacchantes!

LE CHOEUR.

Qu'entends-je? Qui m'appelle? quelle céleste voix a frappé mes oreilles?

BACCHUS.

Je suis le fils de Jupiter, le fils de Sémélé. O Baechantes! écoutez-moi.

LE CHOEUR.

O seigneur! ô mon maître! accours, viens présider à nos chœurs; ô Bromius! Bromius! O terre! tremble en sa présenee.... Dieux! bientôt le palais de Penthée va crouler sur ses fondemens. Baechus est dans ce palais.

BACCHUS.

Adorez votre dieu.

LE CHOEUR.

O dieu! reçois nos hommages!.... Voyez tomber le marbre de ces colonnes chancelantes.

PREMIER DEMI-CHOEUR.

C'est la voix de Bromius qui fait frémir ces voûtes superbes.... Allume ton flambeau terrible, pareil aux foudres de Jupiter; embrâse, embrâse le palais de Penthée.

SECOND DEMI-CHOEUR.

Ah! ne vois-tu pas briller la flamme? Tourne les yeux sur le tombeau sacré de cette amante infortunée[1] que le maître des dieux vit consumer par ses carreaux. Prosternez-vous, Ménades, prosternez-vous tremblantes. Le dieu que vous adorez vient renverser le palais.

SCÈNE II.

BACCHUS, visible; LE CHOEUR.

BACCHUS.

Étrangères! quelle frayeur soudaine vous fait tomber prosternées? Vous avez reconnu, je le vois, le bras de votre dieu qui ébranlait le palais de Penthée : mais rassurez-vous et reprenez vos sens.

[1] Sémélé.

LE CHOEUR.

O toi qui présides à nos fêtes, et qui éclaires notre culte, que ta présence est douce à mon cœur! elle change en un riant séjour la plus affreuse solitude.

BACCHUS.

Lorsque j'ai paru céder aux ordres de Penthée, et que je me suis laissé traîner dans ses prisons ténébreuses, vous étiez prêtes à succomber au désespoir.

LE CHOEUR.

Hélas! pouvais-je m'en défendre? Si tu cédais aux coups du sort, à quel autre aurais-je recours? Mais apprends-nous comment tu as pu te dérober au pouvoir d'un monarque impie?

BACCHUS.

Moi-même je me suis délivré sans effort.

LE CHOEUR.

Il n'a donc point chargé tes bras d'indignes liens?

BACCHUS.

J'ai provoqué sa colère par le plus insultant mépris; mais en croyant me charger de fers, il n'a pas même porté les mains sur moi. Un taureau s'est offert à sa vue près du lieu où il m'avait

fait enfermer[1]; aussitôt il a jeté un lacet pour le saisir et entraver ses jarrets nerveux : il respirait la rage, la sueur coulait de son front, et ses dents grinçaient de fureur; et moi, tranquille spectateur, j'étais assis à ses côtés. Au milieu de ce combat extraordinaire, Bacchus ébranle ces murs. Sur le tombeau de sa mère, s'élève un tourbillon de flammes. Penthée s'effraie, il croit voir son palais en feu, il court prévenir sa ruine : il porte ses pas au hasard, appelle ses serviteurs et leur demande un prompt secours[2]; ceux-ci accourent à sa voix, et se consument en vains efforts. Tout-à-coup le roi s'arrête; il croit me voir fuyant au travers des flammes; il se précipite sur mes pas, et saisissant son glaive homicide, il frappe, sans hésiter, un fantôme que Bacchus présente à sa vue, et pense déjà m'immoler, tandis que c'est contre l'air qu'il vient d'exercer sa vengeance. Ce n'est pas la seule peine que Bacchus lui ait fait subir; son palais est renversé, il en contemple les ruines dans le lieu même où il se plaisait à

[1] Le poëte rappelle que c'était près de la crèche des chevaux. C'est une circonstance que Penthée avait exprimée dans son ordre.

[2] L'*Achéloüs;* métaphore qui serait insupportable en notre langue. Il veut pour éteindre ce feu, toutes les eaux d'un grand fleuve. Les Grecs d'ailleurs, employaient souvent le nom de ce fleuve pour désigner l'eau d'une manière poëtique. On en voit un exemple dans la tragédie d'*Andromaque*, act. I, sc. 5, t. VII.

voir les liens qu'il m'avait destinés; l'épée dont il a cru m'atteindre, tombe de sa main languissante, et il succombe à la fatigue des combats qu'il vient de livrer : car ce n'est pas en vain qu'un mortel ose attaquer les dieux. Pour moi, méprisant ses fureurs, je sors tranquillement de ce palais détruit[1], et j'amène vers vous ces Bacchantes que je viens de délivrer. Mais j'entends marcher dans le palais; vous allez voir paraître cet insensé monarque. Que dira-t-il après de tels événemens? Aux expressions de son courroux je saurai n'opposer que le sang-froid de la sagesse.

SCÈNE III.

LES MÊMES, PENTHÉE.

PENTHÉE.

Quel coup affreux! le traître m'est échappé; en vain je l'ai chargé de fers.... O ciel! que vois-je? c'est lui-même.—Malheureux! qui peut t'inspirer l'audace de paraître en ces lieux, après t'être soustrait à ma puissance?

BACCHUS.

Arrête, et que la colère fasse place à la raison.

[1] Il ne s'agit que de cette partie du palais où les Bacchantes et Bacchus lui-même étaient prisonniers : car il est question dans la suite d'une autre partie du palais qui subsistait encore.

PENTHÉE.

Réponds : comment as-tu pu fuir et briser tes liens ?

BACCHUS.

Ne t'avais-je pas déclaré que j'aurais un libérateur ?

PENTHÉE.

Parle ; quel est-il ?

BACCHUS.

Celui qui a donné aux mortels le doux fruit de la vigne.

PENTHÉE.

C'est à Bacchus que tu rends cet hommage. Gardes, qu'on enferme ce téméraire dans une forte tour, et que des murs l'environnent de toutes parts.

BACCHUS.

Quoi ! des murs peuvent-ils arrêter les dieux ?

PENTHÉE.

O subtil raisonneur ! la raison t'abandonne, alors qu'elle t'est le plus nécessaire.

BACCHUS.

Crois-moi, lorsqu'il le faut, je sais consulter la raison. Mais écoute avant tout ce messager qui vient

de la montagne; je resterai près de toi et je ne fuirai pas[1].

SCÈNE IV.

LES MÊMES, UN MESSAGER.

LE MESSAGER.

Penthée! roi des Thébains! je descends des sommets du Cithéron, couverts de neiges éternelles.

PENTHÉE.

Quel est l'objet qui t'amène?

LE MESSAGER.

O roi! je viens t'instruire des prodiges opérés par les Bacchantes, qu'une sainte fureur a fait sortir de la ville. Puis-je parler avec franchise? ou dois-je supprimer des détails qui pourraient te déplaire? Je crains d'irriter ta colère et d'offenser la fierté d'un roi[2].

PENTHÉE.

Tu peux parler sans crainte; crois que ma justice sait discerner l'innocence. Plus les forfaits des Bacchantes, dont tu as été témoin, sont graves, et

[1] On doit à M. Brunck l'ordre qui règne dans la distribution des personnages à la fin de cette scène. Ce savant critique l'a rétabli d'après les manuscrits les plus corrects.

[2] Je crains, ô roi! la promptitude de ton caractère, et son extrême vivacité, et sa fierté royale.

plus j'aggraverai les supplices de celui dont les artifices les provoquent.

LE MESSAGER.

Le soleil commençait à dorer nos côteaux et à répandre une douce chaleur sur la terre, et déjà je conduisais mes troupeaux mugissans sur le sommet de la montagne, quand tout-à-coup les Bacchantes s'offrent à ma vue. Elles étaient divisées en trois chœurs, conduits par Autonoé, par Agavé ta mère, et le troisième par Ino. Elles étaient couchées à terre et se livraient au sommeil, les unes à l'ombre d'un chêne, les autres au pied d'un pin antique, sans choix et sans apprêt; mais toutes avec décence, et non telles que tu les peins, en proie aux fureurs de l'ivresse, et cherchant l'ombre des bois pour s'y livrer aux plus honteux excès. Agavé, éveillée par les mugissemens des troupeaux, appelle à grands cris ses compagnes. Elles s'arrachent au sommeil, elles se lèvent: la décence règne dans leur maintien, et les plus jeunes ne le cèdent point en modestie à celles que l'âge rend plus sévères[1]. Elles laissent flotter leurs cheveux sur leurs épaules, revêtent la peau de cerf tachetée, dont les nœuds sont formés par des couleuvres

[1] J'emprunte cette phrase au P. Brumoy. Littéralement: « Dissipant le doux sommeil de leurs paupières, elles se mettent sur leur séant, offrant le tableau d'une merveilleuse modestie; les jeunes, les vieilles et les vierges exemptes du joug. »

qui se jouent autour de leur cou. Celles qui allaitaient leurs enfans, ne les ayant plus auprès d'elles, portent sur leur sein, les unes des chevreaux, d'autres des louveteaux, à qui elles présentent la mamelle. Toutes se couronnent de lierre, mêlé de branches de chêne et de smilax fleuri[1]. Une d'elles frappe du thyrse un rocher, à l'instant il en sort une source d'eau. Une autre donne de sa torche sur la terre, qui s'ouvre aussitôt pour faire jaillir une fontaine de vin. D'autres, avec leurs doigts, la soulèvent légèrement, et font couler des ruisseaux de lait. Leurs thyrses même sont féconds, et le miel en découle avec abondance. Que n'étais-tu témoin de ces prodiges! tu aurais adoré comme nous ce dieu que tu oses outrager. Tous les bergers s'assemblent, et ne peuvent se lasser d'admirer tant de merveilles.

Nous étions occupés à nous en entretenir, lorsqu'un habitant de la ville nous séduit par ses artifices : « Habitans des montagnes, nous a-t-il dit, » joignez-vous à moi pour saisir la mère de notre roi; » en contenant sa fureur, nous ferons une action » agréable à Penthée. » — Nous croyons ses conseils, et nous nous cachons en embuscade dans un taillis épais. A l'heure accoutumée, les Bacchantes s'arment du thyrse et se répandent dans la campagne, invoquant par des hurlemens le dieu dont Jupiter

[1] Le *smilax* paraît être le *taxus* des Latins, l'*if*.

est père. La montagne répond à leurs cris. Les bêtes sauvages s'épouvantent, tout fuit au loin devant elles. Agavé court de mon côté; je me montre aussitôt, prêt à lui fermer le passage. Elle s'écrie : « Accourez, accourez, ô mes fidèles compagnes[1]! » fondez, le thyrse en main, sur ces mortels au- » dacieux, qui pensent arrêter notre course. » Saisis d'effroi, nous nous livrons à la fuite, et nous dérobons à leurs coups. Elles se précipitent à l'instant sur des taureaux qui paissaient l'herbe, et leurs mains désarmées assouvissent sur eux leur rage. L'une saisit une génisse tremblante, et la terrasse sans peine; l'autre déchire ses membres palpitans : les os, les lambeaux de chairs volent de toutes parts, et s'attachent aux arbres voisins dont les rameaux distillent du sang. Les fiers taureaux s'énorgueillissant de leur force, arment en vain leurs cornes menaçantes; mille mains s'opposent à leurs efforts; bientôt leurs corps jonchent la terre, et les Bacchantes, plus promptes que l'éclair[2], les égorgent et les dépouillent. Comme un oiseau fond sur sa proie, elles s'élancent dans les vallées du Cithéron, ravagent la plaine riante qu'arrosent les eaux de l'Asopus, et, dans leur course rapide, traversent les villes d'Hysia et d'Erithra, où elles

[1] Grec : *O mes chiens légers à la course.*

[2] Grec : *En un clin d'œil.*

répandent l'horreur et la consternation. Elles arrachent les enfans à leur mère ; elles se chargent de butin ; le fer, l'airain qu'elles emportent, restent suspendus sans lien, par un miraculeux pouvoir ; elles placent impunément des torches ardentes sur leurs têtes ; et lorsque les habitans, irrités de cette attaque imprévue, veulent s'armer pour leur défense, leurs flèches, ô prodige! retombent émoussées, tandis que le thyrse des Bacchantes porte une atteinte inévitable. Enfin ces femmes, qu'anime un esprit divin, font fuir des hommes devant elles ; et, triomphant de leur victoire, elles retournent aux sources qu'elles ont fait jaillir du sein de la terre. Là, elles lavent le sang dont elles sont couvertes, et les serpens enlèvent avec leur langue celui qui souille leurs visages. Quel que soit, ô mon maître, le dieu qui produit ces miracles, crains de lui refuser l'hommage dont il est digne. Reconnais sa grandeur, et sois touché de ses bienfaits. C'est lui, dit-on, qui a donné aux hommes le fruit qui charme leurs chagrins : car, sans le vin, l'amour s'éteint, et la vie n'offre plus de plaisir.

LE CHOEUR.

Je tremble de parler librement devant un monarque absolu. Mais le devoir l'emporte sur la crainte ; Bacchus ne le cède en puissance à nulle autre divinité.

Digitized by Google

PENTHÉE.

Ainsi cette fureur, à la honte des Grecs, comme le feu d'un incendie, s'étend au loin, et déjà menace nos murs. Ne perdons point de temps : vole à la porte Électre[1]; cavaliers, fantassins, archers, troupes légères; que tous s'arment à la fois et marchent contre les Bacchantes. C'en est trop, je ne souffrirai pas que des femmes m'insultent impunément.

SCÈNE V.

BACCHUS; PENTHÉE, LE CHOEUR.

BACCHUS[2].

O Penthée! refuseras-tu de m'entendre? Quels que soient tes torts à mon égard, je veux encore une fois te donner un sage conseil. Garde-toi de prendre les armes pour combattre une divinité. Rentre en toi-même, calme-toi. Bacchus ne souffrira pas que tu repousses ses Ménades de la montagne sainte.

[1] C'était par cette porte qu'on allait au mont Cithéron. On peut voir sa position dans une note sur *les Suppliantes*, acte II, scène 3.

[2] C'est par erreur que les anciennes éditions substituent ici au personnage de Bacchus celui du messager. Celui-ci est sorti conformément à l'ordre de Penthée, et il est évident que tout ce qui se dit dans cette scène ne peut convenir qu'à Bacchus.

PENTHÉE.

Qu'il te suffise d'être échappé des fers. Ne pousse pas plus loin l'audace, ou crains un juste châtiment.

BACCHUS.

Plutôt que de l'irriter par une vaine résistance, mortel, sacrifie au dieu [1].

PENTHÉE.

Oui, je vais lui sacrifier : j'immolerai des femmes à sa gloire ; l'autel sera le Cithéron.

BACCHUS.

Ces femmes repousseront les hommes, et couvriront de honte tes guerriers. Les boucliers fuiront devant les thyrses.

PENTHÉE.

Étranger insolent! n'est-il aucun moyen pour t'imposer silence ?

BACCHUS.

Prince ! j'en connais un pour prévenir tes désirs.

PENTHÉE.

Quel est-il ? penses-tu que je me soumette à celles qui doivent m'obéir ?

[1] Grec : *Je lui sacrifierais, plutôt que de regimber avec fureur contre l'aiguillon du dieu, étant un simple mortel.*

BACCHUS.

J'amènerai en ta présence les Bacchantes désarmées.

PENTHÉE.

N'espère pas que je sois la dupe de tes artifices.

BACCHUS.

Je n'ai d'autre désir que de prévenir ta perte.

PENTHÉE.

Tu conspires avec elles pour perpétuer ces fêtes.

BACCHUS.

Je conspire, il est vrai, mais c'est avec le dieu.

PENTHÉE.

Qu'on m'apporte mes armes. Et toi, garde le silence.

BACCHUS.

Eh! bien, puisque rien ne peut changer tes projets, veux-tu t'approcher des Bacchantes, et voir le lieu où elles reposent?

PENTHÉE.

C'est tout ce que je désire; et il n'est rien que je ne sacrifie pour y réussir.

BACCHUS.

Le souhaites-tu avec une sincère ardeur?

PENTHÉE.

Oui, leur ivresse est un spectacle que j'envie.

BACCHUS.

Verras-tu avec plaisir des actions qui t'offensent?

PENTHÉE.

Avec transport : oui, pour en mieux jouir, je resterai tranquille et retiré dans la forêt.

BACCHUS.

En vain voudras-tu te cacher, elles découvriront ta retraite.

PENTHÉE.

Qu'importe qu'elles m'aperçoivent ?

BACCHUS.

Je m'offre à te conduire, si tu es résolu d'accomplir ce dessein.

PENTHÉE.

Pars à l'instant, je te suis.

BACCHUS.

Il faut auparavant revêtir la robe de lin.

PENTHÉE.

Quoi ! dois-je me couvrir des vêtemens d'une femme ?

BACCHUS.

Si tu t'exposes à leur vue sans cette précaution, les Bacchantes te feront périr.

PENTHÉE.

D'où te vient tant de prudence et de sagesse ?

BACCHUS.

C'est Bacchus qui m'inspire.

PENTHÉE.

Comment dois-je m'y prendre pour suivre tes conseils ?

BACCHUS.

Entrons dans le palais[1]. Je veux moi-même t'orner de cette nouvelle parure.

PENTHÉE.

Que dis-tu ? que je me pare des ornemens d'une femme ! Ah ! j'aurais trop à rougir.

BACCHUS.

Renonce donc à voir les Ménades.

PENTHÉE.

Quel est cet habillement sous lequel il faut que je paraisse ?

[1] Il paraît donc que Bacchus ne l'avait détruit qu'en partie.

BACCHUS.

J'étalerai sur tes épaules ta chevelure flottante.

PENTHÉE.

Ensuite? et que faut-il de plus?

BACCHUS.

Je te revêtirai d'une robe longue et traînante, et je ceindrai ton front du diadême phrygien.

PENTHÉE.

Est-ce tout?

BACCHUS.

Tu armeras ta main du thyrse, et tu te couvriras d'une peau de cerf tachetée.

PENTHÉE.

Jamais je ne consentirai à m'avilir à ce point.

BACCHUS.

Tu porteras la peine de ton imprudence, et les Bacchantes te livreront un sanglant combat.

PENTHÉE.

Je me rends. Il faut d'abord user d'artifice, et me contenter d'épier leurs mouvemens.

BACCHUS.

Ce parti est plus sage qu'une dangereuse violence.

PENTHÉE.

Mais, comment traverserai-je la ville sans être aperçu ?

BACCHUS.

Nous nous déroberons par des chemins solitaires, et je serai ton guide.

PENTHÉE.

Oui, tout conseil vaut mieux pour moi que de souffrir les insultes des Bacchantes. Entrons, et prenons enfin une sage résolution.

BACCHUS.

Il te suffit de vouloir. Je suis prêt à te servir.

PENTHÉE.

Entrons. J'irai, suivi de mes soldats, ou prêt à suivre tes avis. Il entre dans le palais.

SCÈNE VI.

BACCHUS, LE CHOEUR.

BACCHUS.

L'impie est tombé dans le piège. Il marche au devant de la mort. O Bacchus! achève ton ouvrage, et venge ta divinité; trouble toi-même sa raison, couvre-la d'un léger nuage; car s'il jouit de sa clarté, il ne consentira point à se revêtir d'habits indignes de son sexe; il le fera, si tu l'égares. Je

veux qu'il soit l'objet des mépris des Thébains, qu'un rire insultant l'accompagne tandis qu'il traversera la ville vêtu comme une femme; et qu'il expie enfin les menaces par lesquelles il a cru pouvoir m'effrayer.

Mais il est temps d'aller parer la victime, de couvrir Penthée de ces ornemens qu'il emportera dans le tombeau, où sa mère va le précipiter. Il sentira trop tard que Bacchus est dieu, et qu'il n'est pas moins formidable aux impies, qu'il est propice et doux aux hommes sages et religieux [1].

SCÈNE VII.

LE CHOEUR, seul.

Oh! quand pourrai-je célébrer les chœurs nocturnes des Bacchantes, fouler, d'un pied léger, un gazon brillant de rosée, et frapper en cadence l'air pur et silencieux, telle qu'une biche folâtre, qui joue sur l'herbe fleurie, fière de s'être échappée des pièges d'un chasseur perfide, et d'avoir franchi les rêts qu'il a tendus sur son passage! Mais, à la voix des chiens qui font retentir la forêt, elle s'alarme, son cœur palpite, elle fuit, et dans sa course légère, elle devance le vent rapide, gagne

[1] Le texte offre ici quelqu'obscurité, mais le sens est nécessairement celui de cette traduction, et MM. Musgrave et Brunck l'indiquent par les corrections qu'ils proposent.

le bord des eaux et les lieux solitaires, et cherche dans les bois touffus un asile qui la dérobe à la cruauté des hommes. Quoi de plus sage ou de plus beau, quoi de plus digne de la grandeur des dieux, que d'appesantir leur main victorieuse sur la tête des mortels superbes qui osent braver leur puissance? Ce qui est glorieux doit plaire aux immortels[1].

La puissance des dieux s'exerce avec lenteur, mais son effet est infaillible. Elle poursuit celui qui, par un triste égarement, s'élève contre le ciel, et lui refuse son hommage; sa marche détournée et secrète atteint l'impie au milieu de ses vains projets. O fol orgueil qui prétends être plus sage que les sages et antiques lois! Doit-il coûter à notre faiblesse d'avouer la force d'un être suprême, quelle que soit d'ailleurs sa nature, et de reconnaître une loi sainte, antérieure à tous les temps? Quoi de plus sage et de plus beau, quoi de plus digne de la grandeur des dieux, que d'appesantir leur main victorieuse sur la tête des mortels superbes qui osent braver leur puissance? Ce qui est glorieux doit plaire aux immortels.

Heureux qui se dérobe à la fureur des flots et qui retrouve, après la tempête, un port long-temps désiré! Heureux encore celui que ses travaux ont

[1] Littéralement : « *Ce qui est beau est agréable.* »

couronné de gloire! Que les mortels cherchent à l'envi le bonheur dans les honneurs ou dans la fortune; que chacun d'eux se livre à mille flatteuses espérances, qu'ils poursuivent les biens chimériques, ou que détruit la jouissance : le vrai bonheur consiste dans une vie douce et tranquille.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE V.

SCÈNE PREMIERE.

BACCHUS, PENTHÉE, LE CHOEUR.

BACCHUS.

O toi qui brûles de voir un spectacle que tu devrais fuir, Penthée! sors du palais, que je te voie vêtu en Bacchante, et prêt à épier ta mère et ses compagnes. On te prendrait, en cet équipage, pour une des filles de Cadmus.

PENTHÉE.

Que vois-je? deux soleils! deux Thèbes! deux palais!.... C'est un taureau qui marche devant moi; sa tête est armée de cornes. Je t'ai cru la figure humaine: serais-tu donc métamorphosé tout-à-coup?

BACCHUS.

Le dieu précède nos pas: il est d'accord avec nous; et tes yeux commencent à voir avec justesse.

PENTHÉE.

A qui ressemblé-je ainsi déguisé? Mes traits sont-ils ceux d'Ino ou d'Agavé?

BACCHUS.

Je crois les voir en te voyant. Mais j'aperçois une boucle de cheveux déplacée. Ce n'est pas ainsi que je les ai rangés sous le bandeau qui te ceint le front.

PENTHÉE.

C'est l'ardeur de la danse et des transports bacchiques qui a causé ce désordre.

BACCHUS.

C'est à moi de le réparer. Approche, tiens ta tête élevée.

PENTHÉE.

J'obéis, car à présent je te suis dévoué.

BACCHUS.

Cette ceinture flotte, les plis de cette robe ne descendent pas avec grâce jusqu'à terre.

PENTHÉE.

Ce côté[1], je le vois, est un peu découvert, mais de l'autre, la robe cache le pied, et se déploie avec grâce.

BACCHUS.

Ne me regarderas-tu pas comme le premier de tes amis, lorsqu'heureusement désabusé, tu seras témoin de la modestie des Bacchantes?

[1] Le côté droit.

PENTHÉE.

Pour que rien ne manque à mon déguisement, de quelle main dois-je tenir le thyrse ?

BACCHUS.

De la droite, en le soulevant du pied droit. Je me réjouis de te voir dans ces dispositions nouvelles.

PENTHÉE.

Ne pourrais-je pas à-présent enlever le mont Cithéron, et avec lui toutes les Bacchantes[1] ?

BACCHUS.

Et qui pourrait te résister ? C'est à-présent que tu raisonnes, et que tes sens ne sont plus égarés.

PENTHÉE.

Armons-nous de leviers. Mes mains pourront-elles suffire ? Emporterai-je ces sommets altiers sur mes épaules, ou mon bras peut-il les détacher ?

BACCHUS.

Ah ! respecte l'asile des nymphes et les retraites où le dieu Pan fait résonner sa flûte champêtre.

[1] C'est ce que le P. Brumoy appelle, avec assez de raison, une question pantagruélique. Le délire des Bacchantes est un emblème de l'ivresse :

Et tollens vacuum plus nimio gloria verticem.

HOR.

PENTHÉE.

Tu as raison, ce n'est pas par la force qu'il faut vaincre les femmes. Pour les surprendre, je veux me dérober à leurs regards.

BACCHUS.

Oui, tu seras caché dans le lieu qui convient au mortel qui veut épier les Bacchantes.

PENTHÉE.

Il me semble déjà les voir tomber dans mes filets, comme de timides oiseaux.

BACCHUS.

Tu pars avec tant d'ardeur, qu'elles ne peuvent t'échapper, si tu n'es pris toi-même.

PENTHÉE.

Marchons au travers des Thébains. Qu'ils sachent que je suis le seul qui ose terminer cette périlleuse entreprise.

BACCHUS.

C'est toi qui t'exposes seul pour le salut de la ville entière. Aussi, tu vas rencontrer des obstacles dignes de toi. Suis-moi : je te mène à la gloire. Un autre se chargera du soin de te ramener.

PENTHÉE.

Sera-ce celle à qui je dois le jour?

BACCHUS.

Elle-même. Tu paraîtras élevé aux yeux de tous....

PENTHÉE.

Je cours remplir ma destinée.

BACCHUS.

Et tu seras porté en triomphe....

PENTHÉE.

C'est m'inviter à trop de faste et de mollesse.

BACCHUS.

Dans les bras de ta mère.

PENTHÉE.

Elle veut donc amollir mon courage?

BACCHUS.

Il faudra bien que tu te prêtes à ses désirs.

PENTHÉE.

Je suis prêt à tenter cette glorieuse entreprise.

BACCHUS.

Guerre terrible, dans quels combats sanglans tu t'engages, et quels trophées tu vas ériger de ta victoire!

Armez-vous, filles de Cadmus. Recevez ce jeune héros. Mon bras servira votre zèle, et

Bacchus daigne le seconder. L'événement fera connaître les effets de sa faveur.

SCÈNE II.

LE CHOEUR, seul.

Furies, chiens dévorans, en proie aux noirs accès de la rage, courez à la montagne, volez aux lieux où les filles de Cadmus célèbrent les danses bacchiques. Précipitez une mère furieuse sur l'insensé qui se déguise pour surprendre les Ménades sacrées. Du haut d'un rocher stérile où, protégé par un arbre épais, il observe les rites augustes, elle le voit, elle crie, elle s'adresse à ses compagnes : O Bacchantes! quel est l'impie qui vient épier nos mystères, qui nous poursuit sur la montagne sainte, dans nos asiles révérés? Quelle est celle qui l'a porté dans ses flancs? Une femme n'a pu produire ce monstre sacrilége; une lionne sauvage, ou la Gorgone affreuse, l'a enfanté dans les déserts de la Libye. Que la justice éclate! qu'elle marche armée du glaive vengeur! qu'elle frappe l'ennemi des dieux, le violateur des lois, l'indigne fils d'Échion que la terre vomit de son sein!

O Bacchus! dans sa fureur, il ose insulter à tes fêtes; dans le transport qui l'agite, il veut armer

son bras contre ton bras invincible [1]..... Que la justice éclate! qu'elle marche armée du glaive vengeur! qu'elle frappe l'ennemi des dieux, le violateur des lois, l'indigne fils d'Échion que la terre vomit de son sein!

Parais, Bacchus! soit que tu revêtes à nos yeux la forme d'un taureau, ou celle d'un dragon terrible [2], ou d'un lion qui respire la flamme, parais! parais, dieu des Bacchantes! que ton air riant les rassure. Enchaîne dans tes rêts le mortel téméraire qui ose se mêler à leur troupe redoutable.

[1] Ici se présentent neuf vers inintelligibles, lesquels, au jugement de M. Brunck, sont une vraie lacune, et que je n'ai pas cru devoir tenter de traduire.

[2] *A plusieurs têtes.*

FIN DU CINQUIÈME ACTE.

ACTE VI.

SCÈNE PREMIÈRE.

UN MESSAGER, LE CHOEUR.

LE MESSAGER.

O MAISON de Cadmus[1], autrefois si glorieuse, et maintenant anéantie! reçois l'hommage de mes pleurs. Je ne suis en ces lieux qu'un esclave sans nom; mais, hélas! les funestes catastrophes qui font tomber les maîtres, déchirent le cœur des serviteurs fidèles[2].

LE CHOEUR.

Que dis-tu? qu'ont fait les Bacchantes?

LE MESSAGER.

Penthée est mort.

LE CHOEUR.

O Bacchus! ô grand roi! tu as signalé ta puissance.

[1] Grec : « Du vieillard de Sidon, qui sema en terre les dents du serpent. » On sait que Cadmus était Phénicien. Les allégoristes ont remarqué que ce mot signifie, un homme venu de l'orient.

[2] Ce vers est le même que le cinquante-troisième de *Médée*.

LE MESSAGER.

Qu'entends-je? Se peut-il que vous vous réjouissiez du malheur de mon maître?

LE CHOEUR.

Étrangère en ces lieux, j'exprime mes transports par des chants étrangers à la Grèce. Je ne craindrai plus désormais qu'on charge mes mains de fers.

LE MESSAGER.

Osez-vous insulter Thèbes?

LE CHOEUR.

C'est Bacchus, c'est Bacchus, ce n'est pas Thèbes que je révère.

LE MESSAGER.

Étrangère, j'excuse ces transports; mais les horreurs dont je viens d'être témoin, peuvent-elles exciter la joie!

LE CHOEUR.

Parle, apprends-moi comment a péri l'impie, l'auteur de tant de forfaits.

LE MESSAGER.

Penthée, conduit par le jeune étranger, avait atteint les confins[1] du territoire de Thèbes; je sui-

[1] Les confins, en grec, les Thérapnes. Comme ce mot est le nom d'un lieu du territoire de Thèbes, quelques critiques le

vais ses pas. Après avoir traversé l'Asope, nous étions parvenus sur les coteaux du Cithéron. Un bois touffu dérobait notre marche, et nous avancions en silence, afin de voir sans être vus. Bientôt nous découvrons les Bacchantes au fond d'une vallée formée par deux précipices, où se jetaient les eaux de la montagne, et que les verts sapins couvraient de leur ombre majestueuse. Là, chacune d'elles s'occupait à différens travaux : les unes couronnaient leurs thyrses de nouvelles branches de lierre ; d'autres, semblables aux jeunes coursiers qui bondissent sur l'herbe riante, accompagnaient leurs danses d'hymnes à l'honneur de Bacchus, et les répétaient tour-à-tour. Penthée ne peut les voir. « O étranger! dit-il, je ne jouis point » du spectacle qui m'attire. Peut-être, de cette » hauteur, ou de quelqu'arbre élevé, je pourrai dé- » couvrir les Bacchantes, et les voir célébrer leurs » heureux mystères. » Alors, ô prodige! je vois le jeune étranger saisir un sapin, dont la tête altière touche à la région des nuages, le plier sans effort jusqu'à terre, et fixer le sommet, tandis que le tronc docile représente un arc gigantesque, ou le ceintre arrondi d'une vaste voûte circulaire[1].

prennent ici pour un nom propre. Mais il paraît qu'il s'agit des bornes de ce territoire ; car le fleuve Asopus, où Penthée était parvenu, lui servait de limite.

[1] J'ai un peu altéré cette dernière comparaison. Dans le texte, c'est une roue faite au tour, et non une voûte circulaire.

Ainsi, par un pouvoir au-dessus de l'humanité, il le force à céder au désir de Penthée : il y place ce prince, et le relève doucement, en rendant à l'arbre sa situation naturelle. Celui-ci se redresse; et, sur sa tête qui menace de nouveau les cieux, il porte le roi dans les airs. Mais à peine a-t-il aperçu les Ménades, qu'il est lui-même découvert, tandis que nous restons cachés. En même temps l'étranger disparaît : une voix se fait entendre dans les airs, et sans doute Bacchus lui-même adresse ces mots aux Bacchantes : « Chères compagnes, je » vous livre le traître qui se rit de nos orgies. » Vengez-moi, vengez-vous. »

Un feu sacré brille aussitôt, et s'élève de la terre aux cieux. Les vents se taisent; l'air est tranquille; les feuilles ne sont plus agitées, et un silence religieux règne dans les bois d'alentour. Les Bacchantes, à l'oüie de ces accens qui leur sont connus, mais qui n'ont pas frappé leurs oreilles avec clarté, se lèvent, portent les yeux de toutes parts. La voix se fait entendre une seconde fois. Alors les filles de Cadmus ne peuvent plus méconnaître le cri de guerre de leur dieu. Plus rapides que la colombe, elles s'élancent, elles volent; Agavé et ses sœurs, suivies de toutes les Bacchantes, se précipitent au travers des torrens et des rochers, agitées d'un souffle divin. Penthée s'offre à elles au milieu de leur course. Elles montent

sur la roche opposée, et font tomber une grêle de pierres sur le monarque infortuné. Elles lancent contre lui leurs thyrses; les branches des sapins leur fournissent de nouveaux traits;.... mais en vain : Penthée, sans armes et saisi d'effroi, se défendait par sa situation contre leur attaque furieuse. Alors, prenant des branches de chêne, et s'en servant au lieu de levier, elle s'efforcent à déraciner l'arbre qui lui servait d'asyle. Agavé, impatiente, s'écrie : « Courage, mes compagnes! » réunissons nos efforts, et ne souffrons pas qu'un » profane révèle les secrets du dieu. » Elle dit : mille mains s'attachent à l'arbre, l'ébranlent et l'entraînent. Le malheureux Penthée tombe en poussant des cris plaintifs. Sa mère se jette sur lui, prête à immoler sa victime. L'infortuné veut se faire connaître à elle : il arrache de sa tête le bandeau qui la couvre, et dans une attitude suppliante[1] : « O ma mère, s'écrie-t-il, je suis Penthée, je suis le fils d'Échion ; épargnez votre sang ; faut-il que j'expie par vos mains mon crime et mon imprudence! » Mais Agavé, pleine du dieu qui la tourmente, la bouche couverte d'écume, les yeux égarés, est sourde à la voix d'un fils : elle saisit le bras de Penthée, et d'une main à qui Bacchus communique sa force invisible, elle l'arrache sans effort, et le

[1] En touchant la joue d'Agavé.

sépare du tronc ensanglanté. Ino déchire sa chair palpitante. Autonoé, tout le chœur des Bacchantes, suivent l'exemple des princesses. Des cris confus font retentir la forêt. Les gémissemens du prince qui expire, se mêlent aux hurlemens de ces femmes féroces et à leurs chants de triomphe. L'une porte comme un trophée le bras qu'elle vient d'arracher, l'autre un pied recouvert des lambeaux de ses vêtemens. Son corps n'offrait plus qu'un squelette hideux, sur lequel s'acharnaient ces furies. Ses membres lancés au hasard, sont restés attachés aux pointes des rochers, aux arbres des forêts, et c'est en vain qu'on voudrait les rassembler pour leur donner la sépulture. Sa tête est devenue la proie de son aveugle mère, qui l'élève sur son thyrse comme une dépouille glorieuse, et croit porter la tête du lion qu'elle a terrassé. Fière d'un tel trophée, elle précède ses compagnes et s'avance vers ces murs, en invoquant Bacchus, et le remerciant de cette funeste victoire qui va lui coûter tant de larmes. Je me suis dérobé par la fuite à ce spectacle affreux, et vous devez vous attendre à l'avoir bientôt sous les yeux. Oh ! que l'humble sagesse et le respect envers les dieux sont de biens précieux et supérieurs à toutes les faveurs de la fortune !

SCÈNE II.

LE CHOEUR, seul.

Formons des chœurs à l'honneur de Bacchus. Chantons son nouveau triomphe; chantons les malheurs de Penthée [1]. Armé du thyrse, et revêtu de la robe des Bacchantes, il suivait le dieu [2] qui le conduisait à sa perte. Mais une Bacchante thébaine lui a fait expier son forfait dans les larmes et dans les sanglots. O glorieux combat, où la main d'une mère s'arme contre l'impie !

Mais je vois Agavé, la mère de Penthée, qui vient à nous les yeux égarés. Empressons-nous à recevoir les compagnes de notre dieu.

SCÈNE III.

LE CHOEUR, AGAVÉ.

AGAVÉ.

Femmes asiatiques !

LE CHOEUR.

Pourquoi m'appelles-tu ?

AGAVÉ.

J'apporte de la montagne une proie honorable.

[1] Né du dragon.

[2] Le taureau.

LE CHOEUR.

Je la vois, et je partage tes transports.

AGAVÉ.

C'est un jeune lion que j'ai terrassé sans armes.

LE CHOEUR.

Dans quel désert?

AGAVÉ.

Le Cithéron....

LE CHOEUR.

Achève.

AGAVÉ.

Le Cithéron l'a vu périr.

LE CHOEUR.

Qui lui a porté les premiers coups?

AGAVÉ.

C'est à moi qu'en est la gloire.

LE CHOEUR.

Heureuse Agavé!

AGAVÉ.

Mon nom sera désormais célébré par les Bacchantes.

LE CHOEUR.

Quelle autre.....

AGAVÉ.

Mes sœurs l'ont frappé avec moi.

LE CHOEUR.

O glorieux trophée !

AGAVÉ.

Viens prendre part au festin.

LE CHOEUR.

A quel festin ! grands dieux !

AGAVÉ.

Voyez qu'il a l'air jeune ! comme son front est décoré d'une chevelure naissante ! comme sa crinière flottante lui donne un air sauvage ! Bacchus est un chasseur adroit ; il a dirigé ses Bacchantes contre une proie digne d'elles.

LE CHOEUR.

Il est vrai.

AGAVÉ.

Félicite les Bacchantes !

LE CHOEUR.

Que je les félicite !

AGAVÉ.

Bientôt tous les Thébains, mon fils, mon cher Penthée, vont célébrer notre triomphe.

LE CHOEUR.

Quels transports !

AGAVÉ.

Oui, ces transports sont éclatans comme ma victoire.

LE CHOEUR.

O infortunée ! découvre aux yeux des citoyens ce trophée dont tu te glorifies.

AGAVÉ.

Citoyens, qui habitez l'enceinte de ces glorieux remparts, accourez, contemplez l'animal féroce que les filles de Cadmus ont saisi sans filets et sans javelots, de leurs mains délicates et désarmées. Vantez-nous maintenant votre force et votre valeur. Que servent ces lances et ces javelots travaillés avec art? Ma main a suffi pour vaincre ce lion, et pour le déchirer en pièces. Où est mon père? où est mon fils? qu'ils viennent, qu'ils se hâtent d'escalader ces murs, et d'attacher aux triglyphes du palais la dépouille du lion que je viens de terrasser.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, CADMUS.

CADMUS.

Suivez-moi, ô mes fidèles serviteurs, qui portez le corps du malheureux Penthée! Hélas! ce sont

ses tristes restes que j'ai trouvés épars sur les rochers du Cithéron, et que j'ai recueillis avec peine. Je rentrais dans la ville avec Tirésias, lorsqu'on m'a raconté les attentats dont mes filles se sont rendues coupables; aussitôt je suis retourné sur mes pas pour rendre à cet infortuné les honneurs de la sépulture. J'ai vu Ino et Autonoé [1] errant encore dans la forêt, en proie aux fureurs du dieu; et l'on m'a dit qu'Agavé tournait ses pas vers ces lieux.... Mais que dis-je? c'est elle-même que je vois! ô spectacle de douleurs!

AGAVÉ.

Jouissez, mon père, jouissez du plaisir d'avoir mis au monde des filles capables de signaler votre nom, et qui savent, quand il le faut, quitter la toile et les fuseaux pour des travaux plus nobles et plus glorieux. C'est moi sur-tout que vous devez féliciter en voyant le prix de mon courage. Je l'apporte à vos pieds. Recevez cette tête pour la suspendre dans le palais; et fier du triomphe de votre fille, faites un festin pompeux pour vos amis. Livrez-vous à la joie que de si grands exploits doivent vous inspirer.

CADMUS.

O douleur sans mesure! faut-il que mes yeux

[1] Grec : *Autonoé, qui, mariée à Aristée, le rendit père d'Actéon.*

soient témoins de tant d'horreurs? Cruelle! à quel sacrifice invites-tu les dieux? à quel festin m'invites-tu moi-même avec les Thébains? ô malheureuse fille! ô trop malheureux père! ô Bacchus! que ta vengeance est juste, mais qu'elle est terrible! Tu n'as pas épargné ton propre sang.

AGAVÉ.

La vieillesse est toujours austère : la tristesse est son apanage. Que du moins mon fils me ressemble, qu'il marche sur les traces d'une mère belliqueuse! suivi des jeunes Thébains, qu'il combatte avec gloire les bêtes féroces des forêts! Mais hélas! il ne sait que braver les dieux. O mon père! c'est à nous à l'empêcher de suivre aveuglément une dangereuse philosophie. Mais où est-il? que ne l'appelle-t-on pour prendre part à ma gloire?

CADMUS.

Ah! que vous serez toutes à plaindre, quand vous connaîtrez vos maux! Hélas! si vous restiez à jamais livrées à l'erreur qui trouble vos sens, vous ne seriez pas heureuses, il est vrai, mais vos peines seraient moins cruelles.

AGAVÉ.

Quel est donc le sujet de votre tristesse?

CADMUS.

Ma fille, lève les yeux au ciel.

AGAVÉ.

Hé bien?

CADMUS.

Paraît-il le même à tes regards?

AGAVÉ.

Il me paraît plus serein que jamais.

CADMUS.

O dieux! quand finira ce funeste égarement?

AGAVÉ.

Je ne puis vous comprendre..... Mais quel est ce changement qui se fait en moi? Je me sens éclairée d'une lumière nouvelle, ma raison reprend son empire.

CADMUS.

Écoute donc, ma fille, et réponds-moi.

AGAVÉ.

O mon père! tout ce que j'ai dit s'est effacé de ma mémoire.

CADMUS.

Qui t'ai-je donné pour époux?

AGAVÉ.

Échion, ce héros sorti du sein de la terre.

CADMUS.

Quel gage as-tu de sa tendresse?

AGAVÉ.

Penthée est le doux fruit de l'hymen qui nous unit.

CADMUS.

Sais-tu quelle est la proie que tu portes en triomphe?

AGAVÉ.

C'est un lion que j'ai vaincu. Croyez-en mes compagnes.

CADMUS.

Jette les yeux sur cet affreux trophée.

AGAVÉ.

Dieux! qu'ai-je vu?.... Quelle victime porté-je en triomphe?

CADMUS.

Contemple-la de nouveau, et ne doute plus de ton infortune.

AGAVÉ.

Je vois un objet funeste.... ô douleur! ô malheureuse!

CADMUS.

Ta raison égarée t'offre-t-elle encore l'image du lion que tu crois avoir terrassé?

AGAVÉ.

Non, non. Je vois Penthée; je reconnais ses traits chéris.

CADMUS.

Je le pleurais, hélas! tandis que tu le méconnaissais encore.

AGAVÉ.

Qui l'a tué? pourquoi ces tristes restes se trouvent-ils dans mes mains?

CADMUS.

O vérité funeste! que ne puis-je lui dérober ta clarté!

AGAVÉ.

Parlez, mon père, mon cœur succombe à cette affreuse incertitude.

CADMUS.

C'est toi, ô malheureuse! c'est toi qui l'as fait périr; tes sœurs ont achevé ton crime.

AGAVÉ.

Où? dans quels lieux? Ces murs l'ont-ils vu périr?

CADMUS.

Le lieu de son supplice est le même où Actéon fut dévoré par ses chiens.

AGAVÉ.

Eh! quel dessein a pu le conduire sur les sommets du Cithéron?

Digitized by Google

CADMUS

Le désir de braver Bacchus et vos cérémonies.

AGAVÉ.

Et comment nous y sommes-nous transportées nous-mêmes?

CADMUS.

Par la fureur que ce dieu vous a inspirée, ainsi qu'à toutes les Thébaines.

AGAVÉ.

O Bacchus! je reconnais enfin que c'est toi qui m'as perdue.

CADMUS.

Vous l'aviez offensé; il a vengé sa divinité méprisée.

AGAVÉ.

O mon père! où est le corps de ce fils que je pleure?

CADMUS.

J'ai recueilli ses restes sanglans que j'ai trouvés épars sur les rochers.

AGAVÉ.

Hélas! faut-il que mon fils soit la victime de mon égarement.

CADMUS.

Il imita votre impiété; le dieu détruit d'un seul

coup une maison infortunée; il a confondu dans sa vengeance, et vous, et Penthée, et moi-même. Hélas! je n'ai point de fils, et celui qui est né de toi, périt d'une mort cruelle et déshonorante. C'était sur lui que notre maison tournait ses regards. O mon fils! tu gouvernais mon palais, je voyais en toi renaître mon sang; tu imposais aux citoyens une crainte respectueuse; personne en ta présence n'eût insulté ma vieillesse, ou ne l'eût osé impunément. Maintenant, à quel sort dois-je m'attendre? Celui que les dieux ont choisi pour faire sortir du sein de la terre la race des Thébains, Cadmus, le grand Cadmus, sera chassé de son propre palais. O le plus cher de mes enfans! oui, quoique la mort t'enlève à ma tendresse, tu seras toujours le plus cher. Quoi! je ne t'entendrai plus me dire, avec de douces caresses: « O vieillard! quel est celui qui ose insulter tes » cheveux blancs? O mon père! qui a troublé ton » cœur paisible? que je punisse ce téméraire, et » qu'on apprenne à t'honorer. » Tu meurs, et tu me laisses en proie à ma douleur! O vieillard malheureux! ô mère infortunée! ô famille désolée! S'il est quelque mortel qui ose braver les dieux, qu'il contemple ce triste spectacle, et qu'il avoue leur puissance.

LE CHOEUR.

Cadmus, je plains ton sort. Penthée a mérité

ce châtiment rigoureux ; mais ta douleur n'en est pas moins touchante et moins légitime.

AGAVÉ.

O mon père! vous voyez à quels revers je suis en proie[1]....

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENS, BACCHUS.

Mère coupable d'un fils impie! reconnais enfin ma puissance; et toi, Cadmus, vieillard illustre et malheureux! écoute la voix du dieu que tes enfans ont irrité contre eux et contre toi. Je livre Agavé et ses sœurs en proie aux remords de leurs crimes : proscrites de ces lieux témoins de leurs fureurs, elles chercheront en vain un asile pour se dérober au supplice que leur réserve la destinée. Et toi, que Thèbes honore comme son fondateur et son roi, n'espère pas terminer dans ces murs ta longue et pénible carrière. Renonce pour jamais à cette terre qui t'est chère, mais que le

[1] Ici commence une lacune de plusieurs vers. Le discours d'Agavé est tronqué; celui de Bacchus, au commencement de la scène suivante, est imparfait, et ne présente que les derniers vers des paroles qu'il adresse à Cadmus et à sa fille. M. Brunck indique l'origine de cette perte. C'est un feuillet déchiré au plus ancien manuscrit des *Bacchantes*. J'ai suppléé quelques phrases (enfermées entre deux parenthèses) afin de lier au sujet ce qui nous reste de ce discours.

sang d'un fils doit te rendre odieuse, et d'où son crime te proscrit. Ainsi l'ordonne la destinée. Tu vivras parmi les sauvages Illyriens[1], et consumé par la tristesse, tu perdras enfin la figure humaine. Hermione[2] qui t'est unie par les nœuds de l'hymen, sera métamorphosée avec toi, et sous la forme de deux serpens entrelacés, vous serez portés sur un char traîné par des taureaux, et vous précéderez les Barbares qui viendront ravager les cités florissantes. Mais s'ils osent attaquer le temple auguste d'Apollon, leurs triomphes seront changés en une défaite honteuse. Enfin, Mars te délivrera, ainsi qu'Hermione, et vous transportera l'un et l'autre dans la terre des bienheureux. C'est Bacchus, c'est un dieu qui dévoile à vos yeux l'avenir; rendez hommage au fils de Jupiter : heureux, si dès long-temps vous aviez su le connaître, et mériter par votre piété d'être l'objet de son amour, et non celui de ses vengeances!

CADMUS.

O Bacchus! je t'en conjure, daigne oublier nos offenses.

[1] Cadmus s'enfuit en Illyrie chez les *Enchéléens*. Le nom de ces peuples signifie *anguille*. C'est peut-être ce qui a fait dire que Cadmus fut changé en serpent. Peut-être aussi n'est-ce qu'une figure employée pour peindre la vie pauvre et misérable à laquelle il fut réduit.

[2] Ou Harmonie.

BACCHUS.

Votre repentir tardif ne peut réparer d'anciens outrages.

CADMUS.

Je me soumets; mais ô puissante divinité! épargne notre faiblesse.

BACCHUS.

Mortels, vous avez provoqué la colère d'un dieu.

CADMUS.

Les dieux doivent-ils imiter les passions des faibles humains?

BACCHUS.

Jupiter, dès long-temps, a prononcé l'arrêt qui te condamne.

AGAVÉ.

O vieillard! c'en est fait, l'exil est notre partage.

CADMUS.

O ma fille! à quel destin étions-nous donc réservés? Infortunée Agavé! mes filles! malheureux! Ainsi donc je passerai ma vieillesse au milieu des Barbares; et telle est la loi du destin, qu'il faut que je conduise moi-même leurs armées contre la Grèce! Je me mettrai à leur tête; je paraîtrai sous la forme d'un dragon, suivi de la fille

de Mars, d'Hermione, de cette épouse chérie, victime ainsi que moi, de cette affreuse métamorphose, et je viendrai renverser les autels et les tombeaux des Grecs! Il n'est donc point de termes à mes peines, et l'impitoyable Achéron me refuse un asile ouvert à tous les humains.

AGAVÉ.

O mon père! faut-il que dans mon exil je sois privée de la consolation de vous suivre?

CADMUS.

Pourquoi me presser dans tes bras, ô fille infortunée! pourquoi consumer ta jeunesse auprès d'un malheureux vieillard[1]?

AGAVÉ.

En quels lieux chercher un asile?

CADMUS.

Hélas! je l'ignore. N'attends point de secours d'un père affaissé sous le poids des années.

AGAVÉ.

Adieu, palais paternel; adieu, patrie chère à mon cœur. Je te quitte dans la douleur: je fuis la couche nuptiale.

[1] Grec : *Comme un cygne blanc, embrassant ou caressant un frelon.*

CADMUS.

Va, ma fille, va dans la terre d'Aristée[1].

AGAVÉ.

Ah! faut-il vous abandonner?

CADMUS.

Hélas! que cette séparation m'est cruelle! Ah! mes filles, c'est vous qui faites couler mes larmes.

AGAVÉ.

De quel coup effrayant Bacchus nous a frappés!

BACCHUS.

J'avais souffert de vous des offenses dignes d'un tel châtiment; Thèbes n'honorait point le nom de Bacchus.

AGAVÉ.

O mon père!

CADMUS.

Adieu, chère et malheureuse fille[2]!

AGAVÉ.

Gardes! conduisez-moi auprès de mes sœurs,

[1] La Thessalie, où l'on dit que Cadmus paisait les troupeaux des Muses. Appoll. *Argon.* II.

[2] Le mot d'*adieu*, en grec, signifie *réjouis-toi*, ce qui donne lieu à certaines allusions qu'il est impossible de traduire; ainsi, Cadmus dit à sa fille : « Réjouis-toi, quoique tu puisses difficilement y parvenir. »

tristes et chères compagnes de mon exil. Que je fuie loin du Cithéron ; que de ses sommets odieux, nul regard ne puisse m'atteindre, et que mes yeux ne puissent les découvrir ! Je cède le thyrse funeste à des Bacchantes moins malheureuses.

LE CHOEUR.

Les destinées se manifestent sous mille formes différentes. Les dieux accomplissent divers desseins contre l'attente des mortels : ce qu'on espère n'arrive point; un dieu trouve une issue alors qu'on désespère : c'est ainsi que se sont offerts à nos yeux les événemens de ce jour.

FIN DES BACCHANTES.

Digitized by Google

EXAMEN
DE LA TRAGÉDIE
DES BACCHANTES.

Il ne me semble pas, quoi qu'en dise le P. Brumoy, que cette tragédie puisse être rangée dans la classe des drames satyriques. Le P. Brumoy lui-même remarque ailleurs[1] qu'Eustathe envisageait le *Cyclope*, comme le seul monument de ce genre de spectacle qui nous soit resté des anciens. Un chœur de Satyres en faisait l'essence, le style en était très-différent de celui de la tragédie. Les *Bacchantes* n'offrent point de scènes qu'on puisse comparer à la rusticité de celles du *Cyclope*; il y règne partout un ton de noblesse, d'élégance qui n'a aucun rapport avec celui des Satyres et de Silène. Il est vrai que tout y est plein des louanges de Bacchus, et qu'elle rappelle par-là le premier âge de la tragédie; c'est cependant une des dernières qu'Euripide ait mises au théâtre[2]. Cette circonstance peut faire penser avec le P. Brumoy, qu'elle fut donnée à l'occasion de quelque solennité.

[1] *Discours sur le drame satyrique.*

[2] Voy. la note 1, t. V, p. 137.

Une mère qui, dans l'égarement où la jette une divinité, massacre son propre fils, paraît offrir un spectacle touchant et digne de la tragédie. Mais c'est peut-être un inconvénient des sujets où la folie est le ressort de l'intérêt, de n'offrir que quelques scènes et presque qu'un personnage. J'ai souvent répété que, pour produire un grand effet, il faut montrer un grand dessein : la continuité, la profondeur, la suite, le développement d'une entreprise, voilà ce que cherche l'esprit, et ce qui peut toucher le cœur. Or, il n'est pas possible que tout cela s'allie avec le caractère de la folie.

Ici tout est surnaturel; l'entreprise est celle de Bacchus. Il veut venger sa divinité. Mais il n'est pas de nœud possible à cette intrigue, parce qu'il n'est pas d'obstacle qu'on puisse opposer aux desseins d'un dieu. Aussi, n'en remarque-t-on point d'autres dans la pièce, que ceux qui naissent du caractère même de Bacchus. Il veut goûter une vengeance recherchée, et assouvir par degrés la haine qui l'anime contre Penthée et sa mère. Il faut pour se satisfaire qu'il engage ce roi à se livrer à lui comme une victime.

On peut dire, à la vérité, que Penthée forme une entreprise. Il veut détruire le culte de Bacchus; mais l'obstacle ou le nœud qui l'arrête est infiniment disproportionné à ses forces. Bacchus

se joue de ses efforts et ne donne pas lieu à la perplexité.

Ainsi, de quelque manière qu'on l'envisage, l'action de cette tragédie est très-défectueuse. C'est une suite de riches tableaux et de beaux mouvemens, de situations tragiques, de vers brillans de poésie, liés par un trop faible intérêt.

Le caractère de Penthée est d'une touche vigoureuse : son impiété est cachée sous une teinte de philosophie et de raison qui la rend moins odieuse. A nos yeux il n'est que sage ; mais il ne faut point oublier les préjugés des Athéniens. C'est une chose assez remarquable, que le poëte, usant deux fois du même moyen, ait été forcé, pour amener la catastrophe, de supposer que Bacchus trouble la raison de Penthée, après avoir égaré celle de sa mère. Il semblerait que l'étendue de ce moyen est tellement bornée, qu'on ne peut, sans le multiplier, intéresser le spectateur à deux personnages à la fois.

Le spectacle qu'offrait cette tragédie, était à la fois imposant et propre à piquer la curiosité. Ces voûtes qui s'ébranlent à la voix de Bacchus, ces flammes qui sortent du tombeau de Sémélé, et d'un autre côté, les chœurs des Bacchantes, les déguisemens des deux vieillards et du jeune roi, le retour d'Agavé, qui porte la tête de son fils en triomphe, tous ces tableaux étaient faits pour frap-

per les yeux de la multitude; mais un poëte ne devrait jamais oublier que le spectacle, quelqu'impression qu'il puisse faire, n'est point la partie principale de son art, et que la force de la tragédie doit se faire sentir loin du théâtre et des décorations de la scène.

FIN DE L'EXAMEN DES BACCHANTES.

NOTE

SUR LE CYCLOPE.

Ce serait ici la place de ce drame satyrique, suivant l'ordre des éditions grecques; mais il m'a paru plus convenable de le placer à la fin du théâtre tragique. C'est un drame d'un genre très-différent de la tragédie, et il est précédé d'un discours qui aurait interrompu la lecture des autres pièces d'Euripide. Le P. Brumoy avait d'abord voulu l'exclure de sa collection; il s'était ensuite déterminé à l'analyser à la fin de son ouvrage. En lui rendant sa place naturelle, j'ai cru devoir marquer par cette note celle qu'il occupe dans les éditions grecques qui servent de règle à la nôtre.

LES HÉRACLIDES,

TRAGÉDIE D'EURIPIDE.

Cette pièce est assez semblable, pour la disposition des faits, à celle des *Suppliantes*, et à celle d'*Hercule furieux*, quoique l'histoire en soit fort différente : car il s'agit ici des enfans d'Hercule. Mais, de part et d'autre, ce sont des personnes réduites à la dernière affliction, qu'on dérobe à la poursuite de leurs ennemis. Eurysthée, non content de voir Hercule mort, voulut exterminer les restes d'un nom si odieux pour lui. Il poursuivit les enfans de ce héros de climats en climats, et jusque dans le sein de la Grèce, c'est-à-dire à Athènes. Ils s'y étaient réfugiés autour d'un autel [1]. Les Athéniens prirent leur défense, et Eurysthée fut la victime de la vengeance qu'il se préparait à faire tomber sur eux.

ACTEURS.

Iolas, Coprée, envoyé d'Eurysthée, Démo-

[1] C'était l'autel de Jupiter. Ils avaient recours à ce dieu pour contre-balancer Junon, qui avait animé Eurysthée contre Hercule et sa race, parce qu'Hercule était né d'un commerce furtif de Jupiter avec Alcmène.

phon, roi d'Athènes, Acamas, son frère, personnage muet, Macarie, fille d'Hercule, Alcmène, mère d'Hercule, un esclave, un officier, Eurysthée, roi d'Argos, chœur.

ACTE PREMIER.

Iolas, écuyer d'Hercule, et son parent, se montre au milieu d'une troupe d'enfans en bas âge. Ils environnent un autel de Jupiter. Ce spectacle fait d'abord connaître une partie du sujet. Iolas prend la parole, et explique le reste en forme de monologue : « Qu'un homme, dit-il, » qui n'aime que lui-même, est odieux! La na- » ture et l'équité veulent qu'on se sacrifie pour » ses proches. C'est cette loi naturelle qui me fit » quitter Argos et toutes les douceurs de la vie, » pour m'associer aux travaux d'Hercule; c'est » elle qui m'engage à veiller au salut de ses en- » fans, sans songer que j'ai besoin moi-même » d'un libérateur. Hélas! à-peine Hercule est-il » monté aux cieux, qu'Eurysthée a attenté sur » nos jours. Heureux de racheter notre vie par » l'exil, nous fuyons; mais le cruel ne cesse de » nous poursuivre. Il répand la terreur dans toutes » les villes, et en bannit la pitié. Fier du pouvoir

» dont il les menace, il les contraint d'épouser » ses fureurs, et de nous interdire les asyles sacrés. » Leur politique intéressée préfère son amitié à » la justice, et compte pour rien Hercule mort, » Iolas sans armes, et des enfans orphelins. Seul » touché de leurs malheurs, et compagnon de leur » fuite, j'ai du moins la consolation d'éviter de » justes reproches. Nous voici à Marathon : ainsi, » à l'ombre de cet autel, nous n'avons d'espoir que » dans les fils de Thésée. Le sang qui les unit à » Hercule leur fera sans doute respecter dans les » enfans la mémoire du père; et ces objets doi- » vent les attendrir. » En effet, outre ceux que montre Iolas hors du temple, il fait entendre qu'Alcmène tient les filles d'Hercule cachées dans l'intérieur du temple même, et qu'Hyllus, l'aîné de tous, accompagné de quelques-uns de ses frères, est allé chercher une autre ressource, dans le cas où l'asyle d'Athènes leur serait refusé.

Iolas interrompt ses plaintes, parce qu'il aperçoit Coprée, député d'Eurysthée, qui vient droit à lui : « Chers enfans! s'écrie-t-il aussitôt, accou- » rez vers moi, attachez-vous à mes vêtemens : » voici votre persécuteur. » L'ennui de tant d'erreurs coup sur coup, sans pouvoir jouir d'un moment de repos, tire de la bouche d'Iolas des imprécations contre Coprée et celui qui l'envoie. Le député insulte aux fugitifs. « Croyez-vous,

» leur dit-il, qu'il y ait un peuple assez insensé » pour se charger de toute la colère du roi d'Ar- » gos en soutenant votre faiblesse? Partez, et » venez recevoir le supplice qui vous attend. » Il s'agissait de les lapider. Iolas allègue en sa faveur l'autel qu'il embrasse, et la liberté de l'Attique qui ne dépend en rien de l'Argolide. L'autre menace d'en venir à la force ouverte; et comme il s'y dispose, Iolas implore à grands cris le secours de Jupiter et des habitans.

Il en paraît quelques-uns qui composent le chœur : ce sont des vieillards de l'Attique. Cette scène sert à les instruire de la qualité des supplians et de la violence qu'on leur fait. Le chœur en retarde l'effet jusqu'à ce que le roi vienne. Il les suivait de près, et on le voit paraître avec son frère Acamas. Démophon demande au chœur d'où viennent les cris qu'il a entendus, et qui sont les enfans qui entourent l'autel.

Instruit de tout, il écoute Coprée, qui lui déclare avec beaucoup de hauteur les volontés d'Eurysthée. A l'en croire, Démophon ne fera pas ce que n'ont osé faire les autres peuples de la Grèce, il aimera mieux s'attirer l'amitié que le courroux du roi d'Argos. Cette harangue est plutôt une menace et une déclaration de guerre, qu'une prière; mais Démophon, sans se laisser gagner par les offres, ni effrayer par les menaces

de l'ambassadeur, répond en roi équitable, qu'il ne saurait juger de cette affaire sans entendre les raisons des deux partis.

« Heureux pays, dit Iolas, où du moins l'on » nous accorde ce qu'on nous a refusé ailleurs, » la liberté de nous justifier! Mais que dis-je? » nous n'avons plus rien désormais à démêler » avec le roi d'Argos. Nous ne sommes plus Ar- » giens. Le décret qui nous bannit de notre pa- » trie nous rend la liberté. Nous sommes étrangers » à son égard. Que veut-il de plus? Faut-il donc » qu'un Argien exilé de son pays le soit aussi de » toute la Grèce? Athènes sera du moins exceptée. » Elle nous donnera un asile, et la crainte de dé- » plaire à Eurysthée ne l'empêchera pas de rendre » ce qu'elle doit aux enfans d'Hercule. Non, Athè- » nes n'est point une de ces villes timides que le » nom du roi d'Argos fait trembler, c'est un État » libre, et il cesserait de l'être, s'il écoutait Eu- » rysthée. Le génie des Athéniens m'est trop » connu pour ne pas me persuader qu'ils préfé- » reront la mort à la tache éternelle qu'ils feraient » à leur nom. »

Il s'interrompt en cet endroit par la réflexion naturelle qui vient à l'esprit, à savoir que de pareils éloges sont intéressés. Il se contente donc de faire observer aux deux princes que les enfans d'Hercule étant Pélopides, sont par conséquent

leurs parens. Il ajoute, comme en passant, que la reconnaissance doit agir encore plus que la nature, puisqu'Hercule a tiré des enfers Thésée, père des deux rois d'Athènes. « Le retour que ses » enfans attendent de vous, continue Iolas, c'est » de ne pas les livrer à leur ennemi; c'est de ne » pas souffrir qu'il les arrache de cet autel. Quelle » honte serait-ce pour vous et pour Athènes! Jetez » les yeux sur eux; ce sont des supplians, des » exilés, des parens qui vous implorent: ce sont des » enfans d'Hercule: c'est pour eux, que j'embrasse » vos genoux: daignez leur tenir lieu de parent » ou d'ami, de père ou de frère, et si vous l'aimez » mieux, de maître; mais enfin dérobez-les au » trépas. »

Le chœur est attendri par ce discours, et Démophon répond avec beaucoup de grandeur: « Je » suis engagé par bien des raisons à ne pas rebuter » des hôtes si chéris. Le respect dû à Jupiter, » motif supérieur à tout autre, le sang, la reconnaissance due à leur père, l'honneur enfin, qu'on » doit préférer au reste, tout m'oblige à vous » secourir. » Il déclare donc à l'ambassadeur qu'il peut reporter cette réponse à son maître. Qu'au reste, si Eurysthée a quelque sujet de se plaindre des princes fugitifs, il saura lui faire justice; mais que jusques là, il ne souffrira pas que Coprée ose les enlever à force ouverte dans le sein d'un

pays libre. L'ambassadeur conteste, et s'emporte jusqu'à tenter la violence. Démophon de son côté le menace de repousser la force par la force. Le chœur blâme l'emportement de l'un et de l'autre; et le député, revenu à lui, se retire, après avoir déclaré la guerre aux Athéniens : « L'armée, dit-il, » est toute prête; bientôt vous verrez Eurysthée à » la tête des Argiens. » Le chœur insinue qu'on va faire les préparatifs nécessaires pour la défense des enfans d'Hercule; et le reste de l'acte se passe en remercimens fort tendres de la part d'Iolas, et en protestations obligeantes du côté de Démophon. Iolas appelle les petits princes, et leur fait embrasser leur libérateur : « Souvenez-vous, dit-il » ensuite à ces enfans, si jamais vous retournez » dans votre patrie, si vous parvenez un jour à la » gloire et aux grands biens de votre père, alors » souvenez-vous que les Athéniens furent vos fi- » dèles amis; et, pour prix de cette insigne faveur, » gardez-vous de porter jamais les armes contre » une ville que vous devez chérir tant que vous vi- » vrez. Eh! quoi de plus juste que d'honorer un peu- » ple qui n'a pas appréhendé d'attirer sur soi toutes » les forces de Mycènes, pour protéger votre en- » fance, tandis qu'il n'a vu dans vous que l'image » de la faiblesse, de la misère et de l'exil! Pour » moi, grand prince, j'étendrai ma reconnais- » sance au-delà même du trépas, et, descendu

» aux enfers, je raconterai vos bienfaits à Thésée,
» etc. »

Démophon, pour mériter davantage ces éloges, se propose de rassembler ses troupes, d'envoyer ses espions, et avant toutes choses, de faire un sacrifice pour consulter les dieux. Cependant il invite ses nouveaux hôtes à entrer dans son palais. Mais Iolas ne veut point quitter l'autel, jusqu'à ce que le combat soit terminé. L'intermède que fait le chœur, n'est autre chose que l'expression des sentimens naturels du peuple d'Athènes, au sujet de l'injustice d'Eurysthée, de la violence faite par son ambassadeur, et de la vengeance qu'on se promet d'en tirer par un heureux combat.

ACTE II.

Iolas, entre la crainte et l'espérance, voit entrer Démophon d'un air triste et embarrassé. Comme les malheureux sont portés à tout interpréter en mauvaise part, il se croit perdu, il fait vivement plusieurs questions qui expriment ses frayeurs. « Que me présage cette tristesse peinte dans vos » yeux? Venez-vous m'apprendre des nouvelles » de l'armée ennemie? Est-elle arrivée? ne l'est- » elle pas? Que m'annoncerez-vous? Hélas! L'am-

» bassadeur ennemi n'aura dit que trop vrai. Son
» maître a les dieux pour lui : je ne le sais que
» trop par mon expérience. Ses airs menaçans
» contre Athènes le font assez voir. Mais enfin,
» ajoute-il, dans la craite de refroidir le roi, Ju-
» piter sait confondre l'orgueil. » Voilà des traits de l'antiquité. C'est la nature elle-même et sans fard. La réponse de Démophon est conforme à ces traits; car il ne répond pas tout d'un coup de manière à suspendre les craintes d'Iolas. Il les entretient au contraire, ainsi que l'on va voir. « L'ar-
» mée ennemie est arrivée, dit-il; Eurysthée la
» commande; j'en suis témoin oculaire. Car ce
» n'est point par les yeux d'autrui qu'un roi guer-
» rier doit voir l'ennemi. Toutefois les Argiens
» ne se sont point encore répandus dans la cam-
» pagne. Campés sur une colline, ils tâchent de
» nous reconnaître. C'est à eux de voir comment
» et par où ils pourront nous attaquer. Pour moi,
» j'ai mis ordre à tout. La ville est en armes, et
» les victimes sont prêtes. Les sacrificateurs s'oc-
» cupent à faire autour de nos murs des expiations
» salutaires pour nous et funestes aux ennemis.
» Pour moi, j'ai rassemblé tous les devins et con-
» sulté nos oracles. Les sentimens sont partagés
» sur beaucoup d'articles; mais tous conviennent
» en un point : c'est qu'on m'oblige d'immoler à
» Cérès une fille née d'un père illustre. Vous voyez

» mon ardeur à prendre en main vos intérêts.
» Mais je suis père et roi. Je ne puis ni sacrifier ma
» fille, ni contraindre aucun de mes sujets de faire
» un pareil sacrifice. Trouverez-vous un père qui
» le fasse volontairement ? Je ne vous célerai pas
» les murmures que cette nouvelle excite. La ville
» se partage. Il est des citoyens qui conviennent
» que rien n'est plus juste que de secourir des sup-
» plians; mais il en est aussi qui commencent à
» m'accuser de témérité. Du reste, les choses sont
» au point que, si le sacrifice se fait aux dépens
» de l'État, je vois naître une guerre civile. C'est
» à vous de songer comment l'on peut accorder
» votre salut et ma gloire. Il faut vous délivrer,
» mais sans m'exposer à la haine de mon peuple.
» Car enfin je ne suis pas un tyran tel que ceux
» des Barbares. La justice, et non ma volonté, est
» la règle de mon pouvoir. »

» Chers princes, dit Iolas en s'adressant aux
» enfans d'Hercule, nous avons le destin d'un
» vaisseau échappé de la tempête et qui fait nau-
» frage au port. Espoir séducteur, pourquoi
» m'as-tu si fort flatté, puisque tu devais t'éva-
» nouir? Car, hélas! ce n'est point à Démophon
» que je dois m'en prendre. Est-il blâmable d'é-
» pargner le sang de son peuple? il n'en est pas
» moins notre bienfaiteur, et je ne serai pas in-
» grat; mais tout m'abandonne, et je ne sais quel

» parti choisir. Quels dieux n'avons-nous pas im-
» plorés ? Quel asyle n'avons-nous pas inutilement
» cherché? C'en est fait, mes enfans, il faut nous
» résoudre à nous livrer à nos ennemis. Pour moi,
» je compte pour rien ce que la mort a d'affreux,
» si ce n'est le plaisir que leur causera mon trépas.
» Mais ce qui me déchire, c'est votre destinée,
» c'est celle d'Alcmène, trop malheureuse, hé-
» las! d'avoir survécu à son fils. Que m'ont servi
» tant de fatigues pour vous sauver? Ah! qu'il eût
» mieux valu pour nous, de périr tout d'un coup par
» le dernier supplice! Mais, grand roi, vous pou-
» vez nous secourir : car je ne perds point encore
» l'espérance de sauver ces chers princes. Livrez-
» moi pour eux aux Argiens. Par là, vous garan-
» tirez votre état d'une guerre, et vous les sauve-
» rez. La vie ne m'est rien; et je sais qu'Eurysthée
» en veut sur toutes choses au fidèle compagnon
» d'Alcide. »

Je passe les réflexions du chœur dans les intervalles; parce qu'elles sont meilleures dans le spectacle même, que dans la suite d'une lecture. Démophon, qui voit bien que la seule envie de sauver les restes d'Hercule, a suggéré à Iolas un conseil si peu recevable, lui répond qu'à la vérité ce dessein est noble et digne de son grand cœur; mais qu'Eurysthée n'est pas assez peu politique pour se contenter de verser le sang de l'ami d'Her-

cule; que le roi d'Argos craint surtout la vengeance des jeunes princes, devenus en âge de venger leur père; que c'est ce danger qu'il veut prévenir par leur mort; qu'enfin c'est à Iolas même de trouver un dénouement à cet embarras, et que pour lui il ne voit aucun conseil propre à être proposé. C'est qu'il eût été contre la décence de proposer la mort d'une des filles d'Hercule, et qu'Iolas devait voir que l'oracle tombait sur elle.

Iolas seul s'abandonne à la douleur; et ses cris attirent Macarie, une des filles d'Alcide. Elle sort du temple avec cette bienséance que nous avons tant de fois remarquée chez les Grecs. Elle s'excuse d'abord de sa hardiesse à paraître en public. Ce sont les cris d'Iolas, et l'incertitude de la destinée de ses frères, qui l'obligent de se montrer. Iolas lui dit, en peu de mots, la situation de leurs affaires, et l'embarras que causent les dieux en demandant une illustre victime.

Macarie, instruite de cet incident, reprend aussitôt : « Notre salut dépend-il de cela seul? »

IOLAS.

De cela seul; car du reste, tout nous est favorable.

MACARIE [1].

Eh! bien, ne craignez donc plus l'armée d'Argos. Voici la victime : c'est moi. Je me livre volontairement à la mort, et je vous épargne l'embarras de déterminer votre choix. Rien n'est plus juste. Eh! que dirait-on de nous, si l'on voyait d'un côté un peuple entier s'exposer, en notre faveur, au péril dont il ne tient qu'à nous de le préserver; et de l'autre, des fugitifs ingrats qui redouteraient la mort? Il n'en sera pas ainsi. Il serait beau de voir les enfans d'Hercule, assez malheureux pour gémir au pied des autels, et assez lâches pour craindre le trépas! Il serait beau qu'Athènes fût vaincue, et qu'il lui en coûtât encore une victime,

[1] Macarie s'offre à la mort. Euripide a pris cet épisode, ainsi que le reste, dans les traditions anciennes, dont Pausanias parle ainsi, *Attic.* lib. I, c. 32 : « Il y a encore à Marathon une fontaine » nommée Macarie, dont on rapporte cette particularité. Her- » cule fuyant de Tirynthe pour se dérober à la fureur d'Eurys- « thée, se retira chez Céyx, roi de Trachine, et son ami. Après « la mort d'Hercule, Eurysthée recherchant les enfans de ce hé- » ros, Céyx se crut trop faible pour les défendre, et les envoya » à Thésée, qui était en état de le faire. Ces supplians arrivent « à Athènes. Eurysthée les redemande. Thésée refuse de les li- » vrer. Les Péloponnésiens font la guerre aux Athéniens. L'o- » racle ayant déclaré que les Athéniens ne pourraient remporter » la victoire, si un des enfans d'Hercule ne s'offrait volontairement » à la mort, Macarie, fille d'Alcide et de Déjanire, se dévoua. » Par sa mort elle donna la victoire aux Athéniens, et son nom » à la fontaine. »

sans que nous échappassions aux mains des ennemis! Mais quoi! je veux qu'en fuyant nous puissions espérer un autre asyle; quelle honte serait-ce pour moi de m'entendre dire : Que venez-vous faire avec ces rameaux de supplians? Retirez-vous, et ne nous rendez point complices de votre lâcheté et victimes de vos malheurs : la pitié ne s'étend point sur des cœurs lâches. Que dis-je? Si je sauvais mes jours aux depens de mes frères, en serais-je plus heureuse? J'aurais le sort de ceux qui en usent ainsi. Quel époux voudrait s'unir à mon infortune? Je mérite une autre destinée. Toute autre qui ne serait pas fille d'Hercule, pourrait peut-être prendre un parti contraire. Mais je sais trop à quoi m'engage mon nom. Conduisez-moi à l'autel; couronnez-moi en victime, et soyez vainqueurs; c'est tout ce que je veux. Mon cœur est prêt : je m'en fais honneur, et je déclare que je meurs librement pour le salut de mes frères, et pour ma gloire. Pourrais-je prendre un dessein plus glorieux?

IOLAS.

Je reconnais le sang d'Hercule. Son feu divin anime votre courage, comme son sang coule dans vos veines. Je ne puis ni blâmer votre discours, ni souscrire à votre dessein. Voici une pensée qui me paraît plus juste. Faisons venir vos sœurs, et que le sort décide de la victime.

MACARIE.

Que parlez-vous de sort? S'il est notre arbitre, le trépas n'est plus volontaire, et la victime perd son prix. Je m'offre moi-même à mourir. Acceptez, si vous le jugez à propos, une mort volontaire; mais j'y renonce, s'il faut la subir par l'arrêt du destin.

IOLAS.

Dieux! quels sentimens! Elle se surpasse elle-même en générosité. Eh! bien, vous sauverez vos frères en mourant, je le vois; mais je n'ose ni vous le prescrire, ni vous en détourner.

MACARIE.

Ce silence est sage, et il me vaut un ordre. Ne craignez point que mon sang retombe sur vous. C'est de mon plein gré que je vole à l'autel. Suivez-moi seulement. Je veux expirer dans vos bras [1]. C'est à vous de me revêtir des ornemens

[1] Il est clair que ce n'est point là la pensée d'Euripide; ce que recommande Macarie, victime volontaire pour le salut de sa famille, à son tuteur Iolas, c'est de la faire couvrir décemment après qu'elle aura été sacrifiée :

σῇ γὰρ ἐνθακεῖν χερὶ
θέλω πέπλοις δὲ σῶμ' ἐμὸν κρύψον πεσόν.

C'est la même attention qu'a Polyxène, dans la tragédie d'*Hécube*, Lucrèce, dans Ovide: *Hæc etiam cura cadentis erat*, et qu'on peut remarquer dans tous les anciens tragiques, sur-tout dans Euripide. (Note de l'ancien éditeur.)

funèbres, puisque je me fais victime pour ne pas faire rougir le héros qui m'a donné le jour.

IOLAS.

Non, ma fille, je ne puis être témoin de ta mort.

MACARIE.

Du moins faites que je meure entre les mains des femmes.

IOLAS.

Princesse infortunée! allez, vos vœux seront satisfaits. Je serais le dernier des humains, si votre pompe funèbre ne répondait pas à la grandeur de votre courage. Vit-on jamais une princesse plus déplorable? Approchez, et du moins recevons vos dernières paroles.

MACARIE.

Recevez donc mes adieux, sage vieillard. Inspirez à mes frères une sagesse égale à la vôtre: seule elle suffira pour leur bonheur. Vivez, et ne songez qu'à garantir leurs jours en ménageant les vôtres. Ils sont vos enfans: vous leur avez servi de père; et c'est pour eux que je meurs. Et vous, chers enfans, puissiez-vous être plus heureux, et puisse ma mort vous procurer une félicité conforme à mes souhaits! Honorez Iolas, Alcmène et les Athéniens. Égalez, s'il se peut, votre reconnaissance à leurs bienfaits; et si les

dieux, touchés de vos malheurs, vous rétablissent un jour dans votre patrie, rappelez-vous alors quels honneurs funèbres mérite une sœur, dont le sacrifice aura procuré votre conservation. Les monumens dont vous honorerez mon ombre me tiendront lieu d'époux et d'enfans, si pourtant il y a quelque douceur parmi les morts. Au moins puissé-je y trouver l'exemption des maux[1]! car hélas! si étant destinés à la mort, nous sommes encore malheureux au-delà du trépas, que deviendront les humains, puisque le tombeau passe pour l'unique asyle des infortunés!

IOLAS.

Trop généreuse fille, comptez sur une gloire qui ne mourra point : nos soins sauront l'éterniser. Adieu, je ne vous parle plus, et je crains de profaner, par un plus long entretien, une victime consacrée à Proserpine[2].

Mes enfans, je succombe à la violence que je me suis faite; soutenez-moi, couvrez mes yeux

[1] Le P. Brumoy me paraît avoir énervé le sens. Macarie souhaite le néant.

[2] Ces dernières paroles sont remarquables. Elles justifient bien ce que j'ai dit d'Achille dans *Iphigénie en Aulide* : il laisse mourir celle qu'il aimait, parce qu'elle s'était consacrée à Pluton. Achille joue à-peu-près le même rôle qu'Iolas. Il en coûtait à son cœur; mais il fallait obéir, et respecter un dévoûment volontaire.

de mes vêtemens, et laissez-moi en proie à ma douleur. Cruelle nécessité! je livre votre sœur à la mort; mais il fallait vous sauver.

Le chœur s'entretient sur ce qu'il vient de voir: matière à réflexion, sur-tout pour les Grecs, qui attribuaient tout à la destinée. Il tâche ensuite de consoler Iolas par le souvenir de la gloire dont Macarie va se couvrir par une action si belle et si héroïque.

ACTE III.

Un esclave demande où sont Iolas et Alcmène. C'est qu'il n'aperçoit pas le premier qui est couché à terre, ni la princesse qui est restée dans le temple. Iolas, toujours attentif au moindre bruit, comme si l'on venait lui annoncer de nouveaux malheurs, se lève et répond à l'esclave. Mais celui-ci montre de la surprise de voir ce vieillard plongé dans une si profonde tristesse. En vain il tâche d'en pénétrer le sujet. Iolas ne déclare point que c'est le sacrifice de Macarie. Il affecte même de cacher son chagrin, d'en alléguer des causes générales, et d'éluder les questions de l'esclave. Cela est apparemment ménagé pour cacher la mort de la princesse, et pour justifier ce qu'on

verra dans la suite; à savoir que, dans les trois autres actes, il n'est plus question de Macarie. On n'en parle plus en effet, et il faut convenir qu'il est bien difficile de deviner d'où vient ce silence profond. A la vérité, Alemène est censée ignorer ce fait; mais se peut-il faire qu'elle l'ignore jusqu'à la fin? La difficulté est grande; mais que ce soit un défaut, ou non, l'esclave est aussi peu instruit qu'Alemène, sur le sujet du chagrin qui dévore Iolas.

Le courrier se fait connaître pour un homme à Hyllus, fils aîné d'Hercule, et il vient, dit-il, annoncer d'heureuses nouvelles. Cela engage Iolas à inviter Alemène à sortir du temple, afin de calmer ses inquiétudes touchant Hyllus. Elle sort; mais elle craint tout, à cause des cris qu'elle a entendus, tant la mauvaise fortune est soupçonneuse! elle s'imagine voir dans l'esclave un nouveau député d'Eurysthée, prêt à enlever ses petits-fils. Détrompée de cette erreur, elle apprend qu'Hyllus revient des pays voisins avec une armée qu'il a trouvé moyen d'assembler. Elle est déjà rangée avec celle des Athéniens, et les victimes sont déjà loin des rangs : mot remarquable, pour excuser le silence des acteurs sur Macarie. L'esclave ignore que c'est elle qu'on va sacrifier; il ne peut donc en instruire Alemène. Mais pourquoi Alemène, si inquiète sur le sort d'Hyllus, n'a-t-elle

aucune inquiétude sur sa fille, qui l'a quittée depuis, et qu'elle ne revoit plus? Elle suppose apparemment qu'elle n'est pas éloignée, et elle ne soupçonne pas qu'elle se soit dévouée pour le salut de ses frères.

Quoi qu'il en soit, comme l'esclave se dispose à retourner vers son maître, Iolas dit qu'il veut l'accompagner et combattre. Son extrême vieillesse oblige les autres acteurs à l'en détourner; mais en vain. Il ordonne qu'on lui apporte des armes qui sont suspendues dans le temple. Cependant Alcmène tâche de le retenir par un motif plus fort : « Voulez-vous, dit-elle, me laisser sans » appui avec ces enfans? »

IOLAS.

C'est à moi de combattre, et à vous de les protéger.

ALCMÈNE.

Mais si vous mourez, que devenons-nous?

IOLAS.

Vous tiendrez lieu de mère à ceux qui me survivront.

ALCMÈNE.

Et si le destin est contraire?

IOLAS.

Ne craignez rien. Les Athéniens ne vous livreront pas.

ALCMÈNE.

C'est donc là le seul espoir que vous me laissez!

Iolas assure à la reine que Jupiter, son amant, veille sur elle, et qu'il ne lui est pas permis d'en douter. C'est une espèce d'inspiration qui le saisit, et qui l'engage à se trouver au combat malgré sa vieillesse.

L'esclave revient avec toute l'armure nécessaire, pour en couvrir le vieillard; mais il l'avertit qu'il n'aura pas le loisir de s'armer, si ce n'est dans le lieu même du combat; que les ennemis pressent, et qu'il est temps de s'avancer. Iolas se rend à cette raison; mais il est si accablé du poids des années, qu'il faut le soutenir pour le conduire au champ de bataille. Tout cela prépare un prodige, qui entrera dans le dénouement. Iolas se retire, en faisant le même souhait qu'Évandre dans Virgile:

> O mihi præteritos referat si Jupiter annos,
> Qualis eram! etc.
>
> *Æneid.* l. VIII, v. 560.

« O si les dieux me rendaient la force que j'avais » dans mes premières années! etc. » Le chœur finit cet acte par des vœux qu'il adresse à Minerve

et à Jupiter, pour le succès du combat : c'est un hymne à l'ordinaire, avec les mêmes cérémonies. L'on voit que cet acte n'est ménagé que pour donner une vraisemblance au combat qui se prépare, et dont les préparatifs demandaient quelque intervalle.

ACTE IV.

L'esclave[1] d'Hyllus s'empresse d'aborder Alcmène, pour lui dire des nouvelles de la bataille. « Nous sommes vainqueurs, s'écrie-t-il, et l'on » dresse déjà les trophées. » Alcmène, au comble de sa joie, promet la liberté à cet esclave, en faveur d'une nouvelle si intéressante. Puis elle entre dans le détail : elle s'informe surtout d'Iolas. « Je » vais, dit l'esclave, vous expliquer ces prodiges. » Les deux armées étaient rangées en bataille, » quand Hyllus, descendu de son char, s'est » avancé. Eurysthée, a-t-il dit, pourquoi expo- » ser, pour vous seul, tant de braves soldats ? My- » cènes perdra peu en se privant d'un seul. Com-

[1] Cet esclave appartient à Alcmène, puisqu'elle lui promet la liberté. Rien n'indique avec clarté que ce soit le même qui a paru dans l'acte précédent et s'est annoncé comme le serviteur d'Hyllus.

» battons, vous et moi. Ma vie ou la vôtre termi-
» neront la querelle. Ou vous enleverez les enfans
» d'Hercule, ou je jouirai avec eux des biens et
» des honneurs de mon père. Les Argiens y con-
» sentent, ils trouvent ce parti digne du courage
» d'Hyllus; mais le lâche Eurysthée, sans égard
» pour sa gloire, et pour les sentimens de ses
» soldats, refuse de se commettre, tandis qu'il
» ne rougit pas de poursuivre des princes plus
» courageux que lui. Hyllus, lassé d'attendre, se
» voit contraint de retirer ses troupes. On immole
» la victime[1]. Le sang ruisselle, et annonce la
» victoire. On monte sur les chars; on se cou-
» vre de boucliers.»

Il est à remarquer que l'esclave ne dit pas quelle est la victime. Il marque seulement que c'est une victime humaine; et le spectateur devait sentir que c'était Macarie: mais comme la victime était loin des rangs, ainsi qu'on l'a dit, l'esclave ignorait qui ce pouvait être; et le secret était entre Iolas et le chœur. En effet, si Alcmène en eût su quelque chose, Euripide serait inexcusable de donner tant d'insensibilité à cette princesse. Il est déjà trop étonnant qu'un sacrifice, si capable d'in-

[1] Cette expression déterminée, *la victime*, indiquerait que l'esclave est instruit du sacrifice de Macarie. Mais en grec, il dit seulement que les devins immolent des victimes humaines, sans désigner une certaine victime.

téresser, n'occupe qu'un acte, sans qu'il en soit mention depuis.

« Le roi d'Athènes, continue l'esclave, a parlé » en roi à ses sujets. Citoyens, leur a-t-il dit, c'est » à vous de défendre le pays qui vous a vu naître. » Eurysthée, à l'envi, en disait autant à son armée. » Au son des trompettes tyrrhéniennes, on s'ap- » proche, on se choque. Le bruit des boucliers » et les cris confus retentissent dans l'air. Le » premier choc nous ébranle. Mais les Argiens se » retirent. On se mêle, et l'on commence les » combats d'homme à homme. Le carnage est » grand de part et d'autre. Cependant on n'en- » tend que ces mots : Vengez Athènes, vengez » Argos. Enfin, après mille efforts redoublés, » nous mettons en fuite les ennemis. Alors Iolas, » voyant Hyllus s'exposer hors de son rang, le » presse à grands cris de le recevoir sur son char. » Iolas prend les rênes et pousse les coursiers » droit à Eurysthée. D'autres vous parleront sur » les bruits publics; mais voici ce que j'ai vu » moi-même. Iolas passait proche de Pallène, lieu » consacré à Minerve; il aperçoit le char du roi » d'Argos. Incontinent il invoque Jupiter et la » déesse Hébé; il les prie de le rajeunir pour un » jour, afin de venger Hercule. Prodige incroya- » ble! On voit à l'instant deux astres s'arrêter sur » le char d'Hyllus, et le couvrir d'un nuage épais.

» C'étaient, disent les sages, Hercule lui-même » et son épouse Hébé. Le nuage se dissipe, et l'on » voit Iolas en sortir sous la forme d'un jeune » homme plein de vigueur et de feu. Il vole vers » Eurysthée. Il le rencontre aux rochers de Sci- » ron. Il le saisit dans son char, et lui liant les » mains, il amène captif ce prince, auparavant si » fier, et en apparence si heureux, comme pour » apprendre aux mortels à craindre les revers, et » à ne prononcer sur le bonheur d'un homme, » qu'après son trépas. »

Le chœur et la mère d'Hercule, transportés de joie par le récit d'une victoire si complète, rendent des actions de grâces à Jupiter. Alcmène surtout, que l'excès de ses malheurs avoit portée à accuser ce dieu de lenteur à la secourir, après l'avoir aimée autrefois, le remercie en goûtant sa liberté, quoique tardive, comme Tityre dans Virgile:

Libertas quæ sera tamen respexit inertem.
VIRG. *Eclog.* I.

Elle demande cependant à l'esclave pourquoi Iolas n'a pas tué leur ennemi. Il répond que c'est par égard pour Alcmène, à qui on le veut présenter vivant, et par haine pour Eurysthée, à qui cette confusion sera moins supportable que n'eût été une mort précipitée. L'esclave sort content,

parce que la reine le rend libre, suivant sa promesse; et le chœur occupe le reste de la scène, en marquant la part qu'il prend au bonheur de ses nouveaux hôtes, à l'apothéose d'Hercule, et à l'humiliation du superbe Eurysthée.

ACTE V.

Un officier amène Eurysthée chargé de chaînes. Hyllus et Iolas l'envoient à Alcmène, afin qu'elle en dispose au gré de sa vengeance[1]. Cet acte n'a rien qui nous intéresse aujourd'hui. Il était fait pour Athènes, aussi bien que toute la pièce, dans laquelle cette république est extrêmement flattée. Voici ce dont il s'agit.

Alcmène, après des reproches capables de couvrir Eurysthée de honte, le condamne à la mort; mais le chœur athénien s'y oppose, parce que, suivant la coutume d'Athènes, on se faisait scru-

[1] Tout le monde ne sera pas de ce sentiment. Comme personne n'ignore les indignes persécutions qu'Eurysthée avait suscitées à Hercule et à toute sa famille, nous nous persuadons que le lecteur voit ici avec plaisir la punition de ce méchant prince, et tout ami d'Hercule doit être ennemi d'Eurysthée. Du moins, c'est l'impression qu'a faite sur nous cette lecture. (Note de l'ancien éditeur.)

pule de tuer de sang-froid un prisonnier de guerre : coutume bien conforme à l'humanité.

La reine, suivant les principes des payens, devait souhaiter et poursuivre la mort de son plus cruel ennemi, dont la vie était entre ses mains; mais, suivant les lois de l'État, Eurysthée devait être épargné en qualité de captif. Cela cause une contestation entre Alcmène et le chœur[1], de sorte qu'Eurysthée prend la parole, et fait, en sa faveur, un discours artificieux. Il proteste qu'il ne craint point la mort, et qu'il ne prétend pas sauver ses jours aux dépens de sa gloire; que, s'il se justifie, c'est uniquement pour mettre son honneur à couvert; que c'est à Junon plus qu'à lui, qu'on doit imputer sa haine contre Hercule et contre ses enfans. Car telle est l'excuse ordinaire des anciens. Le destin, ou les dieux, étaient toujours coupables des forfaits des hommes. Hélène s'excuse de cette manière dans la tragédie des *Troyennes*[2]; et Phèdre en use de même dans celle d'*Hippolyte*. Mais il paraît que ces mêmes anciens ne se payaient point de cette excuse. Car, quoique Eurysthée conclue assez bien qu'ayant eu le malheur de ne pas recevoir la mort qu'il cherchait dans le combat,

[1] Ou, suivant le dernier éditeur d'Euripide, entre Alcmène et le messager qui lui a amené Eurysthée. Voyez la traduction.

[2] Voyez les *Troyennes*, au commencement de ce volume, et l'*Hippolyte*, t. VII.

il est à couvert du supplice, selon l'usage d'Athènes; cependant Alcmène persiste à le condamner, tandis que le chœur l'absout. Elle trouve donc le moyen d'accorder ce qu'elle doit aux Athéniens[1] et à sa vengeance. « Qu'il meure, dit-elle, et je » rendrai son corps aux Argiens[2]. » Eurysthée furieux y consent; et par un trait de désespoir prophétique, il déclare aux Athéniens qu'ils n'ont qu'à laisser agir le courroux d'Alcmène; que, s'il meurt, ils l'inhumeront proche de la Minerve de Pallène; que son tombeau sera fatal aux Héraclides et favorable aux Athéniens, quand la postérité d'Hercule, oubliant les bienfaits d'Athènes, osera un jour l'attaquer.

Nous avons parlé de cette fatalité des tombeaux, au sujet d'*OEdipe à Colone*. Cet intérêt superstitieux et politique, est le but de la tragédie des *Héraclides*. Alcmène, plus fidèle à sa vengeance, que touchée des menaces d'Eurysthée, dit au chœur : « Pourquoi balancez-vous à le sacrifier, » puisque les destins vous feront tirer de si grands » avantages de sa mort? » Le chœur abandonne

[1] Cette pièce a le même but, et apparemment les mêmes intérêts d'état, que celle des *Suppliantes* d'Euripide, t. VIII.

[2] Grec : *Aux amis qui voudront le réclamer.* Je ne crois pas qu'Alcmène désigne les amis d'Euristhée, les Argiens : il paraît que c'est au roi d'Athènes, à ses propres amis, qu'elle est résolue de livrer son ennemi mort.

la victime, persuadé que son sang ne retombera point sur Athènes, et l'on enlève Eurysthée pour l'immoler.

Il est moins nécessaire de faire sentir ici ce qui doit choquer tout lecteur français, que de l'engager à se rappeler ce qu'on a dit tant de fois sur la nécessité indispensable de se prêter, autant qu'il est possible, aux idées athéniennes.

PERSONNAGES.

LES FILS D'HERCULE, personnages muets.
IOLAS, ancien ami, parent et compagnon d'Hercule.
MACARIE, fille d'Hercule.
ALCMÈNE, mère d'Hercule.
DÉMOPHON, roi d'Athènes.
ACAMAS, son frère, second roi d'Athènes, personnage muet.
EURYSTHÉE, roi d'Argos.
UN ESCLAVE d'Hyllus.
UN ESCLAVE d'Alcmène [1].
UN MESSAGER.
LE CHOEUR, composé de vieillards athéniens.

La scène est à l'entrée du temple de Jupiter, près d'Athènes.

[1] Le P. Brumoy suppose que cet esclave d'Alcmène est le même que l'esclave d'Hyllus. Les éditions grecques n'indiquent dans la liste des personnages qu'une femme esclave dont il n'est point question dans la pièce.

LES HÉRACLIDES,

TRAGÉDIE D'EURIPIDE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

IOLAS, LES FILS D'HERCULE.

Ces jeunes enfans embrassent l'autel de Jupiter.

IOLAS.

Dès long-temps j'ai gravé cette maxime dans mon cœur : l'homme juste est celui qui se croit né pour ses semblables. Quiconque, esclave de l'intérêt, y borne toutes ses pensées, est un citoyen inutile, d'un dangereux commerce, et qui n'est bon que pour lui seul. Ce n'est point par de vaines paroles que j'ai montré mes sentimens. J'ai préféré l'honneur et les devoirs de la parenté, aux douceurs d'une vie heureuse et tranquille ; je suis sorti d'Argos avec Hercule pour être le seul compagnon de ses pénibles travaux : je ne l'ai point

abandonné tant qu'il a vécu sur la terre; et depuis qu'il l'a quittée pour habiter les cieux, j'ai pris ses enfans sous mes ailes, et sans songer à ma faiblesse, je me suis exposé pour eux à la vengeance d'Eurysthée. A peine ont-ils perdu leur père et leur protecteur, que ce prince a résolu notre mort. Nous nous sommes dérobés par la fuite à ses ordres inhumains, et nous avons conservé la vie en renonçant à notre patrie. Errans et proscrits en tous lieux, nous cherchons vainement une ville où nous puissions être reçus et mettre en sûreté nos jours : partout la haine d'Eurysthée nous poursuit et nous atteint; en quelque lieu de la terre que nous cherchions une retraite, il envoie ses hérauts nous demander, et nous proscrire de nouveau. Il fait valoir avec hauteur la puissance d'Argos, le danger de sa haine, l'éclat de ses prospérités. On ne voit en nous qu'un faible vieillard et d'infortunés orphelins, privés de leur commun défenseur. On cède à la puissance, on nous force à quitter notre asile. Je suis dans leur exil ces enfans malheureux, je partage leurs dangers et leurs peines : jamais je ne les trahirai et je ne souffrirai point qu'on dise en les montrant : « Voyez, depuis que ces enfans n'ont plus de père, » Iolas n'a pas osé les défendre, quoiqu'il soit » né du même sang. »

Après avoir parcouru tous les états de la Grèce,

nous avons enfin recours au peuple de Marathon, et nous embrassons les autels des dieux, afin d'obtenir leurs secours. C'est ici les confins de l'Attique, où règnent les fils de Thésée, qui comptent Pandion parmi leurs ancêtres. Le sang qui les unit à Hercule, leur fera sans doute respecter la mémoire de leur père; et ces objets doivent les attendrir. Un vieillard, une femme faible et chargée d'années, sont les seuls protecteurs des enfans d'un héros. Je veille au sort de ses fils; leurs sœurs sont dans le temple sous les yeux et dans les bras d'Alemène : la bienséance l'empêche de les conduire à cet autel et de les exposer aux regards de la multitude. Hyllus et ceux de ses frères, à qui leur âge a pu le permettre, se sont séparés de nous, pour chercher un nouvel asile où nous puissions nous réfugier, si celui-ci nous est refusé.... O chers enfans! jetez-vous dans mes bras, attachez-vous à mes vêtemens. Je vois venir à nous le héraut d'Eurysthée, qui a conjuré notre perte et qui nous poursuit sans relâche. Barbare! puissent les dieux te faire expier nos peines, et punir celui qui t'envoie! Ta bouche ne se lassera-t-elle point d'annoncer des choses funestes, et de porter à ces enfans, comme tu fis si souvent à leur père, les ordres odieux de leur persécuteur?

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENS, COPREE.

COPRÉE.

Penses-tu que ces lieux puissent t'offrir un refuge, et peux-tu te flatter d'avoir trouvé des défenseurs? Ne crois pas qu'aucun peuple soit assez insensé pour s'exposer au courroux d'Eurysthée, en soutenant votre faiblesse. Partez, et venez recevoir le supplice qui vous attend.

IOLAS.

Cet autel et cette terre libre sauront nous protéger.

COPRÉE.

Faut-il employer la force pour te faire obéir?

IOLAS.

Non, tu n'arracheras pas ces enfans de l'autel, rien ne peut nous en éloigner.

COPRÉE.

Tu reconnaîtras trop tard ton erreur.

IOLAS.

Tu m'arracheras plutôt la vie.

COPRÉE.

C'est en vain que tu t'y opposes. Retire-toi, c'est

mon devoir de rendre au roi d'Argos ceux qui dépendent de lui.

IOLAS.

Accourez, citoyens d'Athènes! soyez nos défenseurs : nous sommes les supplians de Jupiter Agoréen[1]; on nous fait violence, on profane nos rameaux sacrés, on outrage votre gloire, on déshonore vos dieux.

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENS, LE CHOEUR.

LE CHOEUR.

Quels cris? qu'ai-je entendu? quel tumulte près de l'autel? à quel événement funeste faut-il que je me prépare?

IOLAS.

Voyez un vieillard débile couché dans la poussière! malheureux que je suis!

LE CHOEUR.

Qui t'a mis, ô vieillard, dans cet état déplorable?

IOLAS.

O étrangers! le coupable est sous vos yeux, voilà celui qui profane vos temples, et qui vient m'arracher de l'autel du grand Jupiter.

[1] Qui préside aux marchés ou aux assemblées.

LE CHOEUR.

A-t-il pu se porter à cet indigne outrage! Mais toi-même, ô vieillard, dis-nous quel sujet t'amène dans notre patrie[1]; apprends-nous quelle est la tienne? As-tu traversé le détroit qui nous sépare de l'Eubée?

IOLAS.

Non, étrangers, je ne suis point un habitant des îles; Mycènes est la ville que j'ai quittée pour venir en ces lieux.

LE CHOEUR.

Achève, ô vieillard, dis-nous quel est ton nom?

IOLAS.

Mon nom est Iolas : je fus le compagnon d'Hercule, et peut-être la renommée m'a-t-elle fait connaître à vous.

LE CHOEUR.

N'en doute pas, dès long-temps je connais le nom d'Iolas. Puis-je savoir encore qui sont ces jeunes enfans que tu tiens dans tes bras?

IOLAS.

Ce sont les fils d'Hercule. O étrangers! ce sont

[1] Chez le peuple formé de citoyens de quatre états : c'est ainsi que le chœur désigne sa patrie.

L'expression grecque de *tétrapole* employée ici par le chœur, désigne une région particulière de l'Attique, qui comprenait, suivant Strabon, lib. VIII, p. 588, les *quatre villes* d'OEnoé, Marathon, Probalinthe et Tricorythe, et formait alors, selon toute apparence, un petit État indépendant de celui d'Athènes.

R.-R.

des supplians qui implorent votre secours et celui de votre patrie.

LE CHOEUR.

Pour quel sujet[1] ?

IOLAS.

Pour n'être pas livrés au roi d'Argos, pour n'être pas entraînés hors de vos temples par la main de leur ennemi.

COPRÉE.

Votre maître a des droits sur vous que rien ne peut anéantir, et nul ne saurait l'empêcher de les faire valoir, en quelqu'endroit qu'il vous retrouve.

LE CHOEUR.

Étranger, les supplians sont sous la protection des dieux; la religion nous défend toute violence à leur égard, et la justice éternelle ne souffre pas qu'on les outrage.

COPRÉE.

Ordonne aux sujets d'Eurysthée de sortir de ces lieux, et je n'userai point de violence.

LE CHOEUR.

Une ville ne peut, sans offenser les dieux, re-

[1] « Veulent-ils, dis-moi, obtenir la faculté de parler aux ci-» toyens? » C'est le sens le plus raisonnable de la phrase qui suit cette question du chœur, et qui ne me paraît pas clair.

jeter des étrangers qui lui adressent des supplications

COPRÉE.

Il est prudent de prévenir de dangereux débats en déférant à de sages avis.

LE CHOEUR.

C'était à notre roi qu'il fallait avoir recours pour réclamer ces étrangers; et c'est peu respecter les priviléges d'un peuple libre, que de prétendre les enlever de force, sans égard pour la sainteté de ce lieu.

COPRÉE.

Quel est donc votre roi?

LE CHOEUR.

C'est Démophon, fils du vaillant Thésée.

COPRÉE.

Je vais lui porter les justes plaintes d'Eurysthée, puisque lui seul a droit d'en décider, cessons d'inutiles débats.

LE CHOEUR.

Le voici lui-même, qui vient suivi d'Acamas, son frère, et paraît prêt à t'écouter.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, DÉMOPHON, ACAMAS.

DÉMOPHON, au chœur.

Puisque tu as devancé nos pas, ô vieillard! et que malgré ton âge tu es plus prompt que les jeunes gens à secourir les malheureux, dis-nous quel événement rassemble ces étrangers dans ce temple, et leur fait chercher un asile?

LE CHOEUR.

O roi! ces enfans sont les fils d'Hercule; tu les vois occupés à couronner l'autel de leurs mains suppliantes. Ce vieillard qui les accompagne, est Iolas, l'ami fidèle de leur père.

DÉMOPHON.

Quelle nouvelle calamité leur arrachait ces cris perçans?

LE CHOEUR.

Les attentats d'un étranger qui s'offre à tes regards. Il les arrachait à l'autel que leurs mains tenaient embrassé. Il a renversé le vieillard qui voulait les défendre, et mes yeux humides de larmes l'ont vu rouler sur la poussière.

DÉMOPHON.

Ses vêtemens sont ceux d'un Grec; mais son

action est digne d'un barbare.... D'où viens-tu? Quelle est ta patrie? Parle, et réponds promptement.

COPRÉE.

Argos est ma patrie, puisque tu veux la connaître; et je veux t'apprendre de plus le dessein qui m'amène, et quel est celui qui m'envoie. Je viens par l'ordre d'Eurysthée, roi de Mycènes, enlever ces enfans et ce vieillard pour les remettre entre ses mains. Nul n'a droit de m'en empêcher. Ils sont Argiens comme moi, et je ramène des fugitifs qui se dérobent à la rigueur des lois. Qui peut gêner un État libre dans les jugemens qu'il prononce? Ces raisons ont frappé d'autres peuples, qui leur ont refusé l'asile, de peur d'attirer sur leurs têtes les châtimens dus aux coupables. Ils ont enfin recours à toi; et n'ayant plus d'autre espérance, ils veulent éprouver encore s'il n'est point un roi dans la Grèce à qui la raison soit ravie; car ils n'ont pu se flatter qu'étant dans ton bon sens, tu pusses t'engager à soutenir seul une famille coupable et aussi faible qu'insensée. Songe aux avantages que tu te procures en la livrant entre nos mains. Tous les peuples d'Argos, toute la puissance d'Eurysthée seront l'appui de la tienne, et le soutien de ta patrie. Mais si tu te laisses toucher par leurs larmes et leurs prières, c'est les armes à la main

que nous viendrons les réclamer : aucun autre moyen ne nous reste pour venger notre gloire, et le sang seul peut laver l'affront d'un tel refus. Qu'alléguerais-tu pour justifier cette entreprise? où sont les terres que les Argiens t'ont enlevées? où sont les alliés pour qui le devoir te force à combattre? quel prétexte avons-nous fourni à tes hostilités? Lorsque la terre, couverte de morts, n'offrira qu'un vaste tombeau, quels reproches les citoyens ne seront-ils pas en droit de te faire? Peux-tu supporter la pensée d'exposer ta patrie aux plus affreux dangers, pour un vieillard qui n'est déjà qu'une froide relique, et pour de timides enfans? En vain concevrais-tu les plus flatteuses espérances; elles sont bien au-dessous des maux dont tu es menacé. Lors même que ces enfans atteindraient l'âge d'homme, ce serait un faible secours contre la puissance d'Argos; avant que leur valeur secondât vos desseins, notre vengeance les préviendrait, et vous ne seriez déjà plus. Suis les conseils de la prudence qui te parle ici par ma bouche. Ce n'est pas une grâce que je sollicite, c'est la justice que je réclame. Rends-nous un bien qui nous appartient, et ne rejette pas l'alliance de Mycènes. Ne choisis pas des amis faibles, comme fit souvent ta patrie, quand il en est de puissans qui désirent de s'unir à toi.

DÉMOPHON.

Avant d'avoir entendu les raisons des deux adversaires, comment prononcerais-je un jugement équitable?

IOLAS.

O roi! les lois de ta patrie m'accordent au moins le privilège de m'entendre accuser et de parler pour ma défense; et je ne serai point proscrit, comme ailleurs, sans avoir osé m'expliquer. Quel droit aurait sur nous le héraut d'Eurysthée, lorsqu'Argos même n'est rien pour nous? Nous fuyons une patrie qui nous repousse : à quel titre réclame-t-elle ceux qu'elle a bannis de son sein? Nous sommes étrangers pour elle. Faut-il s'exiler de la Grèce; parce qu'on est proscrit de ses murs? Du moins Athènes est un asile, et la crainte d'Eurysthée n'en fera pas chasser les fils d'Hercule. Tu n'es pas dans la Trachine, ou dans ces villes d'Achaïe que le nom d'Argos fait trembler, et qui, frappées de ces discours où sa puissance, et non ses droits, sont les titres que tu nous étales, ont rejeté des supplians prosternés au pied des autels. Non, s'ils imitaient leur faiblesse, en vain les Athéniens se glorifieraient d'être libres. Mais je connais leur caractère. Ils sont prêts à braver la mort. L'honneur aux cœurs généreux est plus précieux que la vie.... Je m'arrête, je

crains de déplaire en rendant hommage aux vertus; j'ai senti le poids des louanges, et ne veux pas l'imposer aux autres. Mais puisque c'est à toi qu'est confié le pouvoir suprême, ô roi! qu'il me soit permis de te présenter les titres que ces enfans ont à ta bienveillance [1]. La mère d'Hercule leur père, et celle de Thésée à qui tu dois le jour, avaient un commun aïeul. Issus de Pélops l'un et l'autre, les nœuds les plus chers unirent ces deux héros. A ces liens sacrés joins ceux de la reconnaissance : j'ai suivi moi-même le père de ces enfans qui t'implorent, dans cette navigation périlleuse que l'amitié lui fit entreprendre, et je portais son bouclier, lorsqu'il marchait à la conquête du baudrier qu'ambitionnait Thésée. Ce fut sa main valeureuse qui arracha ton père des antres sombres des enfers. La Grèce entière peut confirmer la vérité des faits que j'avance. Pour prix des bienfaits de leur père, ces enfans te demandent de n'être pas livrés par tes mains à leur implacable ennemi, et que tu ne violes pas la majesté de tes propres dieux, en refusant à des infortunés l'asile qu'ils réclament au pied de leurs autels. Quel outrage serait-ce à ta gloire, et quelle honte à ta patrie! Ce sont des supplians, des

[1] En grec, cette généalogie est expliquée avec plus de détail. En voici le tableau. — Pélops, Pitthée, Éthra, Thésée, Démophon. — Pélops, Lysidice, Alcmène, Hercule, les Héraclides.

proscrits, des parens.... hélas! jette les yeux sur ces victimes innocentes : les arrachera-t-on de ce temple, et la violence triomphera-t-elle de la justice? J'implore ta pitié, je t'entoure de ces bandelettes sacrées, je te conjure par ces mains que je presse, par ce visage que je touche en qualité de suppliant. Reçois les fils d'Hercule dans tes bras; sois pour eux un parent, un ami, un père, un frère, un maître : tout nous semblera doux, si tu préviens leur ruine.

LE CHOEUR.

O roi! je me sens attendrir au récit de leurs peines. Jamais je ne vis un plus grand exemple du triomphe de la fortune sur la naissance. Issus d'un père illustre par sa valeur, à quels indignes traitemens ces enfans sont-ils en proie?

DÉMOPHON.

Iolas, c'est assez; je reçois ceux pour qui tu m'implores : tout m'en fait un devoir sacré; Jupiter, dont l'autel sert d'asile à ces enfans timides que tu rassembles sous tes aîles, les nœuds du sang et ceux de la reconnaissance, l'honneur enfin qui l'emporte sur tous les autres sentimens. Si je souffrais qu'un étranger violât impunément nos temples, régnerais-je sur un État libre, ou plutôt qui ne penserait que j'ai craint le pouvoir d'Argos, et qu'un prince étranger m'a contraint

de repousser des supplians? Qui pourrait supporter une telle infamie? Plût au ciel que de moins tristes circonstances vous attirassent en ces lieux! Mais puisque c'est votre infortune, ne craignez pas du moins qu'on vous enlève à cet asile. Toi, retourne dans Argos, et va instruire Eurysthée de ce que tu viens d'entendre. S'il a quelque sujet de plainte contre ces étrangers, je suis prêt à l'écouter, et à lui faire justice. Mais renonce au dessein de les emmener avec toi.

COPRÉE.

Si mes raisons sont justes, refuses-tu de les écouter?

DÉMOPHON.

Et comment pourrais-tu justifier la violence que tu veux exercer envers des supplians?

COPRÉE.

Si cette action déshonore, c'est sur moi seul que retombe le blâme.

DÉMOPHON.

Je le partagerais, en les livrant entre tes mains.

COPRÉE.

Exige seulement qu'ils sortent de tes États, et je les poursuivrai au-delà de ses limites.

DÉMOPHON.

Penses-tu que les dieux se prêtent à tes artifices?

COPRÉE.

C'est donc ici un asile ouvert à tous les méchans?

DÉMOPHON.

Les temples sont ouverts à tous, leur sanctuaire est inviolable.

COPRÉE.

A Mycènes peut-être on n'approuvera pas ces maximes.

DÉMOPHON.

Peut-être qu'en ces lieux j'ai droit de commander.

COPRÉE.

N'abuse pas de ce droit pour irriter des voisins redoutables.

DÉMOPHON.

Je crains moins de les irriter, que de profaner les temples de nos dieux.

COPRÉE.

Tous mes vœux ne tendent qu'à prévenir une rupture funeste.

DÉMOPHON.

Crois que les miens ne sont pas moins sincères;

mais rien ne peut m'engager à te livrer ces infortunés.

COPRÉE.

Je saurai les contraindre à me suivre, et faire valoir mes droits.

DÉMOPHON.

Je saurai, si tu l'entreprends, t'empêcher de revoir Argos.

COPRÉE, s'avançant pour entraîner les fils d'Hercule.

Voyons l'effet de tes menaces.

DÉMOPHON, s'élançant, pour le prévenir, avec un geste menaçant.

Tu seras à l'instant châtié de ton audace.

LE CHOEUR.

Arrête! au nom des dieux, ne frappe pas un héraut.

DÉMOPHON.

Qu'il apprenne à parler avec moins d'insolence.

LE CHOEUR, au héraut.

Retourne dans Argos. (*A Démophon.*) O roi! ne porte pas la main sur lui.

COPRÉE.

Oui, je pars; un tel combat serait trop inégal. Mais bientôt vous me verrez revenir suivi des

troupes d'Argos. Ses guerriers, ayant à leur tête Eurysthée, sont prêts à marcher au premier signal, et ils attendent sur les frontières d'Alcathos[1] la réponse qui doit décider votre sort. A l'ouïe de vos outrages, le roi d'Argos, furieux, va fondre sur cette ville et dévaster la campagne. C'est en vain qu'Argos se glorifierait de posséder une jeunesse nombreuse et vaillante, si elle ne punissait votre insolence.

DÉMOPHON.

Va, je méprise sa puissance. As-tu pu me croire si lâche, que de te laisser entraîner par force des infortunés qui m'implorent? Je suis roi d'une ville libre, et non sujète d'Argos.

SCÈNE V.

DÉMOPHON[2], IOLAS, LE CHOEUR.

LE CHOEUR.

Avant que l'armée d'Argos s'approche, songeons à notre défense; ses guerriers sont fiers et vaillans;

[1] Par cette expression, le poëte désigne ici, non pas une *ville dépendante de Mégares*, comme le dit le précédent éditeur, mais la ville elle-même de *Mégares*, fondée par *Alcathus*, fils de Pélops, suivant Pausanias, lib. I, c. 41, et Théognis, *Gnom.* v. 771—772. R.-R.

[2] Il n'y a point de raison de croire qu'Acamas ait quitté la scène; mais comme c'est un personnage muet, et qu'il n'est point ici formellement désigné, j'ai cru devoir le supprimer dans l'indication des personnages.

et dans cette occasion, ils seront d'autant plus terribles, qu'ils se croiront outragés. Tous les hérauts sont dans l'usage d'exagérer ce qu'ils annoncent. Quel rapport celui-ci va-t-il faire? il se plaindra d'avoir souffert d'indignes traitemens, il dira que sa vie a couru des dangers.

IOLAS.

Il n'est point de trésor plus précieux pour les enfans, que la vertu de ceux qui leur ont donné la naissance. Malheur à l'imprudent, qui, vaincu par l'amour, unit son sort à celui des méchans, et couvre ses enfans d'une tache éternelle, pour se livrer à de coupables plaisirs! Une illustre origine est un asile ouvert contre les coups du sort. N'est-ce pas à elle que nous devons celui que nous offrent des parens tendres et généreux, qui seuls dans la Grèce entière, osent encore nous protéger?

O chers enfans! que vos mains touchent leurs mains chéries. Venez, illustres Athéniens, ne nous refusez pas ce gagé de votre affection. Chers enfans! leur tendresse est à l'épreuve de l'adversité. Ah! si jamais vous retournez dans votre patrie, si vous rentrez dans la maison de votre père, si vous parvenez à sa gloire, souvenez-vous que vous dûtes la vie à ces fidèles et généreux amis; gardez-vous de porter les armes contre une ville que vous devez respecter comme votre plus chère

alliée. Pourriez-vous oublier un peuple qui n'a pas craint de provoquer toutes les forces de Mycènes, pour protéger votre enfance? Il ne voyait en vous que l'image de l'exil et de la misère, et cependant il ne vous a point livrés à ses fiers ennemis; il ne vous a point repoussés de son sein. Pour moi, grand prince! j'étendrai ma reconnaissance au-delà même du trépas; oui, je porterai tes louanges dans les enfers, et je réjouirai le cœur de Thésée, en lui racontant tes bienfaits. C'est ton fils, lui dirai-je, qui nous a seul tendu les bras, en recevant les enfans d'Hercule; il a maintenu la gloire et renouvelé la vertu de son père. Non, tu ne démens point ton illustre origine; et, si tant de héros ont vu leurs fils dégénérer, il en est un du moins qui se survit à lui-même.

LE CHOEUR.

Notre patrie est toujours prête à secourir les malheureux, lorsque leur cause est juste. Que de travaux et de combats n'a-t-elle pas soutenus pour la défense de ses amis, et combien de dangers va-t-elle affronter en ce jour!

DÉMOPHON.

O vieillard! tes vœux seront remplis, et mon cœur me répond de leur reconnaissance. Je vais convoquer les citoyens et disposer tout, de ma-

nière à recevoir les Argiens avec des forces suffisantes. Après avoir donné des ordres pour prévenir toute surprise, je rassemblerai les devins, et je ferai des sacrifices; car les guerriers d'Argos sont aussi prompts que valeureux, et je dois, avant tout, faire épier leurs mouvemens. Tu peux quitter l'autel de Jupiter, et conduire dans le palais ces enfans à qui tu sers de père. Sois tranquille; en mon absence tu ne seras pas sans secours : ô vieillard! tu peux entrer dans le palais.

IOLAS.

O roi! permets que je ne quitte point cet autel; j'y veux offrir nos vœux pour le succès de vos armes, et ne rentrer dans le palais, que lorsqu'ils seront exaucés. Les dieux qui combattront pour nous, ne le céderont pas aux dieux des Argiens; si Junon les protège, Minerve est notre déesse. Une divinité plus vaillante et plus vertueuse est un sûr garant de la prospérité. Minerve ne souffrira point qu'on lui ravisse la victoire.

SCÈNE VI.

LE CHOEUR, IOLAS, LES FILS D'HERCULE.

LE CHOEUR.

Etranger[1] glorieux qu'Argos a chargé de ses

[1] C'est un entr'acte; cependant il paraît, par ce qui vient de précéder, qu'Iolas reste sur la scène.

ordres, penses-tu qu'on juge de son pouvoir par tes menaces et ta jactance? Non, ces propos si fiers ne sauraient m'effrayer, et la superbe Athènes est loin d'en être épouvantée. Mais c'est toi que l'orgueil égare, ainsi que ton maître imprudent.

Toi qui entres dans une ville étrangère, égale à Argos en puissance, pour enlever des supplians protégés par les dieux, des infortunés à qui ces lieux servent d'asile; toi qui oses employer la violence, et refuses d'obéir à nos rois, sans pouvoir même, par aucun droit, déguiser de tels attentats : où est l'homme sensé qui les justifie ?

La paix est chère à mon cœur. Mais, ô monarque insensé! ne pense pas, si tu t'avances, que tout fuie devant toi; la lance et le bouclier d'airain ne sont pas à toi seul. Porte ailleurs ton ardeur guerrière, ne force pas à te combattre une ville qui t'offre son amitié. Modère-toi.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

IOLAS, LES FILS D'HERCULE, DÉMOPHON, LE CHOEUR.

IOLAS.

Jeune héros! quelle tristesse vois-je empreinte sur votre visage? L'armée d'Argos est-elle en mouvement? Etes-vous instruit de ses desseins? Sans doute son héraut ne nous a pas trompés. Leur chef, je n'en doute point, triomphe de la faveur des dieux, et forme contre Athènes d'ambitieux projets; mais Jupiter sait punir la fierté des superbes mortels.

DÉMOPHON.

Les Argiens sont près de nous : Eurysthée est à leur tête. Je m'en suis assuré par mes propres yeux : un général ne doit point confier à d'autres le soin d'observer l'ennemi. Cependant ils ne sont point encore répandus dans la plaine, ils sont campés sur une coline escarpée, et paraissent occupés à reconnaître le côté le moins dangereux

pour l'attaque. Je n'ai rien négligé pour m'opposer à leurs desseins. Déjà la ville est en armes, on prépare les victimes destinées à nous rendre les dieux propices, et à tourner contre nos ennemis leur redoutable colère [1]. Les prêtres ont fait les sacrifices expiatoires, et j'ai consulté les devins, afin de connaître tous les anciens oracles, ou publics ou secrets, qui peuvent intéresser le salut de la patrie. Ils diffèrent à plusieurs égards, mais ils s'accordent en un point. Ils m'ordonnent tous d'immoler à Cérès la fille d'un illustre père. Tu vois quel est mon zèle pour vous servir et pour vous défendre; mais je ne livrerai point ma fille, ni celle d'un citoyen malgré lui, et quel est le père qui consente à perdre ce qu'il a de plus cher au monde? A peine a-t-on connu la volonté des dieux, que les citoyens irrités ont fait éclater leurs murmures [2]. Des partis opposés se forment. Les uns soutiennent qu'il est juste de protéger des supplians, d'autres blâment ma témérité, et m'osent accuser de folie. Si je n'apaise ces mouvemens, une guerre intestine va se joindre à celle qu'Argos nous prépare. C'est à toi de songer aux moyens de la prévenir, de vous

[1] J'ai transposé ce vers, d'après la correction de M. Tyrwhitt, adoptée par M. Musgrave.

[2] J'ai suivi ici un manuscrit cité par M. Musgrave. On y lit : πικρὰς ἂν συγκάσεις ἂν εἰσίδοις. « Tu verrais d'amères assemblées. »

sauver sans nous perdre, et sans m'ôter l'amour de mes concitoyens; car je n'ai pas sur eux l'empire que les rois ont sur les Barbares, et la justice seule fait respecter mes droits.

LE CHOEUR.

Ainsi le ciel s'oppose à ce qu'ordonne la vertu; et c'est en vain qu'Athènes veut secourir les infortunés!

IOLAS.

Chers princes! quel destin nous était réservé! Semblables aux nautonniers qui, après avoir longtemps lutté contre la fureur de l'orage, touchent déjà la terre désirée, quand tout-à-coup les vents déchaînés les repoussent et les livrent à la merci des flots, nous perdons notre unique asile, lorsque nos maux semblaient prêts à finir, et que déjà nos mains embrassaient le rivage. Hélas! trompeuse espérance! pourquoi es-tu venue réjouir mon cœur, puisque tu devais si tôt t'évanouir? Je ne puis blâmer un roi d'épargner le sang de son peuple. Non, je n'en sens pas moins le prix de ses bienfaits; et si les dieux me les ravissent, du moins j'en conserverai le souvenir et la reconnaissance.

Enfans infortunés! je n'ai plus de conseils, plus de ressources à vous offrir! Où pourrions-nous tourner nos pas? Quel dieu n'avons-nous pas couronné de nos mains suppliantes? Quel asile n'a-

vons-nous pas sollicité? C'en est fait, mes enfans, il faut nous résoudre à nous livrer à nos ennemis. Pour moi la mort n'a rien d'affreux, si ce n'est le plaisir que leur causera mon supplice. C'est vous, c'est vous que je pleure, c'est votre sort et celui d'Alcmène, qui me déchire et m'arrache des larmes. O mère infortunée! ô funeste vieillesse! malheureux que je suis! je perds en un instant le fruit de tant de travaux. Ils devaient donc aboutir à une fin honteuse et cruelle; nous devions tomber, sans défense, dans les mains d'un implacable ennemi. Mais, ô grand roi! tu peux encore nous secourir, je ne perds pas toute espérance de sauver ce précieux dépôt. Livre-moi aux Argiens, et assure par-là leur salut, et la tranquillité de ton peuple. Je n'ai plus rien qui m'attache à la vie, et je sais que le premier objet des vœux d'Eurysthée, est d'avoir en sa puissance le compagnon d'Hercule, et d'assouvir sur lui sa haine; car son cœur n'est pas accessible à de généreux sentimens. Hélas! l'homme sage doit souhaiter de voir dans son ennemi de la sagesse et des lumières; ce n'est qu'alors qu'il peut en attendre de la justice et des égards.

LE CHOEUR.

O vieillard! n'impute pas à ma patrie des malheurs qu'elle ne saurait prévenir; si son salut

exige qu'elle t'abandonne, c'est une tache à sa gloire que rien ne peut effacer.

DÉMOPHON.

Ce sacrifice est digne de ton courage; mais hélas! il est inutile. Ce n'est pas toi qu'Eurysthée redemande : s'armerait-il contre un vieillard, dont la mort lui est inutile? C'est la postérité d'Hercule qu'il veut éteindre. Les fils d'un héros sont redoutables à ses ennemis : leur naissance, leur jeunesse même, le souvenir des outrages faits à leur père, voilà ce qui les alarme et leur fait prévoir des revers. Forme donc des desseins plus sages, et sauve-les par tes conseils; car je ne sais quel parti prendre, et cet oracle m'épouvante.

SCÈNE II.

LES MÊMES, MACARIE.

MACARIE.

Étranger, j'implore votre indulgence pour une démarche qui peut vous paraître contraire aux lois sévères de la bienséance. Le silence et la modestie sont la parure de mon sexe; et je n'ignore pas que notre vertu consiste à remplir en paix nos devoirs dans le sein de notre famille; mais les gémissemens d'Iolas m'ont forcée à sortir de ce sanctuaire; et quoique personne ne m'autorise à

venir auprès de mes frères, ma tendresse peut-être m'en doit donner le droit. C'est pour eux et pour moi-même que j'ai sujet d'être alarmée. Apprends-moi donc, ô vieillard! quelle nouvelle infortune vient de déchirer ton cœur?

IOLAS.

Ma fille, dès long-temps je connais ta prudence, et parmi les enfans d'Hercule, aucun n'égale tes vertus. Viens partager nos douleurs; hélas! je n'eus un rayon d'espérance que pour sentir plus douloureusement notre inévitable ruine. Apprends qu'un oracle funeste ordonne qu'on immole aux dieux.... quelle victime, ô ciel! et de quel sang faut-il arroser les autels!.... Il ordonne qu'on leur immole la fille d'un illustre père; ce n'est qu'à ce prix qu'il nous permet d'espérer notre délivrance et le salut de cet État. En m'annonçant cet ordre suprême, le roi d'Athènes me déclare qu'il respecte les jours de ses propres enfans et des enfans de ses sujets. Et c'est assez nous dire, quoiqu'il évite de s'expliquer, que s'il n'est quelque moyen de prévenir la destinée, il faut chercher un autre asile, et quitter une ville à qui notre présence doit devenir fatale.

MACARIE.

Notre salut dépend-il de cela seul?

IOLAS.

De cela seul; car du reste tout nous est favorable.

MACARIE.

O vieillard! ne crains plus le fer des Argiens. Votre victime est prête, et je m'offre à la mort. Eh! quoi, tandis que cet État s'expose pour nous aux dangers, est-ce à nous d'épargner nos vies? Ainsi l'on nous verrait, dignes objets de mépris, préférer à l'honneur les larmes des supplians, et flétrir par des lâchetés la mémoire d'un père tel que le nôtre! Eh! comment supporter une pareille pensée! Serait-il donc plus beau de périr après avoir été témoin de la ruine de cette ville qui nous protège? Puissent les dieux détourner ce funeste présage! Préférerais-je, fille d'Hercule, de tomber dans les mains d'un vainqueur insolent, pour reculer d'un instant mon supplice? ou bien, chassée d'Athènes, irais-je ailleurs mendier un asile! Eh! n'expirerais-je pas de douleur et d'ignominie, lorsqu'on nous répondrait par ces reproches mérités : « Pourquoi portez-vous dans » nos temples les rameaux des supplians, vous » dont la vie est un opprobre? Sortez, lâches, » sortez; ce n'est pas aux cœurs vils que nous pro- » diguons des secours. » Que dis-je? si je sauvais mes jours aux dépens de ceux de mes frères, en serais-je plus heureuse? Assez d'autres sans moi

ont fait voir, par leur exemple, quel est le sort de ceux qui osent trahir l'amitié. Quel époux voudrait s'unir à mon infortune? Ne serais-je pas abandonnée et privée à jamais du doux nom de mère? Ah! que la mort est préférable à cette vie indigne de moi! Que d'autres puissent, sans honte, faire un choix différent, le sang d'Hercule ne coule pas dans leurs veines... Conduisez à l'autel votre victime volontaire, ornez-la de couronnes, et prenez des auspices. Soyez vainqueurs, je me dévoue : oui, je déclare que je meurs libre et sans contrainte pour le salut de mes frères.... que dis-je?.... je meurs pour moi-même. Et quelle palme plus belle, quel plus doux fruit de mon courage, que de montrer à tous que je sais mépriser la vie et la terminer avec gloire!

LE CHOEUR.

Ciel! comment exprimer les sentimens qu'elle m'inspire? Que ses pensées sont grandes! que ses actions sont généreuses! Quel mortel a fait voir plus de force et de grandeur d'âme.

IOLAS.

O ma fille! vrai sang d'Hercule! tu ne démens pas sa vertu : oui, ton âme porte l'empreinte de son essence divine. Mais plus j'admire ton courage, plus je déplore ta fortune. Du moins que l'équité préside à ce cruel sacrifice. Je vais assembler tes

sœurs, le sort seul a le droit de nommer la victime. Avant qu'il ait prononcé, la justice s'oppose à ton généreux dévouement.

MACARIE.

Aux dieux ne plaise que ma mort soit ordonnée par la fortune! Cette contrainte en flétrirait la gloire. Non, vieillard, si mon sang peut sauver mes frères, qu'on le répande sans regret, je leur donne ma vie, et ne veux pas qu'on la ravisse.

IOLAS.

Ah! ce mot t'élève au-dessus de toi-même; lorsque j'admire ta vertu, tu fais briller une vertu plus pure, et tu surpasses ton courage par un courage plus sublime. Je ne puis, fille généreuse, exciter cette ardeur, ni l'éteindre : hélas! c'est la vie de tes frères, dont ta mort doit être le prix.

MACARIE.

Tu fais parler le devoir; ne crains pas que mon sang retombe sur ta tête; c'est librement que je meurs. Suis-moi, ô vieillard! viens recevoir mon dernier soupir et envelopper mon corps expirant. Car je vole à l'autel; et, puisque Hercule est mon père, je saurai braver le supplice.

IOLAS.

Non, ma fille, je ne puis être témoin de ta mort.

MACARIE.

Que des femmes du moins remplissent cet office; sollicite pour moi cette dernière faveur.

DÉMOPHON[1].

Infortunée princesse! elle vous est accordée : négliger d'honorer vos cendres, ce serait me couvrir d'infamie; votre courage et la justice m'ordonnent de respecter vos désirs, et d'adoucir, autant qu'il est en mon pouvoir, l'ordre sévère du destin. Venez, approchez-vous, avant de vous séparer pour jamais, qu'Iolas et vos frères reçoivent vos derniers adieux.

MACARIE.

O vieillard! c'est sur toi que se portent mes derniers regards. Instruis mes frères à la vertu. Que ta sagesse les anime, je ne demande rien de plus. Leur vie t'est confiée, conserve la tienne pour eux. Ne sommes-nous pas tes enfans? tes mains ne nous ont-elles pas soutenus dès l'âge le plus tendre? Continue tes derniers soins à ceux pour qui je me dévoue[2]. Et vous, chers frères, puissiez-vous être heureux! Puisse ma mort vous assurer les biens

[1] Les éditions grecques placent ici le nom d'Iolas. Mais d'habiles critiques ont observé que ces mots ne peuvent convenir qu'à Démophon.

[2] Dans l'âge de l'hymen.

pour lesquels je me sacrifie! Honorez ce vieillard, Alcmène, ces étrangers. Et si les dieux terminent vos peines et vous rétablissent un jour dans votre patrie, souvenez-vous d'une sœur à qui vous dûtes votre délivrance, et rendez à sa mémoire les honneurs qu'elle a droit d'attendre de vos cœurs reconnaissans. Prodiguez-lui ces marques de tendresse, comme elle vous prodigua sa vie. Les monumens que vous éleverez à ma gloire, me tiendront lieu d'enfans et d'hyménée, si sous la terre encore il est des plaisirs et des peines. Mais plutôt, que tout sentiment expire avec la vie! Si les douleurs pouvaient nous atteindre jusque dans la nuit du tombeau, qu'elle consolation resterait-il aux infortunés? La mort seule est victorieuse des tourmens et du désespoir.

IOLAS.

Fille généreuse! honneur de ton sexe! ta gloire et l'admiration de tes vertus vivront sans cesse au milieu de nous. Adieu, je crains de profaner par mes paroles, une victime dévouée à la déesse des enfers.

SCÈNE III.

IOLAS, LES FILS D'HERCULE, LE CHOEUR.

IOLAS.

O mes enfans! la force m'abandonne, je succombe, mes genoux se dérobent sous moi; soute-

nez-moi, placez mon faible corps sur un siége qui puisse lui servir d'appui; couvrez mes yeux de mes vêtemens, et laissez-moi en proie à ma douleur. Affreuse pensée!.... c'est moi qui la livre à la mort!.... mais si l'oracle n'est accompli, rien ne peut les sauver.

SCÈNE IV.

LE CHOEUR[1], IOLAS, LES HÉRACLIDES.

LE CHOEUR.

Nul mortel, sans la volonté des dieux, ne goûte le bonheur, ou n'est en proie aux cruels revers; on ne voit point la même maison jouir d'une constante prospérité. La destinée passe rapidement à des formes nouvelles. Elle enlève l'un du rang le plus élevé, pour le placer au plus bas, et tire l'autre du sein de la misère, pour lui faire goûter le bonheur. Il n'est point permis à l'homme de se dérober aux arrêts du destin; la sagesse ne peut s'y soustraire; celui qui l'entreprend, s'impose un vain travail.

O vieillard! ne te prosterne pas pour obtenir ce qui surpasse le pouvoir des dieux, et ne livre point ton cœur à la violence du désespoir. L'infor-

[1] Pendant cet entr'acte, Iolas reste couché à terre dans une partie reculée du théâtre.

tunée que tu pleures, va jouir d'une gloire immortelle, en mourant pour ses frères et pour cette cité. Son nom, honoré des hommes, ne mourra point dans l'obscurité. La vertu se fraie un chemin au travers des adversités. Cette action est digne d'Hercule, digne d'un si noble sang. Si tu honores la mort de ceux qui se distinguent par leur vertu, je me joins à toi pour leur offrir un juste hommage.

FIN DU SECOND ACTE.

Digitized by Google

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

IOLAS, UN ESCLAVE D'HYLLUS, LE CHOEUR.

L'ESCLAVE.

Jeunes enfans, je vous salue. Où est Iolas? Pourquoi la mère d'Hercule n'est-elle point au milieu de vous?

IOLAS.

Reconnais un infortuné que la douleur dérobe à tes regards.

L'ESCLAVE.

Pourquoi te trouvai-je dans cette triste situation? Quel nouveau malheur te jette dans le désespoir?

IOLAS.

Je déplore des maux dont je dois seul gémir.

L'ESCLAVE.

Lève-toi.

IOLAS.

Je ne puis.

L'ESCLAVE.

Que ton cœur s'ouvre à l'espérance.

IOLAS.

Qui es-tu ? Cette voix ne m'est pas étrangère.

L'ESCLAVE.

Je suis le serviteur d'Hyllus. Se peut-il que mes traits soient effacés de ta mémoire ?

IOLAS.

O mon ami ! viens-tu nous délivrer des maux qui nous accablent ?

L'ESCLAVE.

Oui, la fortune enfin est lasse de nous persécuter.

IOLAS.

O mère du grand Hercule ! ô Alcmène ! sortez, venez entendre des paroles consolantes ; car, hélas ! en proie, dès long-temps, aux plus cruelles douleurs, vous pleurez nos amis absens, vous vous consumez dans les larmes, par la crainte de n'être point témoin de leur retour.

SCÈNE II.

LES MÊMES, ALCMÈNE.

ALCMÈNE.

Iolas ! pourquoi tes cris font-ils retentir la voûte du temple ? Un héraut d'Argos vient-il de nouveau en ces lieux, et veut-il te forcer à le suivre ?

(*à l'esclave*) Tu vois ma vieillesse impuissante; mais apprends, cruel! que tant qu'il me restera un souffle de vie, je ne souffrirai pas que tu ravisses mes enfans. Non, que je ne sois pas la mère d'Hercule, si je survis à leur perte. Avant de porter la main sur eux, immole un vieillard et une femme chargée d'ans.

IOLAS.

Rassurez-vous, Alcmène, ce n'est point un héraut d'Argos, chargé des ordres funestes d'un ennemi.

ALCMÈNE.

Pourquoi donc as-tu poussé des cris messagers de frayeurs?

IOLAS.

C'était pour vous engager à sortir du temple et à venir auprès de moi.

ALCMÈNE.

Je t'ai mal entendu, je le vois.... Mais quel est donc cet étranger qui a causé mon erreur?

IOLAS.

C'est l'esclave d'Hyllus, il nous annonce son retour.

ALCMÈNE.

O serviteur fidèle! tu viens calmer mes peines et me rendre mon fils; achève, et dis-moi quel

dessein l'amène? où est-il? quel malheur nouveau l'empêche de venir avec toi répandre la joie dans mon triste cœur?

L'ESCLAVE.

Il est occupé à placer et à ranger l'armée qu'il vient de conduire en ces lieux.

ALCMÈNE.

Ce n'est plus à moi d'en demander davantage.

IOLAS.

Vous en auriez le droit sans doute; mais, pour moi, c'est un devoir de m'instruire de ses desseins.

L'ESCLAVE.

Que voulez-vous apprendre de moi?

IOLAS.

Quelles sont les forces qu'il amène à notre secours?

L'ESCLAVE.

Elles sont considérables, mais j'ignore le nombre des combattans.

IOLAS.

Les généraux athéniens sont-ils instruits de son arrivée?

L'ESCLAVE.

Ils agissent de concert, et l'aile gauche lui est confiée.

IOLAS.

L'armée est donc prête à livrer le combat?

L'ESCLAVE.

Déjà les victimes sont sorties des rangs.

IOLAS.

A quelle distance est l'ennemi ?

L'ESCLAVE.

Assez près pour qu'on puisse distinguer aisément celui qui la commande.

IOLAS.

Donne-t-il ses ordres pour l'attaque?

L'ESCLAVE.

C'est ce qu'annoncent ses mouvemens; car sa voix n'a pu parvenir jusqu'à nous... Mais le devoir m'appelle auprès de mon maître, je pars, je ne veux pas qu'il combatte sans moi.

IOLAS.

Je te suis, pressé comme toi de l'ardeur de servir ceux que j'aime.

L'ESCLAVE.

Que dis-tu ? ce transport sied mal à ta vieillesse.

IOLAS.

Ne point partager vos périls, serait une tache pour elle.

L'ESCLAVE.

O vieillard! tu n'as plus la vigueur de tes jeunes ans.

IOLAS.

Si je ne puis porter la lance, je frapperai du bouclier.

L'ESCLAVE.

Avant d'avoir frappé, tu recevras le coup mortel.

IOLAS.

On craint l'aspect d'un vieillard courageux.

L'ESCLAVE.

Les yeux ne portent point une blessure mortelle, c'est la main qui doit agir au combat.

IOLAS.

J'augmenterai du moins le nombre de nos défenseurs [1].

L'ESCLAVE.

Faible secours!

[1] J'ai cru devoir suivre ici l'interprétation de M. Musgrave, et me conformer à son sentiment pour l'arrangement des vers.

IOLAS.

Cesse de t'opposer à ma résolution; sache qu'elle est inébranlable.

L'ESCLAVE.

Le courage l'inspire, mais la force te manque pour l'exécuter.

IOLAS.

Tu peux parler à loisir; moi, je marche au combat.

L'ESCLAVE.

Iras-tu sans armes attaquer des guerriers armés?

IOLAS.

Assez d'armes ornent ce temple; oui, ces dépouilles glorieuses me sont offertes par les dieux; je les rapporterai, si j'échappe à la mort; si je succombe, Jupiter ne réclamera pas cette offrande. Va choisir parmi celles qui sont suspendues dans son sanctuaire, et viens orner mon corps de la parure des guerriers. (*L'esclave obéit.*) Rien ne peut excuser le lâche qui voit combattre ses amis, sans oser affronter la mort.

SCÈNE III.

IOLAS, LES FILS D'HERCULE, ALCMÈNE, LE CHOEUR.

LE CHOEUR.

Ton courage est vainqueur du temps; dans un corps chancelant, il est jeune et plein de vigueur. Mais qu'oses-tu entreprendre? Ta perte est inévitable; et quels secours peut espérer ma patrie de tes hardis, mais impuissans efforts? Considère ton âge, et ne tente pas l'impossible. N'espère pas rappeler la force de tes premières années.

ALCMÈNE.

Quel transport t'égare? Hélas! veux-tu m'abandonner, et laisser sans secours ces infortunés orphelins?

IOLAS.

C'est à vous de veiller sur eux, et à moi de combattre.

ALCMÈNE.

Eh! si tu meurs, quel espoir me reste-t-il?

IOLAS.

Les fils d'Hercule sauront venger sa mère.

ALCMÈNE.

Et si le destin leur est contraire?

IOLAS.

Ces généreux étrangers ne trahiront pas votre cause.

ALCMÈNE.

C'est en eux que je mets toute ma confiance, et ils sont nos seuls défenseurs.

IOLAS.

Jupiter vous protège, il sera touché de vos peines.

ALCMÈNE.

Hélas! me plaindrai-je d'un dieu? Il sait s'il est juste envers l'objet de sa tendresse[1].

SCÈNE IV.

LES MÊMES, L'ESCLAVE D'HYLLUS.

L'ESCLAVE.

Je remets ces armes entre tes mains; mais si tu veux t'en couvrir ici, le temps trompera ta valeur; car le combat va commencer, et Mars craint les délais : tu pourras t'en revêtir sur le champ de bataille, et jusque là je te soulagerai d'un fardeau peu fait pour ton âge.

IOLAS.

Je suivrai tes conseils. Prends ces armes, donne-

[1] Jupiter, amant d'Alcmène, et père d'Hercule.

moi la lance, et permets que ton bras me serve de guide et d'appui.

L'ESCLAVE.

Un guerrier a-t-il besoin des secours qu'on donne à la faiblesse de l'âge?

IOLAS.

Il ne faut rien négliger pour prévenir un sinistre présage [1].

L'ESCLAVE.

Qu'il est triste que tes forces ne répondent pas à ton courage!

IOLAS.

Hâte-toi, le temps presse; j'aurai la douleur d'arriver après le combat.

L'ESCLAVE.

Tu me reproches ma lenteur, et ne peux suivre mes pas.

IOLAS.

Vois si je reste immobile.

[1] Ce que craint Iolas, c'est de broncher, de heurter du pied contre un caillou. C'était un présage funeste, et les Grecs ne négligeaient aucune précaution pour s'en garantir. M. Guys observe que les Grecs modernes ont la même attention pour de jeunes époux. La crainte que quelque mouvement involontaire ne leur fasse heurter du pied en franchissant la porte de leur maison, au retour de le célébration du mariage, fait qu'on les porte à bras dans leur appartement. Voy. les *Lettres sur la Grèce*.

L'ESCLAVE.

Ces membres affaiblis se refusent à ton impatience.

IOLAS.

Tu cesseras d'accuser ma faiblesse....

L'ESCLAVE.

Puissé-je te voir jouir des forces que tu regrettes!

IOLAS.

Quand tu me verras frapper du bouclier quelques-uns de nos ennemis.

L'ESCLAVE.

Avant que ta valeur puisse s'exercer sur eux, il faut pouvoir marcher jusqu'au lieu du combat.

IOLAS.

O mon bras! que n'as-tu ton ancienne vigueur! Que ne puis-je rappeler ce temps où, digne compagnon d'Hercule, je fis sentir ta valeur à la superbe Lacédémone! Ah! seconde aujourd'hui mon courage, et, seul, je fais fuir Eurysthée. Son lâche cœur ne peut soutenir le combat. C'est l'erreur du vulgaire de mesurer la bravoure par la puissance, et le génie par la fortune.

SCÈNE V.

LE CHOEUR[1], ALCMÈNE, LES FILS D'HERCULE.

LE CHOEUR.

O terre! astre des nuits! Et toi, soleil! dont le front radieux rend la lumière à l'univers, portez au ciel cette action glorieuse; que vos voix s'élèvent jusqu'au trône du maître des dieux, jusqu'au palais de la blonde Minerve. Nous recevons des supplians au prix de notre repos, forcés de repousser, avec le fer étincelant, le péril qui menace notre patrie et nos foyers.

C'est un péril effrayant sans doute; Mycènes, état puissant et fortuné, illustre par la gloire des armes, va nourrir contre Athènes une dangereuse haine. Mais, ô ma patrie! ç'eût été un crime de livrer des supplians, et d'obéir aux ordres du roi d'Argos. Jupiter combat pour nous, je n'ai plus de crainte. Jupiter doit récompenser notre zèle. Les dieux ne seront pas vaincus par de faibles mortels[2].

[1] Quoique ce soit ici un entr'acte où le chœur parle seul, il paraît qu'Alcmène et les fils d'Hercule restent sur la scène.

[2] Il y a dans le vers grec un mot qui gâte le sens, et auquel il faut substituer, à [illegible] qu'il me semble, celui qu'indique le commencement de la phrase. Je lis donc εἰ θεοί, au lieu de εἴτ' ἐμοῦ :

οὔ κοτε θνατῶν
Ἥσσονές κοτ' ἂν εἰ θεοὶ φανοῦνται.

Déesse protectrice d'Athènes! c'est à toi qu'appartiennent ces murs et ces campagnes. Tu es la mère de ma patrie, sa souveraine gardienne. Éloigne d'elle celui qui, sans égard à la justice, conduit l'armée d'Argos, pour porter en ces lieux le ravage. Il n'est pas juste que notre vertu soit la cause de notre ruine.

Nous t'honorons toujours par de nombreux sacrifices; le jour du mois où la lune se renouvelle, est célébré avec éclat; tes temples retentissent d'hymnes sacrés, et les chœurs font entendre leurs chants harmonieux; la colline où les vents soufflent avec impétuosité, répète les cris éclatans des jeunes vierges qui frappent la terre en cadence, et célèbrent tes fêtes pendant la nuit.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

ALCMÈNE, LES FILS D'HERCULE, UN ESCLAVE D'ALCMÈNE, LE CHOEUR.

L'ESCLAVE.

Reine! soyez heureuse, partagez nos transports. La victoire est à nous, les armes de l'ennemi ornent déjà nos trophées.

ALCMÈNE.

Fidèle serviteur! ta liberté sera le prix de ton zèle. Mais ajoute à tes bienfaits. Dis-moi si les fils d'Hercule sont vivans[1] : avant d'en être assurée, mon cœur ne peut s'ouvrir à la joie.

L'ESCLAVE.

Leur vie est en sureté, leur gloire est immortelle.

ALCMÈNE.

Tu ne parles pas d'Iolas; Ah! sans doute victime de sa vertu....

[1] Il s'agit d'Hyllus et de ceux de ses frères à qui leur âge avait permis de le suivre au combat.

L'ESCLAVE.

Non, madame, la mort a respecté son courage. Les dieux l'ont secondé, et les exploits de sa vieillesse égalent ceux des jeunes héros.

ALCMÈNE.

Quoi! son bras affaibli a-t-il pu vous servir?

L'ESCLAVE.

Son corps rajeuni a recouvré son ancienne vigueur.

ALCMÈNE.

J'ai peine à croire un tel prodige. Mais achève, et ne tarde point à m'apprendre les détails de cet heureux combat.

L'ESCLAVE.

Vous allez entendre à la fois le récit de nos succès et du triomphe d'Iolas.

Déjà les deux armées étaient rangées en bataille; Hyllus est descendu de son char, et s'est avancé au milieu du champ qui les séparait : « Roi d'Argos, » a-t-il dit, satisfais ton courroux, mais épargne le » sang de ton peuple. Toi seul et moi devons risquer » nos vies : je t'offre ici le combat; les fils d'Hercule, » par ma mort, vont devenir ta conquête; ou ta mort » va me rendre les biens et les honneurs de mon » père. » Les Argiens approuvent cette résolution

généreuse. Les paroles d'Hyllus leur semblent dignes de son courage. Mais Eurysthée, sans égard à sa gloire et aux sentimens de ses soldats, n'ose pas accepter le défi, et s'exposer au redoutable combat de la lance : il laisse voir sa lâcheté, et c'est un cœur tel que le sien, qui venait en ces lieux pour asservir les fils d'Hercule! Hyllus se voit contraint de se retirer auprès de l'armée d'Athènes. Les devins, instruits du refus d'Eurysthée, se hâtent de faire les sacrifices; le sang humain coule sur les autels, et rend le ciel propice à nos vœux. Déjà les chars sont en mouvement, les boucliers se pressent et couvrent les fantassins. Le roi d'Athènes fait passer dans le cœur de ses sujets les sentimens qui l'animent. « O mes concitoyens! leur disait-il, que » chacun de nous songe à défendre la terre qui le » nourrit, et qui l'a fait naître! » Eurysthée espère encore soutenir l'honneur de Mycènes, et tâche d'exciter l'ardeur de ses soldats. Aussitôt la trompette [1] a donné le signal; on s'approche, on se heurte; le bruit des boucliers, les cris de guerre et les gémissemens retentissent au loin dans les airs. Le premier choc nous ébranle; mais les Argiens se retirent. On se mêle, chaque soldat engage un combat séparé, et s'efforce de terrasser un redoutable adversaire. La mort vole au hasard. On n'entendait qu'un cri confus : « Vengez

[1] Tyrrhénienne.

» Argos, vengez Athènes. » Enfin, après mille efforts redoublés, nous forçons l'ennemi à chercher son salut dans la fuite. Iolas voit Hyllus qui se précipite hors des rangs; il lui tend les bras, et le conjure de le recevoir sur son char : à l'instant il saisit les rênes, et pousse ses coursiers contre le lâche Eurysthée. Mes yeux n'ont pu les suivre; mais[1] voici ce qu'on m'a rapporté. En traversant le bourg de Pallène, lieu consacré à Minerve, Iolas aperçoit le char du roi d'Argos. Incontinent il invoque Jupiter et la déesse Hébé; il leur demande de lui rendre un seul jour sa jeunesse, et de seconder sa vengeance. Prodige incroyable! deux astres s'arrêtent sur le char d'Hyllus et le couvrent d'un nuage épais. C'étaient, disent les sages, Hercule lui-même et son épouse Hébé. Le nuage se dissipe, et l'on voit Iolas en sortir sous la forme d'un jeune homme plein de vigueur et de feu. Il vole vers Eurysthée; il l'atteint aux rochers de Sciron, le saisit dans son char, et lui liant les mains, il amène captif ce prince, auparavant si fier et si fortuné.

LE CHOEUR.

O Jupiter! dieu des trophées! c'est maintenant qu'il m'est permis de jouir sans frayeur d'une vie libre et fortunée.

[1] Il m'a paru nécessaire de suivre ici le texte de l'édition de M. Musgrave. Le P. Brumoy a suivi celle de Barnès.

ALCMÈNE.

Roi des dieux! enfin mes malheurs ont excité ta compassion, et tes bontés tardives ne m'en sont pas moins précieuses. Mon fils est dans les cieux, je n'en dois plus douter. Chers enfans, vos maux sont terminés, et la mort d'Eurysthée va nous délivrer du joug qu'il nous imposait. Après ces tristes jours d'exil et de douleurs, enfin vous reverrez la ville où votre père reçut la naissance; vous rentrerez dans tous ses droits, et vous pourrez sacrifier aux dieux de votre patrie. Mais la prudence a-t-elle permis à Iolas d'épargner le sang d'Eurysthée? réponds-moi; c'est à mes yeux une confiance téméraire, d'épargner un ennemi qu'on tient entre ses mains.

L'ESCLAVE.

C'est par égard pour vous qu'il a différé la vengeance; il a voulu que vous goûtassiez le plaisir de voir votre ennemi vaincu et soumis à vos lois. Ce n'est pas de bon gré que ce captif se rend à ses ordres, mais il a été forcé de plier sous le joug de la nécessité. Il ne voulait à aucun prix paraître vivant devant vous, et recevoir de vous la sentence qui doit le condamner. Telles sont, madame, les glorieuses nouvelles que j'ai à vous annoncer. En jouissant de votre triomphe, daignez vous rappeler un serviteur dont vous avez promis de récompen-

ser le zèle. J'attends de vous ma liberté. Les âmes libres et généreuses ne rétractent point leurs bienfaits [1].

SCÈNE II.

LE CHOEUR [2], ALCMÈNE, LES FILS D'HERCULE.

LE CHOEUR.

Nos fêtes [3] m'offrent des plaisirs purs ; j'entends avec transport le doux son de la flûte, au milieu des rians festins : mon cœur s'est ouvert aux charmes de l'amour. Mais le bonheur de ceux qu'on aime, et leurs succès inespérés, sont la plus pure des jouissances. Qui peut prévoir la fin des événemens ? Elle est entre les mains de la destinée et du fils glorieux de Saturne [4].

O ma patrie! tu suis la route de la justice. Ne souffre point qu'on te ravisse la gloire d'honorer les dieux. Celui qui n'en sent pas le prix, touche aux

[1] M. Musgrave soupçonne qu'il y a une lacune après ces paroles de l'esclave, parce qu'il lui semble peu convenable qu'Alcmène ne réponde que par son silence à la demande qu'on lui fait de se rappeler ses promesses. La brièveté de cet acte et de toute la pièce peut servir à confirmer cette conjecture.

[2] Rien n'indique qu'Alcmène et ses petits-fils aient quitté la scène.

[3] Littéralement : *Les chœurs.*

[4] M. Musgrave croit que le mot *Aion* est ici un nom propre. Aion ou Éon était le génie de l'immortalité, fille de Saturne ou du Temps.

bornes de la folie. Trop de raisons frappantes s'élèvent pour le confondre. Dieu nous offre à chaque instant de trop illustres exemples de son pouvoir, en retranchant sans cesse de la terre l'orgueil des hommes injustes.

Reine! ton fils est dans les cieux. La flamme, en consumant son corps, ne l'a point entraîné dans le royaume de Pluton. Il partage la couche de la jeune Hébé. O hyménée! tu as réuni dans les palais de l'Olympe la fille et le fils du grand Jupiter [1].

Par combien de rapports cette maison nous est chère! Minerve fut la protectrice d'Hercule, et la ville et le peuple qu'elle honore de son amour a sauvé les enfans d'Hercule. Elle a réprimé l'insolence d'un mortel qui, dans sa colère, faisait violence à la justice. Puisse mon cœur ne s'ouvrir jamais à ces passions impétueuses!

[1] Hébé était fille de Jupiter et de Junon.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE V.

SCÈNE PREMIÈRE.

ALCMÈNE, LES FILS D'HERCULE, EURYSTHÉE, entouré de gardes, UN MESSAGER conduisant Eurysthée, LE CHOEUR.

LE MESSAGER.

MADAME, je viens livrer votre ennemi entre vos mains : jouissez d'un triomphe qui surpasse vos espérances autant qu'il trompe les siennes. Lorsqu'il sortit d'Argos à la tête d'une troupe aguerrie, plein d'orgueil, et se flattant de s'emparer d'Athènes, il était loin de prévoir qu'il venait se donder à vous. Les dieux ont renversé ses téméraires projets, et lui ont réservé le sort qu'il vous destinait. Pendant qu'Hyllus et le brave Iolas s'occupaient à ériger une statue triomphale en l'honneur du dieu des victoires [1], je me suis hâté, par leur ordre, de venir combler votre joie, en vous présentant ce captif; quel spectacle plus délicieux, que celui d'un ennemi que la fortune humilie!

[1] De Jupiter *trophéen*, ou victorieux.

ALCMÈNE.

Monstre! tu es en mon pouvoir! enfin la justice t'atteint. Ose tourner tes regards sur l'objet de ta haine; envisage celle de qui ton sort dépend, et sur qui tu n'as plus d'empire. Est-ce bien toi, cruel, qui as chargé mon fils d'outrages, avant que les dieux eussent couronné sa vertu? Quelles persécutions n'inventas-tu point pour le perdre? C'était peu de l'exposer à la rage des lions et des hydres; tu voulus que, vivant, il vît l'empire des morts.... Et ma langue ne peut suffire au récit de ses longs travaux. Cependant ils n'ont pu contenter ta fureur : tu as proscrit de la Grèce ses fils et sa mère : infortunés, que la vieillesse ou l'enfance devait te rendre sacrés, si leurs supplications ne pouvaient t'attendrir..... Mais enfin tu as trouvé des hommes, tu as trouvé un peuple libre, que tes menaces n'ont pas effrayé. Reçois donc le prix de tes forfaits, et reconnais qu'on te fait grâce en t'ôtant une fois la vie; car tu mérites mille morts [1].

LE MESSAGER.

Calmez votre courroux : sa vie n'est point en votre pouvoir.

[1] J'ai suivi MM. Tyrwhitt et Musgrave pour la distribution des personnages.

ALCMÈNE.

C'est donc en vain qu'il est notre captif? Quelle loi peut nous ôter le droit d'en disposer ?

LE MESSAGER.

Les chefs de l'État s'y opposent.

ALCMÈNE.

Quoi! n'est-ce pas pour eux une action glorieuse que d'immoler un ennemi ?

LE MESSAGER.

Ils respectent les jours d'un captif.

ALCMÈNE.

Hyllus a-t-il pu souscrire à cette loi ?

LE MESSAGER.

Pensez-vous donc qu'il ait le pouvoir de s'opposer aux décrets de cet État?

ALCMÈNE.

Et fallait-il à aucun prix épargner le sang d'un ennemi ?

LE MESSAGER.

Son seul tort a été de l'épargner dans le combat.

ALCMÈNE.

Ainsi donc on nous défend de tirer vengeance de ses crimes?

LE MESSAGER.

Ce serait vous rendre coupable et mériter nos reproches.

ALCMÈNE.

Rien n'égale l'amour et la reconnaissance dont mon cœur est pénétré pour cet État, qui nous a reçus dans son sein. Mais puisque le sort a mis entre mes mais l'auteur de mes infortunes, il n'est aucun mortel qui puisse le soustraire à ma vengeance. Qu'on me reproche mon audace, qu'on m'accuse de m'élever au-dessus des lois que la décence prescrit aux femmes; rien ne peut arrêter mon bras.

LE CHOEUR.

Alcmène, la passion vous égare : j'excuse ce transport. Je sais les justes sujets de haine qui vous animent contre Eurysthée.

EURYSTHÉE.

Madame, ne croyez pas que je m'abaisse à vous flatter, et que l'amour de la vie me force à m'avilir. J'ai persécuté, malgré moi, ceux qui m'étaient

unis par le sang[1] : Junon m'y contraignit, sans égard à ma volonté. Dès que je me fus déclaré l'ennemi d'Hercule, je me vis obligé à soutenir ce caractère : je passai les jours et les nuits à inventer de nouveaux travaux, afin de l'exposer à des dangers continuels, et de me délivrer enfin de la crainte qu'il m'inspirait. Car je savais que votre fils n'etait pas un homme vulgaire : je ne rougis point de rendre hommage aux vertus de mon ennemi. Après sa mort, pouvais-je épargner ceux que la nature appelait à le venger, et qui, nourris dans la haine paternelle, n'attendaient que les moyens de la satisfaire? ou plutôt ne devais-je pas employer la force et la ruse pour les prévenir? leur destruction n'était-elle pas pour moi le seul moyen de salut? Et vous-même, à ma place, auriez-vous attendu que ces jeunes lions devenus indomptables, pussent exercer leur rage sur les ennemis de leur père? Auriez-vous souffert qu'ils vécussent tranquilles dans Argos? C'est ce que vous ne réussirez point à nous persuader. Enfin, si j'étais coupable, c'est au champ de bataille qu'il fallait me punir. C'est là que je m'offrais à la mort, et que les lois des Grecs permettent de la donner. Ici l'on

[1] Voici leur généalogie. — Persée, Sthénélus, Eurysthée. — Persée, Electrion, Alcmène, Hercule. — Ainsi Hyllus est éloigné de la souche commune de deux générations de plus qu'Eurysthée, contre qui il a combattu.

ne peut me tuer sans crime. Athènes respecte plus les dieux que votre haine, et ne veut point verser mon sang. Telles sont, madame, les raisons que j'avais à opposer aux vôtres. Il ne me reste plus qu'à invoquer le dieu qui protège à la fois les supplians et les guerriers[1]; je ne cherche pas la mort, mais je quitterai la vie sans regret.

LE CHOEUR.

Je veux, à mon tour, Alcmène, dire un mot pour vous fléchir. Je vous demande donc de laisser échapper votre ennemi, puisque c'est ainsi que l'ordonnent nos lois.

ALCMÈNE.

Mais, si je puis le faire mourir sans enfreindre vos lois....

LE CHOEUR.

Vous réunirez à la fois tout ce qui peut sembler utile. Mais comment exécuterez-vous un tel dessein?

ALCMÈNE.

J'immolerai mon ennemi; mais je livrerai son

[1] Jupiter. Le sens littéral de ce vers, tel que les manuscrits le représentent, est : « Désormais il faut appeler le suppliant et le » généreux. » *Le suppliant* est une expression grecque pour désigner Jupiter, dieu des supplians. *Le Généreux* est une erreur de copiste, suivant Musgrave. Il y substitue une épithète attribuée ailleurs à Jupiter, et que j'ai tâché d'exprimer dans ma traduction.

corps aux amis qui viendront le réclamer. Je ne désobéirai point à cet égard aux lois de cet État, et mon ennemi ne sera pas impuni.

EURYSTHÉE.

Arrachez-moi la vie, je ne sollicite point de grâce. Mais, puisque Athènes a voulu l'épargner et me traiter avec clémence, je vais lui déclarer un ancien oracle d'Apollon, qui fera quelque jour sa gloire. La destinée ordonne que mon corps soit enseveli à Pallène, à l'entrée du temple de Minerve. Mes mânes vous seront propices. Je serai pour vous sous la terre un citoyen et un vengeur; et lorsque les descendans d'Hercule, oubliant vos bienfaits, conduiront contre vous une nombreuse armée, mon ombre poursuivra mes anciens ennemis, et punira des hôtes infidèles.

Comment ai-je pu, direz-vous, venir en ces lieux, et ne point redouter cet oracle? Hélas! j'ai cru Junon supérieure à tous les oracles, et je n'ai pu me persuader qu'elle trahît la cause de celui qu'elle protégeait. Ne versez point de sang sur ma tombe, n'y faites point de libations. La victoire sera le prix des égards que vous aurez pour mes dernières volontés. J'assure, en périssant, votre bonheur et la ruine de vos ennemis.

ALCMÈNE.

Pourquoi balancez-vous à le sacrifier, puisque

sa mort doit être le salut de votre patrie et la gloire de vos descendans? C'est lui-même qui vous indique le moyen de rendre inébranlable votre prospérité. Vivant, il est votre ennemi; mourant, il devient votre allié fidèle. Esclaves, qu'on l'entraîne, et que son corps soit livré aux chiens dévorans[1]. N'espère plus m'échapper et me proscrire de ma terre natale.

LE CHOEUR.

Obéissez à ses ordres. Nous avons fait ce qu'exigeait le devoir, et nous ne sommes point coupables envers nos rois[2].

[1] Cet ordre paraît contredire celui d'Eurysthée touchant la sépulture, et rendre vain l'oracle sur lequel il se fonde. On peut supposer que le chœur ne donne son consentement qu'à l'exécution d'une partie de la sentence prononcée par Alcmène, et qu'il se réserve à lui ou à son roi de régler ensuite ce qui concerne la sépulture. M. Musgrave attribue cette contradiction à une légère inadvertance dont on trouve d'autres exemples dans Euripide. Peut-être aussi que la fin de cette tragédie, où cet éditeur a indiqué une lacune, a souffert quelque altération par la négligence des copistes.

[2] Parce qu'Eurysthée s'était lui-même offert à la mort.

FIN DES HÉRACLIDES.

Digitized by Google

EXAMEN
DE LA TRAGÉDIE
DES HÉRACLIDES.

L'ACTION qui fait le sujet de cette tragédie est grande et intéressante. Iolas entreprend de sauver les Héraclides. Le moyen qu'il emploie, est de les mettre sous la protection des Athéniens et de Jupiter. Les développemens sont riches, naturels, faciles. Un seul et grand obstacle occupe l'attention : c'est la puissance d'Eurysthée. Dès que Démophon a embrassé la défense des enfans d'Hercule, on conçoit de justes espérances. Mais l'action se complique, l'oracle plonge de nouveau l'avenir dans l'obscurité; c'est une de ces péripéties qui excitent l'intérêt et qui engagent l'attention : enfin, Macarie se dévoue, et assure le succès de l'entreprise. Cet épisode est tellement lié au sujet, qu'il ne peut presque en être séparé; et l'on peut dire que le plan et la marche de cette tragédie ne laissent rien à désirer jusqu'à la fin du second acte. L'épisode du départ d'Iolas, la part que ce vieux guerrier ose prendre au combat, offrent encore un mouvement naturel et une scène d'un grand effet.

Le succès du combat s'accorde avec le plan de la tragédie : c'est un dénoûment heureux, à la vérité, mais il n'en est pas moins beau, parce qu'il est à la fois intéressant et vraisemblable. Le prodige même qui s'y mêle, cette apparition d'Hercule et d'Hébé, ce rajeunissement d'Iolas, y ajoutent une solennité, une grandeur assortie au caractère de la tragédie, et qui n'en diminue pas l'intérêt. Le seul défaut essentiel, et il est considérable, c'est celui que le P. Brumoy a fait remarquer. Le spectateur ne s'intéresse pas moins ici à Macarie, que dans *Hécube* à Polyxène. Pourquoi donc ne l'instruit-on point de son sort avec plus de détail? pourquoi ne lui fait-on point le tableau de son courage et de l'admiration qu'il doit avoir excitée? C'est, dira-t-on, que ce récit eût retardé la marche de l'action. Les regrets et les pleurs d'Alcmène, mêlés aux chants de triomphe des citoyens, auraient produit un contraste pénible; et la punition d'Eurysthée n'eût pas occupé la place que le poëte croyait nécessaire de lui réserver. Ce cinquième acte, à la vérité, plus propre à plaire aux Athéniens qu'à nous, soit par les allusions politiques, soit par l'esprit de vengeance qui le caractérise; ce cinquième acte eût été retranché, sans doute, si l'événement de la mort de Macarie eût été développé, comme il méritait de l'être; mais quoiqu'on puisse excuser l'épisode de la mort d'Eurysthée, il s'en faut bien

qu'il soit aussi lié au sujet que l'épisode de Macarie : celui-ci ne devait donc pas lui être sacrifié. D'ailleurs, il est invraisemblable qu'Alcmène ignore le sort de cette jeune princesse ; qu'elle ne s'aperçoive pas de son absence, ou qu'elle n'en témoigne point d'inquiétude, et qu'aucun de ceux qui l'approchent ne soit instruit de cet événement, ou que tous s'accordent à le lui cacher.

Il est dommage qu'un si beau sujet, traité avec tant de force et de grandeur dans ses principales parties, ait été négligé dans celle-ci. Du reste, les caractères et le style sont remarquables; on voit peu de traits aussi héroïques et aussi bien motivés, tout à la fois, que le dévouement de la fille d'Hercule : aussi voit-on peu de héros au théâtre, parler à la fois avec tant de convenance et de noblesse. Iolas et Démophon, chacun dans le caractère de leur âge et de leur rang, témoignent aussi des sentimens peu communs; ils les expriment avec une simplicité qui y donne un grand air de vraisemblance. J'observe un trait de délicatesse dans celui de Démophon ; qualité rare sur le théâtre grec, où les tableaux devaient être fortement prononcés : c'est au retour de l'assemblée, lorsque Démophon donne clairement à connaître à Iolas que l'oracle force les Athéniens à renoncer au projet de défendre les Héraclides, et cependant use de ménagemens, tels que, si Iolas ne disait

point lui-même ce que Démophon lui a déclaré, le spectateur aurait pu avoir quelque doute sur ses dispositions. De tels traits montrent bien que ce n'est ni le défaut d'art, ni le défaut de connaissances, qui a forcé les anciens tragiques à renoncer quelquefois à exprimer certaines nuances, mais l'assurance où ils étaient qu'elles ne seraient pas senties au théâtre. Enfin, comme la tragédie ne souffre pas de caractère entièrement vicieux, le personnage le plus odieux de la pièce, Eurysthée, porte encore un air de hauteur qui impose; il n'est point lâche en mourant, s'il l'a été pendant sa vie; et il colore du moins de prétextes spécieux les cruautés qu'il a exercées.

FIN DE L'EXAMEN DES HÉRACLIDES,

ET DU IXe VOLUME.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

	Pages.
Explication des figures,	1
Rhésus, tragédie d'Euripide, extraite par le P. Brumoy,	1
La même, traduite en entier par M. Prévost,	92
Examen de cette pièce, par le même,	198
La Troade, tragédie de Sénèque, extraite par le P. Brumoy,	203
Les Troyennes, tragédie de Chateaubrun,	240
Les Bacchantes, tragédie d'Euripide, extraite par le P. Brumoy,	232
La même, traduite en entier par M. Prévost,	291
Examen de cette pièce, par le même,	374
Note sur le Cyclope,	378
Les Héraclides, tragédie d'Euripide, extraite par le P. Brumoy,	379
La même, traduite en entier par M. Prévost,	409
Examen de cette pièce, par le même,	472

FIN DE LA TABLE.

Digitized by Google

ERRATUM.

Page 227, ligne 15 : redoutons ses craintes; *lisez :* redoublons ses craintes.

AVIS AU RELIEUR.

Rhésus,	page 69.
Les Troyennes,	168.

VA1
1553963

Digitized by Google

III
J
35

Digitized by Google